



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

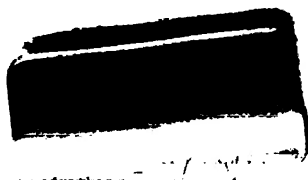
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

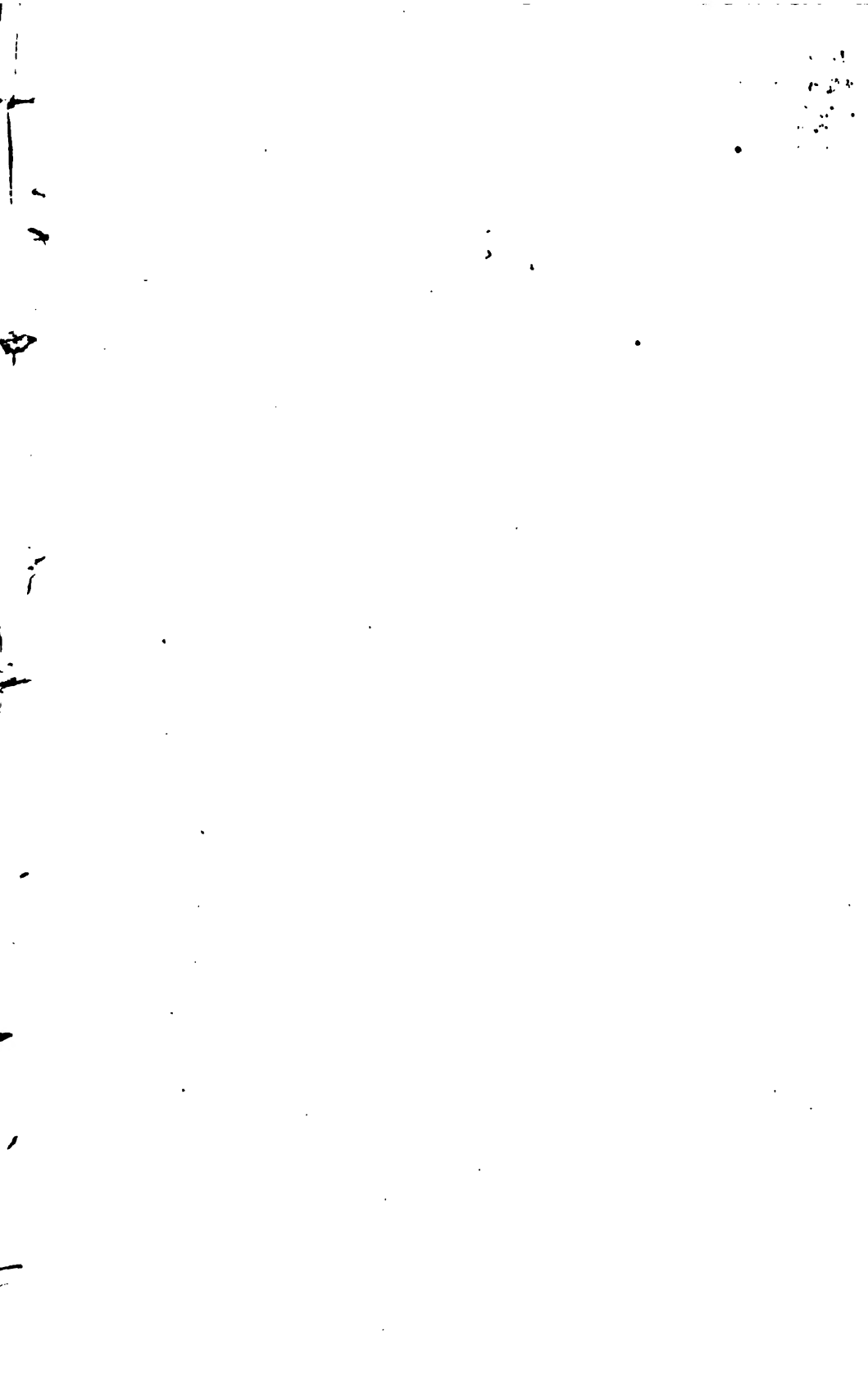
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BERKELEY  
LIBRARY  
UNIVERSITY OF  
CALIFORNIA







**SE TROUVE A PARIS**

**CHEZ** { **FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n° 24.**  
**NEPVEU, passage des Panoramas, n.° 26.**  
**BARBA, galeries du Palais-Royal, près du théâtre**  
**Français.**

LA  
PANHYPOCRISIADE,  
ou  
LE SPECTACLE INFERNAL  
DU SEIZIÈME SIÈCLE.

COMÉDIE ÉPIQUE.

PAR NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER,  
"   
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

---

*Incedo per ignes.*

---



A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,  
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT DE FRANCE,  
RUE JACOB, N° 24.  
M. D. CCC. XIX.

LOAN STACK

~~111116~~

# ÉPITRE

A DANTE ALIGHIERI.

IMPÉRISSABLE DANTE,

Où recevras-tu ma lettre? Quels lieux habites-tu, depuis que tu n'es plus dans ce monde vicieux où, de jour en jour, nous sentons que ton génie vengeur nous manque? Mon envoi ne te parviendra dans aucun des cercles qui forment l'immense spirale de ton enfer; ils ne sont que l'allégorie des horribles réalités de la vie humaine: ni dans les circuits de ton purgatoire; ils ne figurent que le labyrinthe où nous égarent nos erreurs passionnées, avant que nous arrivions au repos: ni dans les limbes de ton paradis; tableau poétique d'une béatitude et d'une gloire que tes rêves nous ont tracées. Je t'adresse donc cet écrit dans les régions inconnues, séjour ouvert par l'immortalité aux âmes sublimes d'Homère, de Lucrèce, de Virgile, d'Arioste, de Camoëns, de Tasse, de Milton, de Klopstock, et de Voltaire.

PQ 2337  
L34 P3



Une messagère ailée, l'Imagination, te le portera dans l'espace où tu planes avec eux.

Il faut que je me confesse à toi, profond scrutateur des consciences : car je rougirais du moindre scrupule, devant ta redoutable ironie.

J'ai découvert, sous les décombres d'un vieux sanctuaire de la Vérité, le manuscrit d'un poète nommé *Mimopeste*, c'est-à-dire, fatal aux mimes. Je publie son travail comme étant le mien. Son poème, dont je m'attribue l'honneur, est intitulé *Panhypocrisiade* ; ce qui, conformément au caractère satirique de son auteur, et à l'étymologie grecque, signifie POÈME SUR TOUTE HYPOCRISIE.

Il paraît que l'auteur avait ajouté dans son esprit à cette ancienne maxime de l'ecclésiaste, *vanité des vanités ! tout est vanité !* un axiôme non moins général sur notre pauvre terre ; *hypocrisie des hypocrisies, tout est hypocrisie.*

Il a vu les humains tels qu'ils sont : il les a peints tels qu'il les a vus. S'en fâcheront-ils ? non : parce qu'il n'a pas, comme tu l'as fait si courageusement, marqué d'un sceau réprobateur le front de ses ennemis personnels ; parce qu'il

n'a pas, en égalant ton audace, pris la liberté de mettre dans son enfer des princes, des cardinaux et des papes vivants ; mais qu'au lieu d'y jeter ses contemporains, il n'y a placé que les morts du seizième âge ; et qu'il n'y a point représenté les hommes qui existent encore. Ceux-ci respirent la franchise ; ils sont la sincérité même, grace à notre perfectibilité prouvée, et à nos lumières progressives qui leur ont démontré combien il est superflu de mentir et de porter des masques !

J'avais dérobé avec tant de plaisir, au poëte que je vole encore, l'idée d'une théogonie nouvelle, dont je fis agir les divinités qui figurèrent les phénomènes de la nature dévoilée par nos sciences dans mon *Atlantiade*, que je n'ai pu résister à l'envie de commettre ce nouveau larcin. Tu trouveras ici quelques-uns des mêmes dieux qu'il a créés, d'après son système newtonien. Il les introduit dans cet autre ouvrage hardi qu'il a qualifié du titre de *comédie épique*.

Si j'eusse voulu l'accompagner de commentaires et de scholies, il m'eût fallu composer un gros in-folio de bénédictin, sur tout ce qu'il

renferme de relatif à la fable et à l'histoire politique, ecclésiastique et militaire, sur toutes les curiosités qu'il a extraites des mémoires. Mais il vaut mieux que j'inite adroitement certain auteur d'une défense des Jésuites, qui en publia la première édition sans notes, afin, dit-il plaisamment, que les rats de la critique qui le voudront éplucher et ronger, viennent se prendre dans la souricière de leur ignorance.

Ta mâle philosophie saura saisir le plan moral qu'a suivi le poëte. Ton siècle t'inspira l'image des tourments de l'Enfer : le sien lui a inspiré la peinture de ses joyeux divertissements.

Il aurait eu matière à peindre aussi largement le nôtre, qui lui eût fourni des scènes non moins terribles que ridicules, et dont voici le principal sujet, résumé dans quelques vers épigrammatiques.

Notre beau siècle, en France, ayant planté  
Chêne civique, arbre de liberté,  
Prophétisa que son ombre immortelle  
Étoufferait tiges de royauté :  
Puis, en vedette, il y mit sentinelle.  
Mais vint au poste un rusé bûcheron,  
Tourneur expert; or, trompant l'horoscope,

Sa main coupa les branches et le tronc,  
Sceptres en fit, à revendre en Europe;  
Et le beau siècle enrichit le larron :  
Mais la racine est restée, et tient bon.

Tu me demanderas comment on a souffert  
qu'on y portât sitôt la coignée ; le dixain suivant  
va te répondre.

Nos fiers tribuns, déclamant pour leurs droits,  
Foulaient aux pieds couronnes, armoiries ;  
Nos fiers seigneurs, vantant leurs rêveries,  
Juraient amour au pur sang de leurs rois :  
Que firent donc tant de grands fanatiques,  
Dès qu'un enfant des troubles politiques  
S'érigea maître?... Ah ! saluant son char,  
De royauté les serviteurs antiques  
Se sont unis, en lestes domestiques,  
A nos Brutus, bons valets de César.

Un Aristophane n'eût-il pas vu là tout le fonds  
d'une ample et forte comédie ? mais était-il possible  
qu'on la jouât sous la censure oppressive  
que maintenait à cette époque la tyrannie dont  
le ciel nous a délivrés ?

Un pâle trio d'Aristarques,  
De ses froids ciseaux coupant tout,  
Eut sur le génie et le goût  
Le ministère des trois Parques.

Ces temps ont déjà fui : la noble liberté des lettres et de la pensée revivra sous le règne des lois.

Montre ce nouveau poëme, quand tu l'auras lu tout entier, à *Michel-Ange*, à *Shakespeare*, et même au bon *Rabelais* ; et, si l'originalité de cette sorte d'épopée théâtrale leur paraît en accord avec vos inventions gigantesques, et avec l'indépendance de vos génies, consulte-les sur sa durée. Peut-être, se riant dans leur barbe des jugements de nos modernes docteurs, augureront-ils qu'avant un siècle encore, c'est-à-dire un de vos jours, en style d'immortels, on l'imprimera plus de vingt fois, quoique étant hors du code des classiques.

La haute et mordante raillerie qui l'anime n'est point celle de la méchanceté, mais d'une vive indignation de la vertu contre le vice.

Adieu, Dante ! je me distrais avec les Muses du spectacle des tristes discordes. Ainsi que toi, je soupire après les lois stables, fondamentalement constitutionnelles, qui seules assureraient le bonheur et l'illustration de ma patrie. Tu fus tour-à-tour poursuivi des Guelfes et des Gibe-



lins pour t'être précipité trop aveuglément dans leurs factions : ils proscrivirent ta tête, rasèrent ta maison, t'accablèrent de calomnies, et tâchèrent d'ensevelir ton nom en décrivant tes poésies, en te réduisant à défendre seul la gloire de tes propres œuvres ; et moi, qu'instruisit ton exemple à m'écarter des partis pour ne soutenir qu'une juste cause, comment n'ai-je pu me préserver des attaques perfides, et d'une part des mêmes misères que tu as endurées ? Les hommes punissent donc le refus constant de servir leurs fureurs, comme l'ardente énergie qui s'efforce à les dompter, le fer à la main ! Ah ! la perspective de toute paix est détruite pour les citoyens, lorsque s'ouvrent une fois les gouffres des révolutions ; et c'est sur-tout à leur entrée que me semblent applicables ces menaces de tes portes infernales :

*Per me si va nella città dolente,  
Per me si va nell' eterno dolore,  
Per me si va tra la perduta gente.*

.....  
*Lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate !*

Adieu donc ! puisse ma mémoire être protégée

**xii ÉPITRE A DANTE ALIGHIERI.**

de la tienne, et ne pas périr! La vie de l'esprit est ici-bas aussi incertaine que la vie du corps. Toi, qui nous quittas au quatorzième siècle, tu es plus sûr de durer que moi qui transcrivais ceci, pour l'avenir, pendant les premières années du dix-neuvième.

---

# **LA PANHYPOCRISIADE,**

**POÈME.**

## SOMMAIRE DU PREMIER CHANT.

---

Exposition du sujet. Le Poète veut chanter une fête que se donnent les démons au moment où leurs supplices sont suspendus. Lieu de l'enfer dans une comète lancée au travers de l'étendue et de l'obscurité. Description des plaisirs que goûtent les démons, de leur théâtre, et de la foule qui vient assister au drame tragi-comique de la vie de *Charles-Quint*, et des révolutions de son siècle. Peintures de la toile qui couvre l'avant-scène. Là sont représentées toutes les superstitions du monde terrestre. La toile se lève, la *Terre* et *Copernic* apparaissent. *Copernic* instruit celle-ci sur son propre mouvement autour du soleil. Dialogue du *Temps*, de l'*Espace*, et de la *Terre*, dont les entretiens terminent le prologue qui prépare le sujet du drame infernal. Une seconde toile s'abaisse sur le théâtre, et présente aux spectateurs le tableau de la fausse renommée des héros sanguinaires. Le drame est prêt à commencer.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

---

## CHANT PREMIER.

---

**M**A muse, qui du monde a vu les tragédies  
Aux esprits immortels servir de comédies,  
Du ciel et de l'enfer va chanter les acteurs,  
Les drames, le théâtre, et tous les spectateurs.

Dieu permit qu'une fois, dans l'empire des diables,  
Succédassent les jeux à leurs maux effroyables ;  
Les carreaux et les fouets restèrent suspendus,  
Et de longs cris joyeux y furent entendus.  
Je veux, d'un pinceau neuf, essayer les peintures  
Des plaisirs de l'enfer, et non de ses tortures.

Dans l'Ether sans limite, il est des profondeurs  
Où des traits du soleil se bornent les splendeurs :  
L'espace est traversé par des sphères sans nombre,  
Et la lumière au loin le partage avec l'ombre.  
D'un côté, sous le deuil, et de l'autre, sous l'or,  
Là, règne Lampélie, et là, règne Ennuctor.  
De l'astre pur des jours Lampélie est la fille ;  
Et loin de la carrière où sa présence brille,



Le sceptre d'Ennuctor, dieu de l'obscurité,  
Des ténèbres régit l'abyme redouté.  
Dans son empire affreux, par-delà notre monde,  
Une ardente comète, à jamais vagabonde,  
Roule au milieu des nuits, et de son épaisseur  
Le seul feu des volcans éclaire la noirceur.  
C'est là que sont déchus ces démons si terribles,  
Ces hauts titans, l'horreur des fables et des bibles :  
Leurs tourments trop chantés ne sont plus inouis ;  
O muse ! chante donc les diables réjouis ;  
Dis les feux de l'abyme illuminant ses routes,  
Les torches en festons pendantes à ses voûtes,  
Les phosphores roulant en soleils colorés,  
Et les métaux fondus en miroirs épurés :  
Dis l'éclat des banquets, et les pompes qu'étale  
Dans un gouffre enflammé la cohue infernale.  
Spectacle comparable au fol aspect des cours,  
Où des fêtes sans joie rassemblent un concours  
D'hommes blêmes d'ennuis, et de femmes flétries,  
Qui rampent, enchaînés d'or et de pierreries ;  
S'efforçant, à l'envi, de déridier leur front,  
Qu'attriste la mémoire ou la peur d'un affront.  
Tels sont les noirs esprits, en leur palais funeste :  
Ils ne jouissent plus de la clarté céleste ;  
Des lampions fumants sont leurs astres menteurs ;  
Leurs faux jardins sont pleins de bouquets imposteurs :  
Les lambris lumineux de leurs grands édifices,  
Brûlent leurs yeux lassés de brillants artifices ;  
Et tout ce riche éclat, fatigant appareil,  
Les jaunit, les rougit, comme un ardent soleil.

Leurs plaisirs les plus vifs sont les jeux du théâtre.

Sous d'énormes piliers est un amphithéâtre,  
Qu'inondent les démons à flots tumultueux,  
Accourant applaudir des drames monstrueux.  
Leur art, qui de la scène élargit la carrière,  
Y fait d'un personnage entrer la vie entière;  
Peu jaloux qu'un seul lieu, dans son étroit contour,  
Resserre une action terminée en un jour.  
De leurs yeux immortels la vue est peu bornée:  
Devant eux, comme un point passe une destinée;  
Et leur regard saisit avec rapidité,  
L'enfance d'un héros, et sa caducité.

Pour nous mieux figurer, tout grossiers que nous sommes,  
Ils rapprochent d'instincts les bêtes et les hommes;  
De l'œuvre du grand-tout curieux amateurs,  
La nature animée a pour eux mille acteurs;  
Et parmi les bergers, les rois, les chefs suprêmes,  
Ils font intervenir les divinités mêmes.

Ce qui ravit sur-tout leur cœur enclin au mal,  
Ce sont les vils tyrans, nés d'un germe infernal,  
Dont la noirceur, charmant leur goût diabolique,  
Leur semble un rare effet de haute politique;  
Bien que des assassins les caractères bas  
Montrent les mêmes traits que ces grands scélérats.

Leur dialogue en vers est plaisant et tragique,  
Descend à la satire, et s'élève à l'épique;  
Et chacun des acteurs, en leurs mœurs ou leurs rangs,  
A son propre langage et ses tons différents.

Les démons, au-dessus des plus savants artistes,  
Dédaignent les ressorts de nos vains machinistes;

Leurs décorations , en tous leurs changements ,  
Sont un effet divin de prompts enchantements.  
On y voit des hameaux , illusions vivantes ,  
Des bois , des eaux , des cieux , les images mouvantes ,  
De magiques châteaux , et de trompeuses fleurs ,  
Et des feux qui de l'aube imitent les pâleurs.  
Faut-il offrir l'aspect du châtiment des crimes ,  
Ils lèvent le rideau qui cache leurs abymes ;  
Et leur regard encor s'effraie à pénétrer  
Des gouffres , des volcans qu'il ne peut mesurer.

Déjà s'ouvre le cirque à l'innombrable foule :  
Tous fondent sur les bancs comme un torrent qui roule ,  
Et leur plaisir rugit non moins que la douleur.

Sur un mince clinquant de sanglante couleur ,  
L'œil , en lettres de feu , lit : « *la Charlequinade* ,  
« Ou *l'orgueil couronné par un siècle malade* ;  
« Pièce comi-tragique , à divertissements ,  
« Et tournois , et combats , et grands embrasements. »

Un nébuleux rideau couvrant d'abord la scène ,  
Offre , en mille portraits , à l'œil qui s'y promène ,  
Les masques différents dont l'Erreur en tout lieu  
Déguise de tout temps la face du vrai dieu ;  
Tableau dont les couleurs charment l'Hypocrisie ,  
Qui de tant de faux dieux bénit la fantaisie.

Là , sont tous les chaos d'où les religions  
Tirèrent de la nuit leurs superstitions.  
Comme autant de soleils , au centre de leurs mondes ,  
En ce rideau , sortant des ténèbres profondes ,

Mille divinités, partageant l'univers,  
Ont leurs trônes, leurs cieux, leurs olympes divers.

Un monstre gigantesque, à cinq têtes énormes,  
D'un ventre sans mesure étale ici les formes ;  
C'est le puissant Brama, que la crédulité  
Fait passer dans un fleuve à l'immortalité :  
De son sein, de ses flancs, et de ses pieds fertiles,  
S'écoulent les tribus des hameaux et des villes.

Là, ce divin monarque, honoré dans Babel,  
Nourrit le feu, du monde élément éternel :  
La flamme, sur son front, rayonne en diadème  
Et l'astre pur des jours, son lumineux emblème,  
Aux hommes éblouis cachant leur créateur,  
Sous l'éclat de l'ouvrage en éclipse l'auteur.

Plus loin, brille Mithra dans l'azur diaphane,  
Près du doux Oromase et du triste Arimane ;  
Triple divinité, dont le pouvoir égal  
Balance dans le monde et le bien et le mal :  
D'un côté sont les cieux, le jour et la science ;  
De l'autre les enfers, la nuit et l'ignorance.

La grande Isis est là, cherchant son Osiris,  
Dont Typhon dispersait les membres en débris :  
On lui voit retirer de l'ombre sépulcrale  
Ses restes qu'elle assemble, et dresser un haut phalle,  
Simulacre fécond, qu'elle veut conserver  
De ce que son amour n'en a pu retrouver.  
La lune la revêt de parures nouvelles,  
Et vers son fils Horus pendent ses huit mamelles.  
Le bœuf, le crocodile, et le sphinx ; et l'Ibis,  
Et le bouc de Mendès, et le chien Anubis,

Sont peints dans le troupeau des bêtes consacrées  
Par un peuple brutal à sa suite adorées.  
Son époux, nouveau dieu de cent peuples vaincus,  
Semble ressuscité sous les traits de Bacchus :  
Le lotus sur sa tête en un lierre se change ;  
Il ne sort plus du Nil, il redescend du Gange,  
Tenant pour sceptre un thyrsé, et jaloux d'assister  
Aux banquets de l'Ida, séjour de Jupiter.

Du trône olympien, le grand fils de Saturne,  
Versant les biens, les maux, qu'il puisait dans son urne,  
Tonnait, se transformait en aigle impérieux,  
En taureau mugissant, en cygne gracieux :  
Ses frères, son épouse, et ses fils et ses filles,  
Peuplaient tout l'univers de divines familles.

Mais en un plus haut ciel Jéhova s'aperçoit,  
Disant au premier jour : « Que la lumière soit. »  
Il n'était que splendeur, que gloire, et la lumière  
Sous un brûlant éclat voilait sa face entière.

Enfin sur un berceau, mystérieux trésor,  
Un pigeon enflammé suspendait son essor,  
Tandis que dans les bras d'une mère indigente,  
Mère qui paraît vierge à sa grace innocente,  
Dormait l'enfant sauveur, né d'un dieu paternel :  
Triple unité, que peint un triangle éternel.

Retracerai-je aux yeux ces légions d'idoles,  
Ces pagodes au loin présentant leurs symboles ;  
Depuis le vieux Lama, l'objet d'honneurs si vains,  
Payant l'encens des rois en excréments divins,  
Jusqu'au dur Theutatès, si fier de sa massue,  
Et de la chaîne d'or à ses lèvres pendue ?



Chimères, qui cédaient à celles de la croix,  
Pour qui, le fer en main, on criait : « Meurs, ou crois ! »

Ces peintures montraient notre sphère embrasée  
Sous un glaive sanglant en deux parts divisée.

Des califes géants ouvraient leur paradis  
Aux élus forcenés combattant les maudits ;  
Et les temps, la nature, en traits allégoriques,  
Aux peuples éblouis offraient cent dieux antiques.  
Les pals et les bûchers qui bordaient ce tableau,  
Surchargeaient d'ornements ce mystique rideau.

Debout, sur ses ergots, le peuple du parterre  
Gronde et siffle à l'égal des vents et du tonnerre.  
Les princes de l'abyme, empire d'Ennuctor,  
Sont dans leur loge assis, derrière un balcon d'or.  
Les plus grands, qu'un vain sceptre et que la pourpre accable,  
Roidissant par orgueil leur maintien misérable,  
Présentent lourdement leur fausse majesté  
En spectacle risible à la malignité.  
D'autres, de leur écaille étalant la richesse,  
Masquent leur front abject d'une feinte noblesse :  
Des manteaux étoilés couvrent leurs dos flétris  
Par la honte des coups dont ils furent meurtris.  
Ceux-ci, moins insolents, sur leur visage infâme  
Portent, en traits confus, l'opprobre de leur ame ;  
Un noir fiel rend amer leur pénible souris.  
Ceux-là, de leur splendeur sont gênés et surpris,  
Ils n'osent déployer leurs ailes diaprées,  
Et déguisent leur queue et leurs griffes dorées.

Non loin de ces démons cornus et soucieux,

Quand j'ai percé l'horreur des replis intestins ,  
Où se perd et se rompt le fil de nos destins ;  
Ce foie où la tristesse et le fiel semblent fondre ,  
Et le sombre embarras du fatal hypocondre :  
Je n'ai trouvé dans l'homme , au grand jour dépouillé ,  
Qu'un labyrinthe obscur où je m'étais souillé.  
J'ai reculé , j'ai fui ce néant de moi-même ;  
Et me refugiant vers la raison suprême ,  
Honteux de demander , après un vain effort ,  
Le secret de la vie à la muette mort ,  
Ma pensée aussitôt recouvrit ces viscères  
Dont , trop long-temps encor m'étalant les mystères ,  
L'image , en tout mortel , m'offrait même souvent  
L'aspect de l'homme éteint dans l'homme encor vivant.  
Respectant les tissus où la sage nature  
Cache de nos ressorts la fragile structure ,  
Etonné que des yeux le liquide crystal  
Des rayons éthérés fût le mouvant canal ,  
Vers les grands corps des cieux je levai ma paupière ;  
Et fier de réfléchir leurs torrents de lumière ,  
Mon esprit reconnu , planant de toutes parts ,  
Que plus loin que mon œil il étend ses regards ;  
Et j'ai vu ma grandeur , en cette intelligence  
Qui de la bête à l'homme établit la distance.

## LA TERRE.

Superbe insecte ! eh quoi ! tu prétends donc savoir  
L'ordre de l'univers , ce qui le fait mouvoir ?  
Toi , de qui la faiblesse aux erreurs asservie ,  
N'a pu voir quel principe est l'agent de ta vie !

COPERNIC.

Je sais que tu te meus ; mais , ignorant pourquoi ,  
J'en sais sur toi du moins tout autant que sur moi.

LA TERRE.

A quoi bon t'enquérir , pour guider ton ménage .  
Si le soleil ou moi nous faisons un voyage ?

COPERNIC.

Ce savoir , inutile à l'étroite raison  
Des mortels concentrés au soin de leur maison ,  
Sert aux explorateurs des bords de nos deux mondes  
A nombrer tous leurs pas sur le sol et les ondes ,  
Et soumet , à l'aspect des astres mieux suivis ,  
Les terrestres labeurs aux célestes avis.

Si je n'avais connu sur quel axe inclinée  
Tu tournes doublement par jour et par année ,  
Du zodiaque ardent comptant mal les retours ,  
Je n'eusse pu prévoir les saisons ni les jours ,  
Ni quand d'un astre , au loin précédant ta planète ,  
L'apparence changée ou recule , ou s'arrête ;  
Ni quand , sous l'écliptique ombragée en passant ,  
La lune cachera son disque brunissant ,  
Ni combien le soleil se baissant vers ta ligne ,  
Des jours égaux aux nuits hâte en un an le signe ;  
Et l'homme ignorerait du midi jusqu'au nord ,  
Quels mois viendront ouvrir son sillon ou son port.

LA TERRE.

Va , subtil raisonneur , dès avant Ptolomée ,  
Qui me laissa jadis sa relique embaumée ,  
On mangeait , on buvait , sans regarder si haut .  
Chaque animal pour vivre en sait autant qu'il faut .

## COPERNIC.

Chacun suit son instinct et remplit sa carrière :  
 Le nôtre est de sonder le monde et la matière ;  
 Et l'esprit qui te pèse et mesure tes pas ,  
 Est plus noble que toi , qui ne te connais pas.

Je préfère un rayon de science profonde  
 A l'éclat des dehors couvrant ta sphère immonde :  
 Tu cesses de briller quand la clarté te fuit ;  
 La pensée est la flamme , et veille dans la nuit.  
 Cette lampe immortelle éclaira Pythagore  
 Sur l'immobilité du soleil qui te dore.  
 Déjà les temps passés m'ont dit que Nicéas  
 Te vit sous le soleil variant tes climats ,  
 De ses feux vers l'aurore aller puiser la source  
 Qu'on croyait au couchant apportés par sa course.

Sous l'espace des cieux mon compas s'est ouvert.  
 Ton étroit diamètre eût-il rien découvert ?  
 Celui de ta carrière est l'immense mesure ,  
 Où d'une parallaxe enfin l'atteinte sûre  
 Touche , au sommet d'un angle , un monde errant dans l'air ,  
 Jusqu'à l'étoile fixe au plus haut de l'éther ,  
 Où les astres lointains d'un ciel inaccessible  
 Cachent dans l'infini leur orbite insensible.

## LA TERRE.

Ainsi tu brises donc l'antique firmament ,  
 Ceintre de crystal pur , voûte de diamant ,  
 Dont les clous d'or.....

## COPERNIC.

Erreurs ! songes de l'ignorance !  
 Vains prestiges des sens dupes de l'apparence !

LA TERRE.

Crois-tu les détromper ?

COPERNIC.

L'homme apprendra de moi  
Que son soleil si lourd, immense au prix de toi,  
Ne peut, pour éclairer ta ronde petitesse,  
Au cercle de tes jours rouler avec vitesse;  
Tandis que, pour t'offrir à ses traits éclatants,  
En pivotant sur toi, tuournes moins de temps.

LA TERRE.

L'homme ne croira pas qu'un transport si commode  
De lui-même, le soir, le rende l'antipode.  
Les oiseaux, dira-t-on, du nadir au zénith,  
De vue, en fendant l'air, perdraient soudain leur nid.

COPERNIC.

On saura qu'avec toi l'atmosphère qui roule,  
Entraîne en cheminant ce qui vit sur ta boule;  
Comme sur un navire, où tous ceux qu'il conduit  
S'imaginent voir fuir tous les objets qu'il fuit.

LA TERRE.

Au mortel indolent qui se sent immobile,  
Affirme que sans cesse il court de mille en mille,  
Et qu'il voyage autant, sans s'en apercevoir,  
Que Charles-Quint, toujours fier de se faire voir :  
L'ellébore sera le prix de ta remarque,  
Elève d'Hippocrate, et beau vainqueur d'Hipparque.

COPERNIC.

Je ne m'empresse pas de proclamer à tous  
Les lois de ma raison, car les humains sont fous ;  
Et des contemporains toujours l'ingratitude

Proscrit la vérité conquise par l'étude.

D'Euclide et d'Archimède astronome appuyé,  
Je m'avance à pas lents, de doutes effrayé :  
Si mon art faisait luire entre les deux solstices  
La face des Césars, le poil des Bérénices,  
Astrologue menteur, si mes vagues discours  
Semblaient mettre d'accord les cieux avec les cours,  
Si, dans l'ombre observant mille intrigues secrètes  
J'en étais le devin, ainsi que des comètes,  
Mon siècle, aimant la fourbe et l'ostentation,  
Me nommerait des grands la constellation :  
Mais, ne tendant qu'au vrai, je n'ai que Dieu pour maître,  
Ce n'est que du tombeau que ma gloire peut naître,  
Après les vains fracas qu'on entend éclater  
Au nom de tous nos rois, du pape et de Luther.  
Retiré loin du bruit, l'ignorance et l'église  
Ne sacrifieront point Copernic à Moïse.  
Je lègue mon système à quelque zélateur  
Qui sera condamné d'un saint inquisiteur  
A renier sa foi sur le cours de la terre :  
Tant la vérité plaît aux prêtres de ta sphère !

Adieu. Je crois sentir qu'en fuyant d'ici-bas  
L'ame, à son apogée, ignore leurs débats.

LA TERRE.

Crains ce périhélie où son feu la dévore.

COPERNIC.

Je suis dans le soleil, et je te mire encore.

(Il disparaît.)

LA TERRE, L'ESPACE ET LE TEMPS.

LA TERRE.

De quels maîtres divins en a donc tant appris  
Cet animal pensant, de la lumière épris?  
Qui de mes mouvements lui découvrit la trace?

L'ESPACE ET LE TEMPS.

Nous.

LA TERRE.

Qui donc êtes-vous?

LE TEMPS.

Moi, le Temps.

L'ESPACE.

Moi, l'Espace.

LE TEMPS.

Oui, c'est moi qui toujours, un long pendule en main,  
Dans l'horloge des cieux sonne sur ton chemin.

L'ESPACE.

C'est moi qui de la voûte où chaque étoile brille  
Forme un cadran immense à l'éternelle aiguille.

LA TERRE.

Je reconnais ta voix, ô Temps fallacieux,  
Qui, par ta double face, à-la-fois jeune et vieux,  
Regardes, emportant les mondes sous ton aile,  
Le passé qui me fuit, l'avenir qui m'appelle :  
Toi, je te reconnais aux cercles azurés  
Où sont de tes grandeurs marqués tous les degrés.

## L'ESPACE.

Fils de l'éternité, le temps produit chaque âge ;  
 Fils de l'immensité, l'espace la partage ;  
 L'immobile infini qu'on ne peut concevoir,  
 En son sein tous les deux nous laisse nous mouvoir ;  
 On ne saisit qu'en nous les lieux et la durée ;  
 Et par notre puissance, avec art mesurée,  
 L'esprit, qui tient de nous ses doctes éléments ,  
 De nos rapports unis tire ses jugements.  
 Ce fut par nos leçons que l'humaine industrie  
 Te soumit aux calculs de sa géométrie.

Sans l'espace, le temps serait inaperçu ;  
 Sans le temps, de l'espace on n'eût jamais rien su.

## LA TERRE.

Je ne te comprends pas.

## LE TEMPS.

Trop ignorante masse !  
 Sentirais-tu dans l'air toujours changer ta place,  
 Si tu n'apercevais de moments en moments  
 Des astres d'alentour les divers changements ?  
 Le terme de leur cours, leur vitesse inégale,  
 Ne t'instruisent-ils pas par leur double intervalle ?  
 C'est ainsi qu'un chasseur, en décochant deux traits,  
 Les juge lents ou prompts d'autant que loin ou près  
 Vers le but de leur vol un même instant les porte :  
 Et tout ce qui se meut s'estime de la sorte.

## L'ESPACE.

Oui, des corps circulant dans ma capacité,  
 La pesanteur s'égale à leur vélocité ;



C'est par nos seuls avis que l'homme qui te sonde  
Sait que ta lune agit sur les reflux de l'onde,  
Et connaît que ton pôle en sa nutation  
Borne à vingt-cinq mille ans sa révolution :  
C'est peu que de prévoir les phases des planètes,  
Il suit dans notre sein les retours des comètes ,  
Trace la parabole où leurs feux sont perdus,  
Et prédit aux mortels qu'ils ne les verront plus.

## LA TERRE.

Ce petit être-là reçut un haut génie !

## LE TEMPS.

Non , le temps éternel , l'étendue infinie ,  
Où le temps mesurable et l'espace apparent  
Emportent l'univers et passent en courant ,  
Sont pour l'homme des mots qu'il ne saurait entendre ;  
Son esprit jusque-là ne put jamais s'étendre ;  
Et n'attachant à tout qu'un sens matériel ,  
Derrière un ciel franchi n'imagine qu'un ciel.  
Il faut que des moments , des lieux et des figures ,  
Pour être comparés , lui prêtent leurs mesures ;  
Et le temps fixe et vrai , le vide illimité ,  
Se cache autant à lui que la divinité.  
Que de choses pourtant , véritables mystères ,  
Que sa science ignore , et nomme des chimères !  
Dieu même , à sa faiblesse invisible en tout point ,  
Parce qu'il est voilé , lui semble n'être point.

## L'ESPACE.

Eh ! l'homme , qui toujours examine et compare ,  
Médite peu le fond , et son esprit s'égare.

Par le temps et l'espace il compte les instants,  
 Et ne sait ce que c'est que l'espace et le temps.  
 Un an est un long siècle à son impatience ;  
 Un siècle n'est qu'un jour pour sa vaine espérance :  
 Son orgueil ne voit pas que tout son avenir  
 Dans le passé rapide est tout près de finir.  
 Terre, un quart de ton globe, inutile domaine,  
 Aux mortels couronnés paraît suffire à peine ;  
 Tandis que leurs sujets, n'arpentant qu'un jardin,  
 S'étonnent des grandeurs de son étroit confin.  
 Ainsi, toujours trompé sur tout ce qu'il embrasse,  
 L'homme se croit durable et sans borne en sa place ;  
 La mort vient, le dépouille, et je reprends sur lui  
 Jusqu'au lieu resserré d'où son corps même a fui :  
 Car, tout passe en mon sein, emporté par les âges ;  
 Le monde en doit sortir, et même ses images.

## LE TEMPS.

Un drame néanmoins va montrer aux démons  
 Ce que font les mortels pour leurs rangs et leurs noms,  
 Et l'âge où Charles-Quint, en fatiguant sa vie,  
 A cru s'éterniser sur ta superficie.

## LA TERRE.

Où donc est le théâtre où ses traits sont offerts ?

## L'ESPACE.

Aux enfers.

## LA TERRE.

En quels lieux sont cachés les enfers ?

## L'ESPACE.

L'erreur se les figure au centre de ton globe :

Une comète au loin dans la nuit les dérobe ,  
Monde errant , embrasé , plus vaste que le tien ;  
Car , dans l'immensité , ton orbe entier n'est rien .  
Tu le sais : dans le vide il est tant de demeures !  
Adieu ! poursuis ta route , et roule au gré des heures .

---

Là finit le prologue , on voit tout s'éclipser ;  
L'acte , image du siècle , enfin va commencer .  
Mais sur la scène encor s'abaisse un second voile :  
La fausse renommée y brille en une toile  
Où le pinceau traça le triomphe des chars ,  
Au temple de mémoire entraînant les Césars .  
Quelques sages , témoins de leurs superbes rôles ,  
Soit dédain , soit pitié qui haussât leurs épaules ,  
Courrouçaient d'un souris les centaures d'acier  
Qui de leur sabre nu croyaient les effrayer .  
On voyait des grandeurs les cimes orageuses  
Sur des remparts en feu , qu'en ses courses fangeuses  
Entourait de replis un long fleuve sanglant .  
Les noirs torrents du Styx , le Phlégéon brûlant ,  
Dont l'horreur fabuleuse épouvante les ames ,  
N'ont rien de plus affreux , dans leurs eaux , dans leurs flammes ,  
Qu'un cours de sang humain , roulant à gros bouillons ,  
Où surnagent encor , en proie aux tourbillons ,  
Des pieds , des corps tronqués , des mains , de pâles têtes .  
Pendant le vainqueur , dont les palmes sont prêtes ,  
Traverse le carnage ; et , rougi de ce sang ,  
L'affreux jour qui s'y plonge en s'y réfléchissant

Fait reluire au passage une pourpre enflammée ,  
Vêtement du héros cher à la renommée ;  
Tandis qu'un peuple aveugle entend de toutes parts  
Les trompettes , les chants , les cris , et les pétards.

L'enfer se plaît à voir que du sang qui s'étale  
La lueur rejaillit en pourpre triomphale.  
Le peintre est applaudi par les noirs spectateurs.  
La toile enfin remonte , et fait place aux acteurs.

---

# **LA PANHYPOCRISIADE.**

**CHANT DEUXIEME.**

Moi , folle Italienne , ardente en mon amour ,  
 Je te fis oublier tes Lucrèces de cour :  
 D'autant plus préférable à ces illustres belles ,  
 Qu'alors qu'on les subjugué on est fatigué d'elles ;  
 Tandis que sans façon me laissant obtenir ,  
 Quand on sort de mes bras , on veut y revenir.  
 L'abandon inquiet de vos prudes maîtresses  
 Ne vaut pas les transports de mes vives caresses ,  
 Et leur triste scrupule , et leurs plaisirs gênés  
 Embrasent moins vos sens que mes sens effrénés.  
 Mon port a-t-il perdu ses graces attrayantes ?  
 Ai-je les yeux moins vifs , les lèvres moins riantes ,  
 Le col moins blanc , le sein moins ferme et moins poli ,  
 Le bras , le pied , le..... quoi ? qu'ai-je de moins joli ?  
 Ah ! mon cher Bonnivet ! tu brûles , tu soupîres ,  
 Et l'ardeur qui t'émeut dit ce que tu desîres.....  
 Viens donc.

## BONNIVET.

O ma Clérice ! objet aimable et beau !

Déjà tu m'apparus vers ce double ruisseau  
 Qui , mêlant ses tributs pour former la Durance ,  
 Des rocs de Briançon coule avec abondance.  
 Là , dans ma couche ainsi réveillant mes desîrs ,  
 Tu me vins de Milan retracer les plaisirs :  
 Tes appas demi-nus me ravirent en songe ;  
 Et quand de tes baisers je goûtais le mensonge ,  
 Tu semblas t'échapper comme une ombre sans corps ,  
 Loin du lit qu'en désordre avaient mis tes transports.

## L'IMAGE DE CLÉRICE.

J'ai voulu , te laissant le regret de ma perte ,

Au sein de l'Italie à tes armes rouverte ,  
 T'attirer doucement par le secret pouvoir  
 Que j'ai sur tout Français épris de mon œil noir.  
 Mon orgueil a bien ri , s'il faut parler sans feinte ,  
 Quand , plein de ma mémoire en tous tes sens empreinte ,  
 Au conseil de ton roi , par cent nobles raisons ,  
 Tu poussas son armée à repasser les monts.  
 Ah ! de ton éloquence héroïque , suprême ,  
 Ma flamme était la source inconnue à toi-même.  
 Tu crus , en confondant les plus sages guerriers ,  
 N'avoir devant les yeux que l'honneur des lauriers ;  
 Tu ne voyais que moi : j'étais la seule envie  
 Dont l'attrait t'amenât sous les murs de Pavie .  
 Les peuples ont-ils cru qu'un magnanime roi  
 Au milieu des périls entraînat , sur ta foi ,  
 Ses soldats , et la fleur des preux de sa famille ,  
 Pour rendre un libertin à l'amour d'une fille ?  
 Tel est le monde ! Allons ; aux assiégés vaincus  
 Reprends-moi dans Pavie , et presse le blocus .

(L'image disparaît.)

BONNIVET, *s'éveillant.*

Que dit-elle?... Ah ! j'entends la trompette qui sonne.  
 Déjà sur l'horizon le jour naissant rayonne.....  
 Levons-nous..... dans mon camp devançons le soleil.  
 Quoi donc ? à quel objet rêvais-je en mon sommeil ?  
 A Clérice !... Elle-même.... Oh ! l'étrange folie !....  
 Son amour m'aurait fait rentrer dans l'Italie !  
 Non, non, dans les périls dont je me sens pressé ,  
 Ce lâche sentiment ne m'eût jamais poussé :  
 Vous n'êtes pas , madame , une seconde Hélène ;

Votre Milan n'est pas l'Ilion qui m'amène.  
 Non, je n'ai point pour vous suivi le roi des rois ;  
 Je n'ai point follement , jaloux de vains exploits ,  
 Pour me reconquérir vos faveurs et vos charmes ,  
 Ebranlé tout-à-coup les Alpes sous mes armes ,  
 Et porté mes canons sur des rocs sourcilleux  
 Où jamais n'ont tonné que les foudres des cieux.  
 Qui ? moi ! pour contenter mes amoureux caprices ,  
 Mettre une armée entière au bord des précipices ,  
 Exposer un grand roi , ses parents , ses soldats ;  
 Les conduire en aveugle à de lointains combats !  
 Pour qui ? pour ma maîtresse offerte à ma mémoire ?  
 Non, mon cœur n'écoula que la voix de la gloire ;  
 Et sans qu'à mes projets un fol amour ait part ,  
 Je vins ici venger nos affronts et Bayard .

### CLÉMENT-MAROT, ET BONNIVET.

#### BONNIVET.

C'est vous, galant Marot ! vous, levé dès l'aurore !

#### MAROT.

Où , j'aime à voir l'éclat dont l'orient se dore ;  
 Et le dieu des beaux vers m'emplit de feux nouveaux ;  
 Quand l'heure matinale attèle ses chevaux...  
 J'aime à voir de son char la lunetière vermeille  
 Luire au camp des Français , que le clairon éveille ;  
 Et , brillant dans l'azur , l'astre de Lucifer  
 Emailler les vallons étincelants de fer.



BONNIVET.

Si vous ne me parliez sur le ton des poètes,  
Je vous méconnaîtrais, armé comme vous l'êtes.

MAROT.

Je ne ferais nul cas d'un poète de cour  
Qui n'endosserait point la cuirasse à son tour.

BONNIVET.

Marot veut que son sang, grace à quelques prouesses,  
Lui mérite les pleurs des plus nobles princesses.

MAROT.

Marot chez les neuf sœurs survivra plus d'un jour,  
Blessé du fer de Mars et des traits de l'Amour.

BONNIVET.

La propre sœur du roi, si j'en crois la chronique,  
Vous l'aura dit, peut-être, en un style saphique.

MAROT.

La sœur de notre roi, duchesse d'Alençon,  
Protège en moi du Pinde un humble nourrisson :  
Je l'aide quelquefois des avis de ma muse  
A tourner plaisamment un conte qui l'amuse.  
Mais les grands sont jaloux quand elle me sourit,  
Et fait céder pour moi l'étiquette à l'esprit.

BONNIVET.

Marguerite, en secret, vous met, dit-on, en verve?

MAROT.

La Pallas de nos jours doit être ma Minerve.  
Est-ce un sujet de gloire aux malins envieux?

BONNIVET.

Que fait donc votre muse, absente de ses yeux?

MAROT.

Elle chante le roi, pour qui je prends l'épée.

BONNIVET.

Brave rimeur, courage ! A quand votre épopée ?

MAROT.

Le Parnasse, amiral, est plus lent à forcer  
Que vos remparts tonnans, si prompts à renverser.  
Un poëme renaît sur d'héroïques cendres.  
Nous n'avons qu'un Homère; il est tant d'Alexandres !  
N' imaginez donc pas, en vous raillant toujours,  
Qu'un poëte, en soldat, marche au gré des tambours.

BONNIVET.

Vous, n' imaginez pas qu'en ses folles bouffées  
Votre docte Phébus élève nos trophées.

MAROT.

Non; l'honneur d'un guerrier a d'autres fondemens  
Qui prêtent à nos vers d'utiles ornemens.

BONNIVET.

Ah ! les héros outrés et la fiction pure,  
Des œuvres d'Apollon sont la seule parure ;  
Et de grands mots, tirés du latin et du grec,  
Enrichissent leur fonds, quelquefois pauvre et sec.  
Voilà ce qui soutient les vaines renommées  
Des beaux diseurs de rien, en paroles rimées.

MAROT.

Si je connais votre art ainsi que vous le mien,  
Je confesse qu'ici je n'en parle pas bien.  
Chacun notre métier : perdons la frénésie  
Moi, de parler de guerre, et vous, de poésie.  
Souffrez qu'ici Marot, cavalier mal-expert,

Use à son gré du temps que vous jugez qu'il perd ;  
Que, sans titre en vos camps, rimant son badinage,  
Il offre à plus d'un siècle un miroir de son âge.

Venez ; le roi vous mande, et va tenir conseil.  
L'Europe ne doit plus voir un double soleil :  
Valois dit qu'il est temps que Charles-Quint lui cède.

BONNIVET.

S'il m'écoute, il vaincra.

MAROT.

Que Dieu vous soit en aide !

BONNIVET.

Lannoy veut nous surprendre... Ah ! je jure qu'avant,  
Les nonnes de Pavie, en leur étroit couvent  
Recevront mes soudards comme révérends pères.

MAROT.

Bon ! que comme Marie elles soient vierges-mères.

---

Ils sortent ; les démons rirent aux grands éclats,  
Que la virginité, dévolue aux prélats,  
Dût-être un jour en proie aux baisers à moustaches :  
Car de l'honneur dévot le diable aime les taches.

Tout a changé d'aspect : dix jours sont écoulés.  
La scène offre aux regards des chemins isolés ;  
Ils tendent vers un camp dont l'enceinte est voisine :  
Sur de larges vallons Pavie au loin domine.  
Le soleil qui se couche éclaire encor les fronts  
Des arbres dont le soir déjà noircit les troncs :

Là, d'un chêne élevé la grande ombre s'allonge.

Un coursier, qui hennit sous le frein d'or qu'il ronge,  
Porte en ce lieu Bourbon, connétable fameux,  
Transfuge de la France, et proscrit belliqueux.

C'est l'heure où du sommeil accourent les fantômes;  
Où les esprits ailés, les Sylphes et les Gnômes,  
Courbent, en voltigeant, la bruyère des bois,  
Et remplissent les airs de murmurantes voix.  
Sous d'humides vapeurs tout semble se confondre;  
Le jour est prêt à fuir, et la nuit prête à fondre.

## BOURBON.

Soleil! en t'éloignant tu vois mes camps agir :  
L'astre d'un prince ingrat comme toi va rougir;  
Et, me fuyant demain, sa splendeur éclipsée  
Cédera pour sa honte à ma gloire offensée.  
Heureux François-Premier, tremble d'être puni  
Par ce même mortel que ta haine a banni.  
Charles-Quint que je sers, mon juste et nouveau maître,  
Des brigues de ta cour me vengera peut-être ;  
Et je te convainurai, plaisir digne de moi !  
Qu'un sujet outragé peut avilir un roi.  
Que vois-je?... est-ce une erreur, une chimère vaine?...  
Quel guerrier m'apparaît appuyé sous ce chêne?.....  
C'est celui qu'à Rébec j'ai vu de sang baigné,  
Me jeter en mourant un regard indigné !  
C'est lui! je reconnais ses traits, et sa stature,  
Sa longue épée en croix, et sa pesante armure.....  
Écarte-toi, fantôme! et sors de mon chemin....!  
Pour m'arracher la bride il étend une main....!  
Avance, ô mon coursier!... Presse le pas! te dis-je....

Quoi ! son crin se hérissé, il recule.... ô prodige !  
Bourbon même, Bourbon de crainte est combattu.....  
Et toi, chez les vivants pourquoi reparaiss-tu ?  
Rentre au lit de la mort, ou cette lance.....

L'OMBRE DE BAYARD.

Approche,

Je suis le chevalier sans peur et sans reproche.

BOURBON,

Qui t'a fait du tombeau quitter la froide nuit ?

L'OMBRE DE BAYARD.

Bayard vient consterner l'orgueil qui te conduit.

BOURBON.

Ton roi, dont l'amitié t'honora dans ta vie,  
Humilia souvent ma vertu poursuivie :  
Lui dûmes-nous tous deux garder la même foi ?

L'OMBRE DE BAYARD.

L'honneur pour nos pareils n'a qu'une même loi.

BOURBON.

J'abhorrais d'un tyran l'injustice hautaine.

L'OMBRE DE BAYARD.

Lorsqu'il daigna de moi, modeste capitaine,  
Recevoir l'accolade, aux champs de Marignan,  
Valois s'annonça-t-il en superbe tyran,  
Lui qui devant l'honneur de la chevalerie  
Courba sa tête auguste, espoir de la patrie ?

BOURBON.

Il voulut d'un prestige exalter nos vertus,  
Pour vaincre ses rivaux par nos mains abattus.

L'OMBRE DE BAYARD.

Tu les sers contre lui, Connétable perfide !

Regarde à tes côtés cette vierge rigide :  
 Elle te redira qu'on doit au lit d'honneur  
 Mourir pour son pays sans reproche et sans peur.  
 Adieu! va, déloyal! ton vil triomphe approche :  
 Mais tu n'éviteras la peur ni le reproche.

(L'ombre disparaît.)

### BOURBON ET LA CONSCIENCE.

BOURBON.

Où suis-je?... Oracle affreux qui confond mon orgueil!  
 O spectre tout armé, déserteur du cercueil,  
 Serais-tu des enfers l'organe et le ministre?  
 Arrête, ombre sévère!... Ah! quel adieu sinistre!...  
 Il s'enfonce à travers l'épaisseur des forêts,  
 Silencieux comme elle, et sombre en tous ses traits...  
 Il fuit.... il a soufflé le désordre en mon ame....  
 O mânes redoutés!... Mais toi, maligne femme,  
 Toi, parle; que veux-tu? l'horreur de cet instant  
 Doit-elle provoquer ton sourire insultant?  
 Pourquoi, d'un blanc si pur couverte tout entière,  
 Me blesser dans la nuit par ta vive lumière?

LA CONSCIENCE.

Traître! la Conscience enfin te veut parler.

BOURBON.

Importune! à mon camp laisse moi revoler.

LA CONSCIENCE.

L'ombre du preux Bayard m'ordonna de te suivre :  
 N'attends pas que de moi nul effort te délivre.  
 Je ne te quitte plus.

BOURBON.

Eh bien, suis mon coursier.

LA CONSCIENCE.

J'ai des ailes : sur toi je fonds en épervier.

BOURBON.

Crois-tu m'épouvanter comme un enfant timide ?

LA CONSCIENCE.

Ma présence a glacé plus d'un cœur intrépide.

Je te rendrai la paix, si tu me fais juger

Que sans crime tu vends ton bras à l'étranger.

BOURBON.

N'ai-je pas de Valois, par un zélé service,

Conquis et mérité la faveur protectrice ?

LA CONSCIENCE.

Du rang de connétable il paya tes exploits,

Et son amitié tendre aggrandit tes emplois.

BOURBON.

Bientôt l'ingrat lui-même, en brisant son ouvrage,

Ne m'a-t-il pas ravi jusqu'à mon héritage ?

LA CONSCIENCE.

Ta fière indépendance, ambitieux soldat,

Dans l'état prétendait s'ériger un état.

BOURBON.

Sa mère m'y forçait : Louise, à qui la France

Laisse aujourd'hui porter le poids de la régence,

Calomniait par-tout mes projets soupçonnés ;

Depuis que, méprisant ses amours surannés,

Je refusai mes sens et mon jeune veuvage

A l'offre de son lit dont m'écartait son âge.

Une vieille coquette, implacable en ce point,

Poursuit qui la dédaigne, et ne pardonne point.

Elle me dépouilla de mon bien légitime :

Fallait-il au couteau me livrer en victime ?  
 Elle, sa cour, son fils, ne m'opprimaient-ils pas ?  
 Quel vil principe ont eu nos illustres débats !

## LA CONSCIENCE.

Toujours d'un beau prétexte on se farde à soi-même  
 Ses petites noirceurs, son infamie extrême :  
 Mais, démentant au fond les dehors affectés,  
 J'éclaire les méchants sur leurs difformités.  
 Il valait mieux attendre, et détromper ton maître,  
 Que d'encourir sa haine, et devenir un traître.

## BOURBON.

Pour les peuples ingrats et les rois insolents,  
 Des traîtres tels que moi sont des Coriolans.

## LA CONSCIENCE.

S'appuyer de grands noms aux pervers est facile :  
 Si tu fais le Romain, imite donc Camille :  
 Proscrit des sénateurs, exilé généreux,  
 Il ne s'en est vengé qu'en triomphant pour eux :  
 Et si Coriolan a droit qu'on le révère,  
 C'est par son repentir, né des pleurs d'une mère.  
 Cesse donc, en rival d'un malheureux héros,  
 D'embraser ton pays au prix de ton repos ;  
 Ou si son noble exemple a pour toi quelques charmes,  
 La patrie est ta mère ; eh bien ! rends lui les armes.

## BOURBON.

Chacun dirait bientôt que faible, irrésolu,  
 Je ne n'ai rien su jamais de ce que j'ai voulu,  
 Que, tour-à-tour quittant l'empereur et la France,  
 J'ai doublement trahi l'une et l'autre puissance ;  
 Et qu'entre ces partis, homme toujours douteux,



Je mérite à-la-fois le mépris de tous deux.

## LA CONSCIENCE.

C'est donc la vanité qui seule t'aiguillonne  
Dans le chemin du crime où ton cœur s'abandonne ?  
Insensé ! ton orgueil a-t-il moins à souffrir  
Parmi ces étrangers à qui tu vins t'offrir ?  
Les rivaux, dont ta gloire excite le murmure,  
Te disputent ta place en te nommant parjure :  
L'ombrageux Charles-Quint soupçonne qu'aujourd'hui  
Perfide envers ton roi, tu peux l'être envers lui.  
Il repait ton espoir de promesses frivoles :  
Tu le sers par des faits, il s'acquitte en paroles ;  
Et Pesquaire, et Lannoy, tes compagnons guerriers,  
D'un sourcil dédaigneux insultent tes lauriers :  
Le regard des soldats et leur malin sourire  
Te dit ce que leur bouche a besoin de te dire ;  
Et ton crime t'expose à l'affront que tu fuis,  
Chez ceux que tu quittas, et chez ceux que tu suis.  
Ah ! qu'il eût mieux valu, recherchant la retraite,  
Dévorant, loin des cours, une douleur muette,  
Te montrer au-dessus de tes fiers ennemis,  
Et digne des grandeurs où le sort t'eût remis !  
Que produit en ces lieux ton courage inutile ?  
Tout transfuge est à charge à qui lui donne asyle ;  
Un mépris dédaignant accueille ses secours.  
Je te plains : le dépit t'agite à mes discours ;  
Ils pénètrent ton cœur non moins que les morsures  
D'un aspic dont le fiel irrite les piqûres....  
Où vas-tu donc ? pourquoi tes éperons sanglants  
D'un innocent cheval déchirent-ils les flancs ?...

Tu reviens malgré toi sous ces rameaux funèbres,  
Sous ce chêne, où Bayard est sorti des ténèbres :  
Ses traits, ses derniers mots t'ont frappé de terreur.

## BOURBON.

Conscience, tais-toi ! tu n'es rien qu'une erreur,  
Des sens désordonnés un vaporeux prestige.....  
A te craindre, à t'ouïr, quelle force m'oblige ?  
Peux-tu m'ôter mes biens, mon crédit et mon rang ?  
Peux-tu blesser ma chair, et répandre mon sang ?  
As-tu, pour m'attaquer, une pique, une épée ?.....  
Menteuse vision de toute ame trompée,  
Tes scrupules craintifs alarment les dévots,  
Les femmes, les mourants, et non pas les héros.

## LA CONSCIENCE.

Superbe ! à ma rigueur ne crois pas te soustraire :  
Je punis tes pareils ainsi que le vulgaire.  
Inévitable, prompte à condamner le mal,  
Tout coupable frémit devant mon tribunal.  
On ne me voit en main le glaive ni la lance :  
Mais de mon équité l'invisible vengeance  
S'arme de traits aigus dont je perce le cœur  
De tel qui me bravait par un discours moqueur.  
C'est moi qui fais rougir l'altière courtisane  
De l'or dont l'enrichit l'amour qu'elle profane ;  
C'est moi qui, trahissant les voleurs les plus fins,  
Par-fois, sur leur visage écrivis leurs larcins.  
Souvent pour le forçat échappé de la chaîne  
Mon secret jugement est la plus rude gêne :  
Au meurtrier obscur comme au noble brigand,  
Je montre, à tous les coins, l'échafaud qui l'attend.

J'humilie à ma voix plus d'un Séjan illustre,  
Devant l'homme qui n'a que sa vertu pour lustre :  
Je pince nuit et jour les vils Amphitryons  
Qui laissent Jupiter aggrandir leurs maisons ;  
Je mords la Danaé qui l'appelle à son aide ;  
Et ma verge en courroux fouette son Ganymède.

Pour toi, héros de titre et non héros de fait,  
Je te ferai sentir qu'on te fuit, qu'on te hait,  
Que, te rendant la vie à toi-même importune,  
Tourmenté sur la roue où te mit la fortune,  
Sans retour arraché des routes du devoir,  
Ton audace est en toi l'effet du désespoir.  
Pars donc ! rejoins ton camp ; va singer le grand homme.

BOURBON.

Laisse-moi.

LA CONSCIENCE.

Je te suis.

BOURBON.

Quoi ! toujours ?

LA CONSCIENCE.

Jusqu'à Rome.

---

Elle dit : mais Bourbon, lançant un œil hagard  
Autour du sombre chêne où reparut Bayard,  
Pique de l'éperon ; et du pied, en arrière,  
Son coursier en partant touche une fourmillière,  
Populeuse cité, qu'écrase en un moment  
De ses amples greniers l'entier écroulement.

Les démons, dont la vue est perçante et divine,

Pleins d'un vif intérêt contemplent sa ruine :  
 Des rangs les plus lointains de leur cirque étendu,  
 Ils attachent leurs yeux sur ce peuple éperdu,  
 Dont se sauve à grand' peine une fourmi tremblante,  
 Qui, grimpant au travers de l'arène roulante,  
 Dans le commun naufrage enfin trouvant un port,  
 Atteint le hant d'une herbe; et là, parle à la Mort.

### LA FOURMI ET LA MORT.

#### LA FOURMI:

Où fuirai-je? ô désastre! ah! tout tombe en poussière...  
 Quel gouffre ensevelit ma nation entière?  
 Eh quoi! la terre, hélas! ébranlant ses soutiens,  
 Engloutit nos travaux, nos familles, nos biens...  
 Ciel! protège la cime où je fuis la tempête;  
 O Mort! épargne-moi : cruelle Mort! arrête.  
 Je suis seule échappée aux abîmes ouverts.....  
 Prétends-tu qu'avec moi finisse l'univers?

#### LA MORT.

Que dis-tu, faible insecte, et quelle est ta pensée?  
 Toute ta république à jamais renversée  
 Changera seulement ton étroit horizon :  
 L'ordre de l'univers en souffrira-t-il? Non.

#### LA FOURMI.

Ah! Dieu qui fit pour nous l'ombre, la clarté pure,  
 Les eaux, les fleurs, les fruits, et toute la nature,  
 Ne t'a pas commandé de nous exterminer.

#### LA MORT.

Le Dieu qui fit vos jours m'a dit de les borner.

Ce Dieu fit tout pour vous comme pour chaque race  
Dont la foule innombrable arrive au monde, et passe.

LA FOURMI.

O triste Mort ! fléau de la création !

LA MORT.

Moi ! je la reproduis par la destruction.  
Chaque individu meurt, l'espèce est éternelle :  
Je dois les frapper tous, et ne puis rien sur elle.  
Quand je viens les saisir, Dieu qui sait bien pourquoi  
Ne voit pas que la mort ait rien de triste en soi.

LA FOURMI.

Ainsi donc, sans pitié tu m'ôteras la vie,  
Comme à ce peuple, hélas ! tu l'as déjà ravie !  
Eh ! qu'avions-nous besoin d'établir nos maisons,  
D'y nourrir nos enfants à l'abri des saisons,  
Et de tant signaler notre active industrie,  
Nos politiques lois, nos soins pour la patrie ?

LA MORT.

Ces mœurs sont votre instinct jusqu'au temps du trépas ;  
Par elles vous viviez, ne les déplorez pas.

LA FOURMI.

Après l'ébranlement de tout notre hémisphère,  
Des êtres tels que nous restent-ils sur la terre ?

LA MORT.

Pauvre fourmi ! le choc a brouillé ton cerveau.  
A quelques pas d'ici cherche un abri nouveau :  
Tes yeux y trouveront des peuplades semblables  
A celle qui périt sous un monceau de sables ;  
Bientôt, vers le butin courant par millions,  
Elles vont t'enrôler en leurs noirs bataillons.

LA FOURMI.

Quel pouvoir a, du sol agitant la surface,  
Subverti nos états et la terrestre masse ?

LA MORT.

Le pied d'un animal, et non le bras d'un Dieu,  
Renversa votre empire en traversant ce lieu.

LA FOURMI.

Quel colosse puissant !

LA MORT.

Ce colosse superbe  
N'est qu'un cheval mortel, qui foule et qui pâit l'herbe.  
Aveugles l'un pour l'autre, et d'instinct séparés,  
Vous existez ensemble et vous vous ignorez :  
Il échappe à tes yeux par sa grandeur extrême ;  
Ta petitesse aux siens te dérobe de même.  
Ainsi tant d'animaux, diversement produits,  
Sont au gré du hasard l'un par l'autre détruits :  
Tour-à-tour l'un de l'autre utile nourriture,  
A tous également je les livre en pâture ;  
Et, les cédant sans choix aux rongeants appétits,  
L'aigle est en proie au ver, et les forts aux petits.

Te souvient-il d'un monstre à tes yeux si terrible,  
Au long dos écaillé d'émeraude flexible,  
Ce lézard, dont la gueule effrayait vos cités ?  
Un serpent en dîna dans ses trous écartés.  
Ce pivert, qui dardait une langue afilée  
Sur votre colonie à sa faim immolée,  
Fut mangé d'un vautour ; et son sanglant vainqueur  
Fut pris d'un épervier, qui lui rongea le cœur.  
Cet ennemi si prompt, ignoré de ta vue,

Craint d'autres ennemis dont la serre le tue.  
Tous vivent de carnage; et, rebelles au sort,  
Tous, quand vient leur instant, se plaignent de la mort.

LA FOURMI.

Ces créatures-là n'ont pas des destinées  
Si tristes que la nôtre et sitôt terminées?

LA MORT.

Etonne-toi bien moins de tes destins si courts,  
Que de naître si faible, et de compter des jours.  
Effet prodigieux de la toute-puissance,  
Qui, d'organes si fins protégeant l'existence,  
Défend à mille chocs de rompre les ressorts  
Par qui ton cœur palpite en un si frêle corps !  
Que peut contre mes dards ta fragile cuirasse?  
Comment affermis-tu ton regard dans l'espace,  
Et respires-tu l'air, souvent pernicieux  
Au plus robuste oiseau né pour braver les cieux?  
Ne murmure donc plus si ton destin s'arrête.  
L'herbe qui maintenant te porte sur son faite,  
Doit-elle autant durer que ce chêne au longs bras,  
Grand être, encor vivant, que tu ne connais pas?  
Ce géant des forêts va sous ma faux encore  
Gémir, atteint des coups d'un être qu'il ignore;  
Cet être enfin, c'est l'homme, orgueilleux animal,  
Et des lieux qu'il parcourt tyran le plus fatal.

---

La Mort avait parlé : du creux de l'arbre antique,  
 Un hibou fit ouïr son cri mélancolique :  
 Au présage annoncé par sa sinistre voix  
 Le chêne à part se dit, en langage des bois :

## LE CHÊNE.

Malheureux arbre ! En moi quel tumulte s'élève !  
 Je sens que vers mon cœur se retire ma sève :  
 Mes membres ont tremblé, comme ils tremblent souvent  
 Du frisson qui les glace à l'approche du vent.  
 Cependant la fraîcheur et la paix m'environne :  
 Nul choc ne m'avertit qu'il pleuve ni qu'il tonne :  
 De tous les points divers de l'espace éthéré  
 La nuit souffle sur moi l'air le plus épuré.  
 Quel noir pressentiment m'épouvante, me glace ?  
 M'annonce-t-il ma fin ? moi, dont l'antique race  
 A peuplé l'univers de tant d'arbres fameux !  
 La nature me dit que je suis grand comme eux :  
 En mon accroissement nul voisin ne m'arrête :  
 Je sens loin de mon tronc se balancer ma tête :  
 Je sens mes bras des cieux mesurer la hauteur,  
 Et mes pieds des enfers sonder la profondeur.  
 Ah, qu'importe ! La mort va m'entraîner peut-être.....  
 Sais-je comment, pourquoi ; je commençai de naître ?  
 Sais-je comment, pourquoi, sitôt je périrai ?  
 Immobile sur terre, en moi seul retiré,  
 Je ne vois ni n'entends : aucune voix n'exhale  
 Le trouble qui saisit mon ame végétale ;  
 Mais sensible aux objets qui me viennent saisir,  
 Non moins que la douleur j'éprouve le plaisir.  
 Cent hivers, m'arrachant ma robe de verdure,



M'ont déjà fait subir leur piquante froidure,  
Et, glaçant mes rameaux comprimés et roidis,  
Ont chargé de frimas mes membres engourdis :  
Mais lorsque du printemps les ailes caressantes  
Revenaient protéger mes feuilles renaissantes,  
Quel charme de sentir sa main me délivrer,  
Ma sève plus active en mes veines errer,  
La force déployer mes tiges vigoureuses,  
Le germe entrer au sein de mes fleurs amoureuses,  
Et se multipliant par mille extrémités,  
Rapporter à mon cœur toutes leurs voluptés !  
Quelle douceur je goûte à boire la rosée,  
Et les sucs de la terre à mes pieds arrosée,  
Lorsque des chauds étés les feux étincelants  
Brûlent ma chevelure et dessèchent mes flancs !  
Dans le recueillement du nocturne silence,  
De mon secret sommeil paisible jouissance,  
Que semblent respecter le mouvement des airs  
Et les hôtes nourris sous mes ombrages verts,  
J'attends l'heure où par-tout les chantes de l'aurore  
Font tendrement frémir mon écorce sonore.  
Si j'ai peine à dompter les vents et leurs fureurs,  
Des torrents de la pluie affreux avant-coureurs ;  
Si la foudre, sur moi gravant des cicatrices,  
M'a déjà de la mort annoncé les supplices ;  
N'ai-je donc pas, ô Dieu ! sujet de redouter  
La perte des plaisirs qu'elle viendra m'ôter ?  
Encor plein de verdure, mon feu va-t-il s'éteindre ?  
Je jouis de la vie ; ô Mort, je dois te craindre.

---

Il dit : on aperçoit quelques soldats épars :  
 De hauts bonnets velus ombrageaient leurs regards :  
 Leurs mains portaient un câble, et leur dos une hache :  
 Leur visage fendu par leur double moustache,  
 Leur teint où de la vigne a bourgeonné la fleur,  
 D'un prêtre qui les suit relevaient la pâleur :  
 C'était leur aumônier ; et, cousu d'aiguillettes,  
 Leur commandant, tout fier de jeunes épaulettes,  
 En Céphale nouveau, devançait le matin :  
 Armé d'un court fusil, il poursuit le butin ;  
 Et chassant les oiseaux, familles bocagères,  
 S'exerce en les tuant à mieux tuer ses frères.

UN AUMONIER, UN CAPITAINE, UN OFFICIER,  
 ET QUELQUES SOLDATS.

LE CAPITAINE.

Voici le lieu marqué pour nos détachements :  
 Ces bois nous serviront de bons retranchements :  
 Faites-en sur la route un abattis en forme.

L'OFFICIER.

Camarades, holà ! coupez cet arbre énorme.

L'AUMÔNIER.

La parole de Dieu s'accomplit en nos temps,  
 Messieurs : tout est fauché comme l'herbe des champs :  
 L'orgueilleux dont le front est voisin de la nue,  
 Tombe, et meurt à jamais quand son heure est venue.

LE CAPITAINE.

Quoi ! votre charité s'étend-elle à ces bois,  
 L'abbé ? vous en parlez comme on parle des rois !

## L'AUMÔNIER.

Cet arbre est né comme eux superbe et périssable.  
Que lui sert aujourd'hui que l'histoire ou la fable  
De son antique honneur ait rempli l'univers ?  
Car si nous en croyons tous les siècles divers,  
La plaine de Membré vit son aïeul auguste  
Protéger de ses bras la famille d'un juste.  
Les chênes, ses parents, quoique sourds et sans yeux,  
Devenus à Dodone organes des faux dieux,  
Exhalaient de leur tronc une voix prophétique,  
Oracle interrogé des confins de l'Attique.  
La dryade, au sortir de leur sein verdoyant,  
Aux voyageurs divins montrait un front riant ;  
Et leur feuille ondoyante en couronnes civiques  
Ceignait dans les cités les têtes héroïques.  
De la Tamise au Rhône, et du Rhin à l'Oder,  
Gaulois, Germains, frappant des boucliers de fer,  
Ont de sanglants autels honoré ses ancêtres :  
On vit, la serpe en main, leurs homicides prêtres,  
Perçant les airs de chants mêlés aux sons du cor,  
De son gui consacré couper les bourgeons d'or.  
Son corps, depuis ce temps, a recelé des fées :  
Ses bras des chevaliers portèrent les trophées ;  
Et, de fragiles nœuds durables monuments,  
Ses flancs en leur écorce ont reçu les serments  
Des amours plus légers que les oiseaux sans nombre  
Peuple ailé qui voltige et bâtit sous son ombre.  
Eh bien ! tant d'attributs ne préserveront pas  
Ce vieux roi des forêts de pourrir ici-bas.

L'OFFICIER, *aux soldats.*

Frappez, sciez, taillez, sappez, fouillez la terre,

L'AUMÔNIER.

Rien n'est donc à l'abri des fleaux de la guerre!  
Combien tous ces soldats et leur chef rugissant  
Signalent de courroux contre un arbre innocent !  
Hier, contre un moulin ils écumaient de rage;  
Et demain leur fureur va brûler un village.  
Sot délire!

UN SOLDAT.

Voyez ce chat-huant qui fuit!.....

LE CAPITAINE, *tirant sur l'oiseau.*

Pour ton œil faux et louche il n'est plus assez nuit....  
A bas! tu n'iras plus, quand l'ombre tend ses voiles,  
Chasser dans la campagne aux lueurs des étoiles.

L'AUMÔNIER.

Quel luxe de plumage en son obscurité!  
De la création riche diversité!....

LE SOLDAT.

Une taupe en ces trous?..tiens, meurs en ton coin sombre.

LE CAPITAINE.

La taupe dans son nid, le hibou dans son ombre,  
Ont subi le destin de tant d'hommes peureux  
Souvent frappés de mort dans leur lit ténébreux.

L'AUMÔNIER.

Les dangers sont par-tout : il n'est d'autre science  
Que de mettre en Dieu seul toute sa confiance.

LE CHÊNE.

Quelle force m'ébranle?...

LA MORT.

Ah! tu gémis en vain.

LE CHÊNE.

Je chancelle....

LA MORT.

Il est temps de céder à ma main :

Du sol qui t'a nourri j'arrache ta racine ,

Tombe , et remplis le ciel du bruit de ta ruine !

Adieu ! j'entends de Mars le bronze au loin tonner ,

Et sur des bords sanglants ma fureur va planer.

L'arbre alors se renverse , et tout le voisinage

Perd à jamais sa vue et son antique ombrage.





# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT TROISIÈME.**

## SOMMAIRE DU TROISIÈME CHANT.

\*\*\*\*\*

Description des camps retranchés de *François-Premier* sous Pavie, et de ceux de *Bourbon*, *Lannoi* et *Pesquaire*. Discours des chefs qui haranguent leurs soldats avant la bataille. *Les Vents*. Dialogue du chevalier *la Trimouille* et de la *Mort*. Combat. Dialogue de la *Peur*, de la *Honte*, et du duc d'*Alençon*. Mort de l'amiral *Bonnivet* et de *la Trimouille*. Entretien de *François-Premier* vaincu; discours et mort de son cheval. Invocation du roi au soleil, témoin de sa défaite. Discours d'*Hélios*, dieu du soleil. Applaudissements des démons, spectateurs de ces différentes scènes.



---

# LA PANHYPOCRISIADE.

.....

## CHANT TROISIÈME.

---

**L** Le théâtre changé soudain offre aux regards  
Les plaines où Pavie élève ses remparts :  
Des escadrons par-tout, rangés sous leurs bannières,  
Bordent les champs lointains d'éclatantes barrières ;  
Les piques, hérissant les épais bataillons,  
Forment des murs d'acier, lancent mille rayons.  
Sur leurs foudres ici par des chevaux traînées,  
Chantent, le verre en main, de fumants Salmonées :  
Là, des soldats vont boire en des brocs de liqueurs  
Le mépris des dangers dont s'enivrent leurs cœurs ;  
Là, se hâte l'adieu d'ardentes vivandières,  
Veuves deux fois le jour, et Ménades grossières.  
Non loin, à triples rangs marchent des corps nombreux ;  
Les fifres, le tambour, guident leurs pieds poudreux ;  
Et le clairon aigu, les sonores tymbales,  
Répondent aux canons, tonnant par intervalles.  
D'un côté c'est Bourbon, qui, plein du feu de Mars,  
Conduit de Charles-Quint les flottants étendards ;  
Lannoy partage ici l'armée avec Pesquaire :

De l'autre, impatient des hasards de la guerre,  
François-Premier commande à ses preux chevaliers :  
Sa vive Salamandre et l'or de ses colliers,  
Sa plume, d'un beau front décorant la jeunesse,  
Ses cheveux demi-ras, sa longue barbe épaisse,  
La candeur de ses traits, la hauteur de son port,  
Sur tous les autres chefs le signalent d'abord :  
Il leur parle de lui moins que de la patrie.  
Henri-d'Albret est là, de qui l'ame aguerrie  
Dispute à Charles-Quint le sceptre Navarois :  
Son sang, d'où sortira le plus aimé des rois,  
D'une ardeur martiale enflamme son visage.  
Après lui vient Saint-Pol, son émule en courage,  
Favori de Valois, dans sa cour sans rival;  
A son port, à son luxe, on le croit son égal.  
Plus loin, avec lenteur s'avance la Trimouille;  
Il courbe un front pensif que l'âge enfin dépouille :  
Treize lustres passés le virent chez trois rois  
Blanchir sous le fardeau d'un belliqueux harnois;  
Vieux, son vieux corselet atteste un long service.  
A ses côtés paraît le noble la Palisse,  
Sage ami de Bayard, plus froid, non moins vaillant;  
Sous un maintien tranquille il cache un cœur bouillant.  
Bonnivet, ton coursier hennit devant ta troupe;  
L'image de Clérice alors montée en croupe  
Te presse; et l'on distingue et Lambesc, et Brion,  
Parmi vingt chefs brillants et d'armure et de nom.

L'Imprévoyance accourt, et d'un aile étourdie  
Plane autour d'eux, levant une tête hardie,

Prête à les aveugler d'un magique bandeau  
Dont le prisme éblouit, et change tout en beau.

Les Vents poussent des cris d'orgueil et de colère;  
Et de ses premiers feux l'astre du jour éclaire  
Ces atômes guerriers, se disputant un coin  
Sur le globe terrestre où lui seul brille au loin.

### PESQUAIRE, SES SOLDATS, ET LES VENTS.

#### PESQUAIRE.

Amis de la fortune et de la renommée,  
Soldats! portons secours à Pavie affamée.  
L'ennemi, dans son camp faussement attaqué,  
S'épouvante déjà de s'y voir provoqué :  
S'ils nous cèdent la route, allons sauver Pavie;  
S'ils arrêtent nos pas, arrachons-leur la vie.  
Croyez-en et Pesquaire, et Bourbon, et Lannoy;  
Méprisez les Français et leur superbe roi.  
L'Italie, aisément par leurs armes surprise,  
Fut de tout temps perdue aussitôt que conquise :  
Légers, impatients, non moins que hasardeux,  
Quand leur fougue est à bout, on ne craint plus rien d'eux.  
Les longs travaux d'un siège, épuisant leur armée,  
Ont ralenti leur force à demi consumée :  
Leur prince est loin d'avoir en ses rangs complétés  
Tous les soldats qu'il paie et qui lui sont comptés :  
Las, faibles, appauvris de garnisons lointaines,  
Trahis des alliés, désertant par centaines,  
Ces troupeaux de Gaulois vont fuir devant le char  
De l'heureux Charles-Quint, notre nouveau César.

Vive notre empereur ! mort à cette canaille !

LES SOLDATS.

Vive notre empereur ! oui, livrons la bataille !

LES VENTS.

Quelles clameurs, mon frère ! ah ! je suis plein d'horreur...

— La mer ne hurle pas avec tant de fureur.

— Vers le camp des Français tes ailes sont tendues,  
Va, porte-leur ces voix dans les airs répandues.

— Mon frère, je venais sur les bords du Tésin  
Semer l'esprit des fleurs qui parfumaient mon sein,  
Agiter doucement les cloches matinales :

Hélas ! faut-il, percé du sifflement des balles,  
Souffler l'odeur du sang et la poudre à canon,  
Des mousquets tout le jour vomir l'horrible son,  
Et, rapides courriers de subites alarmes,

Faire au loin retentir la tempête des armes ?

— Eh bien ! renvoyons-nous tous les bruits des combats,  
Frappons dans les deux camps l'oreille des soldats,  
Et, chassant coup-sur-coup la grêle meurtrière,  
Volons chargés de cris, de flamme, et de poussière.

FRANÇOIS-PREMIER, LES CHEFS, LES SOLDATS  
DE SON ARMÉE, L'IMPRÉVOYANCE, LA MORT,  
LES VENTS, ET LES HEURES.

FRANÇOIS-PREMIER.

Dignes vengeurs des lys, voici l'heure et le jour  
De signaler pour eux votre honorable amour.  
On ose rallumer autour de nos enceintes  
Des foudres qu'à jamais nous devons croire éteintes ;

Entendez nos rivaux dans nos camps insultés  
Braver de Marignan les vainqueurs redoutés !  
C'est peu que ce combat soit nommé par l'histoire  
Le combat des Géants, titre immortel de gloire !...  
Ah ! s'ils l'ont oublié, réprimons leur transport :  
Leur attaque a donné le signal de leur mort.  
Marchons ! et vous saurez contre leur insolence  
Ce que peut votre zèle aidé par ma présence.  
Sied-il que votre roi, moins digne de son nom,  
Tarde encor à punir le transfuge Bourbon ?  
Sied-il qu'un déserteur, qu'un ingrat, qu'un rebelle,  
Nous force à reculer vers quelque citadelle ?  
Que sert notre essor, qui, s'ouvrant des chemins,  
Surprit au haut des monts l'aigle altier des Germaines,  
S'il nous faut, reployant nos ailes inutiles,  
Sous les Alpes ramper, fuir en lâches reptiles ?  
Non ; ces monts éternels, gardant mon souvenir,  
Ne diront point ma honte aux âges à venir :  
Je ne repasserai sur leurs têtes blanchies  
Qu'en des routes encore avec honneur franchies.....  
Il semble que du ciel je les entends crier :  
« Vos ennemis sont là ; courez les foudroyer,  
« Soldats ! vos premiers coups, dont la France se vante,  
« Font devant vos drapeaux élaner l'épouvante :  
« Le bruit par-tout semé de tant d'exploits heureux  
« D'avance les terrasse, et gronde encor sur eux. »  
Ne balançons donc pas, et terminons la guerre.  
Frappons, foulons aux pieds Lannoy, Bourbon, Pesquaire.  
Mon rival apprendra que ses fiers généraux  
Sur le bord du Tésin ont trouvé nos héros ;

Et qu'à jamais rentré dans mes mains souveraines,  
Le duché de Milan est un de mes domaines.

UN CAPITAINE.

Gloire à notre Alexandre! et feu sur tout coquin  
Osant nommer César le pâle Charles-Quint!

SOLDATS.

Vive, vive le roi! mort à cette canaille!

L'IMPRÉVOYANCE.

Grand roi! l'heure est propice à livrer la bataille.  
Ceins mon divin bandeau : marche, et vois rayonner  
Les palmes que ta main s'apprête à moissonner.  
L'empereur, lent et sombre, est né pour les désastres :  
Toi, prompt, fier et hardi, tu vas toucher les astres.

HENRI-D'ALBRET.

O Chabanne, voyez que, malgré vous et moi,  
La folle Imprévoyance aveugle votre roi.

LA PALISSE.

Ah! quiconque à la guerre est jaloux de la gloire,  
N'a qu'un but devant lui, ce but est la victoire.  
La constance n'est point l'opiniâtreté.

« Laissons, disais-je au roi, ce siège en vain tenté :  
« Ecartons-nous plutôt de la ville investie  
« Que de perdre en un coup le gain de la partie.  
« Nos rivaux, épuisés par la route et la faim,  
« D'eux-mêmes en marchant se détruiront enfin :  
« Sire, alors paraissions; et les villes charmées  
« Vous apportant leurs clés, s'ouvrant à vos armées,  
« Admireront comment, arbitre des hasards,  
« Vous hâtez vos succès par de sages retards. »  
Tels étaient nos avis : l'instant de le convaincre

Est passé maintenant. On canonne... allons vaincre!

HENRI-D'ALBRET.

Au feu, mes compagnons! fondons sur ces gens-ci;

Vous n'avez nul péril à redouter ici :

La victoire est à nous; leur mort est assurée.

LA PALISSE.

Au feu, vaillants soldats! allons à la curée.

Nous sommes les plus forts : ces gens vont devant nous

Fuir comme les moutons à l'approche des loups.

SAINT-POL.

Mes amis, ce sont là les pillards du Mexique :

Tuons-les! empochons tout l'or de l'Amérique.

LA MORT.

Oh! comme du butin ces guerriers trop jaloux

Courent, bride abattue, au-devant de mes coups!

Agitez tous leurs sens d'une rage insensée,

Tambour, fifre, trompette; ôtez-leur la pensée.

Vieux la Trimouille, toi, parmi tes escadrons

Au péril qui t'attend tu vas à pas moins prompts.

LA TRIMOUILLE.

C'est que tu m'apparais; et mon heure arrivée

M'avertit que ta faux sur ma tête est levée.

LA MORT.

Si tu pressens mes coups, que ne sors-tu des rangs?

LA TRIMOUILLE.

Me fais-tu peur?

LA MORT.

Malgré les dehors que tu prends,

Vieillard, de m'éviter n'aurais-tu pas envie?

LA TRIMOUILLE.

Non, je sais préférer mon honneur à ma vie.

LA MORT.

Tu te roidis, brave homme : hélas ! qu'en ce moment  
Ton courage affecté me sourit tristement !

LA TRIMOUILLE.

J'ai toujours sans effroi contemplé ton image.

LA MORT.

Oui, telle qu'un fantôme au travers d'un nuage :  
Mais lorsque les regards m'envisagent de près,  
Mon aspect fait frémir : conviens-en.

LA TRIMOUILLE.

Moi ! jamais.

LA MORT.

Je sais qu'à tes pareils ma tête décharnée  
De lauriers éclatants se montre couronnée ;  
La gloire, de son voile, aux regards des héros  
Cache les vers hideux qui me rongent les os :  
On vante mes cyprès. Cependant ma présence  
Hier à la retraite exhortait ta prudence :  
Je t'ai glacé, la nuit, d'un présage odieux ;  
Ton chien hurlant sembla t'adresser des adieux ;  
Et ton coursier, l'œil morne, et baissant la crinière,  
Sent qu'il conduit son maître au bout de sa carrière.  
C'en est fait ! tes brassards, ta cuirasse d'airain,  
Ne pourront de ma faux parer le coup certain.  
Va te faire immoler... Un jour, ta vieille armure  
Sera de ton château l'honorable parure !  
Mais quand de tes périls je t'accours avertir,



Aux crédules soldats oseras-tu mentir;  
Et mener sans pitié sous la mitraille affreuse  
Ces jeunes campagnards, milice valeureuse ?

LA TRIMOUILLE.

Laisse-moi les guider, ne les consterne pas.  
Avancez, mes enfants ! et signalez vos bras !  
Je vous parle en bon père, et vous le dis sans feindre;  
Ici tout à gagner, et nulle perte à craindre.

BONNIVET.

Bien, mon vieux chevalier ! c'est parler comme il faut.

LA TRIMOUILLE.

Nous mentons en damnés ; ce jour-ci sera chaud.  
Je te l'ai dit.

BONNIVET.

Ami, que rien ne t'effarouche :

Nous vaincrons.

L'IMAGE DE CLÉRIC.

Bonnivet, ce soir, viens dans ma couche !

BONNIVET.

Ai-je temps d'y songer dans ce bruyant conflit ?  
Gare ici que la mort me creuse un autre lit.

L'IMAGE DE CLÉRIC.

Souviens-toi qu'à ces bords j'attachai ta constance :  
J'ai dans l'événement plus de part qu'on ne pense.

BONNIVET.

Folle image ! va-t'en..... mes braves canonniers,  
Là-bas, de l'ennemi les bataillons entiers  
Des portes de Pavie ont tenté le passage....  
De nos feux sur leur route allez grossir l'orage ;  
Et dirigeant contre eux vos tonnefres roulants,

Faites pleuvoir le fer et le plomb sur leurs flancs.

LA MORT.

Quel tumulte!... La foule et se disperse et crie....  
Déchargez la fureur de votre artillerie!  
Redoublez, éclatez, mousquetades, obus!  
Voilà, voilà les rangs entr'ouverts et rompus....  
Les escadrons ployant sous le feu qui les perce;  
Chevaux et fantassins, tout tombe, se renverse.....  
Têtes, jambes et bras, affreux lambeaux, volez!  
Plumets, bonnets sanglants, casques vides, roulez!  
Grondez, bouches d'airain, mes organes fidèles,  
Vomissez la terreur et mes flèches cruelles.....  
Bourbon, soutiens le choc... Ah! ah! je m'aperçois  
Que ton front a pâli pour la première fois....  
Pesquaire, de bien près j'ai passé sur ta tête...  
Toi, qui viens si fougueux, l'arquebuse t'arrête,  
Jeune officier buveur, qui te battais si bien!  
Tu dédaignais l'hymen, la paix du citoyen;  
Où t'a conduit l'orgueil d'une ardeur martiale?  
Dans ton bel âge, atteint d'une homicide balle,  
Tu n'es plus! ton œil fier ne verra plus le ciel.  
Et vous, qui, sur les monts, nourris de lait, de miel,  
Innocents, respiriez dans la libre Helvétie;  
Et vous, pauvres enfants de l'âpre Carinthie,  
Qui vendîtes vos jours au prix de quelques sous,  
Troupeaux que j'achetai, tombez donc sous mes coups.  
Quoi donc? vous reculez, trop timides recrues!  
Ah! jamais tant d'horreurs ne vous sont apparues;  
La mort est inflexible à vos cris qu'elle entend.  
« Mon vieux père, dis-tu, dans ses vignes m'attend... »

Tu ne fouleras plus la pourpre des vendanges,  
Rougis tes pieds au sang qui fume dans les fanges.  
« Moi, ma femme au hameau compte sur mon retour... »  
Elle peut dans ton lit soudain changer d'amour :  
Son sein fécondera les baisers d'un autre homme.  
Toi donc, que je t'égorge, et toi, que je t'assomme !  
Je cours à pas plus prompts que le pied des fuyards..  
Mais quoi ! vous franchissez vos fossés, vos remparts,  
Français !... De vos rivaux j'ai fait un long carnage :  
Eh bien, dans votre sang il faut donc que je nage ;  
Et que, trompant le sort, je tourne mes rigueurs  
Sur vous et votre roi qui vous croyez vainqueurs.

FRANÇOIS-PREMIER.

Amis ! sonnez la chasse, et forçons dans l'arène  
Tous ces timides cerfs nous fuyant par la plaine.

LA TRIMOUILLE.

Sire, hors de ce camp pourquoi vous élancer ?  
Entre eux et vos canons c'est trop mal vous placer.

MAROT.

Suivons de Marignan le héros tutélaire !

SAINT-POL.

Qui connaît les périls n'est pas si téméraire :  
Qui n'en courut jamais s'y lance trop avant.

MAROT.

Qui les prévoit le moins en sort le plus souvent.

FRANÇOIS-PREMIER.

Quoi ! Marot tient l'épée ainsi que la trompette !

MAROT.

Sire, on n'est pas poltron parce qu'on est poète :  
Tyrthée, Eschyle, Alcée, ont bravé les hasards.

Un vrai fils d'Apollon n'a jamais peur de Mars.

FRANÇOIS-PREMIER.

A moi, mes défenseurs! au butin! à la gloire!

Partons.

LES SOLDATS.

Vive le roi!... Mort! Massacre! Victoire!

LES VENTS.

Ah! d'horreur et de bruit quel effroyable cours!

O rage!... il nous suffoque.... il rend les échos sourds...

Mais les bronzes français sont réduits à se taire....

La force a rallié les troupes de Pesquaire....

Vole, à toi ce salpêtre!... — A toi, bombes, boulets!

— Tremblez, clochers lointains, ponts, remparts, et palais!

— Eh bien? nos promptes sœurs, eh bien, filles ailées,

Avez-vous du canon pu compter les volées,

Heures, qui vous hâtez de rappeler Vesper?

Précipitez ce jour, rendez la paix à l'air.

Nous, aux quartiers voisins où Montmorenci veille,

Portons de ce combat l'avis à son oreille.

Ils volent : un prestige incroyable à nos yeux

Rend soudain les démons présents à d'autres lieux,

Et plus prompt que les vents les transporte en des plaines

Où d'un camp retranché siégeaient les capitaines.

LE DUC D'ALENÇON, MONTMORENCI,  
ET LES HEURES.

MONTMORENCI.

Oh ! quel bruit sourd... des airs entendez-vous le son ?  
Votre frère combat, noble duc d'Alençon !

D'ALENÇON.

Oui, des Vents empressés je reçois le message.  
Le roi cueillera-t-il des lauriers sans partage ?  
Courons de Charles-Quint punir les vils agents ;  
Passons leur sur le ventre, écrasons tous ses gens.  
Les malheurs de Lautrec au sein de l'Italie  
De leur superbe audace exaltaient la folie :  
Maintenant nos soldats ont de fermes appuis ;  
Mon frère est dans l'armée, et moi-même j'y suis.

MONTMORENCI.

Commandez, monseigneur : les voilà tous en selle.

LES HEURES.

Nous t'aménons, ô Mort, une troupe nouvelle :  
Esclaves du destin, ministres de sa loi,  
Pourquoi nous soumet-il à ce funeste emploi ?  
Ah ? qu'il nous plairait mieux, riantes, fortunées,  
De guider pas à pas d'agréables journées,  
De rouler mollement un cercle de plaisirs  
Qui des heureux humains charmât tous les loisirs,  
Jusqu'au temps où l'ennui de leur vieillesse éteinte  
Verrait de jours sans pleurs le doux terme sans crainte !

A peine d'Alençon arrivent les soldats  
 Aux bords ensanglantés par les premiers combats,  
 Qu'une horrible Déesse au tumulte échappée  
 Pousse à grands cris vers eux sa voix entrecoupée.

LA PEUR, *aux soldats du duc d'Alençon.*

Fuyez! tout est perdu! sauvez-vous, malheureux!...  
 Vos nombreux ennemis sont des Géants affreux...  
 Ici frappe le sabre et d'estoc et de taille...  
 Ici la lance brille, et là pleut la mitraille...  
 Au froid de mes frissons c'est résister assez....  
 Vos fronts pâles, vos yeux hagards, vos poils dressés,  
 Vous rendent l'un à l'autre un spectacle effroyable...  
 Fuyez, fût-ce en enfer! laissez la gloire au diable!

Mais quoi? ne vois-je pas d'Alençon arrivé,  
 Tout coloré d'orgueil, marchant le nez levé?  
 De ces fanfarons-là l'audace est passagère:  
 Son œil flottant trahit son douteux caractère:  
 Brave, et non courageux, plein de fausse chaleur,  
 Quand sa fougue le quitte, il reste sans valeur:  
 Son teint, dès qu'on lui parle, et s'altère et varie;  
 Et mon souffle imprévu va glacer sa furie.

### D'ALENÇON, LA PEUR, ET LA HONTE.

D'ALENÇON, *à ses soldats.*

Comment, lâches fuyards, la terreur vous abat?  
 Poltrons, où courez-vous? retournez au combat.

LA PEUR.

Ah, prince! il n'est plus temps!...

D'ALENÇON.

L'honneur, sa loi suprême,

Commande.... Eh quoi, Français? vous fuyez!

LA PEUR.

Fuis toi-même.

D'ALENÇON.

Que fait le roi mon frère?

LA PEUR.

On l'ignore: va, fuis.

D'ALENÇON.

Quoi? les chefs? Quoi? les grands?...

LA PEUR,

Le fer les a détruits:

Allemands, Espagnols, les ont pressés en foule...

Regarde ce désordre et tout le sang qui coule.

Fuis, te dis-je.

LA HONTE.

Toi, fuir! Prince, songe à ton rang.

LA PEUR,

Ne songe plus qu'à vivre, et regarde ce sang!

LA HONTE.

Infâme Peur, tais-toi.

LA PEUR,

Tais-toi, gênante Honte.

LA HONTE.

Mon pouvoir te vaincra.

LA PEUR.

Mon horreur te surmonte.

LA HONTE.

Beau-frère d'un grand roi, n'écoute point la peur!

LA PEUR.

Homme, iras-tu mourir par un orgueil trompeur?

## LA HONTE.

A sa fuite aujourd'hui sa dignité s'oppose :  
N'est-il pas prince ?

## LA PEUR.

Eh bien ! je le métamorphose.

Tel que devant l'autour fuirait un passereau,  
Le prince disparu s'envole en prompt oiseau :  
Frémissant de tomber en des serres cruelles,  
Le voilà, plein de crainte, emporté par des ailes,  
Qui des Alpes franchit la cime en palpitant,  
Et déjà dans Lyon rentre au nid qui l'attend.

## LA HONTE.

Va, je l'y poursuivrai pour son ignominie :  
Et là, d'un repentir sa lâcheté punie  
Apprendra s'il devait, trop prompt à s'alarmer,  
En oiseau fugitif, se laisser transformer.  
Là, redevenant homme, un fond de bile noire  
Dans son lit agité l'étouffera sans gloire,  
Méprisé d'une épouse, inflexible Pallas,  
Pour avoir fuit la mort, qu'il n'évitera pas.  
Telle est la fin du lâche, abhorré de soi-même.

D'où revient Bonnivet, sanglant, poudreux et blême ?  
Aux deux flancs de l'armée en vain te montres-tu ?  
En vain ton fier courage a par-tout combattu,  
L'image de Clérice et ta folle imprudence  
Ont ruiné ta gloire, et ton prince, et la France.  
Vois ces morts entassés, vois tes derniers amis,  
Victimes des hasards à qui tu les soumis.  
Rougis donc, insensé.... Tu lèves ta visière !  
Essaie, essaie encore à souffrir la lumière.



## BONNIVET.

Non, non, je l'ai trop vue... affrontons le vainqueur :  
Qu'il connaisse mes traits , et me perce le cœur.  
Je dois, sans rechercher ni secours ni retraite,  
Sauvant au moins ma gloire, expier ma défaite.  
Lansquenets, Castellans, je ris de vos clameurs :  
Mourez, ou tuez-moi.... Dieu! j'expire....

## LA TRIMOUILLE.

Tu meurs,

Obstiné Bonnivet! ma vieille expérience  
Eût mérité peut-être un peu de confiance.  
Dans le conseil du roi ta voix m'a repoussé :  
Tu te flattais.... ô Dieu! Dieu! quel plomb m'a blessé!  
Le sang à gros bouillons coule sur mon visage...  
Ici finit pour moi la course d'un long âge!  
Ma valeur t'a bravée au déclin de mes ans,  
O mort!... tu n'as pas fait dresser mes cheveux blancs...  
Quel nouveau coup m'atteint! la force m'est ravie....  
Hélas!... adieu, mon roi, ma famille, et la vie!

## CASTALDO.

Buzarto, laisse-moi mon noble prisonnier.

## BUZARTO.

Castaldo, j'ai tué moi-même son coursier.

## CASTALDO.

Français, parle, réponds, qui de nous est ton maître

## LA PALISSE.

De l'ami de Bayard nul de vous ne peut l'être.  
Sous mon cheval mourant, dans la poudre tombé,  
Dieu seul me désarma, lorsque je succombai.

BUZARTO.

Nul de nous ne l'aura : terminons la querelle:

CASTALDO.

Ah, scélérat!...

BUZARTO.

Du coup vois jaillir sa cervelle:

FRANÇOIS-PREMIER.

O Galéas! ô toi, qui péris le dernier,  
 De ton roi vainement tu fus le bouclier.  
 Tu tombes; malheureux! qui pourrait me défendre?..  
 A me saisir vivant oserait-on prétendre?  
 D'avance par la mort dépouillé d'attributs,  
 Roi sans armée, hélas! on ne me connaît plus.  
 Je n'ai plus d'autre espoir qu'un trépas qui m'honore...  
 En ce gros d'assaillants tout prêt à fondre encore,  
 O mon vaillant coursier! jetons-nous tous les deux..  
 Quoi? m'abandonnes-tu, compagnon belliqueux?

LE COURSIER DU ROI.

Mon maître, n'ai-je pas, secondant ton courage,  
 Tout le jour, écumé de fatigue et de rage?  
 Le sang baigne mes flancs, le sang rougit mon frein:  
 Percé de mille coups sous mon harnois d'airain,  
 Lassé d'avoir bondi sur les morts et les armes,  
 Je sens mon feu s'éteindre, et je verse des larmes..  
 Crains d'être dans ma chute entraîné sous mon poids:

FRANÇOIS-PREMIER.

D'un dernier serviteur ô merveilleuse voix!

LE COURSIER DU ROI.

Orgueilleux de la main qui daignait me conduire,

Sous la pourpre et sous l'or toujours fier de reluire,  
J'espérais, trop superbe, encor plein de vigueur,  
Ramener aux Français leur monarque vainqueur,  
Et, dans tes beaux haras et tes gras pâturages,  
Charmer long-temps les yeux des belles et des pages..  
Mais, hélas ! c'en est fait ! et ma chair et mes os  
Resteront sur ces bords, pâture des oiseaux.

FRANÇOIS-PREMIER.

Trop docile animal ! te voilà sans haleine,  
Parmi tous les humains que ma fortune entraîne !  
Que t'importaient mes droits au duché de Milan,  
Pour en mourir victime ainsi qu'un courtisan !  
Tu fus non moins aveugle en ton obéissance,  
Et reçois aujourd'hui la même récompense.  
Que puis-je maintenant, sans hommes, ni chevaux ?  
Mortel qu'on nomme roi, sens le peu que tu vaux !

POMPÉRANT.

Sire, avec vous encor je soutiendrai l'orage.

FRANÇOIS-PREMIER.

Guerrier, dis-moi ton nom, montre-moi ton visage :  
Sous ta visière en vain je tâche à découvrir  
Quel digne chevalier accourt me secourir.

BOURBON.

Victoire, de la mort parcours l'affreux théâtre !

LANNON.

Accablons des Français ce reste opiniâtre.

PESQUAIRE.

Ces chevaliers encor tiennent le glaive en main.  
Qu'ils se rendent à nous, ou qu'ils tombent soudain.

POMPÉRANT, *au roi.*

On vient! on fond sur nous!.. je me ferai connaître  
A mes derniers efforts pour défendre mon maître.

LA MORT.

Non, cruels ennemis, vous ne l'abattrez pas.  
Pour vous exterminer il me prête son bras....  
De quelle ardeur sur lui chacun se précipite!  
Reste des nobles preux qui formaient son élite,  
Frappez ces assaillants accrus de toutes parts,  
Et de corps expirés faites-lui des remparts.  
Quel carnage!... Vautours, corbeaux, criez de joie,  
Venez tous.

LES VAUTOURS, *dans les airs.*

A la proie!

LES CORBEAUX.

A la proie! à la proie!

SAINT-POL.

Sommes-nous sous le feu de volcans en fureur?

POMPÉRANT.

O jour! en ce moment recules-tu d'horreur?

FRANÇOIS-PREMIER.

Soleil! par ces torrents de fumée épaissie  
Ta lumière à jamais serait-elle obscurcie?  
Je n'entrevois plus rien qu'aux lueurs des éclairs  
Que mes aveugles coups font jaillir dans les airs.  
Astre, qui tant de fois éclairas ma vaillance,  
Cache, en te déroband, mes revers à la France!

LE SOLEIL.

Fixe, et tranquille au sein de tout mon univers,

Que je répands d'éclat sur les mondes divers !  
Que j'aime à contempler la constante harmonie  
Des sphères, traversant l'étendue infinie !  
Que mes rayons sont doux à ces globes heureux,  
M'empruntant la splendeur qu'ils se rendent entre eux !  
Comme en paix dans l'ellipse où leur cours les attire,  
De l'espace éternel ils partagent l'empire !  
Comme je dois charmer par mes sérénités  
Tous les êtres vivants dont ils sont habités !  
Dieu ! grand Dieu ! mon auteur, conserve tes ouvrages.  
Il est, il est prédit qu'en des millions d'âges,  
Me chassant loin du centre, et rompant mon ressort,  
Tu dois soumettre enfin le Soleil à la mort :  
Mondes, vous combattrez... ! Que deviendra la Terre ?  
Et toi, Lune, après elle à mes regards si chère ?  
Ah ! la Discorde affreuse, et fille du chaos,  
De tous vos éléments troublera le repos,  
Si Dieu, dans sa fureur, laissant chacune libre,  
Tarde à renouveler leur premier équilibre.

---

A ces mots d'Hélios, divin astre des jours,  
Un applaudissement, redoublé dans son cours,  
Du bas fond du parquet monta jusques aux voûtes.  
Les Autans, soulevés sur les liquides routes,  
Font avec moins de bruit rugir les vastes mers :  
Nul volcan n'égalait ce fracas des enfers.

Les démons plus qu'humains, hors du point où nous sommes,  
Sont mieux saisis du beau que ne le sont les hommes.

D'un coup-d'œil, ce tableau leur faisant mesurer  
Tant d'êtres sur la scène offerts à comparer,  
Ils se plurent à voir en leurs causes profondes  
Nos petits chocs de haine et les grands chocs des mondes;  
Et la Mort tour-à-tour frappant de coups pareils  
Les chênes, les fourmis, les rois, et les soleils.

La foule des acteurs en ce drame introduite  
Du dialogue en vain reprit deux fois la suite :  
Mais les chœurs de bravos! toujours plus éclatants,  
Tinrent le divin acte interrompu long-temps;  
Et l'Envie oublia d'éveiller la colère  
Des serpents infernaux qui sifflent au parterre.

---

# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT QUATRIÈME.**

## SOMMAIRE DU QUATRIÈME CHANT.

\*\*\*\*\*

*François-Premier* est fait prisonnier, et rend son épée à *Lannoy*. On le conduit au camp ennemi avec honneur. Dialogue des soldats qui enterrent les morts et les dépouillent. *Clément-Marot*, blessé, gémit sur les horreurs de la guerre. Entrevue du roi de France et du connétable de *Bourbon*. Réflexions de *François-Premier* dans la solitude. Le théâtre représente l'intérieur d'un château de Madrid. Dialogue de *Charles-Quint* et de la *Politique*. Audience qu'il donne aux seigneurs de sa cour et à ses différents ministres. Il reçoit la nouvelle de la victoire de Pavie. Conseils de la *Politique*.



---

# LA PANHYPOCRISIADE.

.....

## CHANT QUATRIEME.

---

**T**EL que d'une tempête en un épais feuillage  
Un sourd frémissement suit long-temps le passage,  
Avant que les oiseaux, dans l'air déjà calmé,  
Raniment leurs concerts dont le bois est charmé :  
Tel aux vives clameurs un bruit léger succède ;  
L'acte reprend son cours, et le tumulte cède.

Cependant , au mépris de la flamme et du fer,  
Le roi des lys, vaincu, semble encor triompher :  
Rien ne l'abat : à fuir il ne peut se résoudre.  
Son corselet d'argent, noir de sang et de poudre,  
Fut reconnu d'un chef qui avançait Lannoy :  
Soudain aux assaillants il cria, « C'est le roi ! »

LES SOLDATS.

Le roi ! lui !... qu'il se rende.

FRANÇOIS-PREMIER.

A Bourbon ! à ce traître !

POMPÉRANT.

Je fus non moins perfide, et je cesse de l'être :

Oui, sire, à vos genoux j'implore mon pardon :  
 Revoyez Pompérant, complice de Bourbon :  
 Je vins sous cet armet seconder votre épée....  
 Heureux, pour vous sauver, si ma tête est frappée!  
 Mais de lutter encor quittez le vain projet,

### L'HONNEUR, ET LES MÊMES.

#### L'HONNEUR.

Roi, te dois-tu remettre aux mains de ton sujet?  
 L'Honneur, ton seul appui, ta dernière espérance,  
 T'a prêté dans ce choc une mâle assurance :  
 Vaincu, je t'ai couvert du sang de tes vainqueurs.  
 Je te reste; du sort méprise les rigueurs.  
 Commande que Bourbon t'épargne sa présence,  
 Et rends ta noble épée à Lannoy qui s'avance,  
 Et qui, par ton abord lui-même confondu,  
 De cheval humblement est déjà descendu.

#### LANNOY.

Je me jette à vos pieds, seigneur, et vous supplie  
 En me rendant ce glaive, effroi de l'Italie,  
 D'accuser moins Lannoy, qui sait vous respecter,  
 Que l'injuste destin qui seul put vous dompter.

#### FRANÇOIS-PREMIER.

Lannoy, recevez-la cette fidèle épée  
 Qu'au sang de mes rivaux j'ai noblement trempée.

#### LANNOY.

Prenez, sire, en échange, un glaive que mon bras  
 N'a rougi qu'à regret du sang de vos soldats.

#### L'HONNEUR.

D'une auguste pitié source encore inconnue!

Regarde tes vainqueurs, marchant la tête nue,  
Te comblant, roi captif, de leurs soins généreux,  
Et plaignant ta défaite, et leurs coups trop heureux.  
Traîne ton corps blessé parmi leur grand cortège:  
N'en rougis point; l'Honneur te suit et te protège.  
De ton armure entre eux partage les débris;  
Un jour en leurs foyers les braves attendris,  
Baisant tes éperons et ton fer teint de rouille,  
Montreront à leurs fils ton illustre dépouille.

O Vents fougueux, pourquoi déchirer ces drapeaux,  
Que les mains des soldats suspendent en faisceaux,  
Seul abri de ce roi sous des torrents de pluie?

## LES VENTS.

Nous soufflons un orage, il faut bien qu'il l'essuie.  
Libres enfants des airs, les Vents impétueux  
Respectent-ils des rois les fronts majestueux?  
Sur la terre et les eaux désolant leurs empires,  
Nous brisons sans égard leurs dais, et leurs navires.  
Que sont-ils sous le ciel? — Mes frères, calmons-nous.  
Moins gros de rage enfin, planons d'un vol plus doux;  
Le tourbillon s'abaisse; et les foudres roulantes  
Se retirent de loin sur les routes sanglantes.  
Laissons donc ce cortège entraîner après soi  
Les clairons, les tambours, fiers d'escorter un roi.

La nuit vient, l'air gémit : répondons sur ces rives  
Aux soupirs des blessés, à leurs clameurs plaintives,  
Et rappelons les cœurs des amis, des parents,  
Sur les chemins couverts d'infortunés mourants.

## UN OFFICIER.

Cachons dans ces fossés les pertes de la guerre,

Tôt, dépouillez ces morts ; vite, qu'on les enterre :  
Sur le nez de chacun un peu de sable mis,  
Nous ne penserons plus qu'ils furent nos amis ;  
Et demain, oubliant les fureurs de la veille,  
Avec leurs meurtriers nous viderons bouteille.

## UN SOLDAT.

Comme ils nagent ensemble en un bain de leur sang !  
Colonel si brutal, et si vain de ton rang,  
Un coup de sabre a donc, rabattant ton ivresse,  
A côté d'un goujat étalé ta noblesse.

## DEUXIÈME SOLDAT.

Camarade, je tiens son brillant compagnon :  
D'un prince ou d'un évêque était-il le mignon ?  
La blancheur de sa peau plus douce que l'hermine.....  
Qu'aperçois-je ? un portrait gardé sur sa poitrine...  
Sa maîtresse... ! Ah ! madame, en votre lit paré  
Avait-il ce cœur froid, ce teint décoloré ?  
Pourquoi souriez-vous sur ce cadavre blême ?  
Songez-vous qu'en ce lit vous dormirez vous-même... ?  
Tendre ami, cède-moi médaillon, et bijou !  
Un fat n'a pas besoin de briller en ce trou.

## TROISIÈME SOLDAT.

Laisse, laisse à l'écart ce jeune capitaine :  
Fouillons l'autre ; sa poche est d'argent toute pleine !  
Cet avare en nos mains va payer son écot.

## QUATRIÈME SOLDAT.

Amassait-il pour vivre ? il n'est plus : qu'il fut sot !

## UN OFFICIER.

Hélas ! entre ces morts, hélas ! cherchez mon père !

## DEUXIÈME OFFICIER.

Ah ! déterrez mon fils !

TROISIÈME OFFICIER.

Ah! retrouvez mon frère!

DEUXIÈME OFFICIER.

Sur ces ravins sanglants apportez un flambeau...  
Ta mère de ses mains te broda ton manteau,  
Tes jeunes sœurs, mon fils, de ton honneur éprises  
Tracèrent alentour de touchantes devises....  
Avançons.... je frémis.... Ah! ce tronc mutilé...  
C'est lui! ciel!... où sa tête a-t-elle donc roulé?  
Triste père! ô des ans mensongère promesse!  
Vieux, je vis; et tu meurs en ta verte jeunesse.

QUATRIÈME OFFICIER.

Retourne ce grand corps sur le ventre étendu,  
Soldat; lave le sang sur ses traits répandu....  
Reconnais Castriot à cette noble marque....  
Ce coup, que des Français lui porta le monarque,  
Fera voler son nom jusque dans l'avenir :  
Sous le glaive d'un roi qu'il est beau de finir!  
Ce héros n'est pas fait pour engraisser la plaine,  
Parmi les os des gueux, pressés à la douzaine :  
Les siens iront blanchir sous un tombeau doré,  
De la niche d'un saint ornement admiré :  
Les passants y liront, ne fût-il en sa vie  
Qu'un ivrogne effronté, qu'un brigand, qu'un impie :  
« Ci-gît un chevalier plein de foi, sobre, humain,  
« Qui, sous Pavie, est mort d'une royale main. »  
Quant à ces fantassins, miliciens imberbes,  
Leurs corps, fumier des champs, se leveront en gerbes.

UN BLESSÉ.

Ah! que votre pitié termine mes destins!

AUTRE BLESSÉ.

O Dieu! mon flanc ouvert vomit mes intestins.

AUTRE BLESSÉ.

O cuisante douleur de ma plaie embrasée!

AUTRE BLESSÉ.

O perte de ma jambe en ses deux os brisée!

CHIRURGIENS-MAJORS.

Tranchez ces membres-ci, — trépanez ces gens-là. —  
Leurs langes sont tout prêts : leurs brancards, les voilà.  
Des soins des hôpitaux sommes-nous donc avarés!  
Sont-ils si malheureux? les rois sont-ils barbares?

UN SOLDAT.

Entre ces buissons, moi, loin de tout envieux,  
Dépouillons de ce mort les habits précieux.  
Plus brillant qu'un prélat devant une chapelle,  
Son cramoisy, brodé d'un fil d'or en dentelle,  
Est d'un velours trop beau pour un enterrement :  
Riche aubaine! à son doigt reluit un diamant!  
Lâche-moi cet anneau... Mordieu! comme il résiste!  
Avec un doigt de moins un mort n'est pas plus triste :  
Coupons ce doigt soudain; la bague le suivra....  
Oh diantre!... il rouvre l'œil... est-ce qu'il me verra?

SAINT-POL.

Où suis-je?... prête-moi ton secours charitable,  
Mon ami! ce bienfait te sera profitable....  
Je suis Saint-Pol.

LE SOLDAT.

Saint-Pol! le favori du roi!

SAINT-POL.

Ami, cache mon nom! je me livre à ta foi.

Ote-moi ces joyaux; crains qu'on ne m'emprisonne  
Avec tous ces captifs que le vainqueur rançonne.  
Va, ta fortune est faite.

LE SOLDAT.

Ah! j'agis pour l'honneur :  
Mon seul desir était de sauver monseigneur.

CLÉMENT MAROT.

Toi qui de ce combat augurais un miracle,  
Le vainqueur sous ses pieds t'a foulé sans obstacle,  
Aveugle Bonnivet, qui, l'esprit à l'envers,  
Fis la guerre aussi mal que tu parlas de vers.  
Apollon t'a puni de railler ma vaillance :  
Que ne vois-tu mon bras blessé par une lance !...

Quel homme dans ce coin entends-je soupirer ?  
C'est un pauvre sergent, hélas ! près d'expirer.  
Combien de coups de feu ! combien de coups de pique !  
Quel diable animait donc ta valeur frénétique ?

LE MOURANT.

La gloire de me battre, et l'espoir d'arriver  
Dans un poste éminent où je veux m'élever,  
L'honneur d'être connu dans le rang des grands hommes.

CLÉMENT-MAROT.

Tu l'as bien acheté : dis comment tu te nommes.

LE MOURANT.

Mon nom.... mon nom....

CLÉMENT-MAROT.

Achève....

LE MOURANT.

Ah ! malheureux !... je meurs.

CLÉMENT-MAROT.

Eh bien ? qu'auront produit ses vaillantes fureurs ?  
 Il voulait que son nom fût cité dans l'histoire :  
 Qui le saura ? personne. O la trompeuse gloire !

(A des soldats.)

Amis, sur quel objet s'attachent vos regards ?

UN SOLDAT.

Voyez.

CLÉMENT-MAROT.

C'est un écu du temps des rois lombards.

LE SOLDAT.

Il brilla sous nos mains qui fossoyaient la terre.

CLÉMENT-MAROT, à soi-même.

Des mots y sont gravés, monument d'une guerre.  
 Les Goths jadis aux Francs disputaient donc ces lieux  
 Que disputent nos rois ainsi que leurs aïeux !  
 Enragés potentats, plus fous que les poètes,  
 Quel fruit retirez-vous de vos courtes conquêtes ?  
 Vos palmes, et vos droits, et vos sceptres altiers,  
 Passent de race en race à d'autres héritiers.  
 Ne nommez plus amour de l'ordre politique  
 L'instinct d'inimitié dont l'aiguillon vous pique :  
 Battez-vous sans orgueil, si vous êtes rivaux,  
 Comme font les buveurs qu'égarent leurs cerveaux.

A quoi bon, comme vous, plein de fureur brutale,  
 Ai-je ici respiré l'ivresse martiale ?  
 Pour le plaisir si vain de briguer les honneurs  
 D'une audace, vertu qu'ont les chiens des veneurs.  
 Ah ! que, souillé de sang, je hais ma frénésie !  
 Tire-moi de ces lieux, ô douce poésie !



Loin de Mars , apprends-moi l'art de tes favoris ,  
Apprends-moi les combats dignes des grands esprits ,  
A détruire l'erreur et sa rage insensée ,  
A tout vaincre , en luttant par la seule pensée :  
Va peindre , en vers discrets , à la sœur de mon roi  
Le destin de ce jour , qu'avec horreur je voi.  
Dis-lui que , sans l'amour qui m'enchaîne à son frère ,  
Sur-tout sans notre ardeur à son ame si chère ,  
Je n'eusse point armé d'un glaive furieux  
La main qui touche un luth aimé d'elle et des cieux.

Mais , que vois-je ?.... ô Tésin ! dans ton urne agitée  
Hâte-toi de laver ta robe ensanglantée ;  
Ne retiens plus ces morts , glacés dans tes roseaux ,  
Sur le sein frémissant des Nymphes de tes eaux.  
Ton courroux s'est vengé , défenseur de Pavie ,  
Le jour où ta Naiade , à son penchant ravie ,  
Prisonnière un moment , nous permit d'assiéger  
La ville que tes bras aiment à protéger..

Fuyons ces bords , leur deuil , et ma mélancolie !  
Tout poète est , dit-on , enclin à la folie ;  
Et souvent méconnue en un fils d'Apollon ,  
Sa sagesse est nommée aveugle déraison.

---

Aux murs d'une Chartreuse élégamment bâtie ,  
Assis dans une salle , antique sacristie ,  
François-Premier reçoit la cour de ses argus ,  
Espions , affectant des respects assidus.  
Son front pâle , mais fier , du sort dément l'outrage :  
Ses sujets , compagnons de son triste esclavage ,

Considèrent debout , silencieux témoins ,  
Ceux d'entre ses vainqueurs qui l'offensent le moins.

L'Honneur, qui de son ame est le franc interprète,  
L'Honneur, au fier sourcil, à ses côtés s'arrête :  
Sur son flanc chatouilleux brille un glaive éclatant,  
Dont, au premier appel, son bras s'arme à l'instant.

FRANÇOIS-PREMIER, L'HONNEUR, LANNOY,  
COURTISANS.

LANNOY.

Sire, les mains de l'art, secourables et sûres,  
Ont-elles bien fermé vos nombreuses blessures ;  
Et les ruisseaux d'un sang à tous si précieux  
N'affligeront-ils plus vos sujets et nos yeux ?

FRANÇOIS-PREMIER.

De vos soins attentifs mon cœur vous remercie.  
Mon sang fournit encor aux sources de ma vie :  
Que n'ai-je, l'épuisant en nos jours de combats,  
Racheté de ce prix celui de mes soldats !

LANNOY.

Oserai-je de vous implorer une grace ?

FRANÇOIS-PREMIER.

Mes vainqueurs, ordonnez ce qu'il faut que je fasse.

LANNOY.

Bourbon à vos regards peut-il se présenter ?

FRANÇOIS-PREMIER.

François à vos desirs ne veut pas résister.  
Cet asyle de paix me défend toute haine :  
Il m'est sacré, Lannoy. Je consens qu'on l'amène.

LA CONSCIENCE, L'HONNEUR, FRANÇOIS-  
PREMIER, PESQUAIRE, BOURBON, LANNOY,  
ET LEUR SUITE.

L'HONNEUR, à *François-Premier*.

Il entre avec Pesquaire...observe-les tous deux :  
L'un est vêtu de deuil, l'autre d'habits pompeux.  
L'un semble à son captif déguiser sa victoire,  
L'autre à son prince aux fers montre une infâme gloire;  
Et leur double maintien signale, en ces rivaux,  
Un orgueilleux rebelle, un modeste héros.  
Des sentiments divers devant toi les conduisent :  
Que des égards divers tous les deux les instruisent  
Qu'avec un même accueil, en dépit des revers,  
François n'aborde pas le bon et le pervers ;  
Et que des lâches cours ce vulgaire artifice  
Te paraît dégrader ton trône et la justice.

PESQUAIRE.

Sire.....

FRANÇOIS-PREMIER.

Approchez, Pesquaire : hommage à vos lauriers !  
Rendons-nous l'accolade en dignes chevaliers.

BOURBON.

Ah ! sire.....

FRANÇOIS-PREMIER.

Près de moi, Pesquaire, prenez place.

LA CONSCIENCE, à *Bourbon*.

Muet pour toi, Pesquaire est le seul qu'il embrasse.

L'HONNEUR.

Conscience, sur lui venge ici mon pouvoir.

LA CONSCIENCE.

Le prince et le sujet souffrent à se revoir :  
Une égale rougeur sur leurs visages monte ,  
Là , d'éclatant courroux , là , de secrète honte.

FRANÇOIS-PREMIER.

Sforce de son duché ne doit plus s'éloigner :  
Charles , votre empereur , le laissera régner ,  
Messieurs ? Il m'accusait d'envahir ses domaines :  
Il va de ses états lui remettre les rênes ;  
Et sans doute prouver , en triomphant de moi ,  
Qu'il n'agit que pour Sforce , et n'agit point pour soi :  
Et , qu'heureux de borner ma puissance affaiblie ,  
Il ne veut pas en maître usurper l'Italie.

BOURBON.

Votre majesté....., sire.....

FRANÇOIS-PREMIER , à *Bourbon*.

A Pesquaire , à Lannoy ,

Je dois rendre justice..... ils ont servi leur roi.

LA CONSCIENCE.

Ce mot perce ton cœur , perfide connétable !

BOURBON.

Mes larmes à vos pieds , sire.....

FRANÇOIS-PREMIER.

Ami trop coupable !

Viens , reviens en mes bras ! plus de ressentiment.

LA CONSCIENCE , à *Bourbon*.

Tout se tait : sa bonté devient ton châtiment...

Courtisans attentifs , terminez cette scène ;  
Hâtez-vous donc de rompre un cercle qui vous gêne :  
Sortez de l'étiquette , où l'œil vous croit glacés ,  
Pour exhaler le feu de vos cœurs courroucés :  
Et , loin des yeux français , que ta victoire outrage ,  
Toi , Bourbon , va gémir , et va cacher ta rage.

L'HONNEUR , à *François-Premier*.

Roi malheureux ! l'éclat que j'imprime en tes traits  
Touchera tes vainqueurs non moins que tes sujets :  
A table , ils serviront ta majesté sacrée ;  
Leur foule avec respect s'est déjà retirée.  
Soupire seul ; et moi , pour excuser tes fers ,  
Courrier , dans tes états , du bruit de tes revers ,  
Je vais , de Charles-Quint réprimant l'espérance ,  
Rallier en mon nom les vertus de la France ,  
Prévenir des méchants le souffle empoisonneur ,  
Dire à ta mère : « Il a tout perdu , fors l'honneur : »  
Et mes nobles conseils t'illustreront encore  
A l'égal de Louis racheté dans Massoré.

FRANÇOIS-PREMIER , *seul*.

Où suis-je ? ô désespoir ! que vais-je devenir ?  
En quel abaissement mon sort doit-il finir ?  
Insolent Charles-Quint ! je me dépeins ta joie :  
Serpent , dont les replis vont entourer ta proie ,  
Je ne t'échapperai qu'affaibli , dépouillé ,  
De tes plus noirs venins peut-être tout souillé :  
J'éprouvai ta souplesse et tes lâches morsures ,  
Plus cruelles pour moi que toutes mes blessures :  
Je te connais trop bien , ô monstre enclin au mal !  
De quoi triomphes-tu , présomptueux rival ?

As-tu marché vers moi pour affronter mes armes !  
Non, au sein de Madrid, tes timides alarmes  
Sans doute en ce moment, où je suis dans tes fers,  
N'attendent que le bruit de tes propres revers.  
Que dira néanmoins ta perfide arrogance ?

« Tel est le piège où tombe une folle vaillance !  
« Valois, et son armée, et ses projets détruits,  
« Sont vaincus par les chefs que mon art a conduits :  
« Ils m'amènent ce roi dont la fierté me brave ;  
« Et son propre sujet en a fait mon esclave. »  
Va, je saurai punir tes outrageants discours !  
A la France rendu, plus fort de ses secours,  
Je veux, rentrant au sein de ton triple royaume,  
Te disputer bientôt jusqu'à l'abri d'un chaume.....  
Mais, captif, désarmé, je menace un vainqueur !  
Insensé! quoi! l'orgueil rentre encor dans mon cœur!

Ces derniers jours m'ont vu, noble chef d'une armée  
Au milieu de la foule à me suivre animée,  
Superbe, et par ma voix dirigeant mille efforts,  
Au seul bruit de mes pas effrayer tous ces bords :  
Et cette nuit m'entend, noirci d'un chagrin sombre,  
Sans cour et sans soldats, soupirer dans son ombre.  
Ici, dans l'abandon..... Que dis-je ? abandonné !  
On surveille tes pas, monarque emprisonné.  
Est-ce pour t'obéir qu'une garde attentive  
Veille au seuil qui retient ta majesté captive !  
Ah ! le sort, ternissant l'éclat de mes hauts faits,  
En un lieu d'esclavage a changé mon palais !  
Et j'ai, comme David, sous la rigueur céleste,  
En entrant dans ce temple où l'espoir seul me reste,

Mêlé ma voix , touché d'un saint respect de Dieu,  
Aux hymnes que chantaient les prêtres de ce lieu.  
Ciel! ô ciel! ô mon peuple! ô Louise, ma mère!  
Marguerite, ma sœur, digne d'un autre frère!  
O vous! qui condamnerez ma belliqueuse ardeur,  
Qui me vantiez la paix, utile à ma grandeur,  
Vous, chefs de mon conseil, que j'avais cru confondre,  
Dans l'opprobre où je suis, qu'aurai-je à vous répondre?  
Mais pleurons nos soldats , plus triste objet de deuil!  
Quel soin m'occupe ici!... Quoi! toujours mon orgueil!  
A l'excuser jamais me sied-il de prétendre?  
De son pouvoir enfin cherchons à me défendre :  
Regardons, en ces jours flétrissants pour les lys,  
Quels rois tombés aux fers sont les moins avilis :  
A la loi du vainqueur ne cédon's rien d'injuste.  
La noble fermeté rend le malheur auguste.  
Lassons par ma constance un altier empereur,  
Que perdra de ses vœux l'ambitieuse erreur.  
Pensons au bien de tous , et non à ma vengeance.  
Ciel! aux mains de Louise assure la régence :  
Mes sujets à ses lois voudront-ils obéir ?  
Mon sort leur a donné le droit de la haïr.  
Elle arrêta Lautrec dans l'Italie ouverte ;  
Elle perdit Bourbon , artisan de ma perte :  
Moi , d'or et de soldats j'épuisai leur pays.  
Quelles mères pour nous feront marcher leurs fils ?  
Nos amis, nos parents sont morts pour vos querelles ,  
S'écriront à-la-fois les traîtres , les rebelles ,  
Qui , m'enviant le sceptre en ma race affermi  
Le vendront lâchement à mon fier ennemi.

O du sort qui m'opprime ignominie affreuse !  
Des mortels couronnés ô peine rigoureuse !  
Leur intérêt émeut tant d'intérêts divers  
Que l'affront qui les souille est vu de l'univers.  
C'est là sur-tout, c'est là, j'en ai honte en moi-même,  
Ce qui de mes douleurs rend l'amertume extrême !  
La mort de tant d'amis frappés autour de moi  
Semble m'affliger moins que de n'être plus roi.  
Même, ah, me croirait-on cet excès de faiblesse !  
Je crains mon infamie aux yeux d'une maîtresse.....  
La peur de ton mépris, en mon sort malheureux,  
Belle d'Heilly, se mêle à mes regrets sur eux ;  
Oui, prompt à me voiler leur perte irréparable,  
Mon seul orgueil gémit de sa plaie incurable.  
Je sens que, devant tous étouffant mes sanglots,  
Ce même orgueil me force au maintien des héros.....  
Que suis-je ? le martyr, l'esclave d'une gloire,  
Néant qu'à nos tombeaux dispute encor l'histoire !  
Renom des conquérants ! titre des potentats !  
Grandeurs ! ah ! sans l'orgueil, qu'êtes-vous ici bas !

---

Il dit : on admirait quelles leçons prospères  
Le malheur donne aux grands qu'abusent les chimères.  
Un revers imprévu confond leur vanité.  
Mieux que la voix du sage et de la vérité.  
Des seuls amis du ciel la raison peu commune,  
Dans l'un et l'autre sort, se rit de la fortune.



Le théâtre se change : en un salon bruni ,  
Orné de bas-reliefs sous un plafond terni ,  
De Madrid apparaît le prince redoutable :  
Là, des sièges dorés entourent une table ,  
Où sont de vingt pays les dessins crayonnés ,  
Vague image des camps d'avance examinés ;  
Chaque trait y rappelle à la mémoire errante  
Les bords qui nourriront la guerre dévorante.

Près du fier Charles-Quint , pensif en un fauteuil ,  
La Politique est là, ministre de l'orgueil ,  
Sibylle au triple front, vieille comme la terre :  
Tantôt aigle, ou colombe, ou lion, ou vipère ;  
Tantôt femme, et parant sa trompeuse beauté  
Du luxe de l'église et de la royauté.  
Elle se repaît d'or , boit le sang et les larmes ;  
Lois, bulles, fer, poison, tour-à-tour sont ses armes :  
Mille brillants hochets éclatent dans ses mains ,  
Magiques talismans pour charmer les humains :  
Terrible, ou caressante, en sa noirceur profonde,  
Cette fée infernale est la reine du monde.

Elle se plaît à voir son fils idolâtré ,  
Magnifique empereur, de blazons chamarré :  
Elle épuise pour lui ses leçons de souplesse ;  
Ainsi Momus ravi guide en leurs tours d'adresse  
Ces mimes, d'une place effrontés charlatans ,  
Tout sonnants de grelots, et rayés de rubans.

---

LA POLITIQUE, CHARLES-QUINT, MERCURE-  
GATTINAT, AMBASSADEURS, ET COURTISANS.LA POLITIQUE, à *Charles-Quint*.

Homme né pour ma gloire et pour la tyrannie,  
En qui de Ferdinand j'ai soufflé le génie,  
Qui, de la tête aux pieds réglant ton faux maintien,  
Te formas pour tromper le Turc et le Chrétien ;  
Et, mieux que ces larrons que la galère assemble,  
Peux mentir à-la-fois en dix langues ensemble,  
Regarde bien les gens à qui tu dois parler ;  
Tes moindres mots redits sont prêts à revoler :  
Ton coup-d'œil, ton sourire, et tes graves postures,  
Font de tous les cerveaux jaillir les conjectures :  
Pénètre donc, soulève, interroge en secret,  
Le phlegme taciturne, et le sang indiscret.  
Parle à cet orthodoxe en zélé catholique,  
A ce luthérien en style évangélique ;  
Rabats l'homme soldat devant l'homme civil ;  
Lui, devant le guerrier ; et, brouillant chaque fil,  
Ris, devant l'orateur, de l'art si lent d'écrire ;  
Déprise à l'écrivain l'art fougueux de bien dire ;  
Vante aux muses l'audace, et la règle au pédant :  
Et chacun satisfait, bien dupé cependant,  
Croyant même avoir lu le fond de tes pensées,  
Rebattrà ta louange aux oreilles dressées :  
Ou du moins tes flatteurs, de ton babil surpris,  
Diront qu'en toi le ciel a mis tous les esprits.

Mais crains ce sage obscur dont la vue est subtile,

Et ce médecin prompt à démêler la bile;  
 Leur savoir a toujours sa balance et ses poids,  
 Et prise à leur valeur les pâtres et les rois.  
 Tes basses profondeurs sont pour eux éclaircies;  
 Et le mince appareil de tes superficies  
 Leur déguise si mal un misérable fond,  
 Que sous leurs yeux perçants ton orgueil se confond.

CHARLES-QUINT, à un *Légat*.

Cardinal, un message envoyé du saint-père  
 M'annonce qu'incertain du succès de la guerre,  
 Valois toujours s'efforce à l'attirer vers lui :  
 Mais à mon zèle pur qu'il garde un saint appui,  
 Bientôt, libre des soins où m'engage la France,  
 Des sectes de Jean-Hus j'extirperai l'engeance ;  
 Et, d'une bulle encor s'il veut les foudroyer,  
 On brûlera Luther comme son devancier.

L'Église, de tout temps première monarchie,  
 Fut la clé de la voûte en notre hiérarchie :  
 Les hardis novateurs ne pourront m'ébranler  
 Jusqu'à laisser sur tous l'édifice crouler :  
 Je veux que sur la terre il soit dit que mon trône  
 En devint sous le ciel la plus ferme colonne.  
 L'ame d'un empereur n'a point ces sots mépris  
 Que pour la cour de Rome ont quelques bas esprits.

LE LÉGAT.

De votre majesté l'ardent catholicisme  
 Vous rend bien cher au pape, et bien terrible au schisme.  
 Ma cour saura le but de vos secrets desseins.

CHARLES-QUINT, à *George Spalatin*.

Les évêques, monsieur, vont donc être des saints,

Si Frédéric, en Saxe, accueillant la réforme,  
Veut qu'ils tiennent au fond ce que promet la forme!

Mon nœud avec le pape, ennemi des Français,  
Rend pour votre électeur mes penchants plus secrets :  
Mais l'Église jadis, république première,  
Soumit à d'humbles lois l'héritier de saint Pierre;  
Et le pape, en effet, semble un fils de Satan,  
Quand des biens de l'empire il dispose en tyran.  
De la sainte cité foudres spirituelles,  
Leurs bulles, en troublant les villes temporelles,  
Doivent en nos états se faire dédaigner  
Des princes clairvoyants et jaloux de régner.

Un jour, ce secret-là, qu'on se dit à l'oreille,  
Se dira haut.

SPALATIN.

Grand roi, c'est penser à merveille.

CHARLES-QUINT, à *Muncer*, *anabaptiste*.

Monsieur, n'outrez-vous pas les dogmes de Luther?

MUNCER.

Nemrod à l'homme libre a mis un joug de fer :  
Le Dieu mourant s'explique en parabole obscure  
S'il ne vint racheter notre égalité pure.

LA POLITIQUE, à *Charles-Quint*.

Cet apôtre est farouche, et sent un peu la hart :  
Croyant rendre à César ce qu'on doit à César,  
Pour les biens en commun sa charité divine  
Brûle de te plonger un fer dans la poitrine.

CHARLES-QUINT.

Il peut de mes rivaux soulever les états,

LA POLITIQUE, à *Charles-Quint*.

Flatte donc son avis ; mais parle-lui bien bas.

CHARLES-QUINT, à *l'anabaptiste*.

Les hommes sont égaux pour la philosophie :

Mais de quelque ascendant qu'un chef se glorifie,

Quel moyen de fonder leur niveau solennel ?

C'est pour le genre humain un problème éternel.

MUNCER.

Dieu saura le résoudre.

CHARLES-QUINT, à *l'anabaptiste*.

Ah ! qu'il daigne le faire !

MUNCER.

Vos desirs sont d'un prince au-dessus du vulgaire.

CHARLES-QUINT, aux *grands d'Espagne*.

Vainqueurs du nouveau monde, est-il rien de plus doux

Que de vivre et régner dans Madrid et sur vous ?

LA POLITIQUE, à *Charles-Quint*.

De leur orgueil flatté leur sourire est le gage :

A tes peuples du nord tiens un pareil langage.

CHARLES-QUINT, aux *envoyés d'Allemagne et des Pays-Bas*.

Dites, nobles vassaux, à tous vos souverains

Que mes plus chers sujets sont Flamands et Germain.

LA POLITIQUE, à *Charles-Quint*.

De ces barons épais vois la reconnaissance

Peinte en leur large face émue en ta présence :

L'Allemand est muet par lente pesanteur,

Non moins que l'Espagnol par sa grave hauteur.

CHARLES-QUINT, à *l'un de ses hommes d'armes*.

Bientôt, mon général, les fous anabaptistes,

Les vains luthériens, les crédules papistes,  
 Se tairont, grace à vous; ou bien, de vos canons  
 La bouche leur dira mes dernières raisons.  
 Ils n'ont point d'arguments contre cette éloquence.

LE GUERRIER.

Le fer n'a jamais tort.

CHARLES-QUINT, à *Pintianus*.

Colonne de science,  
 Docte mortel, plaignez mon illustre métier.  
 Entouré de soldats, peuple dur et grossier,  
 Je vis loin du flambeau dont la clarté vous guide.  
 Savent-ils qu'un Milon est moins fort qu'un Euclide?  
 Nos artilleurs brutaux ignorent très-souvent  
 Que s'enflamma leur poudre au cerveau d'un savant,  
 Et que Colomb obtint de l'étude profonde  
 La révélation d'une moitié du monde.  
 Sous le toit d'un grenier, tel, par d'heureux secrets,  
 A mu tout l'univers mieux qu'un roi sous le dais.

LE SAVANT.

Les grands princes toujours ont de hautes maximes.

CHARLES-QUINT, à *Titien*.

Titien, mon Apelle, à vos pinceaux sublimes  
 Je me veux confier pour vivre aux yeux surpris  
 En d'aimables tableaux, riches de coloris.  
 Sciences, qu'êtes-vous près des arts et des muses!  
 Poésie ou peinture, est-ce que tu m'abuses?  
 Les êtres que tu feins, idéales beautés,  
 Ont un pouvoir réel sur les cœurs enchantés.  
 Tu fixes à nos yeux les choses passagères:  
 Les froids calculateurs ignorent tes mystères,

Et comment Michel-Ange, et comment Raphaël  
Au héros qui n'est plus rend un corps immortel.  
Dans les temps à jamais nos chars et nos visages  
Se perdraient, sans votre art qui marque leurs passages ;  
Et, comme vos portraits, nos grandes passions,  
Tableaux pour l'avenir, ne sont qu'illusions.

( à Horta. )

Eh bien ! mon Esculape, en mes travaux sans terme  
Vos avis m'ont rendu le corps, l'esprit plus ferme :  
Jour et nuit quelquefois j'en soutiens l'action.

LE MÉDECIN.

Tout homme est tel qu'il est par sa complexion ;  
Et j'ai vu, fatigués en leurs veilles cruelles ,  
De malheureux courriers, de pauvres sentinelles,  
Surpasser les travaux dans les cours si vantés,  
Et par ces durs labeurs affermir leurs santés.

CHARLES-QUINT, à son chancelier.

Mercure, notre argent plaît-il au docte Érasme ?

MERCURE-GATTINAT.

Pour sa folle équité trop plein d'enthousiasme,  
Il craint de l'empereur les généreux présents,  
Et tremble de tenir au joug des courtisans.

CHARLES-QUINT, au même.

Ces philosophes-là, qu'entravent leurs scrupules,  
Ont pour leur liberté des respects ridicules.  
L'indigent orgueilleux se sent par-tout lier :  
Qu'ils sont dupes et sots ! Parlez, mon chancelier ;  
Il serait bon qu'on sût que la seule opulence  
A vous et vos amis promet l'indépendance.

## LA POLITIQUE.

Poursuis, ô Charles-Quint ! mets ton baume à haut prix ;  
Les hommes te croiront , hors quelques fiers esprits.

## CHARLES-QUINT.

Qu'entends-je?... on marche, on ouvre.....

## LA POLITIQUE.

On accourt te remettre  
De ton camp sous Pavie une importante lettre.....  
Prends garde en la lisant : romps ce cachet au loin,  
Ou cèle tes transports contenus avec soin.

## CHARLES-QUINT, à soi-même.

Vient-on me confirmer le bruit que je redoute?...  
M'annonce-t-on des miens la fatale déroute ?  
Si le roi des Français , nouveau duc de Milan ,  
Joint encor des lauriers à ceux de Marignan ,  
De tous mes alliés j'ai prévu la retraite,  
Et sur quel plan la paix commande que je traite.....  
Qu'ai-je lu?... qui?... François dans mes mains prisonnier !  
Fortune , je serai maître du monde entier !

## LA POLITIQUE.

Silence, homme profond ! que ton cœur se reploie ;  
Un mal aigu surprend moins qu'une vive joie.  
De ton sein agité le prompt soulèvement  
Troublerait ton maintien : reste sans mouvement.

De ton esprit calmé promène la lumière  
Sur le tableau changeant qu'offre l'Europe entière :  
Pèse ton gain immense, et ce que tu perdras,  
Et débrouille du temps les futurs embarras.  
Valois est dans tes fers : le sort qui le ravale,



De l'Autriche soumet l'éternelle rivale ;  
Et la France, long-temps sans monarque et sans or ,  
Ne peut plus de ton aigle interrompre l'essor.  
Ton poids attirera la flottante Venise ,  
La mobile Italie, et le chef de l'Église.  
Sforce, dont j'affectais de venger la maison ,  
Languira dans ta cour qui sera sa prison.  
L'infidèle sujet, qui , rêvant son royaume ,  
De ta haute faveur a servi le fantôme ,  
Bourbon , déshonoré, dépouillé de ses droits ,  
Saura qu'on est puni quand on trahit ses rois.  
Seule entre l'Italie, et l'Autriche, et la France,  
L'Helvétie est en vain rebelle à ta puissance ;  
Et tes dons à ses yeux n'ayant que trop d'appas ,  
Ses villes te vendront son sang et leurs sénats.  
Par le sombre Henri faiblement gouvernée ,  
Qu'importe l'Angleterre, en ses mers confinée !  
Triomphe ! Il est donc vrai, qu'arbitre souverain  
Ton œil au loin parcourt un horizon serein !  
Mais crains que ton orgueil, soudain portant ombrage ,  
Par ses folles vapeurs n'élève quelque orage ,  
Que les princes , jaloux de tes sceptres nombreux ,  
Loin de fléchir sous toi ne se liguent entre eux ;  
Et qu'envers ton captif une rigueur hautaine  
N'éveille dans les cœurs la pitié de sa chaîne.  
Qu'un souffle heureux du sort n'enfle pas ta fierté ,  
Et parais au-dessus de ta prospérité.

Que feras-tu du roi que le destin te livre ?...  
Ton sang bouillonne encor..... l'allégresse t'enivre.....  
Tiens tes projets, tes vœux, tes ordres suspendus.

Laisse au temps démêler tes desirs confondus :  
Laisse les intérêts pour tous les diadèmes  
Signaler les partis , et se trahir eux-mêmes.  
La joie ou la fureur , dont les sens sont ravis ,  
En leurs premiers transports donnent de faux avis.  
Tel qu'au milieu des mers , sous des cieux sans étoiles ,  
Long-temps dans la tempête ayant ployé ses voiles ,  
Un nocher , pour les rendre à des vents assurés ,  
Attend que devant lui les airs soient épurés ;  
Ote à l'émotion en ton ame produite  
Le dangereux pouvoir d'égarer ta conduite.

TITIEN , *à soi-même.*

Son corps d'une statue a l'immobilité ;  
Mais un trouble dément sa froide gravité.  
Je pourrai , sur ma toile imprimant ce visage ,  
Des contraintes des rois peindre une sombre image.  
Charles-Quint ne sait pas qu'avec des yeux perçants  
Notre art lit dans son cœur mieux que ses courtisans.

CHARLES-QUINT , *à la cour qui l'environne.*

Votre empereur , Messieurs , reçoit une nouvelle  
Qui pour nous à-la-fois est heureuse et cruelle.  
L'illustre roi des lys , François , a succombé :  
Même , ce fier vainqueur dans mes fers est tombé.  
Proclamez nos succès en tout mon vaste empire ;  
Mais des transports du peuple arrêtez le délire.  
Votre maître affligé ne saurait comme un bien  
Regarder le malheur du plus grand chef chrétien.  
Point de feux allumés ni de fêtes publiques.  
Qu'on fasse ouvrir le temple ; et , par de saints cantiques ,  
Rendons grâces au Dieu , seul monarque éternel ,

Qui nous signale à tous dans ce jour solennel  
Que sa main, disposant de nos grandeurs suprêmes,  
A son gré donne, enlève, et rend les diadèmes.

---

Il dit, rêvant ses coups sur son vaste échiquier,  
Comme un joueur pensif, qui, l'œil sur son damier,  
Calcule ses pions et les marches soudaines  
Où se perdent les fous, et les rois, et les reines.

---



# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT CINQUIÈME.**

## SOMMAIRE DU CINQUIÈME CHANT.

.....

Épouvante et révolte de la ville de *Paris* au bruit de la défaite du roi. Dialogue de *Paris* et du *Parlement*. Soirée de la cour transportée à *Lyon*. Assemblée des notables tenue en cette ville; discours de la régente *Louise*, du président *de Seve*, et du chancelier *Duprat* : édit somptuaire. Entretien d'un sage et d'un courtisan aux environs du port de *Gênes*, et leur scène avec un pauvre pêcheur.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

---

## CHANT CINQUIÈME.

---

**M**ADRID a disparu : les spectateurs surpris  
Aux bords d'une rivière aperçoivent Paris ;  
Paris , qui de Lutèce est l'éclatante fille :  
Au crystal de la Seine elle se mire et brille.  
Fières des ornements à son peuple si chers ,  
Le front coiffé de tours , de dômes , de clochers ,  
A grand bruit s'agitant , elle frappa la vue  
Des démons infernaux dont elle est si connue.  
Alors , nouvelle Hécate , au coin des carrefours ,  
Elle appelait ses fils , du centre et des faubourgs.

### PARIS.

Enfants ! cette nouvelle , ô ciel ! est-elle vraie ?  
A-t-on vu le courrier ? est-ce à tort qu'on m'effraie ?  
Notre armée est battue , et le roi même est pris.... !  
Ah ! l'on répand cela pour exciter mes cris !  
Sans cesse des braillards , que l'étranger soudoie ,  
Trompettes de malheur , viennent troubler ma joie.  
Tous mes bons citadins , qu'on prend pour des badauds ,  
Devraient les faire taire et leur tourner le dos.  
Viens-ça , toi ! sers un peu d'exemple à la canaille.....

Que la main du bourreau l'étrille, le tenaille.....  
La corde à ces coquins, et la roue, et le feu! ,  
Ces bruits, où sont-ils nés? dans les antres du jeu,  
Aux cabarets, du vice immondes habitacles,  
Des oisifs et des sots dangereux réceptacles;  
Là, l'esprit cuve un feu d'enivrante liqueur;  
Là, des vieillards chagrins fermentent encor le cœur :  
Des états, en buvant, ils tirent l'horoscope;  
Et la peur, qui toujours eut l'œil en microscope,  
Autour d'elle voyant tous les objets grossis,  
Des nains fait des géants à qui croit ses récits.  
Non, je le gage, non, un écu contre quatre!  
Marignan, ton héros n'a pu se faire battre;  
Il reçut trop d'argent et de secours de moi :  
Il doit être vainqueur; il l'est! Vive le Roi!  
Vive le Roi!... comment? vous jurez sa défaite!  
En tous lieux, dites-vous, ce bruit-là se répète,  
Au milieu des salons! à la cour! au palais!  
Lui, prisonnier! ce roi si fier, si grand!... Jamais.  
Qui? lui! subir le joug du tyran de l'Autriche!  
Écoutons ces tambours... paix! lisons cette affiche.....  
Dieu! que m'annonce-t-on?... Eh quoi! nos magistrats  
Veulent qu'un tel revers ne me soulève pas!  
Le roi captif!... ô rage!... eh! quelle folle envie  
Avec tant de Français l'entraîna sous Pavie?  
Ecervelé monarque!... ah! qu'il revienne encor  
Me sucer tout mon sang, me manger tout mon or.....  
Eh bien! quand vos impôts excitaient nos murmures,  
D'échos de cabarets vous traitiez nos augures :  
Nos cabarets, messieurs, sont pleins d'esprits très-nets,



Exercés à voir clair au fond des cabinets ;  
Et de vos conseillers les voix toujours fatales  
Parlent moins vrai que moi sous les piliers des halles.  
L'horreur, concitoyens, fait dresser vos cheveux...  
Nos pères, nos époux, nos fils, et nos neveux,  
Nos frères.... ils sont morts !... ah ! l'ennemi s'avance...  
La frontière est livrée, et nos murs sans défense.....  
Quels seront nos appuis ? des catins, des bourreaux,  
Titrés de majestés et du nom de héros ;  
Un chancelier Duprat, dont l'industrie infâme  
Nous vend à la régente, ambitieuse femme,  
Qui croit à sa quenouille assujettir mes fils !  
On sait ce que je peux, on sait ce que je fis  
Sous l'époux insensé d'Isabeau de Bavière !  
Au nez de plus d'un roi j'ai fermé ma barrière.  
A bas donc les tyrans, la cour, l'autorité !  
Aux armes ! sauvons-nous ! Vive la Liberté !  
Pillons les arsenaux..... jetez par les fenêtres,  
Décapitez, pendez, écartelez les traîtres.....  
Où courez-vous par-là, vous tous, hommes armés ?  
Pourquoi ces cris, ces yeux de colère allumés !...  
Vous réclamez Bourbon... oui, ce vaillant transfuge  
Victime de la brigue eut la haine pour juge.....  
Bourbon nous défendrait contre la trahison...  
Rappelons ce héros : Vive, vive Bourbon !  
Mais quoi ! de ce côté quelle autre foule crie ?...  
Bourbon à l'empereur a vendu la patrie.....  
Qui trahit son pays n'est qu'un vil scélérat.....  
Mais par qui remplacer la régente et Duprat ?  
Vendôme est né d'un sang le plus beau du royaume,

Brave, puissant... d'accord : Vive à jamais Vendôme !  
Suppôts de Charles-Quint, il vous fera frémir.  
Ah ! le jour fuit... je cède au besoin de dormir...  
Illuminez, veillez, patrouillez sans paresse,  
Patrouillez en tous lieux, et patrouillez sans cesse.  
Qui va là?... Dieu ! quel bruit ? c'est un coup de mousquet !  
On enfonce une porte... on a fait fuir le guet....  
Gardez ce pont... j'entends noyer les sentinelles...  
Au secours !... arrêtez ces hordes criminelles  
Dont les cris de fureur et sur-tout les chansons  
Epouvantent, la nuit, le seuil de nos maisons :  
Les murs tremblent.... combien de barques réparées  
Amènent de brigands, la terreur de mes rues !  
Où vont, la torche en main, ces bandits vagabonds?...  
Leur bacchanal nocturne éclaire vos balcons,  
Drôlesses ! couchez-vous..... Au mépris du scandale,  
Quel desir de les voir à leurs yeux vous étale ?  
N'avez-vous rien de mieux à faire entre vos draps ?...  
Marchands, sages bourgeois, n'ouvrez, ne sortez pas :  
Des filous sont mêlés parmi ces frénétiques ;  
Verrouillez vos logis et barrez vos boutiques....  
On sonne le tocsin... à qui suis-je ? est-ce au roi ?  
A Bourbon ? à Vendôme ? à la régente ? à quoi ?  
Plus de paix, ni de trêve... argus de la police,  
Parlement, prévôt, maire, ah ! main forte et justice !

---

## PARIS, ET LE PARLEMENT.

LE PARLEMENT.

Grande et sage cité, modérez ces clameurs.  
Votre vieux Parlement vient mettre ordre aux rumeurs.  
Sa voix procédera contre les forfaitures.  
Mon chaperon doré, mes mortiers, mes fourrures,  
Mon manteau, qu'a rougi la pourpre de nos rois,  
Attestent que je veille aux archives des droits.  
Exposez les griefs : Thémis tient la balance.

PARIS.

Sauve, ô grand Parlement, tout mon peuple et la France!

LE PARLEMENT.

Soit : au nom du roi, donc...

PARIS.

Parle au nom de la loi.

Un roi mis dans les fers ne règne plus sur moi.

LE PARLEMENT.

Paix-là ! n'êtes-vous plus Paris, sa bonne ville ?  
Vous pourrai-je sauver si vous n'êtes tranquille ?

PARIS.

Non ; je dois t'obéir.

LE PARLEMENT.

Votre roi valeureux

Trahi par la fortune est assez malheureux :  
N'ajoutez pas aux maux d'un prince qui vous aime.  
Tel qu'un simple soldat il s'est battu lui-même.

PARIS.

Oh, oui ! c'est un lion que ce François-Premier :  
Mon amour le plaindrait s'il n'était dépensier.

La chair, le vin, le sel, les tailles, les amendes....

LE PARLEMENT.

Il faut de grands impôts quand les guerres sont grandes.

PARIS.

Je ne l'accuse pas : son conseil l'a perdu.

Louise a fait le mal ; que Duprat soit pendu.

LE PARLEMENT.

La régente est du roi la mère respectable ;

Duprat, son grand ministre, un homme redoutable :

A leur double pouvoir cesser d'être soumis

C'est ouvrir de vos mains la porte aux ennemis.

PARIS.

Craignez-vous de risquer l'argent de vos offices ?

Car on taxa vos droits de tripler les épices,

Intègres opinants, de par la cour élus !

LE PARLEMENT.

Paix-là, paix ! bonne ville!... On ne se vendra plus.

Vous plaideriez sans frais ; nos arrêts seront justes.

PARIS.

Enregistrez donc bien vos promesses augustes.

LE PARLEMENT.

Oui, ce qu'on signe au greffe est au moins constaté.

PARIS.

Inscris donc, comme acquis, le droit illimité

Que délègue en tes mains, dans la grand'chambre ouverte,

Paris, très-bonne ville, et capitale experte.

Maintenant fais de moi tout ce que tu voudras :

Je jure confiance à mes purs magistrats.

LE PARLEMENT.

Or, vous vous soumettez à nos lois, sans murmures ?

PARIS.

Oui.

LE PARLEMENT.

Que dans les bureaux, dans les manufactures  
Rentrent donc ces commis et tous ces artisans,  
Des affaires d'état en tumulte jasans.

PARIS.

Pourquoi cela ? chacun dissertait dans Athènes,  
Et la place publique a fait des Démosthènes.

LE PARLEMENT.

Le décret est rendu : paix-là ! plus de raisons.  
Silence aux orateurs ! qu'on les mène aux prisons.

PARIS.

C'est nous tyranniser qu'en agir de la sorte.

LE PARLEMENT.

Au retour de la nuit qu'on ferme chaque porte :  
Qu'aux barrières le jour n'en ouvre plus que cinq.  
Fouillez les voyageurs, agents de Charles-Quint.

PARIS.

Eh mais ! c'est étouffer dans une étroite enceinte  
Mes enfants consternés de tristesse et de crainte :  
C'est gêner le commerce, entraver le plaisir :  
Il me faut respirer, rire et boire à loisir.

LE PARLEMENT.

On vous fera murer, si vous êtes mutine.

PARIS.

Ah ! de nos oppresseurs suivrais-tu la routine ?

LE PARLEMENT.

Bourgeois, montez la garde ! et prenez l'ordre ici  
Du président de Selve et de Montmorenci.

PARIS.

Mes bourgeois casaniers sont mauvais satellites ;  
Et, déjà sur les dents, ronflent dans leurs guérites.

LE PARLEMENT.

Soldez les régiments qui vont les remplacer.

PARIS.

Quoi ! paîrai-je toujours pour me faire rosser ?

LE PARLEMENT.

Payez : au Parlement ne faites plus outrage ;  
La garnison est là.

PARIS.

Bon dieu ! quel esclavage !

LE PARLEMENT.

Çà , versez désormais le trésor dans ma main.

(à soi-même.)

Suprême Parlement , te voilà souverain !  
Fils du notariat , les rois ont fait ton lustre :  
Accrois à leurs dépens ton privilège illustre ;  
Et convainc gravement le peuple sans savoir  
Qu'en toi du triple état réside le pouvoir.  
Opposons à Paris la cour et la régence :  
Opposons à la cour la ville et sa vengeance :  
Je resterai seul maître.

PARIS.

Ah ! je vois tes projets.

LE PARLEMENT.

Tout est pour votre bien : paix , bonne ville , paix !

PARIS , à soi-même.

Comme on me traite !... hélas ! que n'ai-je pas à craindre !  
Si je me plains sans cesse ai-je tort de me plaindre ?

Quand je cède à mes rois, je me sens ruiner :  
Quand je sors de leurs mains, sais-je à qui me donner ?  
Ceux que j'appelle à moi sont espions ou traîtres,  
Ou se font mes flatteurs pour s'ériger en maîtres.  
L'hydre que je nourris, épouvante de tous,  
S'apprivoise au premier qui caresse ses goûts :  
On le soûle de vin, de lard, et de saucisses,  
On l'attire béant à des feux d'artifices.  
Je prévois leurs complots et n'y peux échapper,  
Et passe ainsi pour folle, ou facile à duper.  
Voilà, dans mes chagrins dont j'affecte de rire,  
Ce qui soulève en moi mon levain de satire,  
Et pourquoi je chansonne en de malins couplets  
Mes bourreaux décorés, et leurs altiers valets.

Si l'on prêtait l'oreille à l'esprit qui m'éclaire,  
On préviendrait ma haine et ma sourde colère.  
Mais Dieu, sans doute, veut que mes cris irrités  
Forcent par-fois mes chefs à de justes traités ;  
Et m'inspira souvent de bons accès de rage,  
Pour secouer le joug qui m'accable et m'outrage.

Le Parlement bientôt, complice de mes torts,  
S'appuyant de moi-même appuiera mes efforts ;  
Et la régente ou lui craignant leur propre chute,  
Quelque soulagement naîtra de cette lutte.  
Ressort heureux du ciel ! qui, faisant tout mouvoir,  
Des corps entre eux ainsi balance le pouvoir,  
Et sans qui monterait au comble de l'audace  
L'aveuglement des chefs ou de la populace !  
Je raisonne, et défends mon peu de liberté,  
Comme le fit toujours chaque haute cité.

La vieille Babylone eut un babil extrême;  
Memphis, Palmyre, Athène ont babillé de même :  
Leur esprit, accusé par leurs contemporains,  
Leur a valu pourtant des honneurs souverains.  
Ah! lorsque, sur ce bord, comme elles enterrée,  
Le destin aura mis un terme à ma durée,  
Puisse le philosophe, en cherchant mes débris,  
Lire : « Tous les tyrans ont redouté Paris ;  
« Et les muses, les arts, la science hardie,  
« L'avaient ceinte de gloire, et l'avaient aggrandie. »

---

La scène se transporte, en variant d'acteurs,  
Aux lieux où de Paris l'une des riches sœurs,  
Lyon, s'enorgueillit de l'hymen de la Saône,  
Que presse en mugissant l'azur des flancs du Rhône.

Le soir a réuni sous l'abri d'un palais,  
Et la mère et la sœur du monarque français.  
Tout se passe en silence et n'est que pantomimes.  
Éminences sont là, près des Sérénissimes;  
Et vingt nobles seigneurs y frappent les regards,  
En singes transformés, quelques-uns en renards.

Le parterre jugeait, aux muscles de leurs faces,  
Le jeu des sentiments sous le jeu des grimaces.  
D'abord, une princesse avait-elle souri,  
Bientôt le cercle singe avait doucement ri.  
L'infortune d'un fils, l'esclavage d'un frère,  
Avaient-ils contristé l'Altesse ou sœur, ou mère,  
Soudain les longs museaux brunissaient de son deuil.  
Les notables bourgeois, honorés d'un accueil,



Novices peu soumis à ces métamorphoses,  
De leurs pudiques fronts sentant rougir les roses,  
Restaient seuls étrangers à tous ces changements,  
Et roulaient de leurs yeux les grands étonnements.  
Les moins lourds s'efforçaient, en suant sous leurs linges,  
D'être aussi des renards, et de singer les singes :  
D'autres, d'un sang plus vif, changés en étourneaux,  
Par le trouble aveuglés, heurtaient tous les panneaux.

La crainte cependant des publiques tempêtes  
Amasse les soucis dans les augustes têtes :  
Mais, des cartes en main, on joue; et le babil  
Couvre un fond sérieux d'enjoûment puéril.  
— Votre perle est du monde une des sept merveilles!  
— L'admirable velours! — Les beaux pendants-d'oreilles!  
Ce sont là les seuls mots qu'on se répète en chœur,  
Tandis qu'en chuchottant on ouvre un peu son cœur.

La régente, ce soir, sous un air d'assurance,  
Déguise du matin la longue défaillance :  
Tandis que dans Lyon son corps paraît assis,  
Son ame vers Madrid voyage avec son fils ;  
Louise a déjà su le piège qui l'attire :  
Sa fille Marguerite, éprouvant son martyre,  
Sous un dehors distrait pense, non sans terreur,  
Au soin d'aller ravir son frère à l'empereur.  
Charles-Quint, se dit-on, n'est qu'un monstre effroyable;  
Pour son ambassadeur on en est plus affable.  
Duprat sait que l'état par sa faute est perdu,  
Que la France et Paris veulent qu'il soit pendu ;  
Demain le parlement vient, l'accuse, et réclame :  
Ministres, conseillers, tous ont la mort dans l'ame ;

Et chacun d'eux pourtant ne s'en montre pas moins  
Calme, silencieux, et vide de tous soins.

O noirs esprits d'enfer, du mensonge idolâtres,  
Envoyez vos acteurs jouer sur nos théâtres!  
Jamais, avec tant d'art, nul mime en ses portraits  
N'a fait, par sa couleur et ses mobiles traits,  
Mieux ressortir un masque, et parler le silence;  
Et des rôles muets exprimé l'éloquence.

Le lendemain présente en auguste appareil  
La cour au Parlement ouvrant son grand conseil.  
Sièges, tabourets, bancs, parquet, hauteur, distance,  
Sont au lieu qu'a fixé la grave Préséance,  
Dont l'orgueil mesuré n'est pas plus la grandeur  
Que le point-d'honneur faux n'est le sincère honneur.  
Des degrés compassés le spectacle la touche.  
Tel, en cérémonie, un maître de la bouche  
Voit se ranger la table, et suivre à tous les plats  
L'ordre immémorial prescrit aux estomacs :  
Qu'on l'osât subvertir, la cuisine funeste  
Ferait des aliments un chaos indigeste :  
Ni chef, ni marmiton, ne saurait plus quels mets  
Auraient droit les premiers d'arriver aux banquets :  
Elle fait donc passer dans la foule introduite,  
Les gros poissons d'abord, et le fretin ensuite.

La Préséance est vieille; et les dictons des Goths  
Lui confirment toujours que les peuples sont sots :  
J'en appelle aux plus grands, s'abuse-t-elle encore?  
Et croit-on qu'en ce jour la bonne dame ignore  
Qu'en Espagne Léva vieillit sous son drapeau,

Pour s'asseoir près des pairs sans ôter son chapeau ?  
O digne ambition de fous tels que nous sommes !

La Préséance classe avec soin tous les hommes ;  
Et prévient les procès pour les rangs mal gardés ,  
Pour les dais , les fauteuils par elle échafaudés.

Du Parlement, la nuit, de peur d'un choc sinistre,  
Le premier-président vit le premier-ministre.  
Ce qui dans le secret s'est déjà dit sans fard,  
Va devant le public se redire avec art ;  
Et, jouet de la scène, il n'aura plus nul doute  
Que le Parlement gronde, et que la Cour l'écoute.

Les dames cependant, présentes aux débats,  
Viennent des deux partis juger les avocats ;  
Et cette noble farce, amusement pour elles,  
Les surcharge d'un poids de graves bagatelles.

LA RÉGENTE, LE PRÉSIDENT DE SELVE,  
MARGUERITE, DUPRAT, COURTISANS,  
ET TÉMOINS DES DEUX SEXES.

LE PRÉSIDENT DE SELVE.

Organes d'équité, ministres de Thémis,  
Par votre ordre suprême au pied du trône admis,  
Notre seule présence est un signal propice  
Du zèle que la cour montre pour la justice.  
Comment craindrions-nous, mère auguste du roi,  
D'élever nos accents pour appuyer la loi ;  
De déplorer ici les désordres sans nombre  
Qu'un voile d'imposture a couverts de son ombre ,

Et qu'à votre vertu dénonceraient assez  
Les revers si nombreux dont nous sommes pressés ?  
Le plus grand des fléaux, sans doute, est l'hérésie,  
Dont, malgré nos bûchers, s'accroît la frénésie :  
Mais comment l'arrêter dans ses emportements  
Si toujours sa fureur trouve des aliments ?  
Si les prêtres sans foi, se souillant par des crimes,  
Prêtent à ses erreurs des armes légitimes ?  
Si l'amour scrupuleux d'un fatal concordat  
Transporte au Vatican les tributs de l'état ?  
Si, du clergé français gênant l'indépendance,  
De ses élections enchaînant la prudence,  
A la brigue étrangère, aux présents corrupteurs,  
Sont vendus les troupeaux, et le choix des pasteurs ?  
Vainement aux abus s'opposent nos entraves ;  
Toute digue est rompue, et les lois sont esclaves :  
Leurs plus sages arrêts, au conseil évoqués,  
N'atteignent point les grands par elles attaqués.  
Des faibles dépouillés où seraient les refuges ?  
Leurs vils accusateurs sont proclamés leurs juges :  
Et, ce que sans frémir on n'ose publier,  
Leur arbitre est souvent leur futur héritier !  
Ainsi, rendus jaloux de leurs biens qu'ils se volent,  
L'un de l'autre ennemis, les citoyens s'immolent.  
A des bourreaux gagés notre glaive est remis :  
Les premiers tribunaux aux derniers sont soumis,  
Et combattent en vain la foule mercenaire  
Que la vénalité pousse en leur sanctuaire.  
Ah ! madame, empêchez que Thémis voie encor  
Sa balance en nos mains pencher au poids de l'or.

Ah ! qu'en deux factions ne soit plus séparée  
Des justes magistrats la chambre révérée.  
Proscrivez le trafic de nos dignes emplois :  
Qu'on ne partage plus le domaine des rois.  
Que d'avares flatteurs , trop comblés de largesses ,  
Aux sources de l'état rendent tant de richesses :  
Qu'ils cessent d'engraisser leurs lâches favoris  
Du fruit de tant d'impôts que le peuple a souscrits :  
Ces trésors suffiront, sans de nouveaux subsides ,  
A racheter le roi de ses vainqueurs avides.  
Les soldats, non payés, malheureux déserteurs,  
N'iront plus, désolant les bons cultivateurs  
Qu'écrasent à-la-fois la taille et le pillage,  
Se nourrir en nos champs d'un affreux brigandage.  
Non, non, si tant de chefs, qu'on ne surveillait pas,  
N'eussent point dévoré l'aliment des soldats,  
Notre roi n'eût point vu son armée appauvrie  
L'abandonner captif loin de notre patrie !  
Et cependant, hélas ! quel âge désastreux  
Foula jamais l'état de poids plus onéreux !  
Comparez du trésor les antiques registres.....  
Mais quoi ? jetez plutôt les yeux sur ses ministres :  
Quel fut leur héritage, et quels sont leurs grands biens !  
A leur faste naissant qui prête des soutiens ?  
Est-ce que la pudeur, seule dot de leurs filles,  
Fut l'attrait qui charma les plus hautes familles ?  
Non : mais le seul amour d'un superflu pompeux  
Dégade la noblesse alliée avec eux :  
Ses titres et leur or font un coupable échange ;  
Et les besoins du luxe ont forcé ce mélange.

Ainsi tout se confond ; et l'exemple des grands  
D'un ruineux orgueil agite tous les rangs.  
Réprimez-le, madame : et si notre influence  
Donne à des yeux jaloux un peu de méfiance,  
En dépit des pervers écartés ou punis,  
Convoquez de l'état les trois ordres unis.

MARGUERITE, *bas à ses femmes.*

Convoquer les états!... Ah! prétentions folles!

UNE DES DAMES.

Leur remontrance est faite en très-belles paroles!

MARGUERITE, *de même.*

Tant que la politique aura le même cours,  
Sur ce fonds-là sans peine on brodera toujours;  
Et tant que les humains auront des cœurs, des langues,  
Se suivront des faits vils, et de nobles harangues.  
Admirez dans son coin l'impassibilité  
De Duprat, dont leur voix blesse l'autorité.  
Le sujet du débat naît de sa folle envie  
De donner, à son choix, une grasse abbaye :  
Les moines ont ligué messieurs du parlement,  
Et ce grief les sert dans leur ressentiment.  
On couvre tous ces riens de grands mots qu'on prononce.  
Ma mère va parler.... écoutons sa réponse.

LA RÉGENTE.

Le plus sacré devoir des princes et des rois  
Est de prêter l'oreille aux organes des lois;  
Et je croirais trahir la puissance suprême  
Que mon fils, en partant, ne remit qu'à moi-même,  
Si je ne pesais pas vos avis importants,  
Salutaire secours au malheur de nos temps.

Il est, j'en fais l'aveu, des abus innombrables :  
Mais de tous à mes yeux les plus considérables  
Naissent dans un royaume où les séditieux  
Divisent le pouvoir en partis factieux.  
Des ordres assemblés quelque appui qu'on attende,  
Ils rendraient de nos lys l'adversité plus grande.  
Le timon de l'empire est un fardeau pesant :  
Mais dois-je le céder quand mon fils est absent ;  
Et déposant du roi le sceptre respectable  
Vous livrer un trésor dont il me fit comptable ?  
Mon sexe et ma faiblesse ont excité l'effroi :  
Je l'ai su : de vains bruits sont venus jusqu'à moi :  
Mais ai-je témoigné la moindre négligence  
Pour tous les intérêts liés à ma régence ?  
Le succès de mes soins n'en est-il pas le prix ?  
N'ai-je pas dans nos ports recueilli nos débris,  
Depuis que votre roi, trahi des destinées,  
A sous Pavie, hélas ! vu ses mains enchaînées ?  
Que dis-je ? triste mère ! il m'eût été permis  
De pleurer les malheurs où le sort l'a soumis :  
Mais le péril de tous a suspendu mes larmes.  
Nos voisins détrompés nous promettant leurs armes,  
Henri de l'empereur détachant Albion,  
Et de Rome avec moi la nouvelle union,  
Tout vous atteste enfin que de ma vigilance  
J'ai porté les effets au-delà de la France.  
Quel effort tentiez-vous dans le commun danger ?  
Ce prince généreux qu'ici l'on voit siéger,  
Vendôme, ce héros, à mes côtés fidèle,  
Avait reçu de vous l'offre de la tutelle ;

Et vous autorisiez vos nocturnes travaux  
 Du cri de tout le peuple accablé de fardeaux.  
 Le calme cependant des villes, des frontières,  
 Qu'a-t-il coûté de plus que de saintes prières ?  
 Ah ! cessez de vous plaindre : et, comme vos aïeux,  
 De l'enceinte des lois protecteurs studieux,  
 Vivez loin de la brigade à la cour si funeste.

MARGUERITE, *à ses femmes.*

Le chancelier se lève, et leur dira le reste.

DUPRAT.

Quel spectacle à-la-fois touchant et solennel,  
 Qu'une régente, ouvrant un cœur si maternel  
 Aux plaintes des sujets que des lois trop muettes  
 Lui viennent exprimer les doctes interprètes !  
 Heureux si le passé, couvert d'un crêpe obscur,  
 Laissait en bien présent changer l'espoir futur.  
 Mais ce qu'on fit jadis règle ce qu'il faut faire.  
 Briser le concordat peut sembler salulaire :  
 Mais on doit respecter l'œuvre du souverain,  
 Et ménager en tout le pontife romain.  
 Des chefs du parlement on connaît la sagesse :  
 Louise d'Angoulême, équitable duchesse,  
 Du trafic de leur charge a plaint comme eux l'affront :  
 Mais au retour du roi tous ces maux finiront.  
 L'excès du faste exige un édit somptuaire :  
 La régente a prévu qu'il serait nécessaire :  
 J'en tiens là, sous le sceau, les utiles décrets :  
 Enregistrez ; et tous concourons à la paix.

MARGUERITE, *à ses femmes.*

De ce haut verbiage enfin me voilà quitte !



Et Paris de la cour recevra l'eau bénite.  
 Le premier-président qu'on nomme ambassadeur  
 De sa ligue à ce prix a refroidi l'ardeur :  
 Hier on l'a gagné : leur beau zèle est chimère.  
 Mesdames, au passage allons joindre ma mère.

LA RÉGENTE, à *Marguerite*.

Ah ! ma fille !... sortons, je me sens toute en feu...  
 Si d'avance un long bain ne m'eût calmée un peu,  
 Je n'aurais pu vraiment soutenir un tel rôle.

MARGUERITE.

Quel charme dans votre air et dans votre parole !  
 Votre ton respirait la douce majesté.

LA RÉGENTE.

J'en n'ai presque rien dit comme on me l'a dicté.

DUPRAT.

Votre cœur vous poussait : de là, tant d'éloquence.

LE PRÉSIDENT DE SELVE.

Au nom du parlement, j'ai parlé d'abondance.

PREMIER CONSEILLER.

Ah ! comme un Démosthène.

DEUXIÈME CONSEILLER.

Ah ! comme un Cicéron.

LE PRÉSIDENT DE SELVE.

Messieurs, épargnez-moi toute comparaison :  
 Ma modestie en souffre.... il suffit qu'on publie  
 Que la France est sauvée, et ma tâche remplie.

UNE DAME D'HONNEUR.

De leur péroration qu'auront-ils obtenu ?

LA RÉGENTE.

Un édit contre un luxe au comble parvenu,

Une défense expresse aux femmes de la ville  
De traîner à leur robe une queue inutile;  
Ornement, dont le poids les doit embarrasser,  
Attirail de princesse, et qu'il faut nous laisser.  
Je prescris désormais que ni velours ni soie,  
N'habille la roture et la fille de joie :  
La laine et les couleurs sombres, tristes à l'œil,  
Pour la prison du roi marqueront mieux le deuil;  
Et par mon règlement il faut que les coquettes  
Baissent leurs chaperons, leur huppe et leurs cornettes.

## LA DAME D'HONNEUR.

Sage Altesse! l'état ne se peut mieux régir!  
Les dames de la cour, (c'était de quoi rougir,)  
Sentaient, comme on le dit, les filles d'une lieue :  
Mais seules maintenant nous prendrons une queue.  
On nous distinguera de ces femmes de rien,  
Qui.... fi! grâce au décret, enfin tout ira bien.

---

Le conseil se sépare; et les diables de rire!

Tout change; et vers les bords dont Gènes tient l'empire,  
Est une humble cabane, au dos des Apennins,  
Où serpente une route entre de vieux sapins.  
Au nord, s'ouvrent des monts les sauvages entrées;  
A l'orient, paraît sur les mers azurées  
Le port lointain, séjour des vaisseaux voyageurs;  
Au midi, sont épars quelques toits de pêcheurs,  
Seuls hôtes indigents d'une arène étendue,  
Devant qui l'onde immense, applanie à la vue,  
Termine l'horizon, et borne l'occident

Où le soleil alors plongeait son disque ardent :  
Sa pourpre qui reluit sur le gouffre bleuâtre  
Des hauts sommets voisins rougit l'amphithéâtre :  
Et là, sous de beaux cieux, le sage Agathémi  
Guidait un passager, autrefois son ami.

AGATHÉMI, DAVE, UN PÊCHEUR.

AGATHÉMI.

Pourquoi ce nom de Dave, et ce mince équipage ?

DAVE.

Pour déguiser mon rang et mon secret message :  
Je m'en vais de ma cour transmettre les rapports  
Au noble André-Dorie, amiral dans ces ports.

AGATHÉMI.

Vous volez donc toujours en oiseau diplomate ?

DAVE.

Et toi, toujours en paix, tu rêves en Socrate.  
Je naquis agissant : trop heureux mon métier,  
S'il m'acquiert la faveur du grand François-Premier.

AGATHÉMI.

De complaire à ses rois l'homme eut toujours l'envie :  
L'amour de s'élever qui consume sa vie  
Est sans cesse attisé par les regards jaloux  
Qu'il porte sur les grands, non moins petits que nous :  
Moi, jugeant la valeur sous les vaines surfaces,  
Je mesure leur taille et non pas leurs échasses ;  
Et pour n'être ébloui ni des titres d'honneur,  
Ni par l'éclat de l'or, ni par un faux bonheur,  
J'ai toujours des humains regardé le visage ;  
Et mon seul maître est Dieu, qui règne d'âge en âge.

DAVE.

Je confesse avec vous qu'il est le roi des rois,  
Si j'en juge au destin du malheureux Valois.

AGATHÉMI.

Le bruit de son désastre a percé ma montagne.

DAVE.

Lannoy dans ce moment le conduit en Espagne.  
Aux pieds de son vainqueur il se laisse attirer  
Pour sortir de ses fers, que l'on va resserrer.  
Si l'on m'eût écouté, certes, la Ligurie  
Le garderait encor aux vœux de sa patrie.  
Songeant à réparer ses crimes envers lui,  
Bourbon fût devenu son invincible appui;  
Et déjà, de son prince achetant la clémence,  
Il voulait à Milan rétablir sa puissance :  
Pesquaire, qui dans Naples eût pu se couronner,  
Mécontent de la cour, jaloux de dominer,  
Oubliait de Bourbon les rivalités vaines,  
Et du roi, leur espoir, tous deux brisaient les chaînes :  
Quand Lannoy plus rusé, (peignez-vous leur fureur,)  
Leur enlevant leur proie, a fui chez l'empereur.

AGATHÉMI.

Ah! prince infortuné, que la brigade environne!  
On se vend ta faveur, et même ta personne.  
Qui croirait qu'un monarque ait ce honteux destin  
De se voir disputé, ravi comme un butin ?

DAVE.

Qu'entends-je sur les flots ?

AGATHÉMI.

Un pêcheur qui soupire.

LE PÊCHEUR, *à soi-même.*

Le souffle de la nuit veut que je me retire.  
Ah! cessons d'amorcer tous nos vains hameçons,  
Et levons mon filet, vide encor de poissons.  
Les eaux grondent... ployons ma voile misérable!  
Je jette avec ennui mon ancre sur le sable;  
Mes enfants chercheront, hélas! à mon retour,  
Le produit de ma pêche, attendu chaque jour...  
Perfide mer! avant que le soleil arrive  
Je viens sonder ton lit et cotoyer ta rive;  
Sur ton sein immobile et pur comme un miroir,  
Je fixe mon esquif, mon œil et mon espoir :  
Voici l'ombre; ton calme a trompé mon attente.  
Eh bien! que cette nuit l'orage te tourmente,  
Mer fatale aux pêcheurs, dangereuse aux nochers,  
Plains-toi, rugis, aboie, hurle sous tes rochers,  
Capricieuse, avare, infidèle, traîtresse..!

DAVE.

Ecoutez les clameurs qu'à la mer il adresse.  
Le pauvre est sans raison quand il est courroucé.

AGATHÉMI.

L'opulent roi Xerxès était-il plus sensé  
Quand il fouetta l'Euxin à ses flottes rebelle?  
L'homme est par-tout semblable et faible de cervelle.  
Holà, pêcheur! ce soir tu grondes en tes dents.

LE PÊCHEUR.

Hélas! comment nourrir mes trois pauvres enfants?  
Mes filets aujourd'hui n'ont fait nulle capture...

J'ai bien maudit la mer depuis mon aventure.  
En songe, l'autre nuit, Jésus vint, brillant d'or,  
M'avertir que sur l'eau flottait un grand trésor.  
Je cours, et du matin je devance l'étoile;  
Rien sur l'eau, rien au bord : mais, auprès de leur voile  
Étaient deux compagnons dans leur barque assoupis :  
Ils s'éveillent; du ciel je leur conte l'avis.  
« Voguons, me dirent-ils, nous aurons chance heureuse. »  
Notre pêche bientôt fut si miraculeuse,  
Qu'ayant fait de poissons un troupeau prisonnier  
Nous nommions le plus gros notre François-premier.  
Vous riez!... il était beau, doré, grand de taille,  
C'était un roi des flots, tout cuirassé d'écaille.  
Nous bénissions le sort, contents de l'avoir pris :  
Avec moi l'un des deux en disputait le prix ;  
Il me suit chez le juge; et, pour clorre l'affaire,  
L'autre, qui le gardait, nous l'enlève en corsaire.

AGATHÉMI.

Seigneur, qu'en dites-vous? c'est ainsi qu'un grand roi  
A Pesquaire, à Bourbon, fut ravi par Lannoy.  
Les petits et les grands ont les mêmes querelles :  
Tous ont l'amour du gain, et des ruses cruelles.

( Au pêcheur. )

Tiens, prends ce peu d'argent, bonhomme.

LE PÊCHEUR.

Grand merci!

AGATHÉMI.

L'entendez-vous qui siffle et marche sans souci ?  
Au moins dans son état peu de chose console.

DAVE.

La paix de la chaumière est une triste idole.  
Je ne vis qu'à la cour.

AGATHÉMI.

Moi, je respire aux champs.

DAVE.

J'escorte les seigneurs.

AGATHÉMI.

J'évite les méchants.

DAVE.

J'apprends l'art de régner.

AGATHÉMI.

Moi, l'industrie agreste.

DAVE.

Je vois des lambris d'or.

AGATHÉMI.

Et moi, l'azur céleste.

DAVE.

J'ai de pompeux banquets.

AGATHÉMI.

Moi, de prompts appétits.

DAVE.

J'ai la faveur des grands.

AGATHÉMI.

J'ai l'amour des petits.

DAVE.

J'éblouis par mon faste, et soumets Vénus même.

AGATHÉMI.

Moi, quand on m'aime un peu, c'est pour moi seul qu'on m'aime.

DAVE.

Je marche décoré.

AGATHÉMI.

Moi, sans vain appareil.

DAVE.

Je vois lever le roi.

AGATHÉMI.

Moi, lever le soleil.

DAVE.

Mes pieds foulent la pourpre.

AGATHÉMI.

Et les miens, la verdure.

DAVE.

Je parle aux souverains.

AGATHÉMI.

J'écoute la nature.

DAVE.

J'entends les bruits publics ; j'admire les héros.

AGATHÉMI.

J'entends murmurer l'onde, et vois s'enfler les flots.

DAVE.

Tu t'endors sans honneur au sein de la paresse.

AGATHÉMI.

Je veille à conserver une libre sagesse.

DAVE.

Dédaignes-tu la gloire où je suis parvenu ?

AGATHÉMI.

Qui de nous, dans mille ans, sera le plus connu ?



DAVE.

Tu n'es jaloux de rien !... comment es-tu si sage ?

AGATHÉMI.

En regardant toujours les hommes au visage.

DAVE.

Adieu ! je m'en vais lire au front des souverains.

AGATHÉMI.

Adieu ! moi , je vais lire au front des cieux sereins.

---



# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT SIXIÈME.**

## SOMMAIRE DU SIXIÈME CHANT.



Dialogue de l'*Honneur* et de la *Politique*. Soulèvement du parterre des démons dans la salle infernale. Entretien de *François-Premier* et du *Chagrin*. Visite de *Charles-Quint* au lit du roi de France. Guérison de ce prince. Dialogue de la *Nuit* et du *Lendemain*.

---

# LA PANYPOCRISIADE.

.....

## CHANT SIXIÈME.

---

**T**OLÈDE et son château dominant un rocher  
En des bois où long-temps l'Espagne vit cacher  
Des vierges, tendres fleurs, tribut offert au Maure,  
Tel qu'en payait la Crète au fatal Minotaure.  
C'est là que Charles-Quint s'est venu retirer :  
Il préside un conseil. L'Honneur y veut entrer ;  
La sombre Politique, en Cerbère, à la porte  
Se présente, et retient le zèle qui l'emporte.

### L'HONNEUR, ET LA POLITIQUE.

#### LA POLITIQUE.

Qui de mon cabinet ose heurter le seuil ?  
Ah ! c'est toi, vieil Honneur.

#### L'HONNEUR.

Je te demande accueil ;  
Et veux à l'empereur, parlant sous tes auspices,  
Donner quelques avis généreux et propices.

## LA POLITIQUE.

C'est prétendre beaucoup : les avis généreux  
Jamais pour qui les suit n'ont des effets heureux.  
Ma prudence a pour lui de plus sûres maximes  
Que tes élans de cœur et tes vœux magnanimes.

## L'HONNEUR.

O Politique ! ô toi , dont l'esprit assuré  
Marche dans l'univers d'un pas si mesuré ,  
Est-ce à toi de tomber dans cette erreur fatale ?  
Ah ! sois mon alliée et non pas ma rivale.  
Tu sais que des humains notre seule union  
Fit long-temps admirer la noble ambition :  
La gloire est l'heureux fruit de notre hymen illustre ;  
L'antique droit des gens en reçut tout son lustre :  
Sans moi , la vile intrigue abaisse ta grandeur ,  
Sans toi , mon feu s'exhale en impuissante ardeur.  
Marchons par-tout ensemble ainsi qu'aux premiers âges ,  
Beaux temps , où nous guidions ces chefs, ces rois si sages ,  
Qui , dignes fondateurs , qui , rivaux des Cyrus ,  
Virent par l'équité leurs empires accrus !  
Sont-ils donc arrivés par des routes obliques  
Jusqu'au plus haut sommet des grandeurs héroïques ?

## LA POLITIQUE.

Laisse tout ce phébus à l'art des romanciers !  
Les poètes , charmés des demi-dieux guerriers ,  
Leur prêtent comme toi des traits imaginaires :  
Moi , j'ai touché le tuf , et vu net aux affaires.

Ces héros , qui du monde ont conquis le tribut ,  
Sans choisir leur sentier allaient droit à leur but.  
De tous leurs ennemis ravir les héritages ,

De leur soumission retirer des ôtages ,  
Fouler le plus puissant une fois abattu ,  
Ce fut là leur étude et leur noble vertu.

## L'HONNEUR.

Oublierai-tu l'éclat dont Alexandre brille ;  
Comment de Darius il traita la famille ?

## LA POLITIQUE.

Il fut fier d'honorer un roi qui n'était plus ,  
Et d'usurper son trône, en châtiant Bessus.  
Pour l'ennemi qui meurt, ne sied-il pas de feindre  
Un généreux penchant dont on n'a rien à craindre ?

## L'HONNEUR.

Faut-il qu'un autre exemple éclaire ton erreur ?  
François est prisonnier de ton fier empereur :  
Sans rançon à son trône il est beau de le rendre.  
Que ce nouveau Porus trouve un autre Alexandre ;  
Et pour en enchaîner l'inviolable foi ,  
Disons à Charles-Quint de le traiter en roi.

## LA POLITIQUE.

Ne cite point Porus , faible roi tributaire ,  
Des biens qu'on lui rendit alors dépositaire ,  
Dont la fidélité régna pour le vainqueur ,  
Qui le fit son sujet en conquérant son cœur.  
François dans l'occident est un roi formidable ,  
De Charles-Quint émule et rival implacable ,  
Et qui , de ses liens une fois échappé ,  
Se vengera du coup dont le sort l'a frappé.  
Mon aigle , dont la serre arrêta cette proie ,  
S'il lui permet de vivre , et jamais la renvoie ,

Doit, prévenant sa rage et son essor futur,  
Sucer en la plumant tout son sang le plus pur.

## L'HONNEUR.

Du malheur de Valois qu'espère ta furie?  
Les états de Milan, de Naples, et de l'Ombrie,  
Ses domaines rendus au rebelle Bourbon,  
Sont les biens dont à Charle il promet l'abandon :  
Sa mère jure encore, à l'aide de la France,  
De lui soumettre Rome, et Venise, et Florence.

## LA POLITIQUE.

Digne traité des rois! dépouillés aujourd'hui,  
Et prodigues vendeurs des domaines d'autrui!  
Charles-Quint prise peu les chimères des princes :  
Il veut de son captif l'argent et les provinces.  
Si tes beaux sentiments ont cru le dominer,  
Vieil Honneur, d'où tu viens, tu peux t'en retourner.

## L'HONNEUR.

Arrête... il m'entendra : si l'intérêt l'anime,  
Eh bien! de l'univers il doit briguer l'estime,  
Et ne pas, sous ses pieds écrasant le malheur,  
Des princes indignés irriter la valeur.

## LA POLITIQUE.

Tous les princes muets dans l'Europe étonnée,  
Du plus puissant d'entre eux voyant la destinée,  
Tremblant d'un sort pareil, et tristement soumis,  
N'oseront du vaincu s'avouer les amis.  
La pitié dans les cours n'a que peu d'influence :  
L'estime à qui peut tout est de mince importance :  
Que Charles-Quint hai soit craint des potentats;



Il suffit de ce point pour régir les états.

## L'HONNEUR.

L'événement confond ce dangereux système :  
A ses yeux, au mépris de son ordre suprême,  
Les grands, à son captif témoignant leur pitié,  
Condamnent de leur chef la dure inimitié.  
Sa cour plus généreuse, et noblement rebelle,  
A François qu'elle plaint forme une cour nouvelle.  
Sa sœur même, sa sœur, l'illustre Éléonor,  
A ses adversités plus attendrie encor,  
Sans rougir qu'à son lit tes soins l'aient destinée,  
Sourit à son amour qui parle d'hyménée :  
Les bras de la beauté sont ses tendres appuis :  
Les plaisirs sont ligüés pour tromper ses ennuis :  
Et le respect touchant que son courage inspire,  
Relevant son malheur, exerce un tel empire  
Que, chez son ennemi ce monarque enchaîné  
De ses propres sujets paraît environné ;  
Et l'Espagne, admirant sa fierté magnanime,  
Semble même braver son vainqueur qui l'opprime.

## LA POLITIQUE.

Ah ! ne t'abuse pas : les danses et l'amour,  
Ministres du vainqueur, s'empressant tour-à-tour  
A consoler Valois, à calmer sa furie,  
Tendent un piège adroit à sa galanterie :  
Ainsi de ses secrets se rendant possesseur,  
Charles-Quint le séduit par les yeux de sa sœur.  
Les femmes, déités des Français idolâtres,  
A ses graves desseins prêtent leurs jeux folâtres ;  
En flattant son captif découvrent ses penchans,

Amollissent son cœur à leurs discours touchants;  
Et l'indiscrétion, prix de leur sacrifices,  
Est le fruit espéré de ces doux artifices.  
L'hymen, ce dieu si saint, n'obéit qu'à ma voix;  
Et chez les grands lui-même esclave de mon choix,  
Rapprochant les états par les nœuds des familles,  
Donne à mon gré son joug aux plus illustres filles :  
Il va d'Eléonor, si je le trouve bon,  
Vendre à François la couche engagée à Bourbon.  
Ainsi je pèse tout : Charles-Quint, mon élève,  
Ne règle rien sans moi, guerre, ni paix, ni trêve;  
Et des plus vains plaisirs calculant les écarts,  
Ne marche dirigé que par mes froids regards.  
Je l'avertirai donc que, loin d'être domptée,  
Chaque jour de Valois l'ame plus irritée,  
Se confiant aux soins de nos séductions,  
En rehausse l'espoir de ses présomptions.  
Où la douceur échoue il faut la violence.  
J'ai proscrit de sa cour la vaine complaisance,  
Et, pour le surmonter, je le livre au Chagrin.

## L'HONNEUR.

Il bravera ses traits; je l'ai convert d'airain :  
Mais dût-il être en butte aux plus vives atteintes,  
Je l'ai mis au-dessus des douleurs et des craintes.  
Où tendent tes rigueurs ? Crois-tu que ses sujets,  
S'il vendait leur patrie, obéiraient en paix,  
Et que le noble orgueil dont j'anime la France  
Pourrait à Charles-Quint jurer obéissance ?

## LA POLITIQUE.

Eh oui ! tous les humains sont lâches, ou pervers :

L'avarice et la peur maîtrisent l'univers.  
L'argent de l'empereur décorant ses esclaves,  
Subjuguerait le peuple et ses chefs les plus braves;  
Et des vrais courageux les affronts ou la mort  
A leurs imitateurs feraient craindre leur sort.  
Quand les ministres vils de ses rigueurs extrêmes  
Soulevaient la haine, il les tuerait eux-mêmes;  
Et les peuples alors, vengés de leurs bourreaux,  
Béniraient Charles-Quint sur l'autel des héros.  
Qui lui résisterait? des oisifs imbécilles,  
Des justes, offensés de ces respects serviles,  
Prophètes de malheur dont on ne fait nul cas,  
Cœurs sans ambition, esprits grossiers, ou bas.

## L'HONNEUR.

Ah! tais-toi, décrépite! avec plus de noblesse  
Parle de ces mortels si chers à ta jeunesse.  
Apprends que leur dédain pour ta subtilité,  
Vertu qu'on traite en eux d'opiniâtreté,  
Est une forte égide, abri que leur droiture  
Oppose aux mouvements de ta souple imposture.  
Tel dont la probité, sous le toit paternel,  
N'a pour sobre aliment que le pain et le sel,  
Cache sous les dehors dont une cour se raille  
Un bon sens, qui confond l'opulente canaille,  
Dès que le sort, aux grands le montrant tel qu'il est,  
Fait voir qu'il s'est roidi pour n'être pas valet.  
Tu révérais jadis les citoyens austères  
Qui savaient conquérir et labourer leurs terres.

## LA POLITIQUE.

D'où viens-tu me sonner ces propos rebattus

Du lion, du renard, un difforme assemblage;  
 Les routes dont il prend le fil embarrassé  
 Le mèneront enfin à périr insensé :  
 Et moi, qui, dans l'esprit laissant mes nobles marques,  
 Rends Guesclin et Bayard égaux aux grands monarques,  
 Je veux dans l'avenir qu'il trouve pour vainqueur  
 Mon loyal roi des lys, qui ne suit que son cœur ;  
 Et témoigner par-là que ma seule prouesse  
 T'enlève tout le gain de ta scélératesse.  
 Adieu, fourbe !

LA POLITIQUE, à soi-même.

Endurons ces outrageants éclats :  
 Je punis qui m'offense ; et ne m'irrite pas.  
 Rentrons dans le conseil d'où mon crédit l'évince ;  
 Mais j'y redoute Osma, confesseur de mon prince :  
 Son zèle véhément a pour autorité  
 La parole du Christ et de la charité...  
 Étouffons avec soin la ferveur qui l'anime.  
 Le juste, prêchant seul, de tous est la victime :  
 Sa voie crie au désert dans les lieux où je suis ;  
 Ou bien, j'ai pour vengeurs les poisons et les nuits.

A ces mots, des enfers le prince despotique,  
 Las d'entendre avilir l'auguste Politique,  
 Et rabaisser son art, qui lui semble infini,  
 Au métier que la corde et la roue ont puni,  
 Ému, mais comprimé par sa dignité grave,  
 Soulève du sourcil une cabale esclave.

Aussitôt se dressant, mille serpents obscurs

Sifflent les derniers vers qui lui paraissaient durs.  
Ce bruit est le signal d'une prompte tempête.  
Un parti veut ici que le drame s'arrête;  
Un autre veut qu'il marche; et tous les spectateurs  
D'une scène imprévue eux-mêmes sont acteurs.

L'hydre de la critique, à vaincre difficile,  
Crie, A bas! mauvais goût! plat sujet! méchant style!  
A la pièce, à l'auteur prodiguant mille affronts,  
Allongeant mille mains, mille cols, mille fronts,  
Elle appelle à son aide une sèche harpie,  
La Grammaire, toujours dans un coin accroupie,  
Qui, des mots épluchés digérant mal le sens,  
Revomit sa syntaxe, et lutte sur les bancs.  
Des démons, barbouillés d'encre de son école,  
Tirant à l'alambic les termes qu'elle isole,  
Et déplaçant les mots de leur figure exclus,  
Jugent ainsi des vers, qui dès-lors n'en sont plus.  
Si l'accord de deux mots qu'allia le génie,  
D'une expression neuve enfante l'harmonie,  
De cet hymen fécond leur pudeur s'alarment  
En trouve monstrueux le vif accouplement.  
Le cours rapide et clair des ellipses nouvelles,  
A la pensée en vain semble prêter des ailes;  
Mille aveugles esprits, vengeant leur cécité,  
En niaient le vol prompt et la lucidité.  
Un diable, à l'œil de porc, à la gueule de dogue,  
Bondissait en hurlant : « Barbare ! néologue !  
« Qui, frondant le bon goût, s'efforce d'allier  
« Le simple au figuré, le noble au familier,  
« Qui mêle chaque genre, et la fable, et l'histoire !

« Des lettres ici-bas il va perdre la gloire !  
 « Mais c'est peu : quel scandale ! il prétend attaquer  
 « La Politique même, et la veut démasquer !  
 « Elle qui nous gouverne, et dont le ministère  
 « Couronna plus d'un diable en régnant sur la terre,  
 « Fit les cœurs des tyrans où nous nous renfermons,  
 « Et qui, sous la tiare a béni des démons !  
 « L'auteur, amant du vrai, s'appelle Mimopeste.  
 « Je dénonce aux enfers un esprit si funeste,  
 « Qui, s'il offrait son drame aux regards des humains,  
 « Ruinerait notre art chez tous les souverains ;  
 « Et qui, rendant bientôt les princes philosophes... »  
 Il disait ; lorsqu'un flot d'amères apostrophes  
 Tout-à-coup assaillit l'orateur indiscret  
 Du débat littéraire éventant le secret.

Un autre diable accourt, érudit, sec, et blême,  
 Des langues de Babel sachant à fond le thème.  
 C'est lui de qui le fouet, chez nos rhéteurs ardents,  
 Imprime son latin sur le cu des pédants :  
 Sa mémoire est un puits, sa tête est sans lumières ;  
 Et de ses yeux jaunis il brûla les paupières  
 Sur de vastes feuillets, pleins de noms inconnus,  
 En ik, en uk, en ak, en ôs, en ès, en us.  
 Pour tirer du chaos de vieux hiéroglyphes,  
 Sur un livre éternel l'ont suspendu ses griffes ;  
 Et son corps de dragon, sans ailes et sans chair,  
 Durant un siècle entier ne s'en put détacher.  
 Il s'imbut de doctrine en flottant dans le vide :  
 Telle pend à sa proie une sangsue avide.

On dit que ce démon tomba chassé du ciel,

Au jour que par l'envie empoisonné de fiel,  
Son orgueil, trop jaloux, irrité des louanges  
Qu'obtint la poésie en un concert des anges,  
Proscrit son langage affranchi dans ses tours  
Des liens où languit le vulgaire discours :  
De l'Olympe il roula dans la poudre classique.  
Là, pour juste supplice épousant la Critique,  
Le solécisme obscur, le barbarisme affreux,  
Fantômes de ses nuits, troublaient son cerveau creux :  
Les verbes mal d'accord soulevaient ses scrupules ;  
Il se sentait piqué de points et de virgules ;  
Et tout style concis, vif, et riche en couleurs,  
Excitait en ses yeux de cuisantes douleurs.  
Sa race, à la fêrue, aux verges aguerrie,  
En bourdonnant essaim de mouches en furie,  
Fond, murmure au parterre ; et de longs farfadets  
Sont de la queue au bec transformés en sifflets :  
Embouchés par les vents, une harmonie aiguë  
De leurs anneaux gonflés fait vibrer l'étendue.

Cependant l'ergoteur, zoïle de l'enfer,  
Glapissait d'une voix qu'on ne put étouffer :  
« Ah ! d'un drame incorrect interrompons la suite !  
« S'il en faut condamner le fonds et la conduite,  
« Mon cornet va répandre, à perpétuité,  
« Des préceptes connus de toute antiquité.  
« Habile à déchirer, inhabile à produire,  
« J'ignore l'art de faire, et sais l'art de détruire ;  
« Et premier scribe un jour des charniers infernaux,  
« Je serai pamphlétaire, et vendrai des journaux. »

L'impuissant a parlé. Les diablesses en loges  
Admirent son crédit, effet des sots éloges :  
On veut ouïr l'oracle ; un troupeau qui le suit,  
Réclame le silence en redoublant le bruit.  
Vains efforts ! le Destin , tout-puissant, invincible,  
Avait écrit ces mots, d'un burin inflexible :  
« Curieux de juger les mystères de tout,  
« Le parterre entendra l'œuvre jusques au bout.  
« Son goût sera gâté ; mais s'il s'en rit, qu'importe !  
« Est-ce un mal que l'enfer, s'amusant de la sorte,  
« Raille la politique, en respect aux humains,  
« Petit jeu, dont je tiens les dez entre mes mains ?  
« Dieu veut des noirs esprits soulager le supplice ;  
« La pièce est commencée, il faut qu'elle finisse :  
« Mais d'horribles combats ces jeux seront mêlés.  
« Les démons n'ont jamais que des plaisirs troublés. »

Ma muse, que n'as-tu l'organe d'un Homère,  
Pour chanter ce théâtre, où le feu de la guerre  
A cent taureaux ailés, à cent dragons volants,  
L'un par l'autre assaillis, hurlants, sifflants, beuglants,  
Inspira les transports d'une ivresse exécrable !  
Oui, des cirques romains tout le peuple innombrable,  
Rugissant alentour de ses gladiateurs,  
A moins frappé le ciel d'accents provocateurs.

Du parquet jusqu'au cintre on se divise en groupe,  
L'abyme entier s'émeut : l'un, blessé sur la croupe,  
Fesse au vol un griffon, de qui l'ongle d'airain  
D'un grand âne pelé vient d'arracher le crin :  
L'autre, entamé des dents du lutin qui le serre,  
D'un puissant bras de plomb assomme sa colère.



Tels qu'on peint la Gorgone aux regards flamboyants,  
Ceux-ci lancent de l'œil mille éclairs foudroyants;  
Ceux-là dressent en coqs un crête hardie :  
Que de tristes fureurs pour une comédie !  
Par-tout, de sphère en sphère un tel choc résonna,  
Qu'il émut notre globe, et qu'il ouvrit l'Etna.

Les princes cependant se voilent dans leurs niches :  
Le débat fut si long pour de vains hémistiches,  
Que de ce choc bruyant, le diable le plus fin  
Eût méconnu la cause, oubliée à la fin.  
Mais la paix se rassied dans la foule rangée;  
On suit le fil de l'acte, et la scène est changée.

---

François-Premier languit, dans sa couche étendu;  
Sur son chevet assis veille un monstre assidu,  
Le Chagrin, qui, bouillant d'ardeur atrabilaire,  
Ote à son court sommeil le repos salulaire,  
Soulève tout son corps et par sauts et par bonds,  
Et le livre au tourment des songes vagabonds.  
Sa rigueur, comme on sait, n'épargnant pas les princes,  
N'est pas moins rude aux rois qu'aux sujets les plus minces.

### FRANÇOIS-PREMIER ET LE CHAGRIN.

#### LE CHAGRIN.

Homme, hé! ne dors plus.

#### FRANÇOIS-PREMIER.

Laisse-moi donc en paix!  
Pourquoi rouvrir mes yeux fatigués de tes traits?

LE CHAGRIN.

Ne les revois-tu pas en des rêves terribles ?

FRANÇOIS-PREMIER.

Au moment du réveil ils me sont plus horribles.  
C'est peu que ta noirceur m'ait fait sécher, maigrir ;  
Et dans le désespoir je suis prêt à mourir.  
Achève donc ! qu'au moins je dorme dans la tombe.

LE CHAGRIN.

Alors que dans mes mains une victime tombe,  
Je dévore sa chair et les jours et les nuits,  
La suçant jusqu'aux os, enfin je la détruis.  
Me fuit-on sur les mers, je m'attache au navire :  
Dans les champs, des saisons j'attriste le sourire :  
Dans les palais, je règne en lugubre appareil :  
Je fais redouter l'ombre et haïr le soleil :  
De mes premiers accès ou croit dompter la rage ;  
Mais , accrus par le temps, ils usent le courage.  
Dis-moi, fameux héros, si la force de Mars  
Vaut la ferme vertu qui résiste à mes dards ?  
Certes, la patience a droit à plus de gloire  
Qu'un belliqueux transport qui court à la victoire.

FRANÇOIS-PREMIER.

Pour triompher de toi n'ai-je pas fait assez ?

LE CHAGRIN.

De quelques mois d'efforts tes membres sont lassés,  
Et tu t'enorgueillis de tes vertus sublimes !  
Ah ! dans les rangs obscurs regarde mes victimes :  
L'une , indigente et nue au sortir du berceau,  
Traîne sa pauvreté jusqu'au lit du tombeau,  
Sans que le vil besoin, piège de l'innocence,

La contraigne à céder au poids de la souffrance :  
L'autre, en un lieu creusé sous d'affreux soupiraux,  
N'acceptera la paix que du fer des bourreaux,  
Plutôt que de trahir un honneur, que lui nie  
Le monde qui la raille, et qui la calomnie :  
L'autre, sans toit, sans pain, entend ses fils crier,  
Et vend ses jours pour eux au joug d'un maître altier.  
Homme, que te dirai-je ? Il faut te bien convaincre  
Qu'avant toi, mieux que toi, mille autres m'ont su vaincre.

FRANÇOIS-PREMIER.

Né roi, jadis vainqueur, maintenant dans les fers ;  
Nul de ceux qu'ont pressés tes maux long-temps soufferts,  
N'eut tant à regretter, à déplorer, à craindre !

LE CHAGRIN.

Toujours qui je poursuis se croit le plus à plaindre.

FRANÇOIS-PREMIER.

Mon rival, insensible à mon affliction,  
Fondé sur mon tombeau son usurpation.  
Ne l'aperçois-je pas s'asseyant sur mon trône ?

LE CHAGRIN.

Que t'importe ton rang si le jour t'abandonne.

FRANÇOIS-PREMIER.

Il flétrira mon règne en trompant mes sujets :  
J'aurai perdu mon sceptre et jusqu'à leurs regrets.  
J'entends ma propre cour applaudir ses mensonges.

LE CHAGRIN.

Eh bien ! entre au cercueil : là, finiront tes songes.

FRANÇOIS-PREMIER.

Bourbon, de ma famille ennemi factieux,

Va livrer mon royaume aux chocs séditieux.  
Par quel hideux sourire il insulte à ma cendre!

LE CHAGRIN.

Ta haine chez les morts veut-elle encor descendre?

FRANÇOIS-PREMIER.

Tous ces arcs triomphaux, à mes palmes dressés,  
Sous la main des Français s'écroulent renversés.  
Louis, qui de l'Égypte a sauvé sa mémoire,  
Revit du moins la France, et vivra dans l'histoire.  
Moi!...

LE CHAGRIN.

Si tu meurs, péris obscur en ta prison!

FRANÇOIS-PREMIER.

Ces femmes, dont ma gloire égarait la raison,  
Fières de mon amour qui les a possédées,  
Rougissent des faveurs qu'elles m'ont accordées.  
Leur amant couronné, vaincu dans un combat,  
N'est plus à leurs regards qu'un imprudent soldat.

LE CHAGRIN.

Te sied-il de songer au cœur de tes maîtresses?  
Les rides sur ton front ont gravé tes détresses.  
Ce miroir t'apprendra que mes âpres douleurs  
De ton jeune visage ont desséché les fleurs.  
Mais cède à Charles-Quint, et sors de ta misère :  
Tu reverras tes fils.

FRANÇOIS-PREMIER.

J'avilirais leur père.

LE CHAGRIN.

Tourne-toi donc vers Dieu, suprême espoir des morts,

Dont la sainte onction vient d'arroser ton corps.

FRANÇOIS-PREMIER.

Malheureux ! de sa croix la présence sacrée  
N'a pu rendre le calme à mon ame égarée.

LE CHAGRIN.

Celui de qui l'orgueil et les soucis d'un rang  
Agitent encor l'ame en un corps expirant,  
Aveugle au bord du gouffre où chaque heure l'entraîne,  
Aux avis de la mort ouvre l'oreille à peine.  
Tu n'imploras l'hostie avec solennité  
Que par soin politique et non par piété.  
Il n'est que les mourants libres du joug du monde,  
A qui l'aspect du ciel rende une paix profonde,  
Sans qu'un rite et qu'un prêtre, au moment du trépas,  
Leur rappellent un Dieu, qu'ils n'oublièrent pas.

FRANÇOIS-PREMIER.

On ouvre : on entre ici.

LE CHAGRIN.

C'est l'empereur lui-même !

Il redoute l'effet de ta faiblesse extrême ;  
Et t'a fait demander de te rendre aujourd'hui  
La visite qu'en vain tu demandas de lui.  
Maintenant qu'à tes maux sa vue est un remède,  
Alarmé de ton sort, il accourt de Tolède :  
Et ses doux traitements vont guérir mon poison ,  
De peur qu'enfin la mort n'emporte ta rançon.

FRANÇOIS-PREMIER.

L'oserai-je augurer?... le plus cruel supplice  
Est d'embrasser l'espoir s'il faut qu'il nous trahisse.

## LE CHAGRIN.

Charle et deux confidents s'approchent de ton lit.  
Ta pâleur les étonne, et lui-même en pâlit.

CHARLES-QUINT, FRANÇOIS-PREMIER,  
COURTISANS.

FRANÇOIS-PREMIER, *à soi-même.*

Son regard attentif sur ma couche s'arrête.  
Le superbe s'incline et découvre sa tête!....  
Un trouble involontaire a-t-il saisi son cœur?  
Ah! plutôt, l'hypocrite affecte la douceur.

(A Charles-Quint.)

De votre prisonnier venez voir la misère.

CHARLES-QUINT.

Non, je viens embrasser mon digne ami, mon frère!

FRANÇOIS-PREMIER.

Après tant de retards, au moins, grâces aux cieux,  
Près d'aller chez les morts je reçois vos adieux.

CHARLES-QUINT.

De mille soins pressants la triste dépendance  
D'un court trajet pour moi prolongeait la distance :  
Libre un moment, j'accours soulager vos ennuis.

FRANÇOIS-PREMIER.

Vous seul m'eussiez tiré de l'état où je suis!  
Le voulez-vous changer?

CHARLES-QUINT.

Que ne suis-je Esculape!  
Je vaincrais tout d'un coup la douleur qui vous frappe.

FRANÇOIS-PREMIER.

Ah! de votre grand cœur je connais l'amitié :  
Vous êtes généreux : votre noble pitié  
Vient rendre le repos à mon ame, à la France?

CHARLES-QUINT.

De votre corps, mon frère, apaisons la souffrance.  
L'esprit flotte incertain quand les sens sont troublés :  
Nos justes intérêts nous sont alors voilés :  
Souvent même, l'effort des organes débiles  
Rompt le fil de nos jours, tant nous sommes fragiles!  
Ne réglons rien encor : raffermissez-vous bien ;  
Et pour votre salut bornons cet entretien.  
Revenu dans Madrid, mes visites prochaines  
De mon frère chéri termineront les peines.

FRANÇOIS-PREMIER.

La mort peut m'empêcher, hélas! de vous revoir.  
Que d'un heureux traité j'emporte au moins l'espoir...

CHARLES-QUINT.

Quel discours, ô mon frère!... Ah! chassez ce présage,  
Et de votre santé vous reprendrez l'usage.  
Que j'examine encor vos lèvres et vos yeux....  
Votre force renaît : demain vous serez mieux.  
Mon frère, embrassons-nous : sommeillez plus paisible.  
Adieu!

FRANÇOIS-PREMIER.

Qu'à ce baiser votre frère est sensible!

(A soi-même.)

Il sort le scélérat, que rien ne peut toucher!  
Ses regards sur mes traits semblaient ne s'attacher  
Que pour voir si, domptant l'ennui qui me dévore,

Mon ame à ses rigueurs résisterait encore.  
Qui croirait qu'un grand prince, en effet si pervers,  
Approchât son captif sans en rompre les fers;  
Et qu'après sa visite, objet de mon attente,  
Il laissât ma faiblesse en ses doutes flottante?

UN COURTISAN, *à la suite de Charles.*

Annonçons en tous lieux par des courriers certains  
Quel charme à se revoir goûtaient ces souverains;  
Comment notre empereur, de qui la renommée  
Connaît peu la bonté sincère, accoutumée,  
A plaint son prisonnier, et calmé ses tourments;  
Et que le temps qui court est gros d'événements.

---

Ils sortent : et les jours, se succédant sans cesse,  
Autour du lit du roi passent avec vitesse.  
Ceux-ci peignent son teint d'un vermillon nouveau;  
Ceux-là chassent l'ennui qui rongait son cerveau :  
Les autres le levaient, et de sa marche lente  
Soutenaient la langueur bientôt moins chancelante;  
Ou plus réparateurs, aiguillonnant sa faim,  
Rendaient son cœur plus fort, rendaient son corps plus sain :  
Cependant en ces mots, tout remplis de tristesse,  
Au Lendemain changeant la sombre Nuit s'adresse.

## LA NUIT ET LE LENDEMAIN.

### LA NUIT.

Fantôme aux pieds ailés, perfide Lendemain,  
Pourquoi t'offrir toujours au triste cœur humain,



Et corrompant les fruits du jour et de la veille,  
Troubler l'homme en mon sein, même quand il sommeille?  
Fils de l'aube, apprends-moi par quel malin plaisir  
Tu trompes si souvent sa crainte et son desir.  
Tu n'es qu'un faux Prothée, et ta mobile image  
Se montre rarement pareille à ton visage.

## LE LENDEMAIN.

Il est vrai, comme toi je m'avance voilé;  
L'homme qui croit me voir d'un prisme est aveuglé:  
Et mon retour dément, par mille expériences,  
Des horoscopes vains toutes les presciences :  
Mais ainsi Dieu l'ordonne, et Dieu veut le punir  
De perdre le présent pour chercher l'avenir.  
Malheureux, se peint-il ma figure effrayante?  
J'arrive en l'égayant par ma face riante :  
Trop heureux, m'attend-il pour s'enivrer d'orgueil ?  
J'accours l'humilier, et suis vêtu de deuil.  
Que ne vit-il en paix sans forger des mensonges  
Qui me prêtent un masque aussi vain que tes songes !  
L'heure qui fuit l'entraîne, et, hâtant son trépas,  
L'avertit que peut-être il ne m'atteindra pas :  
Mais, toujours poursuivant ma forme imaginaire,  
L'homme est sa propre dupe, et né visionnaire.  
O nuit ! l'ignores-tu ? l'absence du soleil  
Te permet à son lit d'appeler le sommeil :  
Eh bien ! sans profiter de ta douceur paisible,  
Toi-même si propice, il te peint si terrible,  
Qu'il croit te voir ouvrir les portes du tombeau,  
Et t'escorter d'objets, monstres de son cerveau.  
Ses lampes et ses feux repoussent tes ténèbres,

Tant leurs obscurités lui paraissent funèbres !  
Tel espace où, le jour, il se voit isolé,  
Lui semble à ta faveur d'assassins tout peuplé :  
Ta lune, astre charmant, lui verse la tristesse ;  
Et les rêves, s'il dort, le tourmentent sans cesse.  
Ne m'accuse donc pas si, courant après moi,  
Son esprit inquiet l'emporte hors de soi.  
Se créer des erreurs, voilà sa destinée.

## LA NUIT.

Hélas ! c'est donc en vain qu'au bout de la journée  
Sur les yeux des mortels fatigués de travaux  
J'épanche la vertu de mes plus frais pavots !  
De l'homme vainement je répare la force,  
S'il l'épuise à courir vers ta trompeuse amorce.

## LE LENDEMAIN.

Dis-lui qu'en philosophe il m'attende sans soins,  
Qu'il se confie au ciel, et m'envisage moins.  
Aussi-bien, en son cœur, la crainte et l'espérance  
Ne produisent de moi qu'une fausse apparence :  
Je change incessamment de maintien et de traits,  
Et tel qu'on me prévît je ne reviens jamais.

François, aux premiers jours de sa mélancolie,  
Crut qu'avec moi la mort suivrait sa maladie ;  
De sa fièvre pourtant j'arrêtai la fureur :  
Bientôt j'ai dans sa chambre attiré l'empereur.  
Il redoutait le poids de son ennui funeste ;  
Bientôt de ses langueurs j'ai dissipé le reste :  
Il craignait l'abandon ; bientôt je vins encor  
Rendre à ses yeux, épris l'aimable Éléonor.  
Voici que du matin les lumières dorées

Percent de son château les vitres colorées.....

Va-t'en : je lui rendrai plus de sérénité

Que du flambeau des cieux n'en répand la clarté.

Marguerite, sa sœur, ô visite imprévue !

Belle comme l'aurore , apparaît à sa vue.





# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT SEPTIÈME.**



# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT SEPTIÈME.**

## SOMMAIRE DU SEPTIÈME CHANT.

\*\*\*\*\*

Entretien de *François-premier* et de *Marguerite* sa sœur. Conseil secret de *Charles-Quint*, qui pèse la rançon du roi dans les balances de la *Politique*, après avoir reçu les avis du monstre ailé de la diplomatie. Leçon de *Charles-Quint* à son chancelier. Réjouissance du peuple à la nouvelle de la délivrance de *François-Premier*. Assemblée des notables, où l'*Honneur* et la *Monarchie* réclament pour les droits de la Bourgogne contre l'ambassadeur de *Charles-Quint*. Intermède : fêtes de chevalerie ; tournois présidés par *François-Premier*. Dialogue entre l'*Honneur* et *Marguerite*.



---

# LA PANHYPOCRISIADÉ.

---

## CHANT SEPTIÈME.

---

FRANÇOIS-PREMIER, ET MARGUERITE.

MARGUERITE.

ENFIN je vous revois!... douce faveur des cieux !

FRANÇOIS-PREMIER.

Marguerite, c'est vous ! Marguerite en ces lieux !

MARGUERITE.

Après tant de regrets votre sœur vous embrasse !  
Du plaisir que je sens, ô Dieu ! je te rends grace.  
Mon frère est sur mon sein.

FRANÇOIS-PREMIER.

Que dites-vous ? hélas !

Votre frère, illustré par de vaillants combats,  
Fut assis avec gloire au trône de la France :  
Suis-je rien dans Madrid qu'un captif sans défense ?  
Un roi vainqueur peut-il se reconnaître en moi ?  
Vous n'avez plus de frère, et je ne suis plus roi.

MARGUERITE.

Sur le trône des lys oubliez-vous, mon frère,  
Que vous seul commandez par la voix de ma mère,

Et qu'au loin vos arrêts, par nos lèvres dictés,  
Sont dans votre royaume encor exécutés?  
Qui vous atteste mieux votre entière puissance  
Que de voir votre nom régner dans votre absence?  
De l'Europe sur vous tous les regards fixés,  
Tant de grands souverains pour vous intéressés,  
Les pleurs d'un peuple, et ceux que répand ma tendresse,  
Ce que pour vous servir tente ici ma faiblesse,  
Ne témoignent-ils pas, mieux que tous les discours,  
Que François est mon frère, et qu'il règne toujours?

FRANÇOIS-PREMIER.

Marguerite, en mes maux que ne puis-je vous croire!  
Mon sceptre m'est resté, mais j'ai perdu ma gloire;  
Et, plus éclate en vous la magnanimité,  
Plus j'ai honte à vos yeux de mon adversité.

MARGUERITE.

Un revers ne flétrit qu'alors qu'on le mérite.  
Jusques au fond du cœur connaissez Marguerite :  
Le faible d'Alençon a fui vos étendards.  
Lorsque je le revis, échappé des hasards,  
En cet indigne époux je ne pus reconnaître  
Ni les droits de son lit, ni son rang, ni mon maître;  
Hélas! et trop livrée à mon premier transport,  
Mes reproches, peut-être, ont avancé sa mort.  
Oui, si la même fuite eût sauvé votre vie,  
Vous n'auriez plus de sœur. Mais, vaincu sous Pavie,  
Vos coups ont fait payer votre chute au vainqueur;  
Et d'un prince français j'ai reconnu le cœur.

FRANÇOIS-PREMIER.

Ce cœur est bien déchu de sa fière constance :

Lassé d'une inutile et triste résistance,  
Il succombe au chagrin..... Mais, sans doute, ma sœur  
De quelque espoir nouveau m'apporte la douceur ?

MARGUERITE.

Vous êtes un héros, non un prince vulgaire ;  
Ainsi de vos malheurs je n'ai rien à vous taire :  
Ils sont au plus haut point ; Charles-Quint m'a parlé :  
Son caractère affreux s'est enfin dévoilé.

FRANÇOIS-PREMIER.

Qu'entends-je ?...

MARGUERITE.

Hélas ! pour vous la régente affligée  
De vos traités secrets m'avait seule chargée,  
Afin que l'empereur, séduit à mon aspect,  
Pour vos nobles destins gardât plus de respect.  
Il m'a reçue : en vain l'amitié fraternelle  
De sa vive éloquence appuyait tout mon zèle ;  
En vain je lui peignis l'opprobre dangereux  
Dont le pourraient souiller vos fers trop rigoureux ;  
Tour-à-tour, employant la louange et l'outrage,  
En vain j'ai su piquer son orgueil, son courage ;  
Et même, surmontant ma haine et la pudeur,  
Par l'offre de ma main j'ai tenté sa grandeur ;  
Ah ! rien n'a du cruel désarmé l'injustice.  
Non que, pour m'abuser, son galant artifice  
N'ait, à l'aide des fleurs d'un esprit gracieux,  
Coloré ses refus de motifs spécieux :  
Mais, dans ses volontés le trouvant inflexible,  
J'ai pu sonder le cœur de ce monstre insensible,

Que l'honneur généreux, et que mon peu d'attraits  
Ne détournent point d'avares intérêts ;  
Et qui, pour seul profit d'un pénible voyage,  
Me laisse dans vos bras pleurer votre esclavage.

FRANÇOIS-PREMIER.

Ma sœur, de mon destin subissons les arrêts.

MARGUERITE.

Quel courroux imprévu s'allume dans vos traits ?

FRANÇOIS-PREMIER.

Ne vous l'ai-je pas dit ?

MARGUERITE.

Calmez tant de colère.....

FRANÇOIS-PREMIER.

Non, je ne suis plus roi ! vous n'avez plus de frère.

MARGUERITE.

Que me répétez-vous, et quel transport nouveau?...

FRANÇOIS-PREMIER.

Cette infâme prison, n'est-ce pas mon tombeau ?  
Parle ; sied-il, du fond de leur demeure sombre ,  
A des morts oubliés, ensevelis dans l'ombre ,  
De gouverner en rois les états attristés ,  
Et de faire aux vivants ouïr leurs volontés ?  
Du sein de mon néant m'arroger quelque empire,  
De tous les droits humains c'est lâchement me rire.  
Parle ; subir le joug d'un tyran odieux ,  
En attendre son sort, le lire dans ses yeux ,  
Souffrir que son caprice et vous joue, et vous brave,  
Est-ce exister en roi ? Non, mais en humble esclave.  
Vil, et sans liberté, je ne suis désormais

Ni ton frère, crois-moi, ni le roi des Français.

MARGUERITE.

Est-ce qu'à la douleur votre raison succombe ?

FRANÇOIS-PREMIER.

Le Dieu qui parle aux morts, m'éclaire dans ma tombe :

Entendez le décret qu'il dicte par ma voix.

Le sceptre des Français, dépôt transmis aux rois,

Et qui de mains en mains en leur famille passe,

Quand le prince finit, vit toujours en sa race.

Que mon fils, héritier de Valois qui n'est plus,

Prenne donc ma couronne et tous ses attributs ;

Et, de mon ennemi détruisant l'espérance,

Rendant, pour le combattre, un monarque à la France,

Disons à l'univers, par le deuil de ma cour,

Que les murs de Pavie ont vu mon dernier jour.

MARGUERITE.

Ah ! que proposez-vous ?

FRANÇOIS-PREMIER.

Porte pour ma vengeance

Cet écrit que mes mains ont tracé par avance,

Titre que je ne puis confier qu'à ton sein ;

Titre qui dans mon rang élève le dauphin ;

Salutaire abandon de tous mes droits au trône.

MARGUERITE.

Sacrifice admirable, et grandeur qui m'étonne,

Qui désarme un tyran, fier de vous effrayer,

Et contraint un accord qu'il vous eût fait payer !

FRANÇOIS-PREMIER.

Ce n'est pas là, ma sœur, un piège que je dresse ;

Je mourrai dans les fers où mon vainqueur me laisse.  
Qu'à jamais oublié, ma famille.....

MARGUERITE.

Ah ! sachez

Combien de vos revers tous les cœurs sont touchés.  
Votre nom respecté passe de bouche en bouche.  
Plus de votre ennemi la vengeance est farouche,  
Plus nos dignes Français, du noble honneur épris,  
En tous leurs vœux pour vous lui marquent de mépris.  
On parle de vos fers moins que de vos blessures,  
De vos exploits nombreux plus que de vos injures ;  
L'aiguille, nuançant les plus sombres couleurs,  
Brode sur nos tissus le sujet de nos pleurs :  
Vos faits et Marignan , plus chers à la mémoire ,  
Du chant des troubadours font revivre la gloire :  
Et chaque mère, hélas ! et chaque femme, en vous  
Semble redemander son fils et son époux.

FRANÇOIS-PREMIER.

O douce expression d'un regret qui m'honore !  
O touchante pitié, te mérité-je encore ?  
Mais, ma sœur, ne dis pas qu'une affreuse pâleur  
Dément ma fermeté sous le poids du malheur ;  
Que, m'offrant à ma garde avec des yeux sans larmes,  
Mon lit, seul confident d'un roi rempli d'alarmes,  
Me voit de ma fierté me dépouiller le soir,  
Et n'être plus qu'un homme en proie au désespoir.  
Instruis mes seuls enfants par mon cruel exemple,  
Afin que nul orgueil... On rentre, on nous contemple ;  
Et l'argus qu'on renvoie en mon appartement

De ce court entretien mesure le moment.  
Adieu donc ! sur mon sort pleure au sein de ma mère :  
J'ai cessé d'être roi , je suis toujours ton frère !

---

Tout change : on aperçoit dans leur sombre atelier  
Charle , et la Politique, et son bas chancelier ;  
Leurs poids, leurs sceaux menteurs, leur bourbeuse écritoire,  
Sont les vieux instruments de ce laboratoire :  
En perroquet jaseur, en vigilant faucon ,  
S'y perche à leurs côtés le Diplomagriffon ,  
Animal aux cent yeux, aux cent becs, aux cent ailes,  
Qui mue en écoutant, et pique les nouvelles ,  
Et, suivant la saison, discret ou babillard,  
De son riche plumage éblouit le regard.

CHARLES-QUINT, LA POLITIQUE, DIPLO-  
MAGRIFFON, MERCURE-GATTINAT.

LA POLITIQUE.

Çà, monstre clairvoyant, espion de la terre,  
Viens dire à Charles-Quint ce que dit l'Angleterre.

LE DIPLOMAGRIFFON.

Elle abjure en secret ses traités avec lui :  
A François qu'il opprime elle offre son appui ;  
Et Volsay, qu'il trompa dans sa haute espérance ,  
Pousse Henri son prince à seconder la France.

LA POLITIQUE.

Que fait-on au saint-siège, où tu planes souvent ?

LE DIPLOMAGRIFFON.

Sa girouette sainte a tourné sous le vent ;

La régente Louise au pontife s'allie.  
 Hérétique et zélé, tout se réconcilie;  
 Et du seul Charles-Quint, dans chaque nation,  
 On accuse l'audace et l'usurpation.  
 Invisible, et volant de Madrid à Venise,  
 De l'Éridan au Rhin, du Tibre à la Tamise,  
 J'ai tout vu; croyez-moi, l'orage se grossit;  
 Et.....

LA POLITIQUE.

Que regardes-tu? qui suspend ton récit?

LE DIPLOMAGRIFFON.

J'aperçois Marguerite, héroïque amazone,  
 De votre prisonnier emportant la couronne.  
 Son coursier, qui des monts franchit les hauts sommets,  
 Déjà touche aux confins de l'empire français.

CHARLES-QUINT.

O rapport trop tardif! ô perfide entrevue!...  
 Quoi? malgré tes cent yeux on a trompé ta vue!

LA POLITIQUE.

Que ne l'arrêtiez-vous, malgré le droit des gens?

LE DIPLOMAGRIFFON.

L'ordre en était parti.

CHARLES-QUINT.

Ne pardons plus de temps;  
 Vole la cajoler de-là les Pyrénées.  
 Toi, Politique, enfin pesons nos destinées;  
 Et puisqu'il faut tirer François de sa prison,  
 Prends soudain ta balance, et compte sa rançon.

LA POLITIQUE.

Pose dans ce bassin la valeur du monarque :



Mets dans l'autre ce poids.

CHARLES-QUINT.

Et quelle en est la marque?

LA POLITIQUE.

Naple.

CHARLES-QUINT.

Il ne suffit pas, et son titre léger

Sous des princes divers est sujet à changer.

Quel autre poids en sus nous convient-il de prendre?

LA POLITIQUE.

Rachat du vasselage en tes cités de Flandre.

CHARLES-QUINT.

Les vassaux tels que moi n'ont plus de suzerain.

Passons : quel poids nouveau dépose ici ta main?

LA POLITIQUE.

Le duché de Milan, objet de ta querelle.

CHARLES-QUINT.

Sforce n'en peut long-temps garder la citadelle :

Nous l'en dépouillerons ; à quoi bon l'acheter?

Son titre est d'un haut prix, mais trop à contester.

Accrois donc cette masse.

LA POLITIQUE.

Allons, nulle vergogne.

Celui-ci.....

CHARLES-QUINT.

Quel est-il?

LA POLITIQUE.

Le duché de Bourgogne.

CHARLES-QUINT.

Mets.

LA POLITIQUE.

Ah! le roi vaut moins: ce poids l'a soulevé.  
 Romps ses fers, si de lui ce pacte est approuvé :  
 Mais de sa foi jurée il faut peser les gages.  
 Prends ses plus grands guerriers ou ses fils en ôtages;  
 Et réclame de plus l'hymen d'Éléonor.

CHARLES-QUINT.

Que valent ses enfants?

LA POLITIQUE.

Deux millions en or.

CHARLES-QUINT.

S'il offre douze preux, vaudront-ils ces deux princes?

LA POLITIQUE.

Pèse, pèse les pleurs, le sang de ses provinces,  
 Que leur perte à ton gré ferait couler soudain.

CHARLES-QUINT.

Bon! scellons ce marché.

MERCURE-GATTINAT.

Mon noble souverain,  
 J'ai peur que de faux poids la Politique n'use.  
 Souffrez qu'à ces traités votre sceau se refuse.

CHARLES-QUINT, *sévèrement*.

Eh bien, rendez-le moi.

MERCURE-GATTINAT, *à soi-même*.

Dieu! quelle est ma terreur!  
 J'ai d'un scrupule sot offensé l'empereur!  
 A quoi bon lui prouver quelque délicatesse?  
 Que servent les conseils? La droiture le blesse.  
 Mes entrailles, mon cœur, et tous mes sens émus,  
 Déjà....

CHARLES-QUINT, *en souriant.*

Reprends les sceaux; mais ne raisonne plus.

LA POLITIQUE.

Excellente leçon! par là tu le consternes,  
Et changes en muets ces agents subalternes.  
Il faut que ses pareils, en brutes agissants,  
Feignent d'être aveuglés, rampent obéissants.  
Car, si tu contestais, la raison importune  
Peut-être sentirait que ton ame est commune,  
Et qu'en lâche caprice, en orgueilleuse erreur,  
Aux plus petites gens s'égale un empereur.  
Maintiens donc l'appareil de ta majesté fausse:  
Tu ne leur parais grand que parce qu'il te hausse.

CHARLES-QUINT.

Oui, tout doit être en nous faux mystère et replis.  
Allons briser les fers du monarque des lys.  
Ouvre tes magasins: revêts tes mascarades:  
Joie et farces de cour, perfides embrassades,  
Paix feintes, au-dehors se colorant de fard,  
Jeux et ris simulés et plâtrés avec art,  
Accourez! Prends, Hymen, une torche enflammée!  
Brillez, feux d'artifice! emportez en fumée  
De nos divisions les sanglants résultats,  
Et que tout chante et danse en nos heureux états!  
C'est ainsi qu'en vapeurs s'exhalent les tempêtes:  
Les guerres ne sont rien qu'un prélude à nos fêtes.

---

Sur les bords où François a reçu la clarté,  
L'urne de la Charente arrose une cité,

Qui retentit au bruit d'une fête publique :  
 Là, ne circule pas un concours magnifique,  
 Mais un bon peuple, ému du retour de son roi,  
 Et sautant de plaisir, sans trop savoir pourquoi.

Des seuls peintres flamands les riantes magies  
 Du lustre des couleurs relèvent ces orgies,  
 Et charment, à l'éclat de rayons purs et vrais,  
 L'œil le plus dédaigneux de leurs naïfs portraits.  
 Van-Hostade, et Téniers, en grotesques images,  
 Animeraient la joie échauffant les visages,  
 Le seuil des cabarets couronné de lauriers,  
 Le tambourin pressant la Danse aux pas grossiers,  
 Les claques et les ris des fécondes commères,  
 Les baisers hasardeux rendant les filles mères,  
 Les Entelles du port, les Darès villageois,  
 Lutteurs, qui d'une meute excitent les abois,  
 Par le jus de Cognac leur face réjouie,  
 Leurs combats égayés, et leur vue éblouie,  
 Les guirlandes aux murs tapissés en dehors,  
 Et les chasses des saints découvrant leurs trésors.

Là, mettant dans un broc sa raison à l'épreuve,  
 Près d'un sonneur ivrogne un artilleur s'abreuve.

### L'ARTILLEUR ET LE SONNEUR.

L'ARTILLEUR.

Au bon retour du roi ! je l'ai bien canonné.

LE SONNEUR.

Au bon retour du roi ! moi, je l'ai bien sonné.

L'ARTILLEUR.

Vos joyeux carillons, au milieu de la nue,

Semblent du Dieu du ciel chômer la bien-venue.

LE SONNEUR.

Nos cloches ont tinté pour Dieu seul autrefois;  
Ensuite pour les saints; maintenant pour les rois :  
Aussi, dit le Curé, l'Église dégénère.

L'ARTILLEUR.

Entends sur le rempart gronder notre tonnerre :  
Jadis il ne rendait honneur qu'au Souverain.  
En tous lieux aujourd'hui nous promenons son train,  
Et brûlons aux moineaux une poudre inutile  
Pour le moindre faquin, gouverneur d'une ville.

LE SONNEUR.

Mieux vaut de coups en l'air produire un vain fracas,  
Que de carillonner de lugubres trépas.  
Le canon et la cloche ont ce rapport ensemble  
Qu'à leur bruit, tour-à-tour, on s'égale, ou l'on tremble.

L'ARTILLEUR.

Ce jour par l'un et l'autre a droit d'être fêté.  
Vive notre héros!... un coup à sa santé!

LE SONNEUR.

Buvons!... on va bientôt nous soulager des tailles.

L'ARTILLEUR.

Buvons!... nous n'aurons plus qu'à plumer des volailles.

LE SONNEUR.

Blé, vin, chair, et poisson, se donneront pour rien.

L'ARTILLEUR.

† Tout allait mal; le roi fera tout aller bien.

LE SONNEUR.

Pintons en son honneur!

L'ARTILLEUR.

Verse, mon camarade!

LE SONNEUR.

Trinquons pour ce grand prince!

L'ARTILLEUR.

Encore une rasade!

LE SONNEUR.

Encor! Jamais, mordieu, je ne l'ai tant chéri!

L'ARTILLEUR.

Encor! Jamais mon cœur ne fut plus attendri!

LE SONNEUR.

Au diantre les lourdauds qui me brisent mon verre...  
Quel vacarme!

L'ARTILLEUR.

Arrêtez!... Ils m'ont roulé par terre.

LA FOULE DES HABITANTS.

Gare! gare! — C'est lui! — De ce côté... — Par-là...  
C'est lui qui passe! — Eh non. — Oui. — Le roi! — Le voilà!  
Rangez-vous! place! place! — Holà! ciel! — Je rends l'ame.  
Au voleur!.. — Insolent, respectez une femme..!  
— On m'étouffe!.. — Poussons! enfonçons!.. — Je le voi!  
Vivat! — Je suis rompu, mais j'ai bien vu le roi.  
— Moi, j'en étais tout proche. — Et moi, je puis vous dire  
Qu'il a toutes ses dents; car nous l'avons fait rire.  
— Moi, j'ai donné, reçu mille coups tour-à-tour....  
— Moi, je suis tout en sang... — Vivat! ô le beau jour!

---

Tout l'Enfer reconnut dans cette populace  
Se faisant échine autour d'un roi, qui passe,  
Même instinct qu'à la cour où de cuisants regrets  
Font payer cher l'orgueil de l'avoir vu de près,

Du théâtre mouvant les ressorts admirables  
Composent un conseil d'automates notables :  
François, avec les Pairs, assis dans sa grandeur,  
Du puissant Charles-Quint reçoit l'ambassadeur.  
L'Honneur, génie heureux qui sur la France veille,  
Au roi, qu'il raffermir, soudain parle à l'oreille.

FRANÇOIS-PREMIER, L'HONNEUR, LA  
MONARCHIE, LES GRANDS, LES DÉ-  
PUTÉS DE BOURGOGNE, LANNOY,  
SUITE DE L'AMBASSADEUR.

L'HONNEUR, *au roi.*

Te voilà de retour ; et ma seule vertu  
A dompté le chagrin qui t'aurait abattu.  
N'avais-je pas prédit que l'Honneur héroïque  
Saurait dans ses calculs tromper la Politique ?  
Et la priver des fruits qu'elle a cru retirer  
Du traité que son joug te força de jurer ?  
Je crains pourtant qu'un jour des bouches indiscrettes  
N'accusent de ton cœur les faiblesses secrètes ;  
Charge donc les États de dégager ta foi.  
La Monarchie à tous va répondre pour toi ;  
Et le Nonce romain, si sa voix le réclame,  
De tes serments forcés délivrera ton âme.

(A l'ambassadeur.)

Vous, Lannoy, j'interroge en secret votre sein :  
 Quel pacte lie un homme avec un assassin,  
 Quand le fer meurtrier, qui sur sa gorge brille,  
 En obtient l'abandon des biens de sa famille?  
 L'espoir de votre maître est un folle erreur.

LANNON, à François-Premier.

Sire, avant de parler au nom de l'Empereur,  
 Souffrez qu'en votre cour vos vertus magnanimes  
 Reçoivent de Lannoy les tributs légitimes,  
 Et qu'un soldat, admis devant François-Premier,  
 En ce grand roi, d'abord, salue un grand guerrier.  
 Mes yeux ont vu de près votre illustre constance;  
 Et j'en dois hautement témoignage à la France.  
 Maintenant à mon prince il me faut obéir.  
 Deux nobles souverains ne sauraient se haïr;  
 Et j'accours aujourd'hui rendre plus solennelle  
 Leur paix qui fut troublée, et doit être éternelle.  
 Comblez donc tous nos vœux : hâtez-vous de signer  
 Les traités consentis qui la feront régner;  
 Et l'Univers, plus calme en toutes ses provinces,  
 Bénira le pouvoir de deux augustes princes  
 Qui, vaillants, généreux, adorés des humains,  
 Toujours de l'équité suivirent les chemins.

LA MONARCHIE.

Sire, au nom des États convoqués vers la Saône,  
 Laissez-moi réclamer l'intégrité du trône.  
 Je joins, dès le temps des neveux de Clovis,  
 Le sceptre bourguignon au faisceau de mes lis :  
 Dès-lors il m'appartint : d'un bien héréditaire



Vous êtes possesseur moins que dépositaire :  
Est-ce à vous de le vendre ? Ah ! je lie à jamais  
Les sujets à leur prince, et le prince aux sujets.  
Sans leur commun aveu, mon pacte indestructible  
Oppose à vos serments un obstacle invincible ;  
Et la France, appuyant la Bourgogne et ses droits,  
Ne sert en vous qu'un maître esclave de mes lois.

## FRANÇOIS-PREMIER.

Au ciel plus qu'à moi-même elle a lieu de se plaindre  
Si je blesse un devoir que je gémis d'enfreindre.  
Un serment, commandé par la nécessité,  
M'arrache la Bourgogne ou bien la liberté ;  
Et, si je ne la cède, il faut qu'à ma parole,  
Retourné dans Madrid, moi-même je m'immole.  
Mes généreux sujets doivent donc acquitter  
Le triste engagement qu'on m'a fait contracter :  
Et, sous leur nouveau prince, en des temps plus tranquilles,  
Thémis protégera tous les droits de leurs villes.

## LA MONARCHIE.

Quoi ! nos engagements n'ont-ils pas devancé  
Le serment qu'à Madrid vous avez prononcé ?  
S'il est une promesse inviolable et sainte,  
C'est celle qu'autrefois je reçus, sans contrainte,  
Aux autels où sur vous la divine onction  
Dans vos mains consacra ma domination.  
Pouvez-vous, séparant votre intérêt du nôtre,  
Détruire, parjurer ce serment pour un autre,  
Avilir votre foi par ces renversements,  
Et de mes libertés sapper les fondements ?  
La France, de ses biens, de son honneur jalouse,

La France aime ses rois; la France est leur épouse;  
Non pour voir déchirer ses membres en lambeaux,  
Et sans pudeur passer à des maîtres nouveaux :  
Mais pour être toujours noblement protégée,  
Toute au juste héritier, et jamais partagée.  
Si vous trompez sa foi, si vous abandonnez  
Les fils que vers la Saône elle vous a donnés,  
Je cesserai dès-lors de mettre en ma balance  
Tout ce qu'ils doivent rendre à mon obéissance :  
Affranchis de mon joug, méconnaissant la voix  
D'un monarque étranger que n'a point fait leur choix,  
Au mépris du devoir laissés par vous sans maître,  
Libres au même instant, ils pourront toujours l'être.  
Ma loi, qui les soumit à votre autorité,  
Veut du père aux enfants même fidélité.

## FRANÇOIS-PREMIER.

Lannoy, vous entendez avec quelle noblesse  
La Bourgogne constante à son maître s'adresse :  
Et vous êtes témoin qu'il ne m'est pas permis  
De trahir des sujets que leur choix m'a soumis.  
Sur les bords où s'accrut ma tige souveraine,  
Plus que je ne suis roi, la Monarchie est reine :  
Votre Empereur lui-même aurait bien du prévoir  
Qu'il engageait ma foi, par de là mon pouvoir.  
De sa rigueur aveugle, hélas ! telle est la suite.  
Que cet exemple serve à régler sa conduite :  
Qu'il suive en son bonheur des conseils généreux,  
Et respecte du moins ses rivaux malheureux.  
Je ne le cèle point; j'éprouvé quelque joie  
Du secours imprévu qu'un Dieu vengeur m'envoie.

L'amour de ce royaume à mon sceptre attaché  
Me donne un gage heureux dont mon cœur est touché.  
Est-ce à moi de punir d'une guerre cruelle  
Une rébellion qui m'atteste son zèle?  
Livrerai-je un État, de qui je suis aimé,  
Aux fers d'un souverain qui m'a tant opprimé?  
Comment de Charles-Quint leur vanter la clémence?  
Lui, dont l'inimitié, poussée à la démence,  
Traita leur prince, aux yeux de l'univers entier,  
Non comme un roi chrétien, mais en vil prisonnier!  
Lui, qui retient encor mes deux fils en otages!  
Lui, qui, dans une barque entraînant ces chers gages,  
Défendit qu'en passant tout proche de mes yeux  
Un baiser de leur père adoucît leurs adieux!  
Voilà, voilà les fruits de sa cruauté vaine.  
Tout le fuit : tout évite et redoute sa chaîne.  
La Saône et ses enfants ont trop d'effroi de lui :  
Tous les chefs de l'Europe, alliés aujourd'hui,  
Prétendent arrêter l'Autriche impérieuse  
Dont s'emporte sans frein l'audace ambitieuse,  
Et s'unissent pour rendre à l'Italie en paix  
Un maître qui tous deux nous en chasse à jamais.  
Dites à l'Empereur d'entrer en cette ligue,  
Barrière à tout orgueil, obstacle à toute brigue :  
Mais s'il veut mon secours pour de justes exploits,  
Je suis prêt : qu'au croissant il oppose la croix ;  
Et qu'enfin Soliman, qui nous menace encore,  
Aille au fond des rochers rugir loin du Bosphore.  
Ces belliqueux projets sont seuls dignes de nous.  
Allez donc, et vers lui chargé de soins plus doux,

Dites-lui qu'à sa sœur ma main reste donnée,  
Et que Paris l'attend pour fêter l'hyménée.

---

Il dit : le grand conseil se tait avec respect :  
Il sort ; La cour le suit ; et tout change d'aspect.

Le spectacle infernal, sans règle dramatique,  
De tout un long sujet compose un acte unique ;  
Et la pièce, qu'ici notre art suspend cinq fois,  
Là-bas, va d'un seul jet : autres lieux, autres lois.  
Que d'arrêts érudits, que de justes remarques  
Cet abus coûterait à nos grands Aristarques !  
Et qu'il me semble heureux qu'évitant le boubier,  
Parmi nous chaque auteur marche en bon routinier !  
En vain répondrait-on qu'un intermède utile  
Coupe le dialogue et rompt l'ennui du style,  
Et prêtant à la scène un lustre merveilleux,  
Quand l'esprit se fatigue amuse encor les yeux ;  
Cet acte sans repos, trop fécond assemblage,  
Leur paraîtrait folie : ils ont le goût si sage !  
A peine seulement voudront-ils écouter  
Le récit des tournois que tu vas leur chanter,  
Ma muse : trace donc, pour des gens sans lecture,  
A juger par leur sens instruits par la nature,  
L'enceinte où les Démons, vieux amis du chaos,  
Se complurent à voir jouter mille héros.

Dans le sein de Paris, les tambours et les flûtes,  
Appellent tous les preux à de brillantes luttes :  
Les murs sont revêtus de tapis éclatants,

De festons enlacés, et de drapeaux flottants :  
De guirlandes par-tout les fenêtres ornées,  
De chêne, de laurier, les portes couronnées,  
Le concours enjoué des peuples curieux,  
Tant de seigneurs si fiers de passer sous leurs yeux,  
Des groupes de beautés, ceintes de pierreries,  
Décorant les balcons des vastes galeries,  
Et semant les chemins de rubans et de lis  
Jetés aux palefrois des vaillants Amadis :  
Et là, de mains en mains des corbeilles errantes  
Qui jonchent le pavé de feuilles odorantes;  
Tout annonce aux petits que, pour les éblouir,  
Les grands daignent paraître, et vont les réjouir.

On admire l'éclat dont ce beau jour décore  
La sœur de Charles-Quint, la tendre Éléonore,  
Qui de François-Premier adoucit la prison ;  
Et qui, par un hymen allégeant sa rançon,  
Conduite dans un lit à ses feux redevable,  
Ne trouva pas, dit-on, le monarque insolvable.

Sur de riches brocards siègent à ses côtés  
De son nouvel époux les enfants rachetés :  
La maîtresse du roi, D'Heilly, sur son visage  
D'un lendemain de noce aperçoit tout l'outrage,  
Et d'un crédit rival méditant le malheur,  
De la publique joie elle fait sa douleur :  
Son œil à son héros jette dans cette lice  
Un regard, souriant d'amoureuse malice ;  
Et cache le dépit d'un secret déshonneur,  
Qui ferait fuir sa cour, fidèle au seul bonheur.

Ceux que de plaire au maître un soin jaloux tourmente,

N'osant trop encenser l'épouse ni l'amante,  
Tournent tous leurs respects vers l'auguste appareil  
Du roi, leur grave centre, et leur brillant soleil.

Déjà le clairon sonne; un feu roulant pétille :  
Les rangs des escadrons opposés en quadrille  
Sous la barrière encore attendent les signaux  
Tout près d'ouvrir l'arène, à la voix des hérauts.

Roi d'armes en ce jour, Montmorenci commande :  
Des chevaliers français nulle tige plus grande  
N'a de l'honneur des preux si haut porté l'essor;  
Bovine la vit croître, et Marignan encor :  
Sa gloire l'annonçait mieux que les arquebuses,  
Qui saluaient les noms des bannières confuses,  
Dont le dénombrement fatiguerait cent voix  
Jalouses d'imiter les Muses d'autrefois,  
Et d'user doctement toute leur énergie  
A s'enfler d'un orgueil de généalogie.  
Eh! qu'importe aux splendeurs de l'effet théâtral  
Quels sont ces cavaliers, champions de métal,  
A qui leurs gantelets, et leur cuirasse énorme,  
Leurs brassards, leur visière, ôtent l'humaine forme;  
Armes, dont l'attirail appesantit leur corps  
Non moins que leur esprit si rude en ses ressorts;  
Que dis-je? leur esprit! créatures grossières,  
Ils ont l'instinct brutal des bêtes carnassières :  
Tels sont pourtant ces chefs des nobles carrousel,  
Par les dames fêtés, chantés des ménestrels;  
Lutteurs bien au-dessous de l'élite héroïque  
Qui traversait jadis la poussière olympique,

Combattants demi-nus qui, debout sur des chars,  
Laissaient lire en leurs traits leurs belliqueux hasards;  
Et livraient à-la-fois, sous la voûte céleste,  
Leurs fronts aux traits du jour, leur sein aux coups du ceste.  
Dames et Troubadours ne les ont pas connus;  
Hélas! ils n'ont charmé qu'Homère et que Vénus.

Tous les Juges du camp lèvent leurs caducées.  
Les mannequins de fer courent, têtes baissées;  
La pique sur la pique, et l'écu sur l'écu,  
Chaque géant renverse un géant sur le cu.  
Un affreux cliquetis, musique des batailles,  
Fait voler en éclats armets, cottes, et mailles,  
Heaumes, hauberts, cuissards, panaches et cimiers....  
Que d'exploits pour un chancre, aimant les faits guerriers,  
Et qui du fer, de l'or, des arçons, et des selles,  
Saurait en vers brillants tirer mille étincelles!  
Oh! que ma muse a tort de prendre un ton moqueur  
Dès qu'un grave sujet ne dit rien à son cœur!

Cependant, en ce choc d'armures si pesantes,  
Se heurtent les amants de Princesses galantes;  
Et, sous le dur acier, les amours éperdus  
S'alarment des efforts de leurs membres tendus,  
Frémissant que la dague ou l'épieu qui les touche  
Ne mutile un Hercule, athlète de leur couche.

L'illustre Marguerite, aimable sœur du roi,  
Chroniqueuse de cour, se rit de leur effroi :  
Chaste, mais se créant mille folles peintures  
Des preux dont sa gaîté traça les aventures,  
Elle juge, aux grands coups des émules d'Artus,

Les regrets de leur dame, et leurs fermes vertus.

La foule, à contenir en tout temps mal aisée,  
Poursuit l'un de louange et l'autre de risée :  
Sur les fiers concurrents un étendard s'abat ;  
Et les monstres d'airain suspendent leur combat.

La lice est transformée en un salon magique :  
La Danse y renouvelle un cercle magnifique  
D'illettrés paladins, galants avec roideur,  
Du bout de leur épée appuyant leur grandeur,  
Annonçant par leur chiffre et leurs devises fades  
Moins des cœurs amoureux que des cerveaux malades,  
Et, des belles du siècle, éprises de romans,  
Nommés les Ferragus et les fiers Agramants.  
Leur esprit n'exaltait en gothique langage  
Que myrtes, nœuds d'amour, tendres fers et servage ;  
Et tous les faux respects de ces vassaux altiers,  
Aux femmes déguisaient des mœurs de muletiers.

Mais tandis qu'un Renaud, couronné dans ces joûtes,  
Est baisé d'une Armide, et rebaisé de toutes ;  
Et des mains de la reine, ô précieux trésor !  
Reçoit un casque, un glaive, et des éperons d'or ,  
L'Honneur, le franc Honneur s'adresse à Marguerite,  
Qui, nouvelle Pallas, était sa favorite.

## L'HONNEUR, ET MARGUERITE.

### L'HONNEUR.

Qui me reconnaîtrait en d'insensés tournois  
Où l'on m'a travesti sous un pesant harnois ?  
Les dehors belliqueux dont cet âge me pare  
N'étaient en mon nom qu'un appareil barbare ;



Et vous riez de voir tant de palmes coëffer  
Un Rodomont sans cœur s'il n'est bardé de fer,  
Et si toujours ses mains, dans l'escrime exercées,  
N'ont pas contre la mort rassuré ses pensées.

## MARGUERITE.

Noble Honneur, il est vrai ; ce siècle fanfaron  
Affermit sous l'acier plus d'un homme poltron :  
Ton maintien est singé par la chevalerie,  
Comme le tendre amour par la galanterie.  
Mais nous aimons mieux voir nos polis écuyers  
Triompher en ces jeux sur de prompts destriers,  
Que d'affliger notre œil aux combats téméraires  
Où s'égorgent les preux et leurs auxiliaires,  
Et qui placent un brave, appelé par ta voix,  
Entre l'affront du blâme et le mépris des lois.

## L'HONNEUR.

Non, l'Honneur, l'Honneur vrai, compagnon du courage,  
Ne veut pas qu'on s'immoie au soupçon d'un outrage,  
Ni que des alliés, partenaires fougueux,  
Quand se battent deux fous, se battent avec eux,  
Ni que pour toute femme, ou laide, ou vieille, ou naine,  
On coure en un champ-clos rompre une lance vaine :  
Mais il veut que toujours on serve avec ardeur  
L'intérêt de l'état, l'amitié, la pudeur,  
La douce liberté, de tout grand cœur chérie,  
Les lois, appui du peuple, et sur-tout la patrie.  
Tous vils gladiateurs, tous lâches assassins,  
Devant lui sont au rang des adroits spadassins ;  
Et subir un pardon, oublier une offense,  
Part de plus de vertu qu'un vaillant coup de lance.

MARGUERITE.

Tu n'approuves donc pas les aveugles duels  
Allant de jour en jour décocher leurs cartels ?

L'HONNEUR.

Si peu, que j'abandonne aux railleurs de la terre  
Les défis que se font l'empereur et ton frère,  
Et ces graves conseils jugeant leurs démentis.....

MARGUERITE.

Chut ! dans le souvenir ces bruits sont amortis ;  
Des traités de Madrid efface au moins l'histoire :  
Arrachons cette page, Honneur, pour notre gloire !

---

Elle dit ; tout s'éclipse : aux fêtes de la cour  
Succède une autre scène, en un autre séjour.

---

# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT HUITIÈME.**

## SOMMAIRE DU HUITIÈME CHANT.

\*\*\*\*\*

La scène est transportée au Vatican : dialogue du peintre *Michel-Ange* et de l'*Hypocrisie*. Retraite de *Luther* chez l'électeur de Saxe ; sa querelle avec le *Diable* ; son entrevue et son souper avec *Catherine-Bore*, nonne qu'il avait séduite et épousée. Entretien des deux interlocuteurs avec l'*Hérésie* leur fille. Monologue de *Catherine-Bore*. Siège de *Rome* par le connétable de *Bourbon* et les Luthériens. La mort frappe le transfuge sur les murs de *Rome*. Lamentations de la ville en proie aux assiégeants victorieux.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

.....

## CHANT HUITIÈME.

---

Un palais se découvre, où règnent en idoles  
Ceux qui d'une humble foi nous prêchent les paroles;  
Temple du souverain des temples des chrétiens,  
Sacrés murs, enrichis par les arts des païens,  
D'où la France amena sur le char de la guerre  
Le superbe Apollon, seul dieu du Belvédère,  
Et cet Antinoüs, dont les contours si beaux  
Changeaient en Adriens les zélés cardinaux;  
Le Vatican enfin, orgueil de cette ville,  
Qui, jadis en Brutus, en Cicérons fertile,  
L'est en prédicateurs, en abbés avilis,  
Qui, moins faits pour la toge, endossent des surplis.  
Là, du simple et du grand cherchant l'heureux mélange,  
Errait l'infatigable et docte Michel-Ange;  
Peintre et sculpteur fameux, dont les travaux divers  
Ont rempli de son nom le moderne univers.

L'Hypocrisie alors, monstre ecclésiastique,  
L'aborde sous l'habit du fervent Dominique.

## L'HYPOCRISIE, ET MICHEL-ANGE.

L'HYPOCRISIE.

Michel-Ange, salut !

MICHEL-ANGE.

Salut, mon frère en Dieu !...

Non, je te reconnais, patronne de ce lieu.  
Un peintre est un argus, et rien ne nous échappe :  
Revêts donc la cuirasse, ou la robe, ou la chape,  
En vain, Hypocrisie, à mes yeux pénétrants  
Veux-tu donner le change ainsi qu'aux ignorants ;  
Je te vois mêmes traits sous diverses étoffes.  
La pourpre, le manteau des rois, des philosophes,  
Au temps des Phidias dérobaient tes contours ;  
Le lin sacerdotal te déguise en nos jours :  
Mais notre œil sait juger comment tu te varies,  
Et, pour saisir le nu, lève les draperies.

L'HYPOCRISIE.

Aussi n'est-ce pas toi que je veux abuser,  
Grand homme, que les arts ont su diviniser,  
Dont l'esprit, rayonnant d'une vive lumière,  
Pénètre au sein profond de la Nature entière,  
Notre imposture même a de secrets rapports :  
Nous colorons tous deux mille trompeurs dehors ;  
Et des chastes martyrs les ressemblances peintes  
Frappent autant les cœurs que mes chastetés feintes.  
Les saints en tes portraits revivent pour toujours :  
Tu mens par tes pinceaux, et moi par mes discours.  
Ainsi, toujours chéris des princes et des prêtres ,

Nos services du monde ont secondé les maîtres :

MICHEL-ANGE.

Ne nous comparons pas : les pinceaux innocents  
De prestiges heureux n'abusent que les sens.  
Le paradis du Christ, et l'olympé des fables  
M'offrent des fictions que je rends vraisemblables ;  
Et mon art avertit la contemplation  
De l'erreur qui la jette en son illusion :  
Mais toi, qui ne feins rien que pour tromper les ames,  
Tu venges sans pitié par le fer et les flammes,  
De tes fausses vertus les dehors figurés,  
Mensonges dangereux que tu ne rends sacrés.  
Que ne t'ai-je tracée, à l'exemple du Dante,  
De plomb doré vêtue, et gravement rampante !  
Par-là j'eusse fait voir aux petits comme aux grands,  
Qu'un vrai peintre à regret vend sa toile aux tyrans,  
Que souvent il gémit, quand l'aveugle fortune,  
Opposant à sa gloire une entrave importune,  
Le force à consacrer, par d'immenses travaux,  
Les rêves d'un apôtre et des siècles dévots,  
Et l'excite à chercher l'espace imaginaire  
D'un Enfer ténébreux, et d'un triste Calvaire.

L'HYPOCRISIE.

Tu dois t'en applaudir ; c'est là que j'ai trouvé  
Pour payer tes beaux arts un trésor réservé :  
L'Église en cette source a puisé ses dépenses ;  
Et du fond des enfers tirant ses indulgences,  
Je les vends de ma main au péché pénitent :  
Leur prix fait sa richesse, et t'enrichit d'autant.  
Mais apprends aujourd'hui l'embarras où nous sommes ;

Luther, fléau du pape, ose instruire les hommes,  
Et nos rémissions, qui s'achetaient si bien,  
En ces temps endurcis ne nous valent plus rien.  
Déjà le saint trafic allait le mieux du monde :  
Aux plus infames lieux où je faisais ma ronde,  
Trouvais-je un libertin fourvoyé dans la chair ;  
« Ah ! disais-je en pleurant, tu te damnes, mon cher.  
« Du brasier éternel ainsi donc tu te joues  
« Sur ce sein, sur ce dos, et sur ces belles joues !...  
« — Hélas ! répondait-il, père dominicain,  
« L'enfer est bien douteux, et le plaisir certain :  
« Près de ce tendre objet mon corps est sur la braise.  
« — Eh bien, paie un pardon, et prends-en à ton aise.  
« — Quoi ! par-là, disait-il, le péché m'est permis ?  
« Payons tous deux, ma sœur ; vite, qu'il soit remis. »  
Parlais-je au cabaret à quelque ivrogne indigne :  
« Du Seigneur, lui disais-je arrosez donc la vigne,  
« Puisqu'ainsi, dans le vin aimant à vous noyer,  
« Votre langue en priant ne peut que bégayer. »  
Visitais-je les cours, où les mœurs sont les mêmes ;  
Des dévotes levant les scrupules extrêmes,  
La grace des pardons disposait largement  
Leur faible conscience à tout événement.  
Un grand s'escrimait-il, encor chaud du carnage,  
Aux combats de la table et du concubinage ;  
Ruinaient-il l'état au gré de ses valets :  
« Mon frère, lui disais-je, au moins dormez en paix ;  
« Acquérez pour le ciel des passe-ports sans nombre. »  
De là, dans nos couvents je retournais, à l'ombre,  
Essayer les hasards des cartes et des dés,



Et jouer mes pardons, si bien achalandés !  
Mais des faveurs du ciel l'abondance est tarie.  
Habile homme, aide-moi de ta haute industrie :  
Pierre te confia la clé du firmament ;  
Tu pressentis le jour du dernier jugement ,  
Tu nous réulas les archanges célèbres ,  
L'empire des clartés, l'abyme des ténèbres ;  
Toi donc, qui des enfers imprimas la terreur ,  
Des superstitions renouvelle l'horreur :  
Épouvante nos yeux des maux du purgatoire.

MICHEL-ANGE.

Ce lieu, dont on se forme une image si noire,  
Ce passage de l'ame aux cieux pour elle ouverts ,  
Apprends que c'est la vie et ce triste univers.

Fixe ton regard louche, et que ton œil s'épure ;  
Emprunte mes rayons, contemple la nature ,  
Et perce, en nouveau lynx, aidé de mes clartés ,  
Les enceintes, les murs de toutes les cités.

Aperçois-tu dans l'ombre un homme qui se traîne,  
Sans fers, comme accablé de la plus lourde chaîne,  
Croupissant dans la fange, et d'insectes rongé ?

L'HYPOCRISIE.

Quel est-il !

MICHEL-ANGE.

Un oisif, de soi-même chargé ;  
Et qui jamais vers Dieu ne levera sa face,  
Que son ame n'échappe à sa terrestre masse.  
Innocent envers tous, mais coupable envers lui ,  
Sa peine est la misère, et la honte, et l'ennui.

## L'HYPOCRISIE.

Dans mes cloîtres ainsi s'engourdit plus d'un moine,  
Propre à manger du gland en compagnon d'Antoine.

## MICHEL-ANGE.

Cet homme aux larges reins, au ventre monstrueux,  
Son col paraît gonflé d'un sang impétueux ;  
Sa face luit de pourpre, et son souffle est un râle :  
Juge de sa souffrance aux soupirs qu'il exhale.

## L'HYPOCRISIE.

Ainsi de leurs festins sortent les gros prélats.

## MICHEL-ANGE.

Eh oui ! c'est un gourmand qui subit ses repas :  
Il n'aura de long-temps le corps ni l'esprit libre,  
Si la sobriété ne lui rend l'équilibre.

Suis à l'écart les pas de ce jeune effréné ;  
Son front, avant les ans de rides sillonné,  
Porte des longs chagrins l'empreinte manifeste ;  
Son œil farouche luit sous un sourcil funeste ;  
Et la fièvre, inégale en sa lente fureur,  
A creusé de ses traits la livide maigreur.

## L'HYPOCRISIE.

Jamais l'orgueil dévot, sous un humble cilice,  
N'a, par tant de pâleur, fait plaindre son supplice.

## MICHEL-ANGE.

C'est un amant, épris d'un fantôme charnel,  
Et que dévore un feu qu'il croit être éternel :  
Sa maîtresse, éloignée, à d'autres feux en proie,  
Rebut de son rival, dans les larmes se noie ;  
Leurs maux à l'un et l'autre apprendront quelque jour  
Que Dieu peut seul payer un immortel amour.

Lis au sein inquiet de ce flatteur docile  
 Qui circule à la cour en venimeux reptile :  
 Sous son maître qui tombe il gémit écrasé,  
 Comme un lierre ployant sous un chêne brisé :  
 Son supplice est, hélas ! pour un intérêt mince  
 De suspendre son ame aux lèvres de son prince.

## L'HYPOCRISIE.

Je connais ce tourment, que fait subir l'orgueil.

## MICHEL-ANGE.

Voici, parmi la foule, et le bruit, et le deuil,  
 Un insensé, qu'emporte une ardeur vagabonde  
 Sur les deux continents, sur les gouffres de l'onde.  
 Son cœur, en ses replis vainement enfermé,  
 Laisse éclater l'effroi sur son front tout armé :  
 Son souris, démentant l'ennui qui le dévore,  
 Rend ce damné hideux à la cour qui l'adore.

## L'HYPOCRISIE.

Ah ! je le reconnais, c'est un ambitieux,  
 Aventurier que j'aide à s'égalier aux dieux.

## MICHEL-ANGE.

Regarde ce railleur ; la joie immodérée  
 Agite de ses traits la malice abhorrée ;  
 L'interminable accès d'un rire douloureux  
 A l'émail de ses dents prête un éclat affreux :  
 Son délire t'apprend que son ame est punie  
 Par l'aiguillon cruel de l'ardente ironie :  
 Ce fiel le brûlera, tant que la charité  
 Ne le purgera point de sa malignité.

## L'HYPOCRISIE.

Oui, telle est la fureur des bouffons satiriques,

Dont j'évite par-tout les grimaces comiques.

MICHEL-ANGE.

Ce cadavre vivant , sur des livres penché ,  
Est le corps d'un mortel à l'étude attaché ;  
Pâle et froid, de son sang la course est arrêtée :  
Son ame dans les cieux a suivi Prométhée ;  
Et riche de larcins , rapporte à son retour  
Un feu , qui de son foie est l'éternel voutour ,  
Le feu de la science, ardeur qui le consume ,  
Et que pour son tourment en lui l'orgueil allume ,  
Jusqu'à ce qu'un rayon de la divinité  
Confonde pour jamais sa curiosité.

L'HYPOCRISIE.

L'amour de la doctrine est en lui plus sincère  
Qu'en ce pédant, à qui j'inspire un ton sévère,  
Et qui doit à sa barbe, à ses graves rabats,  
Le renom si coûteux d'un savoir qu'il n'a pas.

MICHEL-ANGE.

Plains l'avare usurier, sous de triples murailles  
Couvant son or au fond des terrestres entrailles,  
Jusqu'à l'heure où la Mort, qui nous fait tout quitter,  
Vient, loin de son dépôt, lui-même l'emporter.

Les folles vanités, et les coquetteries,  
Du sexe le plus doux sont les pâles Furies,  
Et fanent sa beauté qu'avertit un miroir  
Des outrages du temps qui détruit son pouvoir.

Ce malade, blessé des serpents de l'Envie,  
Cède au plus grand des maux de notre courte vie :  
L'humeur de la vipère a remplacé son sang,  
Et glace son visage et son corps jaunissant :

Ses yeux tout offusqués, et clignant leurs paupières,  
Craignent le luxe heureux et les hautes lumières :  
Erostrate et Zoïle éprouvaient ses tourments :  
Vois de ses dents de fer les tristes grincements.  
Mes marbres immortels ont bravé ses morsures ;  
Sa rage a vainement cru ternir mes peintures ;  
Son sort est de rougir par la gloire irrité.

Voilà les châtimens de ce monde agité :  
Ces maux, où des humains s'éprouve le courage,  
Pour arriver au ciel sont leur commun passage :  
Leur spectacle, toujours présent à mon regard,  
Féconda seul en moi tous les fruits de mon art.  
De même qu'un goût pur et les couleurs du style  
Distinguent faiblement l'art d'un poète habile,  
Si son génie, instruit du jeu des passions,  
Ne comble la hauteur de ses inventions ;  
De même les beautés d'un dessin qu'on admire  
Ont de ma renommée étendu moins l'empire,  
Que mon docte examen de tous les sentimens  
Qui du vaste univers règlent les mouvemens.  
Telle est la vérité. J'ai trop peint de mensonges :  
N'attends donc plus de moi l'image de vains songes :  
J'ai pu complaire aux grands pour me rendre fameux ;  
Je m'appartiens enfin, devenu plus grand qu'eux.  
Au Vatican déjà rejetant mon salaire,  
Je travaille en artiste, et non en mercenaire.

## L'HYPOCRISIE.

Parle moins fièrement, ou je t'en punirai.

## MICHEL-ANGE.

J'ai des pinceaux vengeurs ; tremble ! je te peindrai.

Elle fuit à ces mots, craignant que le génie  
N'éternisât les traits de son ignominie.

---

Cependant tout se meut; un nouveau changement  
Présente de Luther le sombre appartement,  
Séjour, où de la Saxe un électeur-monarque  
Fit une citadelle à cet hérésiarque :  
L'ardent moine y médite, en son schisme affermi,  
Près de testaments grecs entendus à demi,  
D'un crucifix d'ivoire, et d'une bible ouverte  
Que des commentateurs noircit la plume experte.  
Les paisibles rideaux ombrageant son réduit  
Laissent douter d'abord s'il y fait jour ou nuit.  
L'eau, le pain, et le sel, sa seule nourriture,  
Changent son corps pesant en substance plus pure;  
Mais de son ventre à jeun, comme celui des saints,  
Montent à son cerveau des vertiges mal sains,  
Qui, troublant de vapeurs son esprit variable,  
Le poussent dans le vague où l'attaque le Diable.

### LUTHER ET LE DIABLE.

#### LUTHER.

Quoi donc? malin Satan, que j'avais cru chasser,  
D'arguments éternels me reviens-tu presser?

#### LE DIABLE.

Pauvre moine, tu crois, voyageant dans les limbes,  
Régner avec les saints couronnés de leurs nimbes;  
Mais du troisième ciel redescends ici-bas,

Et prépare ton ame à de nouveaux combats.  
Confesse-moi d'abord qu'à l'Église rebelle  
La vanité t'inspire et non pas un vrai zèle :  
Ainsi tu m'appartiens, et, dans les feux jeté,  
Tu seras sur mon gril durant l'éternité.

## LUTHER.

Non, subtil ennemi de la droiture sainte;  
Tu veux de l'Évangile effacer toute empreinte,  
Et, secondant le pape à corrompre la foi,  
Dans la cité de Dieu le proclamer en roi;  
Et moi, renouvelant la première doctrine,  
Je veux, de sa hauteur recherchant l'origine,  
Éclairer les enfants de la communion  
Sur l'Invasion, et l'Impanation,  
Et par mon *In-sub-cum* montrer que le Messie  
Est, pour en parler clair, avec et sous l'hostie.

## LE DIABLE.

Eh ! que t'importerait que le crucifié  
Fut joint à la substance, ou transubstancié,  
Si la foi pure, et non la dispute insensée,  
Pour la raison divine allumait ta pensée :  
Mais follement épris de tous ces graves riens  
Qu'à soufflés mon école aux Théologiens,  
Fier de rendre piquant l'esprit fin dont tu brilles,  
De ta métaphysique affilant les aiguilles,  
Tu te montres jaloux d'un triomphe érudit,  
Plus que de terrasser le mensonge en crédit;  
Et des textes nombreux la lecture funeste  
Devint de ton orgueil l'aliment indigeste.

## LUTHER.

Il faut dans son langage à son siècle parler :  
On m'entendrait moins bien si je parlais plus clair ;  
Et des rhéteurs chrétiens la ferveur scholastique  
Se plaît à mon jargon théo-métaphysique.  
Par là j'ouvris la lice, et je pris les devants  
Sur Léon écrasé de mes dogmes savants.  
Si j'avais, en ami de la vérité nue,  
Déclaré que de Dieu la grandeur inconnue,  
Remplissant le passé, le présent, l'avenir,  
Se fait sentir aux cœurs, et non pas définir ;  
L'Église, loin des yeux de la foule éblouie,  
M'eût rejeté dans l'ombre en philosophe impie :  
Mais, saisi du flambeau des prophètes sacrés,  
J'embrase les esprits à mon schisme attirés.  
Mes sermons ont déjà, dans toutes les provinces,  
Plus détruit de couvents que les armes des princes ;  
Et, de Rome ennemi, je ne puis qu'ébranler  
Son trône qu'après moi d'autres feront crouler.

## LE DIABLE.

Tu mens ; et ce projet si beau, si magnanime,  
De ton stérile sein n'est pas le fruit sublime :  
Frère des Augustins, si l'on t'avait chargé  
De vendre à leur profit les grâces du clergé,  
Tu déclamerais peu contre les indulgences  
Dont les Dominicains vendent les assurances.  
Les papes qu'aujourd'hui tu nommes en courroux  
Papelins, papelards, papes-sots, papes-foux,  
Souverains-Ante-Christ, prêtres Satanissimes,  
Furent traités par toi de révérentissimes.



Tu les craignais alors et les as respectés :  
Mais dès qu'à tes abois les peuples ameutés  
Des moines enrichis pillèrent les cellules,  
On brûla tes sermons, et tu brûlas les bulles ;  
Et les seigneurs, jaloux des trésors des reclus,  
T'ont mieux servi depuis que tes cris superflus.  
C'est pourquoi ton cerveau, rêvant la renommée,  
Creusé par un long jeûne, ivre de sa fumée,  
Repaît ta vanité de l'espoir si flatteur  
D'être de l'avenir le grand réformateur.

## LUTHER.

Du Démon envieux c'est bien là le génie !  
A qui produit le bon toujours il le lui nie ;  
Et ne souffre jamais que, de la gloire épris,  
Son véritable auteur en reçoive le prix.  
N'ai-je donc pas, du zèle apôtre téméraire,  
Fait tonner ma vertu des hauteurs de la chaire ?  
N'ai-je pas, d'un courage au martyr aguerri,  
Défié les bûchers où Jean-Hus a péri ?  
Et devant l'empereur, les guerriers, et les prêtres,  
Opposé mon front calme aux fureurs de mes maîtres ?  
N'ai-je pas su prouver que, du ciel inspiré,  
Je m'assure en Dieu seul qui m'a seul éclairé,  
Que la paisible étude et la retraite obscure  
N'ont point intimidé ma fidèle droiture,  
Et que d'un humble habit la modeste pudeur  
Des somptueux prélats efface la splendeur ?  
Pour l'exemple de tous que pouvais-je mieux faire ?

## LE DIABLE.

Moins livrer le pontife au rire du vulgaire,

En sarcasmes grossiers moins verser ton venin,  
Fangeuse obscénité qui souille ton latin.

LUTHER.

Eh! feins-tu d'ignorer, père de la malice,  
Que le ris populaire est un vengeur propice,  
Et qu'un fol enjouement, aux vieux respects fatal,  
Ne naît que des gros mots d'un style trivial,  
Par qui dans tous les rangs la lumière circule  
Mieux qu'en de purs écrits dictés par le scrupule?

LE DIABLE.

Tu crois légitimer par ces raisonnements  
Les erreurs du caprice et tes emportements :  
Je connais mieux que toi la chaleur de ta bile :  
En soulever l'aigreur ne m'est pas difficile;  
Et je me plais moi-même, afin de te damner,  
A voir tes sens fougueux si mal se gouverner.  
Ainsi j'en attisai l'ardente convoitise  
Qui d'un bizarre hymen t'inspira la sottise  
Et j'ai ri des motifs dont j'appuyais *ad hoc*  
Ton acte marital consommé sous le froc.

LUTHER.

O Diable, de ton nom le plus digne peut-être!  
En quarante ans entiers te rendis-tu mon maître?  
Et lorsque de la chair les mordants aiguillons  
De mon sang jeune et vif excitaient les bouillons,  
Si, quand mon feu croissait par trop de continence,  
Une chaste ferveur maintint mon abstinence,  
Et me fit d'Augustin garder l'étroite loi,  
Près des filles de Dieu, qui brûlaient comme moi,  
Le monde croira-t-il que je n'épousai Bore

Qu'afin de soulager l'ardeur qui me dévore,  
 Et que pour obtenir les baisers familiers  
 Qui de tout Wittemberg charmaient les écoliers ?  
 Non, esprit tentateur : mais, en beaucoup d'épreuves,  
 De la faiblesse humaine ayant acquis les preuves,  
 J'ai voulu des cloîtrés, las d'un jong rigoureux,  
 Rompre en me mariant les ridicules vœux,  
 Par qui tous mes pareils, abondants en mérites,  
 Sont de tant de bâtards les pères hypocrites.

## LE DIABLE.

Courage! applaudis-toi, loin de te repentir :  
 De tous les mauvais pas un dévot peut sortir.  
 Je veux que l'intérêt de ta réforme sage  
 Te force d'approuver jusqu'au concubinage.  
 Les hommes, non sans rire, entendront tes docteurs,  
 Ménageant un Landgrave entre leurs protecteurs,  
 Se demander en corps si par la bigamie  
 Il a droit de calmer sa luxure ennemie.

## LUTHER.

Tu prétends.....

## LE DIABLE.

Son salut rend ses motifs puissants :  
 Sa table est succulente et soulève ses sens :  
 Sa compagne n'est pas comme sa forteresse  
 Redoutant peu le choc du bélier qui la blesse :  
 Le lit d'une autre femme au moins l'adoucira :  
 Agar, sous Abraham, a secondé Sara :  
 Bel exemple à citer ! l'écriture à ton aide  
 Contre Asmodée ainsi fournit plus d'un remède.

LUTHER.

Monstre! qu'oses-tu dire?.. Ah! c'est trop m'attaquer..  
De colère, d'horreur je me sens suffoquer!  
Va-t-en! crains les clartés que l'Esprit-Saint m'envoie..  
N'attends pas que jamais ta torche me fourvoie...  
Aux yeux de l'univers que j'illuminerai,  
Comme l'ange Michel, je te terrasserai.  
Fuis, Dragon, fuis les traits de ma vive lumière...  
Méditation, jeûne, exercice, prière,  
De mes ravissements soutenez la hauteur,  
Joignez la créature à son suprême auteur!.....  
Oui, l'auréole enfin couronnera ma tête!  
Oui, j'instruirai le monde, et me voilà Prophète!

---

Il retombe, à ces mots, rêveur en son fauteuil.  
Bore, qui de sa porte avait heurté le seuil,  
Et qui depuis trois jours ne put le voir une heure,  
Faisant sauter les gonds, pénètre en sa demeure;  
Cette compagne sainte embrasse son héros,  
Absorbé comme Jean dans l'île de Pathmos.

## BORE ET LUTHER.

LUTHER.

Viens-tu, pour me troubler, te joindre au mauvais ange?

BORE.

Tout saint homme qu'on soit, il faut pourtant qu'on mange.  
C'est trop faire carême à l'ombre de ce trou:

Je crains que mon Luther n'en meure, on n'en soit fou.

LUTHER.

L'esprit, sanctifié par le jeûne et les veilles,  
De Dieu plus nettement aperçoit les merveilles :  
Il croit sentir qu'aux cieux le vol des séraphins  
Ravit tous ses pensers plus légers et plus fins,  
Et comme dégagé du limon qui le souille,  
Il oublie ici-bas sa mortelle dépouille.

BORE.

Lèvres d'un Augustin, laisse-moi donc puiser  
Une éloquente ardeur en un tendre baiser.

LUTHER.

Chère épouse, goûtons de plus chastes délices :  
Mes sens, mortifiés par de longs sacrifices,  
N'ont plus rien de terrestre, et l'œuvre de la chair  
Par ses grossiers plaisirs ne saurait les toucher :  
En un état si pur, que reste-t-il de l'homme?

BORE.

Eve a séduit Adam par l'offre d'une pomme;  
Et moi, de ce soupé qu'ont disposé mes soins,  
Sur le cœur d'un époux je n'espère pas moins.  
Allons, ranime-toi : ta pâleur m'épouvante :  
Rêve à table en mangeant ; je serai ta servante.

LUTHER.

Faible nature humaine ! hélas ! notre appétit  
De notre infirmité trop tôt nous avertit.

BORE.

D'un cœur humble et docile il faut donc s'y soumettre.  
Tu parais défaillant.... bois donc pour te remettre.....  
Prends de cet agneau tendre, arrosé de son jus...

En ton sépulcre obscur trois jours entiers reclus,  
 Ressuscite, et fais Pâque.... il me semble un fantôme!  
 Les ermites de Thèbe, et l'abstinent Jérôme,  
 N'offrirent pas des traits si blêmes, si flétris.....  
 Un coup de ce vin vieux! une de ces perdrix!...  
 Il ne me répond rien, tant la faim le tourmente!...  
 Quelle ardeur! plus tu bois, et plus ta soif augmente!..  
 Les murs de ce pâté recèlent un jambon....

LUTHER.

Un Juif en aurait peur; mais un fidèle, non.  
 Les enfants de l'Église écoutent de sots rêves  
 Lorsque, nous prescrivant les herbes et les fèves,  
 Leur superstition n'ose à table souffrir  
 La chair des animaux, créés pour les nourrir.  
 La chair soutient la chair; Dieu même ainsi l'ordonne.  
 Ce n'est point un péché d'user de ce qu'il donne.  
 « O mon Dieu! fournis-moi, cent ans, à mes repas,  
 « Moutons, bœufs, et gibier, poulets, et cochons gras;  
 « Gloire éternelle! *amen!* » tu sais que ma syntaxe,  
 Dicta cette prière, et qu'elle court la Saxe,  
 Égayant les docteurs des universités,  
 Qu'elle affranchit du joug des prélats dépités.

BORE.

L'enjouement te revient; ta force est rajeunie!

LUTHER

O liqueur de Noé, sois à jamais bénie!  
 C'est toi de qui les flots raniment notre cœur,  
 Quand le diable l'abat et le jette en langueur.  
 Jamais, depuis l'instant que j'attaquai la messe,  
 Il n'a de plus d'assauts fatigué ma faiblesse.

Verse en ma large coupe, et que le feu du vin  
Inspire à mon ivresse un cantique divin!  
David chantait, dansait, festinaît devant l'arche;  
Imitons les transports de ce roi patriarche.

BORE.

Enfin, mon bon Martin, ton front s'est éclairci.

LUTHER.

De mes combats pieux j'écarte le souci...  
O toi, que je sauvai du joug de Babylone!  
O fille de Sion! ma bienheureuse nonne!  
Ma Bore! un saint amour embrase ton époux!

BORE.

Eh bien!... holà... sitôt!... la porte est sans verroux...

LUTHER.

Le Créateur veut-il qu'une étroite clôture  
En d'inutiles feux sèche sa créature?  
Il forma notre chair, et nous dit de jouir  
De la fleur de nos sens, prête à s'évanouir.

BORE.

Que fais-tu?...

LUTHER.

J'obéis à sa loi fécondante...

L'amour est un effet de sa grace abondante.  
Aimer est la leçon qu'Augustin nous prescrit...

BORE.

Quel feu matériel pour un divin esprit!

LUTHER.

Dieu même s'incarna dans le sein d'une femme.

BORE.

D'une vierge : et le suis-je ?

LUTHER.

Eh ! suis-je un Dieu, madame ?

Non, bonne Catherine ; à mon humanité

Il suffit des douceurs de ta maternité.

Viens donc, ma Sulamite !... oh ! comme tu m'embrases !

Adorable union ! ravissantes extases !

Il dit : et de la sorte était née autrefois

La bruyante Hérésie, organe de leurs lois ;

Et qui, des vœux rompus par sa mère et son père,

Alla multiplier l'exemple si prospère.

La voici qui revient d'un pas tout triomphant.

## LUTHER, BORE, ET L'HÉRÉSIE.

LUTHER.

O mon heureuse fille !

BORE.

O notre chère enfant !

LUTHER.

Ma fille, as-tu déjà fait le tour de l'Europe.

L'HÉRÉSIE.

Oui ; ma taille, en marchant, croît et se développe.

Dans un âge si tendre, on s'étonne de voir

Mes progrès merveilleux surpasser votre espoir.

BORE.

De la faveur du ciel n'est-ce pas un miracle ?

L'HÉRÉSIE.

Mon doux instituteur, Mélancton, votre oracle,

M'annonce, me présente à chaque souverain ;



Et des rives de l'Elbe à tous les bords du Rhin,  
Les peuples m'ont reçue, enchantés de m'entendre.  
Pour maîtresse déjà les rois m'ont voulu prendre :  
Nous triomphons, mon père... Ah ! qu'il m'est glorieux  
D'ouïr au loin porter votre nom jusqu'aux cieux !  
Devenu des humains le modèle sévère,  
Votre règle par-tout est la loi qu'on révere :  
Vos travaux assidus, vos mœurs, votre maintien,  
Sont du monde attentif l'éternel entretien :  
De vos moindres secrets la nouvelle semée  
Passe aux rois curieux de votre renommée ;  
On va jusqu'à chercher de quel pain se nourrit  
Ce Prophète, homme étrange et de corps et d'esprit.  
Interdits devant moi, vos ennemis vous craignent :  
Le sacerdoce tremble, et ses foudres s'éteignent :  
En tous lieux on redit que, terrassant l'erreur,  
Debout, dans un conseil, bravant un empereur,  
Vous avez confondu l'imposture idolâtre.  
Des brebis d'Israël on vous nomme le pâtre.  
Mais quel jeu du destin ! les rois, mal assurés,  
Attaquant vos écrits, les ont même illustrés :  
L'Anglais, qui condamna votre sainte entreprise,  
Pour épouser Boulon, divorce avec l'église ;  
Ce caprice, changeant les dogmes d'Albion,  
Ote au pape un soutien de sa communion :  
De la foi des humains, ô pitoyable cause !  
La Suède, plaignant tout le sang qui l'arrose,  
Lasse du joug béni des prélats, ses tyrans,  
Électeurs achetés par ses rois différents,  
Liés aux Christierns, qui la rendaient esclave,

M'assied sous les drapeaux du valeureux Gustave.  
Le métal des clochers, de la paix ennemis,  
Coule en monnaie utile, et m'acquiert des amis :  
La Hollande en grossit les trésors du commerce ;  
Avec la liberté notre influence y perce :  
Et tout présage enfin l'entier soulèvement  
De la haute Helvétie, et des flots du Léman.  
En céleste fléau des chefs du Capitole,  
Un pasteur, conformant sa vie à sa parole,  
Zélé, rigide et pur, votre émule Calvin,  
Purge aussi les troupeaux et le bercail divin :  
Que dis-je, en ce moment Charles-Quint nous seconde.  
Quel spectacle nos jours vont-ils donner au monde !  
Le pontife Clément, son infidèle appui,  
Marchant de ruse en ruse entre François et lui,  
Désormais sans secours, entouré d'adversaires,  
Voit marcher contre lui les Germains mes sectaires,  
Que le cruel Bourbon n'ayant pu soudoyer,  
Du pillage de Rome a promis de payer.  
C'en est fait, tout nous cède ; et de l'église avare  
Les peuples à leurs pieds fouleront la tiare.

LUTHER.

Ma fille, l'univers sent donc ce que tu vaux :  
Sa liberté sera le prix de mes travaux.

BORG.

Qu'elle débite bien son nouveau catéchisme !

LUTHER.

Lisons l'écrit d'Érasme, intimidé d'un schisme :  
Avant de m'endormir, il me faut rétorquer  
Les arguments cornus dont il veut me piquer.

BORE, *seule.*

BORE.

Épouse de Luther, jadis religieuse,  
Voilà que de la nuit l'heure silencieuse  
Te commande d'entrer dans le lit conjugal :  
Rester vierge était triste; être femme, est-ce un mal ?  
Je ne me repens pas d'avoir quitté le voile :  
On m'en blâme; et pourquoi ? chacun suit son étoile.  
Faisant de ma jeunesse une longue douleur,  
La discipline austère en desséchait la fleur ;  
Mes sens, par-fois tentés des délices du monde,  
Emportaient loin de Dieu mon ame vagabonde :  
J'aurais failli plus tard; ainsi que font toujours  
Les Lucrèces du siècle écartant les amours,  
Et qui, de leur orgueil déshonorant l'ouvrage,  
En leur maturité prennent un cœur volage,  
Et que le vif regret d'avoir perdu leur temps  
Précipite sans frein au déclin des beaux ans.  
Mais peut-être pour moi la règle moins cruelle  
Eût enfin à son joug soumis mon cœur fidèle....  
O cloche ! dont le son frappe les airs lointains,  
Tu rappelles mon ame à ses premiers destins !  
Ta voix, pendant la nuit, signal de la prière,  
Sous les voûtes du cloître où j'étais prisonnière,  
Me tirait de ma couche, et traînait ma langueur  
Devant l'autel d'un Dieu, seul époux de mon cœur !  
Ce devoir partagé de mes chastes rivales,  
Ces cierges qui perçaient des ombres sépulcrales,  
Ces élans d'un amour né de vagues desirs,

Hélas ! je m'en souviens, me donnaient des plaisirs.  
Mon esprit s'échauffait d'une plus pure flamme ;  
Mon corps, libre de soins, vivait moins que mon ame :  
Vers un ciel consolant je la sentais errer ,  
Quand mes jalouses sœurs me faisaient soupirer.  
Mais dans la vie active où le monde m'entraîne ,  
De soucis en soucis chaque moment s'enchaîne ;  
On mange sur la terre un pain trempé de fiel ,  
On y porte sa croix sans espérer le ciel ;  
Et l'on quitte le jour, au bout de sa carrière,  
Sans avoir pu goûter et bénir sa lumière.

---

Elle dit : au parterre où l'on aime le bruit,  
On regarde en pitié quel regret la poursuit :  
Car les Diables, brûlés par une humeur caustique ,  
N'ont, dans leur esprit sec, rien de mélancolique.  
Mais un spectacle affreux, plus doux à leurs regards,  
C'est Rome, dont le sac promis à des soudards  
Attire sur les pas de Bourbon qui l'assiège,  
Tant de luthériens, ennemis du saint-siège.  
Vêtu de la blancheur d'un corset argenté,  
Le hardi connétable, avec célérité,  
D'un mur déjà croulant surmonte les ruines :  
Tel que brille au matin , levé sur des collines,  
Entre les flancs noircis d'un nuage orageux,  
Lucifer, non voilé, serein et lumineux ,  
Qui regarde sous lui le désastre et la guerre  
Fondre au loin dans les cieux ébranlés du tonnerre.  
Tel, devantant le jour, Bourbon impatient

Préside la tempête, et l'éclaire en riant.

Par-tout la Conscience, ardente, vengeresse,  
Jura de le poursuivre, et lui tient sa promesse.

### BOURBON, LA CONSCIENCE, ET LA MORT.

#### LA CONSCIENCE.

Ici, triomphe ou meurs! ô connétable altier !  
Trahi de Charles-Quint, traître à François-Premier,  
Bientôt, sans autre nom que celui de transfuge,  
Un trône sur la terre est ton dernier refuge :  
Échappe, en y montant, aux coups de l'avenir,  
Et fais-toi redouter de qui veut te punir.  
Le joug d'un premier crime est le dur esclavage  
Qui t'enchaîne au succès d'un criminel ouvrage ;  
Et d'avance en ton cœur j'ai corrompu le fruit  
Des glorieux travaux que ton remords produit.  
Je te condamne à fuir de conquête en conquête  
Le juste châtiment qui menace ta tête :  
D'un degré qui t'assure atteins donc la hauteur ;  
Traître, pour te sauver, deviens usurpateur.

C'est moi qui, te traînant au pied de ces murailles,  
Te fis à tes soldats, avides de batailles,  
Par les chants, les bons mots, en riant fantassin,  
Déguiser le poison qui fermente en ton sein ;  
Leur versant à longs traits ta belliqueuse ivresse,  
En buvant avec eux, ton orgueil les caresse :  
Mets leur zèle à profit pour décider le sort ,  
Parle, et cours dans leurs rangs, pousse-les à la mort...  
Mais on quitte la brèche, on t'abandonne... ah ! tremble...

Voilà tes défenseurs qui reculent ensemble...  
Ils te déchireront, si tu n'es pas vainqueur.

BOURBON.

Mes frères! mes amis! allons, ferme, du cœur!  
Héros à qui jamais la victoire n'échappe,  
Cédez-vous la palme aux vils soldats du pape?  
Aurons-nous donc sans fruit, en dépit des hivers,  
Franchi les Apennins, de neige tout couverts,  
Traversé l'Italie, épuisés d'indigence,  
Fait frémir, en passant, et Bologne, et Florence?  
Rome est là sous nos yeux, pleine d'argent et d'or,  
Rome, de l'univers le plus riche trésor!  
Eh quoi! lâcherons-nous une proie aussi belle?  
Non, périssons plutôt... A moi donc cette échelle!  
A moi, mes compagnons! j'y monte le premier.

LA MORT.

Où s'élance cet homme, intrépide guerrier?  
Tous ses traits sont émus par des chaleurs soudaines;  
La vertu de son sang bouillonne dans ses veines...  
Quelque intérêt durable allume ses fureurs....  
Quels efforts! quel courage!... Un plomb siffle...

BOURBON.

Ah! je meurs.

LA MORT.

Il tombe, abandonné du souffle de la vie;  
Ainsi que tout-à-coup s'affaisse et se replie,  
Lasse d'avoir gonflé son sein tout irrité,  
La voile d'un vaisseau que le vent a quitté.

BOURBON.

Dérobez aux soldats ma dépouille fumante...

## LA CONSCIENCE.

Laisse, laisse, orgueilleux, le soin qui te tourmente !  
Vois le terme commun des petites grandeurs...  
De l'éternel oubli sonde les profondeurs,  
Et descends dans le gouffre où dorment terrassées  
L'espérance lointaine, et les hautes pensées.

## LA MORT.

Pourquoi sur son cadavre étendre ce manteau ?...  
Soldats, qui de Bourbon suivîtes le drapeau,  
Votre chef est tombé : publiez votre perte !  
Vengez-la !... que par-tout Rome, de sang couverte,  
Apprenne qu'en poussant votre guide au trépas,  
J'enflammai votre rage, et ne l'arrêtai pas !  
Et toi, fière cité ! frémis, hurle... tes portes  
S'ouvrent avec fracas au torrent des cohortes.

## R O M E.

O Dieu, Dieu protecteur ! les Germains, les Gaulois,  
Vont me fouler aux pieds pour la dernière fois !  
O ville si long-temps souveraine du monde,  
Bientôt, anéantie en ta chute profonde,  
Il ne restera plus de Rome que son nom.  
As-tu des dieux, des lois, des vengeurs ? Hélas non !  
Mars de ton Capitole a quitté la colline ;  
Thémis, Vesta, n'ont plus leur puissance divine ;  
Tu n'as plus de Camille et de prompt Décus  
Arrachant la victoire à tes vainqueurs déçus !  
Quel secours implorer contre tant d'adversaires ?  
Où seront les Narsès, les vaillants Bélisaires,  
Qui te déroberont aux sacrilèges mains

Des Vandales, des Goths, tes bourreaux inhumains ?  
Du Dieu de tes martyrs le vicaire timide  
T'abandonne aux couteaux d'une horde homicide :  
Son infaillible voix n'ose rien prononcer ;  
Il n'a plus maintenant de foudres à lancer.  
Pontife, cardinaux, augustes sacrilèges ,  
Fuyez ! l'autel menteur n'a plus de privilèges.  
Vous qui ne croyez point, que vous sert de prier ?  
Un rempart est le Dieu qui peut vous appuyer.  
Saint-Ange assied ses murs au sommet d'une roche ;  
Que du ciel invoqué ce château vous rapproche :  
Hypocrites, fuyez ! abandonnez aux coups  
Les peuples de la terre, hélas ! punis pour vous.  
Quel tumulte ! quels cris !... Oh ! quels flots de barbares !..  
Oh ! quel débordement de meurtriers avarés !..  
Venez , dépouillez-moi, vous êtes triomphants :  
Mais pourquoi sur le marbre écraser ces enfants ?  
Leur jeune âge si pur est innocent de crimes...  
Ah ! du moins épargnez de si tendres victimes...  
Ciel ! où fuir, où marcher sur ces pavés sanglants ?..  
Mères, filles, sortez de mes palais brûlants :  
Échappez aux fureurs du rapide incendie...  
Ah ! plutôt reculez... cette troupe hardie  
Qu'enflamme votre aspect d'une insolente ardeur,  
Accourt, l'épée en main, vaincre votre pudeur...  
Frémissez ! leurs plaisirs sont suivis du carnage.  
O mes fils , rachetez vos foyers du pillage !  
Prodiguez vos trésors à ces fiers ravisseurs ;  
Dérobez à leurs yeux vos femmes et vos sœurs...  
Vos pères vers le ciel tendent leurs mains sans armes,



Sauvez-les... entendez les menaces, les larmes,  
Et les chevaux hennir dans mes temples fumants,  
Et les profanateurs briser mes monuments.  
O désastre ! ô regrets ! vous êtes abattues,  
Idoles de mes yeux, admirables statues,  
Que, pour m'environner de respects plus constants,  
Mon amour préserva de l'outrage des temps !  
Et de qui les beautés, défendant mes rivages,  
Ont vaincu tant de fois les conquérants sauvages,  
Attestant en effet que la main des beaux-arts  
Protège les cités non moins que les remparts !

---

Ainsi se lamentait Rome tout éplorée,  
Par le fer des soldats, par le feu dévorée ;  
Et l'effrayant tableau de mille embrasements  
Présentait à l'Enfer l'aspect de ses tourments..

---



# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT NEUVIÈME.**

## SOMMAIRE DU NEUVIÈME CHANT.

.....

**Dialogue entre saint Pierre, l'Eglise, et l'Esprit des Conciles.** Cet entretien présente le développement de la politique ecclésiastique depuis son origine jusqu'à nos temps. Continuation du sac de Rome. Aventure de Candor et de Pulcrine : mort de cette italienne et de son enfant, qu'elle noie dans le Tibre avec elle.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

.....

## CHANT NEUVIEME.

---

**S**UR la colline où dort l'empereur Adrien ,  
Espace où descendit un ange aérien  
Qui , rendant au fourreau sa menaçante épée ,  
Sauva Rome qu'un jour la peste avait frappée ,  
Le pontife Grégoire a fait dresser des tours :  
Cet asyle à Clément offre un dernier recours.  
Plus effrayé pour soi que pour le saint collège ,  
Il parle aux cardinaux , restes de son cortège ,  
Vieux princes du conclave , apôtres décorés ,  
Qui tous , par la terreur alors défigurés ,  
Pendant leurs fronts usés à méditer des crimes ,  
De leur espoir en Dieu démentaient les maximes.  
Sous leur calotte rouge et leurs sacrés chapeaux ,  
Mille desseins roulaient en leurs larges cerveaux ,  
Magasin d'artifice et de noirs stratagèmes ,  
Et de poisons empreints sur leurs visages blêmes.  
L'effroi plombait le teint de ces menteurs bénis ,  
De l'or du Vatican fabricateurs jaunis.  
Mais tandis qu'ils tremblaient pour la reine des villes ,

Pierre, et la sainte Église, et l'Esprit des Conciles,  
 Planaient au-dessus d'eux; ainsi qu'au mont Thabor,  
 Jésus transfiguré, dans son divin essor,  
 Loin des yeux des humains gémissants sur la terre,  
 Entretint ses élus de son céleste Père :  
 Tableau dont la grandeur visible à Raphaël  
 Devint de ses pinceaux le miracle éternel!

### SAINT PIERRE, L'ÉGLISE, L'ESPRIT DES CONCILES.

#### L'ÉGLISE.

O toi dont l'Homme-Dieu, ton maître et ton modèle.  
 A du nom de Céphas payé le cœur fidèle,  
 Titre saint de ta foi, solide fondement,  
 Sur qui j'ai du Seigneur bâti le monument ;  
 Toi, le premier élu, de qui la main pieuse  
 Jadis reçut du ciel la clef mystérieuse,  
 Plains l'opprobre où languit l'un de tes successeurs ;  
 Plains un pontife aux mains de cruels oppresseurs ;  
 Plains mon temple qu'on souille, et ma croix qu'on méprise,  
 Et mêle ta prière aux clameurs de l'Église.  
 Ma suprême grandeur, penchant vers son déclin,  
 Soumise au cours des ans touche-t-elle à sa fin ?  
 De l'empire éternel où tu me fis prétendre,  
 Dans l'ombre de la mort vais-je sitôt descendre ?  
 Et par l'âge emportée en souvenirs confus,  
 Ne laisser qu'un néant de tout ce que je fus ?  
 Comme dans l'univers sont passés les royaumes,  
 Grossirai-je en tombant le nombre des fantômes,

Moi qui, riche en effet des biens les plus constants,  
Devais nourrir mes fils par-delà tous les temps ?  
Leur sang fume en tous lieux... qu'un autre Jérémie  
Pleure Sion en proie à la flamme ennemie,  
Et la haine écrasant les orphelins épars  
Sous les pieds des chevaux, et sous l'airain des chars !  
Aux portes de mon temple entends crier la foule...  
On renverse nos murs, et notre autel s'écroule...  
Hélas ! contre le choc du désordre effréné,  
Que peut en ses remparts Clément emprisonné ?  
Nulle foudre en ce jour ne suit son anathème :  
L'ange exterminateur l'abandonne à lui-même ;  
Et la voix du démon, qu'à soulevé Luther,  
Insulte, en le raillant, nous, les cieux et l'enfer.  
Pourquoi m'as-tu promis que le Dieu des armées  
Protègerait toujours mes enceintes fermées ;  
Et que des loups cruels, et des lions grondants,  
Toujours en mon bercail je briserais les dents ?  
Trompais-tu mon espoir, ou m'as-tu délaissée ?  
O Céphas ! ton Église expire terrassée.  
Prends pitié des tourments qu'on lui fait éprouver,  
Et que ta main encor l'aide à se relever.

SAINT PIERRE.

Que me demandes-tu, malheureuse infidèle !  
Qui courus en aveugle à ta chute cruelle,  
Et que le Dieu sauveur pousse contre un écueil,  
Afin qu'en te heurtant il brise ton orgueil ?  
Depuis quand, du Seigneur oubliant la promesse,  
Te laisses-tu donc vaincre au danger qui te presse ?  
Depuis qu'avec la foi l'espérance a quitté

Mon temple, où s'éteignit l'ardente charité.  
Depuis que, t'abaissant aux délices charnelles,  
Ton ame abandonna les graces éternelles,  
Et, contestant des biens qu'il fallait dédaigner,  
Descendit des hauteurs où je te fis régner.  
Que nous dit de Jésus l'autorité suprême ?  
« Qui veut s'unir à moi, qu'il renonce à soi-même. »  
Et lorsqu'aux bords du fleuve il appela ma foi :  
« Laisse-là tes filets, pêcheur, viens, et suis-moi ! »  
J'obéis, j'épousai sa pauvreté sévère,  
Et pour les dons du ciel quittai ceux de la terre.  
Ce fut dans l'indigence, et dans l'humilité,  
Que j'assis de ta loi l'auguste majesté :  
Je tirai ta splendeur du milieu des ténèbres ;  
La croix, en éclairant les bords les plus célèbres,  
Montra, même aux Césars, les martyrs fiers et doux,  
Plus rois que les tyrans dont le siècle est jaloux.  
Dieu n'orne point les chefs de l'empire céleste  
D'un or ni d'un argent corrupteur et funeste ;  
Il ne les revêt point de superbes dehors :  
Mais, sous leur nudité riche de ses trésors,  
Il fait, pour éclipser toute mortelle idole,  
Reluire dans leur cœur sa vivante parole :  
Il veut qu'aux yeux du monde, où le juste est proscrit,  
Les épines, les maux, couronnent leur esprit.  
Voilà comment d'abord mon zèle secourable  
Accrut ta nation maintenant innombrable.  
Apôtres sans éclat, tous les premiers pasteurs  
Furent du peuple en deuil les saints consolateurs.  
Tu ne ravissais pas leur diadème aux princes,



Ni leur faste aux cités, ni leurs droits aux provinces;  
Mais, sans terrestres biens, reine des malheureux,  
Ta main ne recueillait les moissons que pour eux.

Que fais-tu dans ces jours ? ta vue est éblouie  
D'une richesse vaine ici-bas enfouie :  
De la clarté des cieux ton cœur s'est détourné,  
Et ta basse avarice aux enfers l'a donné.  
De ton législateur qu'ont produit les merveilles ?  
Mes yeux l'ont vu : sa voix instruisit mes oreilles.  
Seul, pauvre, désarmé, patient dans les maux,  
Nourri comme le sont les innocents oiseaux,  
Il vainquit le besoin, dormit dans les tempêtes,  
Et marcha confiant à ses hautes conquêtes.  
Ah ! que dans ses travaux n'as-tu su l'imiter !  
Ah ! du temple divin qu'il voulut cimenter  
Les vertus de tes saints d'un pur zèle enflammées  
Devaient être à jamais les pierres animées,  
Et de son sanctuaire inaccessible à tous,  
Ta lumière eût frappé tes ennemis jaloux :  
Mais non ; quittant le ciel, magnifique espérance,  
Tu disputes aux grands leur étroite puissance :  
Pour des honneurs mondains tu trahis les autels :  
Pour de vils intérêts tu combats les mortels ;  
Ne t'étonne donc plus, avide usurpatrice,  
De succomber sans gloire en cette infâme lice.  
Cesse de m'invoquer contre d'affreux soldats  
Sur tes parvis sanglants assiégeant tes prélats.  
Toute chair doit périr ; elle est telle que l'herbe :  
Sa gloire est une fleur qui, brillante et superbe,  
Se lève le matin, et tombe avant la nuit.

Désignaient sans combats l'appui du sacerdoce;  
Et, formant tes conseils, un immense concours  
Te faisait révéler des peuples et des cours.  
Qu'un tyran apostat conjurât ta ruine,  
Qu'un schisme ténébreux obscurcît ta doctrine,  
Qu'un poison infectât tes membres languissants;  
J'opposais à tes maux des remèdes puissants;  
Et réveillant ta force en quelque heureuse lutte,  
Quand tes pieds chancelaient, je prévenais ta chute.  
Mais depuis que le chef, assis au Vatican,  
Se proclame Infaillible, et gouverne en tyran,  
Que des princes du siècle il imite l'exemple,  
Qu'il consacre à sa cour tout le luxe du temple,  
S'immole tes brebis qu'il promet de nourrir,  
Et boit jusqu'à ton sang tout près de se tarir;  
Depuis qu'un titre, un nom, des richesses, des brigues,  
Ont usurpé ton siège, et le vendent aux ligue,  
Et qu'un conclave impur choisit dans le saint lieu  
L'homme des potentats, et non l'homme de Dieu;  
Tes avars enfants respectent ce seul maître,  
Et de l'autel souillé n'encensent que le prêtre.  
Sion, dépouille-toi! rends, devant l'Éternel,  
L'égalité première au troupeau fraternel.

## L'ÉGLISE.

O fanatique esprit des turbulents conciles!  
Que souhaitent de moi tes chagrins indociles?  
Qu'en populaire état changeant ma royauté,  
J'abaisse à ton niveau la fière papauté!  
A mes libres statuts est-elle si contraire?  
Le sceptre qu'elle tient n'est point héréditaire!

Son choix renouvelé, sans nul égard au sang,  
Du dernier rang élève un chef au premier rang,  
Et l'âge du mortel que je prends soin d'élire  
Lui laisse peu le temps de troubler mon empire.  
Au pouvoir après lui ses sujets prétendant  
Pour les droits de son titre ont un respect prudent;  
Et, toujours occupé, mon trône, sans régence,  
Est le centre puissant de ma vaste influence.  
Ce sceptre qui courba l'univers asservi,  
Est-ce pour le briser que je te l'ai ravi?  
Non, je te l'arrachai, par tant d'art et de peines,  
Pour imposer silence à tes querelles vaines.  
Fol esprit des chrétiens assemblés par la loi,  
Que prétends-tu ? souvent le schisme est né de toi.  
Tantôt l'orgueil naissant d'une bouche éloquente  
Fait frémir l'orthodoxe aux erreurs qu'elle enfante :  
Tantôt le nom des grands, le poids de leurs trésors,  
Balancent tes avis, rompent mes vieux ressorts;  
Et les partis, armés par la haine et les doutes,  
Joignent mille fléaux à ceux que tu redoutes.  
Tel est, tel est le sort trop commun aux états  
Où la foule est livrée à d'orageux débats !  
L'empire de l'Église a des lois plus certaines ;  
C'est pour le mieux guider qu'un homme en tient les rênes,  
Et seul, pour mes enfants gardant mes biens entiers,  
Il a des successeurs, et n'a point d'héritiers :  
Libre des nœuds du sang, ma famille est la sienne :  
Le salut, l'intérêt de la cité chrétienne,  
Sur tous mes ennemis tiennent ses yeux ouverts.  
Quel autre eût au croissant disputé l'univers ?

L'Europe encenserait un prophète barbare,  
 Si je n'eusse au turban opposé la tiare,  
 Et fait, en roi des rois, marcher les potentats,  
 Qui sont les humbles chefs de mes pieux soldats.  
 Les aveugles Païens, les farouches Vandales,  
 Les Musulmans, zélés pour des erreurs fatales,  
 Tout a fléchi devant le souverain sacré  
 Qui de mon arbre antique est le tronc adoré.  
 Va, ne t'ombrage plus de sa hauteur suprême.  
 Ah! loin de dégrader mon triple diadème,  
 Suscitons en tous lieux pour ses grands intérêts  
 Le peuple des cloîtres, mes défenseurs secrets.

## L'ESPRIT DES CONCILES.

Quoi! ces lourds favoris couchés dans la mollesse,  
 Dont ta grace féconde a béni la paresse!  
 Église aveugle, au sein des périls que tu cours,  
 As-tu lieu d'en attendre un effort, un secours?  
 Hélas! leur privilège excite trop d'envie;  
 Et c'est pour les punir qu'on menace ta vie.

## L'ÉGLISE.

Connais ma sainte armée: apprends que leurs langueurs  
 Sont les plus forts liens qui m'attachent les cœurs.  
 Le charme des loisirs et des joyeuses tables  
 Les rend de qui me hait ennemis implacables;  
 Et leurs esprits flatteurs, doctement exercés,  
 Gagnent à mon parti les héros insensés.  
 C'est peu: de tous les cœurs observant les caprices,  
 J'ai su multiplier mes pieuses milices.

Les uns, poussés au loin par de tristes penchants,  
 Sur les rocs et les mers me font plaindre en leurs chants:

Les autres, du remords étalant les misères,  
Font de ma pénitence adorer les mystères :  
Des vierges, embrassant mes chastes voluptés,  
Goûtent la solitude au milieu des cités :  
Hameaux, villes, déserts, et profonds hermitages,  
Des sons de mon airain frapperont tous les âges :  
Et tandis que ceux-là, dans l'étude plongés,  
De la poudre arrachant mes faux titres rongés,  
Disent en leurs écrits que ma loi consacrée,  
Produite avec le monde, en aura la durée ;  
Ceux-ci, de mon pouvoir ministres agissants,  
Organes de la foi, dans l'Espagne naissants,  
Dirigent à mon gré la jeunesse ignorante ;  
Et si, dans l'univers leur mission errante,  
Aux deux mondes conquis étendait ses travaux,  
Mon glaive planerait sur les rois mes rivaux ;  
Et l'Inquisition, mon alliée ardente,  
Vaincrait des nations la révolte imprudente.

## L'ESPRIT DES CONCILES.

Tremble !... d'horreur émus, les peuples et les rois  
Pour t'écraser un jour s'uniront à-la-fois.

## L'ÉGLISE.

Non, je reviens du coup qui m'a d'abord surprise :  
Forte ou faible ici-bas, je suis toujours l'Église.  
Ma prière en tous temps armera les mortels ;  
Sur leurs inimitiés j'ai fondé mes autels :  
Qu'un peuple les abjure, un roi prend leur défense ;  
Un état veut ma perte, un autre ma vengeance ;  
Leurs discordes pour moi sont d'éternels secours ;  
Et dans leurs mouvements, immuable toujours,

Mon pouvoir, épanchant leur sang pour mes querelles ,  
Semble un miracle antique aux regards des fidèles ,  
Qui raniment sans cesse, en relevant ma croix,  
La vie impérissable accordée à mes lois.

SAINT PIERRE.

O cieux ! t'affermis-tu, dans tes liens durables ,  
Par la désunion des états déplorables ,  
Toi, que créa ton Dieu pour inspirer la paix,  
Et qui dois de lui seul attendre tes succès !  
Ah ! crois-en le martyr de l'évangile auguste ,  
Tu quittes les sentiers que te traça le Juste,  
Qui prêchait aux humains, en paroles de miel,  
L'amour entre leurs fils, nés égaux sous le ciel,  
Qui, vainqueur des tourments, plein d'une foi profonde,  
A rompu par sa mort l'esclavage du monde ,  
Et que l'homme innocent, qui craint plus Dieu qu'un roi,  
Sent au fond de son cœur, et connaît mieux que toi ;  
Toi, qui deviens terrestre et qui n'es plus divine ,  
Tu te corromps : ta fin dément ton origine.

---

Il dit : et monte aux cieux en plaignant les humains.

Cependant Rome cède à de profanes mains  
Les biens de ses autels, l'honneur de ses vestales ;  
Et la flamme répand mille horreurs infernales.

Mais du prompt incendie un palais respecté  
Par de jeunes époux est encore habité.  
Ici, nouveaux objets ; le théâtre mobile  
De leur appartement offre l'aspect tranquille.

Auprès de leur enfant leur vieux père est assis,  
Et ses pleurs échappés mouillent son petit-fils.  
Là, Pulcrine et Candor, inconnus de l'histoire,  
Et trop sages toujours pour briguer nulle gloire,  
Amants, époux heureux jusqu'à ce jour d'horreur,  
En leur dernier réduit s'exprimaient leur terreur.

CANDOR, PULCRINE, L'ENFANT, ET LE  
VIEILLARD.

PULCRINE.

Abaisse les rideaux devant cette croisée  
Que rougit la lueur de la ville embrasée :  
Ces sanglantes clartés , qui tremblent devant moi,  
Consternent mes regards , les remplissent d'effroi.

CANDOR.

Que de ton sein troublé la frayeur se tempère,  
Et n'épouvante pas mon fils et ton vieux père.

L'ENFANT.

Les cris qui s'éloignaient se rapprochent de nous...  
O mon Dieu ! ces méchants nous égorgeront tous.

CANDOR.

Mon fils, dans les périls s'exerce le courage :  
Tu seras homme, un jour... soutiens donc cet orage ;  
Et, sans frémir ainsi, tâche de rassurer  
Ta mère qui s'effraie, et que tu fais pleurer.

LE VIEILLARD.

Ah ! de ce tendre enfant ne retiens point les larmes...  
Faible contre un tel choc, frappé de tant d'alarmes,  
Si jeune, je le plains d'approcher du trépas...

Moi, qui vers le tombeau n'ai plus qu'à faire un pas,  
Si ma tête blanchie est soudain abattue,  
Ce coup m'importe peu... qu'on entre, et qu'on me tue.

CANDOR.

Mon père, à votre gendre épargnez ce discours.  
Mes jours païront plutôt le dernier de vos jours  
Que de souffrir, vivant, qu'un barbare assassine  
L'aïeul de mon cher fils, le père de Pulcrine.

PULCRINE.

Hélas ! que produirait ton impuissant effort ?

CANDOR.

J'ai des armes, je t'aime, et je suis jeune et fort.

PULCRINE.

Ces armes, en tes mains pures du sang des hommes,  
Nous préserveraient mal du danger où nous sommes.  
Elles ne t'ont servi qu'à chasser dans les bois  
Les lièvres fugitifs et les cerfs aux abois.  
Pour vaincre il faut du meurtre un dur apprentissage.  
Ta force, ta jeunesse est un faux avantage  
Contre d'affreux soldats, à l'homicide instruits,  
Enivrés par la rage, et par la mort conduits.  
Tu passais mollement tes heureuses journées,  
Par les jeux, la musique, et l'amour enchaînées,  
A cultiver les lois, les muses et les arts :  
Tu n'as point de la guerre éprouvé les hasards.

CANDOR.

Combattre est-il l'effet d'une rare industrie ?  
C'est l'art qu'aux animaux inspire leur furie :  
J'en fis trop peu de cas pour m'enrégimenter...  
Mais contre des brigands s'il faut ici lutter,



Tu verras, sur le seuil de notre doux asyle,  
Se changer en lion un citoyen tranquille ;  
Et je ne céderai ma maison au vainqueur  
Que si, vaincu du nombre, on me perce le cœur.  
Cher enfant ! tendre épouse ! et toi, vertueux père !  
Quels intérêts pour moi plus sacrés sur la terre  
Auraient droit de m'armer, hélas ! tant que mes yeux  
Demeureront ouverts à la clarté des cieux ?  
C'est à vous, doux objets, mon unique richesse,  
Que j'attachai mes soins, mon amour, ma tendresse ;  
Et ta pudeur sincère, unie à mille appas,  
Est le premier des biens que défendrait mon bras.  
O ma Pulcrine ! ô toi, mes délices, ma vie !...  
Qu'entends-je ?...

PULCRINE.

Vers la porte une troupe s'écrie...

LE VIEILLARD.

Quels coups heurtent le seuil !...

L'ENFANT.

O mon père, arme-toi !...

PULCRINE, à *Candor*.

Ciel ! devant ces bourreaux vas-tu t'offrir sans moi ?

CANDOR.

Tous trois, à ce foyer, restez dans le silence.

PULCRINE.

Ah ! comme des clameurs s'accroît la violence !

L'ENFANT.

Quel bruit !...

CANDOR.

Nos serviteurs appellent mes secours...

PULCRINE.

Je ne te quitte pas...

LE VIEILLARD.

C'en est fait de nos jours !

PULCRINE.

La force m'abandonne... Ah, Candor!... il me laisse.

( Candor disparaît. )

LE VIEILLARD.

Contre tant d'assassins que pourra ma vieillesse ?  
Mes enfants... à genoux ! prions, prions les cieux !  
Rendons-nous l'Éternel miséricordieux !

L'ENFANT.

O ciel ! pour mes parents exauce ma prière !

LE VIEILLARD.

Dieu ! ne prive que moi de la douce lumière.  
L'âge a rendu mes jours ténébreux, incertains ;  
Et mes enfants ont droit à de plus longs destins.

PULCRINE.

Quel tumulte!... on se bat... force-t-on les passages ?  
Va, mon fils, va jeter les yeux sur ces vitrages...  
Peut-être mon époux, dans la lutte engagé...

L'ENFANT.

Voici de notre seuil le portier éborgé ;  
Des hommes demi-nus, d'autres sous la cuirasse,  
Ma nourrice à leurs pieds, qui leur demande grace,

PULCRINE.

Viens, mon fils...

LE VIEILLARD.

O ma fille ! où cours-tu sans appui?..

PULCRINE.

Je vais sauver Candor, ou mourir avec lui,

LE VIEILLARD.

M'abandonneras-tu ? ma chère fille !... arrête !

Hélas ! n'expose encor ni ton fils, ni ta tête...

On accourt... c'est mon gendre !

( Candor reparaît. )

PULCRINE.

Il n'est point immolé !

L'ENFANT.

Comme il revient ici , terrible, échevelé !...

CANDOR,

Tout est fini pour nous , si Dieu ne nous seconde.

De tous ces meurtriers la horde vagabonde

S'avance, et fait sauter gonds, portes, et verroux.

J'ai, leur offrant mon or, cru vaincre leur courroux :

Leurs coups m'ont répondu : regardez cette épée...

Au sang de deux brigands je l'ai déjà trempée ;

Mais poussant devant moi chaises, tables, débris,

J'ai, pour voler à vous, fui leur rage et leurs cris.

Barricadons la porte, et si l'on nous assiège...

Il n'est plus temps.

PULCRINE.

Grand Dieu ! que ta main nous protège.

LES MÊMES, ET DES SOLDATS ARMÉS.

LES SOLDATS.

Point de pitié ! massacre ! et vengeance à Bourbon !

LE VIEILLARD.

Ah, par mes cheveux blancs !...

LES SOLDATS.

Hors de là, vieux barbon !

LE VIEILLARD.

Non, je reste à vos pieds... n'avez-vous pas un père ?  
Ah ! d'un vainqueur peut-être arrêtant la colère,  
Un jour il lui tendra de suppliantes mains ,  
Méritez qu'on l'épargne, et devenez humains. .

UN SOLDAT.

Mon père est enterré : va le joindre, bon homme.

PULCRINE.

Bourreaux ! tigres ! comment faut-il que je vous nomme ?...  
Immolez-nous ensemble.

LES SOLDATS.

Armes bas, ou la mort !

CANDOR, à sa famille.

Attachez-vous à moi... Dieu ! rends mon bras plus fort.

( Aux soldats. )

Non, non, n'espérez pas que l'effroi nous sépare...  
Voilà ton lot, brigand ! voici le tien, barbare !  
Mords la poussière, infâme ! expire ici, bourreau !

PULCRINE.

O cher époux ! ton sang jaillit sous leur couteau...

LES SOLDATS.

Courage ! baïllonnons son insolente bouche,  
Amis, et qu'en trophée on le lie à sa couche ;  
Et qu'il raconte aux morts les consolations  
Que va goûter sa veuve en ses afflictions.  
Nous, soupçons à ses frais ! buvons à nos prouesses !  
Et vivent les Tarquins de toutes les Lucrèces !

---

Un voile alors cacha le courroux allumé  
De la pudeur luttant contre un Mars enfumé ;  
Scène dont les humains raillent l'horreur extrême,  
Et dont l'aspect hideux révolta l'enfer même.

La féroce Ironie , en des plaisirs affreux ,  
Mélait le sang au vin , les cruautés aux jeux ,  
Et Rome , en tous ses murs ouverts à la rapine ,  
Étalait les horreurs des foyers de Pulcrine.

Déjà par-tout le feu , qui court de seuil en seuil ,  
Vole au sein de la nuit , teint de pourpre son deuil :  
Et de la triste Rome illuminant les rues ,  
Éclairant des vainqueurs les légions accrues ,  
Sa lueur sur le Tibre ondoie avec les flots.

Une femme accourait , poussant mille sanglots ;  
Sa main guide un enfant : elle a fui sa demeure ,  
Et sur l'arc d'un vieux pont , marche , s'arrête , et pleure.  
C'est Pulcrine et son fils , d'un pas épouvanté  
Traversant les débris de la vaste cité ;  
Pulcrine , qui fuyant et bourreaux et victimes ,  
Lève ses yeux , frappés de l'image des crimes ,  
Et sous l'affreux éclat répandu dans les airs ,  
Paraît une ombre pâle , échappant aux enfers.

#### PULCRINE ET SON ENFANT.

##### L'ENFANT.

Ma mère, où nous sauver ? la ville est toute en flamme...  
D'où vient que tu souris ?

##### PULCRINE.

Quel trouble émeut ton ame ?

Le seuil de nos foyers, qui rassurait nos cœurs,  
 Ne fut pas un abri respectable aux vainqueurs :  
 N'en ont-ils pas rompu la barrière sacrée ?  
 A quels dangers plus grands serais-je ici livrée ?  
 Où verrai-je mon père, où verras-tu le tien ?  
 Tous deux percés de coups... tous deux mourants... Eh bien !  
 Au milieu du carnage on épargna nos têtes...  
 Ne redoute que moi... mes mains sont toutes prêtes  
 A te ravir encor ta mère, ton appui...  
 Dieu ! qu'osé-je penser ?... O cruelle !... Va, fuis !  
 Évite une insensée, et fuis mes violences,  
 Cher petit enfant !

L'ENFANT.

Dieu ! quels regards tu me lances !...  
 Tes yeux toujours si doux, si caressants, hélas !  
 M'ont plus épouventé que les yeux des soldats.

PULCRINE.

Ne pleure pas... tes pleurs importunent ta mère...  
 Va, va te consoler dans les bras de ton père :  
 Il t'aime, il nous sourit ; son aimable bonté  
 Jamais pour tes erreurs n'eut de sévérité :  
 C'est pour nous rendre heureux qu'il agit, qu'il respire ;  
 Et quand nous soupirons sa tendresse en soupirer...  
 N'est-il pas vrai, Candor, modèle de vertu ?  
 Cher époux, réponds-moi...

L'ENFANT.

Ma mère, où le vois-tu ?

PULCRINE.

Oui, Candor, hâtons-nous de sortir de la ville :  
 Ta fidèle équité cherche un séjour tranquille...

La guerre menaçante approche de ces murs ;  
Nous trouverons aux champs des asyles plus sûrs :  
Des mœurs de l'âge d'or nous reverrons la trace.  
Tu te plais à Tibur, où se plaisait Horace :  
L'amour, la poésie, et le doux soin des fleurs,  
Sous d'agrestes abris enchanteront nos cœurs.  
Viens... faisons à mon père approuver ce voyage ;  
Les vieillards à leur toit sont attachés par l'âge.

L'ENFANT.

A qui parles-tu donc ?

PULCRINE.

A ton père...

L'ENFANT.

Il est mort.

PULCRINE.

Mort ! qui ?... perds-tu l'esprit ?... Non, mon enfant, il dort.  
Regarde... pour jamais il dort sur la poussière...  
Son corps est tout sanglant, et ses yeux sans lumière,  
Ses yeux, hélas ! témoins de mon horrible affront...  
Misérable ! où cacher l'opprobre de mon front ?...  
Candor, en expirant tu reçus ma promesse...  
Je ne trahirai point ma gloire et ta tendresse.  
L'outrage qui me souille est ignoré de tous ;  
Et victime après toi de ton amour jaloux,  
Dans l'éternel oubli déroband notre injure...  
Vois ces ondes... entends le Tibre qui murmure...  
La Mort, qui sous ce pont roule au milieu des flots,  
M'ouvre leur vaste lit... C'est là qu'est le repos.

L'ENFANT.

Ah ! pourquoi coupes-tu ta belle chevelure ,

Ma mère?

PULCRINE.

O longs cheveux! inutile parure!

La main de mon époux se plut à vous tresser ;  
C'est autour de mon fils qu'il faut vous enlacer...  
Liez d'un nœud fatal et l'enfant et la mère...  
Pourquoi vivrions-nous? pour traîner sur la terre  
Les hideux souvenirs d'un père assassiné,  
D'un époux expirant, et d'un lit profané ;  
Pour craindre de nos nuits la solitude sombre,  
Pour détester nos jours plus que l'horreur de l'ombre...  
Que suis-je? que serai-je? et mon fils malheureux,  
Pourquoi vit-il?... Tout fut, tout sera sans nous deux.  
O fleuve, dans ton cours emporte notre vie!

L'ENFANT.

Vas-tu donc te jeter?... ciel! en as-tu l'envie?...  
Sur le bord de ce pont ne t'incline donc pas...  
Tu m'entraînes... je tremble...

PULCRINE.

Ah! reste entre mes bras,  
Reste, mon pauvre enfant! qu'est-ce qui t'épouvante?

L'ENFANT.

Ce pont, cette eau profonde, et ta voix gémissante.

PULCRINE.

Ce bord te fait frémir... viens, viens t'asseoir ici...  
Tu recules!...

L'ENFANT.

Mon Dieu! ne souris pas ainsi.

PULCRINE.

Moi, sourire! Eh pourquoi? quand l'horreur m'environne.



Vois cet embrasement qui sur les eaux rayonne...  
Il dévore nos biens, nos temples, nos palais...  
O mon mari! mon père! ô douleurs! ô forfaits!  
Pardonne, cher Candor! mais je ne peux te suivre :  
L'amour de notre enfant me force encore à vivre...  
Mais non, je te rejoins, j'obéis à ta voix!  
Le sein de l'Éternel nous recevra tous trois.

L'ENFANT.

Arrête!... oh! par pitié!...

PULCRINE.

Ton père nous appelle.

---

Elle dit, prend sa course; et, mère trop cruelle,  
Dans le fleuve avec lui tout-à-coup s'élançant,  
Pousse un cri vers les cieux, et tombe en l'embrassant.

On vit long-temps sa robe, en flottant sur les ondes,  
Les soutenir luttant sur les vagues profondes,  
Leurs mains battre les flots rougis des feux lointains,  
Disparaître; et le Tibre engloutit leurs destins.

---



# **LA PANHYPOCRISIADE.**

**CHANT DIXIÈME.**

## SOMMAIRE DU DIXIÈME CHANT.



Entretiens des chefs de l'armée Luthérienne dans les environs du château Saint-Ange. Mort d'une vieille femme , que pousse sa dévotion à porter des aliments au Pape, qu'elle croit affamé dans le fort gardé par les soldats de *Bourbon*. Soulèvement du parterre infernal : apparition de *Xiphorane*, envoyé aux démons spectateurs par *Théose*, suprême ordonnateur du monde. Dialogue entre le sage *Agathémi* et *André Doria*, sur les côtes de *Gênes*. Liberté rendue à cette ville par le héros qui en fut nommé prince.

---

# LA PANHYPOCRISIADÉ.

---

## CHANT DIXIÈME.

---

**C**EPENDANT le temps vole; et la scène qui change  
Présente un double aspect au pied du fort Saint-Ange:  
Au sein d'un pavillon, qui s'ouvre d'un côté,  
D'un festin militaire éclate la gaité:  
L'autre part du théâtre offre une large place  
Dont les travaux d'un camp cernent au loin l'espace:  
Cette publique enceinte est le marché mouvant,  
Où la troupe et le peuple à toute heure arrivant,  
Au gré de leurs besoins achètent les denrées.  
Un long pieu qui suspend des toiles déchirées  
Est l'abri d'une vieille, humble et simple d'esprit,  
Mais qui des maux du temps porte un cœur tout contrit.  
Assise dans un coin, sous des palais superbes,  
Pour substantier sa vie elle vend quelques herbes:  
Fille d'un artisan, qu'a nourri son métier,  
Cette veuve eut deux fils d'un époux ouvrier;  
L'un, pour quelques liards, est mort dans les batailles;  
L'autre, en un hôpital, périt sans funérailles:  
Seule, âgée, en des murs dévastés par la mort,  
Sa tranquille vertu confie à Dieu son sort:

Ainsi brille un feu pur dans l'argile grossière.

Un manuel des saints, recueil de la prière,  
D'un latin non compris fit ses plaisirs pieux;  
Mais depuis qu'un long âge a fatigué ses yeux,  
Sa mémoire retrace à ses pensers fidèles  
Les psaumes qu'elle chante et l'éclat des chapelles.  
L'accent qu'adresse aux cieux sa tremblotante voix  
N'y monte pas moins haut que l'*oremus* des rois;  
Et dans son rang abject, des hommes oubliée,  
Aux anges du Seigneur elle se sent liée.

Non loin de cet objet triste et religieux,  
Sous leur tente dressée, en leur banquet joyeux,  
Des chevaliers buveurs, fêtant leur table ronde,  
Se vantaient leurs exploits, sources des pleurs du monde.  
Alarçon est entre eux, scélérat sans terreur,  
N'adorant d'autre Dieu que l'or et l'empereur,  
Et qui, geolier cruel des captifs de son maître,  
De Rome, en sa prison, tient aujourd'hui le prêtre :  
Lui seul, dur instrument, mérita qu'autrefois  
Charles-Quint lui remit la garde de François :  
Tel, veillant sur la proie aux chasseurs assurée,  
Un chien féroce attend sa part de la curée.

### ALARÇON, OFFICIERS ALLEMANDS ET ITALIENS, UNE VIEILLE FEMME.

#### PREMIER OFFICIER.

Que fait dans son château le bon pape Clément?

#### ALARÇON.

Ce vicaire infallible est un homme qui ment.

## DEUXIÈME OFFICIER.

Tu parles sur ce ton du prince de l'église!

## ALARÇON.

Clément est un vrai saint, si la peur canonise:  
Car jamais nul chrétien, devant les empereurs,  
Ne fut mortifié par autant de terreurs.  
Ses cardinaux et lui font les dignes apôtres:  
Mais le dieu de Madrid, sourd à leurs patenôtres,  
Charle, est pour eux le diable, et j'en suis le suppôt.

## TROISIÈME OFFICIER.

Vous vous trompez: au fond Charles-Quint est dévot;  
Et, contrit des malheurs du pape qu'on assiège,  
Fait des processions pour que Dieu le protège,  
Et que l'aide des cieux délivre ses élus  
Des fers....

## ALARÇON.

Qu'un mot de lui soudain aurait rompus.  
Notre empereur auguste est rusé politique:  
Il veut punir Clément de sa démarche oblique,  
Et retirer sur-tout du prix de sa rançon  
De quoi payer nos gens qui l'ont mis en prison:  
Ainsi tout le trésor des dîmes, des croisades,  
Va solder à ses frais nous et nos camarades.

## QUATRIÈME OFFICIER.

Les voyez-vous là-bas, montés sur des tréteaux,  
Se réjouir, couverts d'habits sacerdotaux ?  
Les uns portant l'aumusse, et les autres l'étole,  
Des acteurs de la messe entre eux jouer le rôle,  
Et répandre à grands flots des bénédictions  
Sur un peuple qui rit de leurs immersions ?

ALARÇON.

Ces hommes-là, du moins, se font prêtres pour rire :  
J'aime leur bonne foi.

CINQUIÈME OFFICIER.

Pour Clément quel martyr  
S'il voit, la crosse en main, de chapes habillés,  
Les soldats travestis devant les saints raillés.

ALARÇON.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la mitre, et le casque,  
Sont sur les mêmes fronts : chaque temps, chaque masque.

SIXIÈME OFFICIER.

Quel objet enchâssé montre-t-on en passant  
Aux femmes que je vois sourire en rougissant ?  
De quelque anachorète est-ce un cordon qui brille ?  
Cette mère qui fuit en écarte sa fille ;  
Et les moins chastes sœurs n'osent le regarder :  
Qu'a donc cet attribut pour les intimider ?

SEPTIÈME OFFICIER.

L'Eglise étale ainsi des reliques secrètes  
A la crédulité qui grossit ses recettes.

ALARÇON.

Elle a, par-dieu, raison ! Clément nous paîra mieux.  
La disette le presse, et, grace à mes bons yeux,  
Il n'échappera pas à notre surveillance  
Qu'il n'ait de notre armée acquitté la dépense.

---

Ils disaient, et riaient : près du réduit guerrier,  
Pour son pape martyr la vieille est à prier :  
Sur la foi des récits elle croit qu'on l'affame,  
Et prend tout à la lettre, étant du peuple, et femme.



LA VIEILLE FEMME, LE PAPE CLÉMENT,  
ALARÇON, ET DES SOLDATS.

## LA VIEILLE.

Si mon cœur charitable, en mon abaissement,  
Aux regards du Très-Haut a su plaire un moment,  
Daigne, ô vierge éternelle ! ô toi, que Dieu fit mère,  
Et toi, leur doux Jésus, délivrer le saint-père !  
Qu'il était noble et beau, quand, debout aux autels,  
Il célébrait vos noms en des jours solennels !  
Dans les fers maintenant la famine le tue.  
Mettons en ce panier des fruits, une laitue ;  
Et s'il vient nous bénir du haut de ses remparts,  
Rodons , et par un signe attirons ses regards....  
Si la garde me prend, voici ma dernière heure....  
Mais, en servant le ciel, qu'importe que je meure !  
Mon Dieu ! dans les périls que j'ose ici tenter,  
Dirige ma faiblesse et daigne m'assister !  
On court... ah ! la frayeur me trouble les entrailles....  
C'est le pape !.... à l'écart glissons sous les murailles.

CLÉMENT, *sur les remparts.*

Mes doigts bénis n'ont plus d'effet sur les soldats.  
Ah ! que vois-je ? quelqu'un nous fait signe d'en-bas...  
C'est une pauvre vieille.... on use de son zèle  
Pour m'adresser peut-être une heureuse nouvelle....  
Jetez-lui quelque fil vers ce mur écarté....  
Bon ! tirez son panier.... Ciel ! on l'avait guetté,  
On le saisit.

UN SOLDAT, *en bas, à la vieille.*

Coquine!

LA VIEILLE.

Ah, Dieu!... miséricorde!

LE SOLDAT.

Vieille bigote, viens! ce fil sera ta corde.

ALARÇON, *dans sa tente.*

Quelle clameur entends-je?... et qui peut dans ces lieux  
Faire entrer ces soldats armés et furieux?

LE SOLDAT.

Commandant, cette femme a bravé la consigne.  
Sous les murs assiégés elle a passé la ligne,  
Pour offrir saintement à votre prisonnier  
Le légume et les fruits saisis dans ce panier.

ALARÇON.

Ah! maraude, reçois le prix de ton offrande.

LA VIEILLE

Grace, grace, seigneur! mon âge....

ALARÇON

Qu'on la pend.

Et n'interrompez plus notre joyeux repas.

LA VIEILLE

O Dieu, 'mort sur la croix, ne m'abandonne pas!

CLÉMENT, *du haut du fort Saint-Ange.*

On sort du pavillon.... C'est elle qu'on ramène...

Je vois, je reconnais le soldat qui la traîne....

Cette pauvre dévote est dupe de sa foi,

Et pour monter au ciel se fait pendre pour moi.

Mais peut-être il nous faut cette victime à Rome,

Pour qu'au rang des martyrs la légende la nomme :  
Parfois un tel exemple, en exaltant les cœurs,  
A soulevé lui seul mille poignards vainqueurs.

---

Par ces mots inhumains la voix pontificale  
Tout à coup suscita la rumeur infernale :  
On n'écoula plus rien ; et la colère aigrit  
Les Démons, inventeurs du catholique esprit :  
Ils craignirent qu'un trait du tableau satirique  
Ne fit trop mépriser l'ouvrage œcuménique ;  
Et contre les acteurs le bruit recommençant  
Fit du cirque un chaos par-tout retentissant.

Le noir gouvernement des princes de l'abyme  
Déchaîna ses vengeurs : « O blasphèmes ! ô crime !  
« Quoi ! s'écria l'un d'eux, c'est peu que d'endurer  
« Un style âpre et méchant, propre à nous torturer,  
« Le sacrilège auteur de la pièce nouvelle  
« De nos productions raille ici la plus belle,  
« La papauté ! Veut-on, qu'irrité de ce jeu,  
« Dieu redouble aux enfers les supplices du feu ?  
« Nous ne croyons à rien, mais nous voulons qu'on croie.  
« De l'Inquisition que le gril se déploie ;  
« Et brûlons Mimopeste, écrivain inspiré  
« Pour avilir le pape et le culte sacré.  
« Oui, même à l'Éternel son drame fait injure...  
« Comment put-il tromper l'inquiète Censure,  
« Dont, pour le bien de tous, les rigoureux ciseaux  
« Devaient d'un acte infâme ôter tant de morceaux ?  
« Quel excès de licence épouvantable, impie !

« Et jusques à ce jour ici même inouïe !  
« Craignons que cent carreaux ne tombent à-la-fois ;  
« Démons, prosternons-nous, signons-nous d'une croix ! »  
Les seigneurs infernaux, monstres d'hypocrisie,  
Les diablesses sur-tout, tombant en frénésie,  
Et qui, faibles d'esprit, mais robustes de corps,  
Aiment tant à passer des péchés aux remords,  
Dévotes par vapeurs, chrétiennes par vengeance,  
Tous de l'auteur alors demandaient la sentence.  
Mais, ô cris ! le théâtre, aussitôt agité,  
Ouvre à grand bruit au jour sa vaste sommité ;  
Et blanchissant le gouffre, une vive lumière  
Décolora le cirque et l'assemblée entière.  
Tel qu'on voit se ternir et se défigurer,  
( Si le petit au grand se laisse comparer )  
Un concours de Phrynés, que la nuit et la danse  
Rassemblent aux flambeaux, brillantes d'élégance ;  
Quand l'aurore se lève, accourt, et fait glisser  
Un rayon du matin, prompt à les éclipser,  
Tous les apprêts fleuris des trompeuses bergères  
Tombent ; l'aube fanant leurs roses mensongères,  
Sur leurs fronts abattus de lascives fureurs  
De leur fard qui s'écoule efface les couleurs :  
Tel cet éclat, perçant les voûtes de la salle,  
Rendant son or plus triste, et son lustre plus pâle,  
Et des lampions morts effaçant la splendeur,  
Des princesses d'enfer mit à nu la laideur.

Par THÉOSE envoyé, cependant Xiphorane,  
Ministre ailé, descend ; et son front diaphane

Rayonne couronné d'un azur lumineux;  
 De la nacre et de l'or ses ailes ont les feux :  
 C'est lui qui, des mortels tranchant les destinées,  
 Frappe de coups subits les âmes étonnées.  
 « O noirs Démons, dit-il, en votre nuit plongés,  
 « Des querelles de Dieu qui vous a donc chargés ?  
 « Son règne est au-dessus des traits de la satire.  
 « En vos débits amers il permet qu'un vain rire  
 « Console follement votre malignité  
 « Du pouvoir éternel de sa divinité.  
 « Eh! que sont devant lui les dogmes de la terre ?  
 « Des voiles mensongers, où sa splendeur s'altère.  
 « Le Sacerdoce aveugle et son zèle imposteur  
 « Le cache à la Raison, qui le révèle au cœur.  
 « Aux plus grossiers humains la Nature l'atteste  
 « Mieux que la chaire antique aux peuples si funeste;  
 « Et l'image formée au gré de vains discours  
 « Ne figura jamais CELUI QUI FUT TOUJOURS.  
 « Raillez vos cultes faux; le pape est votre ouvrage.  
 « Vos jeux au Créateur ne font aucun ombrage :  
 « Il les voit de trop haut; et vous ne pourriez pas,  
 « Vils esprits de l'enfer, l'atteindre de si bas. »

Il dit : et le parterre, à ces hautes paroles,  
 Sentit avec chagrin que ses drames frivoles  
 Ne sauraient alarmer le suprême pouvoir  
 Du grand dominateur qu'on ne peut émouvoir.

L'esprit qui suscitait la Censure invoquée  
 Vit sa fausse rigueur honteusement moquée :  
 Et Xiphorane alors, remontant vers le jour,

Referma le sommet du nocturne séjour.

Mais, blessés du rayon qui perça leurs ténèbres,  
Les Démon<sup>s</sup> quelque temps, sous leurs voûtes funèbres,  
Restèrent sans oreille, et sans yeux, et sans voix :  
Le grand ΤΗΕΟΣ, auteur du monde et de ses lois,  
Qui, dans l'espace immense, anime et pulvérise,  
Rappela l'épouvante en leur ame surprise.

Ainsi, quand tout-à-coup l'atteinte d'un fléau  
Nous glace, et tourne enfin notre œil vers le tombeau,  
Si de l'éternité la lumière soudaine  
Éclaire le néant de notre vie humaine,  
Nous frémissons d'abord ; mais tant d'objets pressants  
Nous rendent aux erreurs dont nous flattent nos sens,  
Qu'à nous-mêmes ravis, nous nous livrons encore  
Au plaisir d'oublier que le temps nous dévore :  
Ainsi de leur effroi la morne impression  
Arrêta peu le cours de leur illusion,  
Puissance qui charma l'assemblée idolâtre  
Par les nouveaux effets des ressorts du théâtre.

Où sont-ils transportés ? au pied des Apennins,  
Lieux où coulent en paix les vertueux destins  
Du libre Agathémi, dont la sagesse extrême  
Pour empire a l'espace, et pour dais le ciel même.

Sa grotte est sur des bords que vient de traverser  
Un héros voyageur, accourant l'embrasser :  
C'était André Dorie, homme de qui ce sage  
Prévit un jour la gloire en voyant son visage ;  
Intrepide guerrier, habile sur les mers  
A dompter du destin les orages divers ;

Et selon qu'il servit ou l'Espagne, ou la France,  
De leur sort à son gré décidant la balance :  
Génois indépendant, qui, fier en ses discours,  
Fut trop républicain pour être aimé des cours ;  
Mais qui, par son génie errant toujours sur l'onde,  
Conquit sa liberté, bien si rare en ce monde !

## ANDRÉ DORIE, AGATHÉMI.

## ANDRÉ DORIE.

Heureux Agathémi, tranquille sur ces monts,  
Exempt des soins nombreux où nous nous consumons,  
Des hauteurs de la cime où le ciel vous éclaire,  
Vous regardez en paix les fureurs du vulgaire,  
Et n'êtes plus ému des troubles des cités.

## AGATHÉMI.

Ah ! trop sensible encore à leurs adversités,  
Je ne suis point un sage ; et les malheurs de Rome  
M'ont tristement prouvé que je ne suis qu'un homme.  
Zélé, compatissant, je crus les prévenir ;  
Inutile pitié, dont on m'a su punir !

## ANDRÉ DORIE.

Expliquez-vous.

## AGATHÉMI.

Hélas ! un peu d'expérience  
Des maux de l'avenir m'a donné la science ;  
Clarté de la raison, et qui me rend devin,  
Sans miracle, et sans être un prophète divin.

Mes yeux contemplaient Rome, et prévirent l'orage.  
Eh ! qui, sans apporter nul obstacle au ravage,

Verrait d'un feu subit l'étincelle partir  
Sur des murs, à ses yeux, prêts à s'aneantir ?  
J'ai couru, j'ai crié, présagé les désastres :  
On m'a cru le jouet du délire et des astres,  
Et, jeté dans les fers, l'ombre d'une prison  
A soudain étouffé la voix de ma raison.  
Mais trop tôt les vainqueurs détrompèrent la ville !  
D'Orange, me tirant de mon obscur asyle,  
Me présenta de l'or, qui ne put me toucher,  
Me demanda mon nom, que je voulus cacher ;  
Heureux qu'on m'ignorât, fier de ne pas me vendre.  
Hélas ! à mes rochers je revins donc me rendre,  
Pour jamais convaincu par mes oracles vains  
Que sans fruit la sagesse avertit les humains.

ANDRÉ DORIE.

C'est ainsi que, dit-on, le front couvert de cendre,  
On voyait d'Israël les inspirés descendre,  
Prédissant à Sion l'ange exterminateur ;  
Et l'organe de Dieu semblait toujours menteur.  
Sans doute votre foi, dans ces monts retirée,  
N'a pu voir sans horreur fouler l'arche sacrée,  
Et son prêtre investi par des soldats cruels ?

AGATHÉMI.

Non, je n'ai pas frémi pour de trompeurs autels :  
Le pape n'est qu'un prince, et n'est plus un apôtre ;  
Grand du monde, il s'expose aux revers comme un autre.  
Je n'ai craint que pour Rome et pour tous ses enfants,  
Près d'être encore en proie à des Goths triomphants.

ANDRÉ DORIE.

Je vous croyais un saint, caché dans ce refuge.



## AGATHÉMI.

Sachez quelle est ma foi ; je vous en rends le juge.

Souvent je méditai, dans le calme des nuits,  
Le Dieu qui créa tout, et qui fait que je suis.  
Ce vrai Dieu, quel est-il, disais-je, et quel mystère  
L'offre sous tant de noms aux peuples de la terre ?  
Soudain, un feu rapide enlevant mes esprits,  
Me porta dans les cieus de l'antique Osiris :  
Surpris de sa grandeur, j'adorais sa statue ;  
Mais j'en touchai la base, elle fut abattue ;  
Et sur les bords du Nil volant de tous côtés,  
Je renversai d'un choc trente divinités :  
Ce n'est qu'erreur, me dis-je, en fuyant ces images.

Sous le ciel de l'Asie, emporté par deux mages,  
Je révérai le feu, crus Bélus immortel ;  
Lorsque je vis crouler sa table et son autel.  
Je revolai plus loin : toujours mêmes exemples.  
Lama, le grand Lama périt même en ses temples.  
Mais, toujours parcourant l'empire de l'Éther,  
Dans l'Olympe des Grecs j'aperçus Jupiter :  
J'approche, et sur l'Ida vois se réduire en poudre  
L'amant de Ganymède, et son aigle, et sa foudre.

Fatigué, je m'abats sur de noires forêts ;  
J'y trouve un dieu guerrier, le puissant Theutatès :  
Ma main ose sonder ce colosse homicide ;  
Il se brise, et son chêne écrase le druide.  
Fausse idole ! me dis-je, en échappant des bois.  
Montons à ce Calvaire, où rayonne une croix ;  
Mon esprit s'éclaira ; je vis, à sa lumière,  
Se pourrir des débris qui tombaient en poussière,

Et, frappé d'une voix, dans les airs j'entendis :  
 « Nul mortel n'a reçu la clef du paradis. »  
 Éperdu dans ma course, et l'ame épouvantée,  
 Je revins à ma fange, et rampais en athée :  
 La raison me cria : « Les superstitions  
 « Cachent un Dieu, présent dans ses créations.  
 « Les sphères, les soleils, ouvrages périssables,  
 « L'homme, les animaux, divinités des fables,  
 « N'ont aucun de ses traits inconnus en tout lieu.  
 « Tu ne peux te connaître; et veux connaître Dieu!  
 « Ah! pour le mesurer que peut ton court génie,  
 « Imperceptible anneau de la chaîne infinie? »  
 Le savoir et le vrai m'ont prêté leur appui :  
 Sans comprendre mon Dieu, je comprends jusqu'à lui :  
 Et, mon esprit planant au-dessus des idoles  
 Que nous peint le mensonge en de vaines paroles,  
 Devant le Créateur, plein d'amour et d'effroi,  
 J'abaisse mon orgueil, je me tais, et je croi.

ANDRÉ DORIE.

Ah! cultivez long-temps, sans qu'aucun soin vous presse,  
 Ces augustes pensers, doux prix de la sagesse :  
 Vous ferez envier votre noble repos  
 Aux hommes tels que moi, qu'on appelle héros;  
 Et qui, s'embarrassant de respects misérables,  
 Neservent pour seuls dieux que des rois leurs semblables;  
 Et de leur inclemence éprouvant le danger,  
 De culte chaque jour sont contraints à changer.

AGATHÉMI.

J'ai su que des jaloux, vous nommant un rebelle,  
 Privent François-Premier du fruit de votre zèle,

Et qu'à son ennemi vous portez vos secours.  
Le mérite est en butte aux intrigues des cours.

ANDRÉ DORIE.

Ma vengeance s'apprête ; et ma voix souveraine  
Contre le joug français demain soulève Gène :  
Au nom de Charles-Quint, en prince fortuné,  
Je ferai reflleurir les murs où je suis né.

AGATHÉMI.

De votre noble cœur ce dessein est bien digne ;  
Mais faites plus ; rendez votre nom plus insigne :  
Foulez aux pieds les rangs ; et dans votre cité  
Rappelez en ces jours l'antique Liberté ;  
Et que, de l'Italie étonnant les provinces,  
Un tel bienfait vous place au-dessus des grands princes.

ANDRÉ DORIE.

Une ville si faible , entre tant d'ennemis ,  
Défendrait peu les droits qui lui seraient remis.

AGATHÉMI.

Au sein d'un vaste état, votre effroi chimérique  
Aurait d'autres motifs contre la république :  
Et des cœurs les plus droits les principes douteux  
Ainsi chassent toujours la Liberté loin d'eux.

La nuit descend des monts : couchez dans ma demeure ;  
Et lorsque du matin luit la première heure ,  
Vous partirez , ému d'un espoir bien plus grand ,  
Que celui dont s'enivre un prince , un conquérant.  
Vous les surpasserez ; croyez-en mon présage :  
Mon œil juge du cœur sur l'aspect du visage.

---

Tels que d'un voyageur mille aspects variés  
Ravissent chaque jour les regards égayés ;  
Tel de l'acte qui court le rapide passage  
Sans cesse au spectateur produit une autre image.  
Il admire à cette heure un des beaux monuments,  
De la superbe Gène antiques ornements,  
Un port, où se miraient des galères rangées,  
Fières de cent lauriers dont elles sont chargées.

Le généreux Dorie , assemblant les soldats ,  
Les nobles, et le peuple, et les vieux magistrats,  
Maintenant souverain des murs qui l'ont vu naître,  
En chassa les Français, et seul y parle en maître.  
Parmi les habitants dont il reçoit l'accueil,  
Vrai héros, son maintien n'affecte aucun orgueil.  
Déjà les courtisans, dont il est l'espérance,  
Le caressent des yeux, se courbent par avance :  
D'autres lui souriant, plus timides flatteurs,  
Des mouvements de tous ne sont qu'imitateurs ;  
Quelques-uns, désertant leurs partis avec peine,  
Le vantent d'autant plus qu'ils couvent plus de haine ;  
Et le peuple , en tous temps jouet des factieux,  
De ses destins futurs alarmé, curieux,  
Applaudit en espoir aux décrets que vient rendre  
Le vainqueur, dont enfin la voix se fait entendre.

ANDRÉ DORIE.

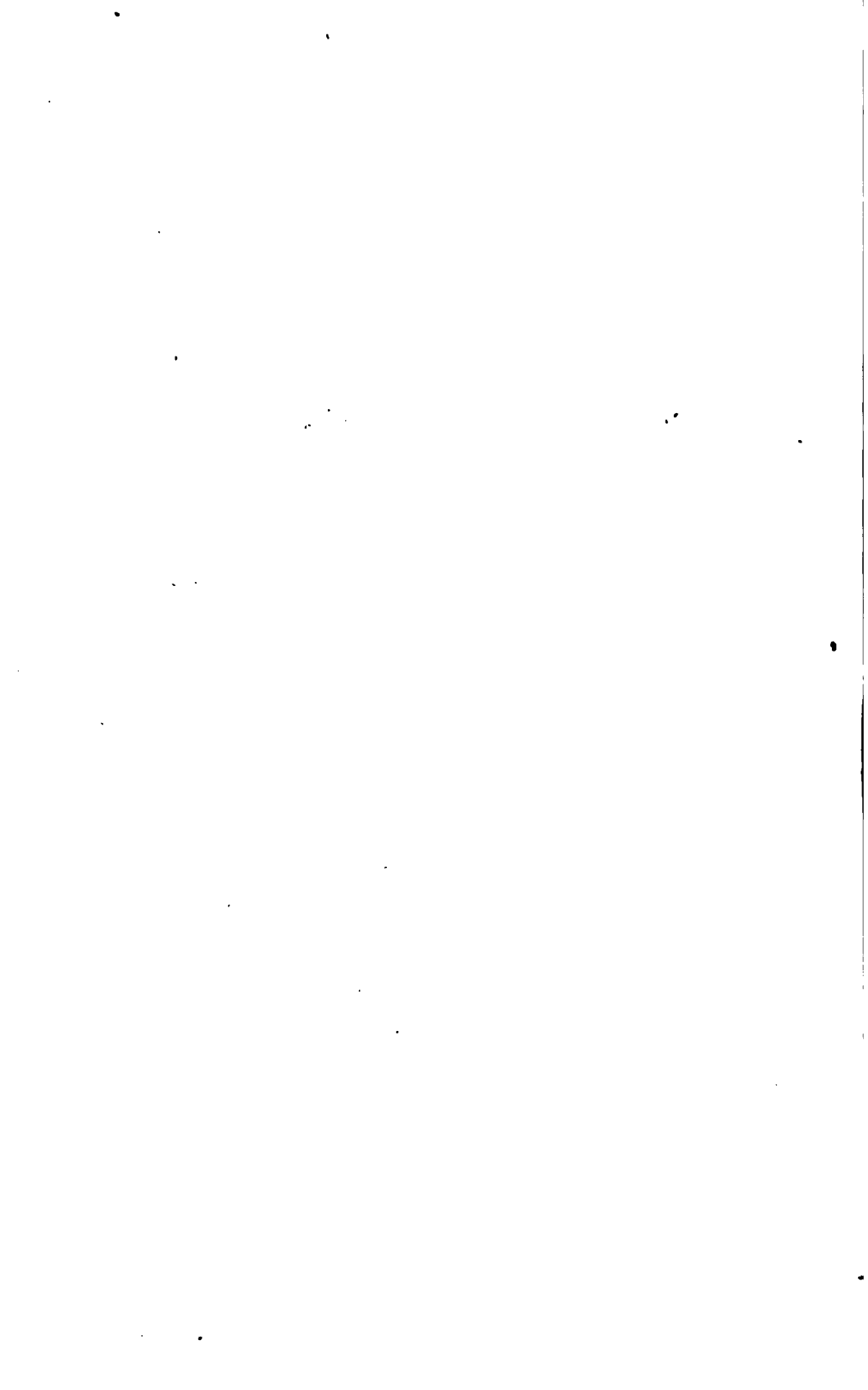
O citoyens ! Dorie est issu parmi vous :  
A l'enfant de vos murs vos hommages sont doux.  
Je ne veux point, ingrat à mes destins propices,  
Par mon ambition avilir mes services,  
Et, pour un titre altier vous vendant mes exploits,

Fonder l'orgueil d'un trône , et non l'honneur des lois.  
La douce liberté, seule loi naturelle,  
De tous les cœurs humains est la pente éternelle :  
L'erreur même en est chère, et j'en ai pour garants  
Tant d'autels érigés aux fléaux des tyrans.  
La voix des temps passés répète à notre oreille :  
« L'homme est toujours divers, Thémistoujours pareille. »  
Qu'à l'homme donc jamais vos droits ne soient remis ;  
Et qu'ils restent fixés dans la main de Thémis.  
Hardis navigateurs , craignez-vous les naufrages ?  
Dans une république il est beaucoup d'orages :  
On y craint les partis dont la haine et l'amour  
De tous leurs chocs bruyants ont pour témoin le jour.  
Mais, sous les fers d'un seul, comptez, comptez le nombre  
Des victimes d'état qu'on étouffe dans l'ombre.  
Opposez donc toujours, sous vos fiers étendards,  
Aux ennemis le glaive, aux tyrans les poignards.  
Soyez libres, Génois ! et préférez pour l'être  
La pauvreté, la mort, au joug honteux d'un maître ;  
Et j'aurai de ma tombe, heureux libérateur,  
Fait un sinistre écueil à tout usurpateur.

---

Dans Gênes , à ces mots, la voix de la patrie  
Frappa les cieux, les mers, du grand nom de Dorie :  
Et sur un vieil amas de cent chaînes de fer,  
S'assit la Vertu libre. Elle étonna l'enfer.

---



# **LA PANHYPOCRISIADE.**

**CHANT ONZIEME.**

## SOMMAIRE DU ONZIÈME CHANT.

---

Tableau de l'intérieur des mers. Entretiens de la *Méditerranée* et d'un *Phoque*. Dialogue d'un *Requin* et d'un *Esquimaux*, qui le conduit sur les bords Algériens, où se livre une bataille navale. Repas des monstres marins, qui se nourrissent de la chair des soldats de *Charles-Quint* et de *Barberousse*. La scène change de face, et le festin des poissons devient la cause du triomphe de l'empereur : ce spectacle remplit l'intermède, à la suite d'un dialogue entre la *Méditerranée* et la *Métempsychose*. Scène satirique de *Pasquin* et de *Marphorius* à ce sujet. Rome disparaît. Les côteaux de Meudon présentent aux spectateurs la demeure de *Rabelais*, qui, visité par la *Raison*, lui offre, dans ses miroirs magiques, l'image des extravagances du siècle.



---

# LA PANHYPOCRISIADE.

.....

## CHANT ONZIÈME.

---

SOUVENT l'illusion produite en nos théâtres,  
En promenant nos yeux sur les ondes bleuâtres,  
Les amuse à l'aspect des écueils menaçants,  
De la vague qui roule en bouillons blanchissants,  
Et de l'humide plaine, empire des orages,  
Où les vaisseaux guerriers conjurent leurs naufrages;  
Jusqu'ici nul tableau de l'abyme des mers  
N'a plongé nos regards au sein des flots amers,  
Et dans leur nuit verdâtre, à demi-transparente,  
Montré le fond du gouffre et son eau dévorante  
Rongeant avec lenteur ces rochers écumants,  
Du grand corps de la terre antiques ossements,  
Appuis long-temps creusés par des masses liquides,  
Où flottent en suspens ses entrailles avides,  
Et qui, brisés, fondus, en ses flancs sulfureux  
Entraînent des cités et des états nombreux.

C'est donc là, c'est au fond du maritime empire,  
Qu'un nouvel intérêt agit, marche, et respire.

La Méditerranée, en un palais d'azur,

Tapissé de rubis , et de nacre, et d'or pur,  
Fillé de l'Océan, épouse du Bosphore,  
Dont l'hymen l'enrichit des tributs de l'aurore,  
Inquiète, voit fuir tout son peuple nageant.

Ses poissons, revêtus d'émeraude et d'argent,  
Soufflent de leurs nazeaux l'onde élevée en gerbes :  
Les uns, en déployant leurs avirons superbes,  
Imbus des feux du jour qui frappe leur émail,  
Éclairaient les berceaux de l'algue et du corail ;  
Les autres serpentaient sous des torrents de fange  
Dont cent fleuves troublés versent l'affreux mélange,  
Et de leur lit obscur sondant la profondeur,  
D'une croupe luisante éteignaient la splendeur :  
Mille autres se plongeaient dans les plus noires urnes  
Que recèlent des mers les cavernes nocturnes.

Poursuivi d'un requin, un phoque monstrueux,  
Lui-même épouvanté, portait l'horreur entre eux.

### LA MÉDITERRANÉE, LE PHOQUE, LE REQUIN ET L'ESQUINÉIS.

#### LA MÉDITERRANÉE.

Pourquoi viens-tu troubler les peuples de mon onde,  
Phoque étranger ? où tend ta course vagabonde ?  
Nul enfant de ta race, aussi grand que tu l'es,  
N'avait encor touché le seuil de mes palais.

#### LE PHOQUE.

Je suis né sous le pôle, où d'éternelles glaces  
Couvrent des mers du nord les immobiles faces :  
Mais la guerre, la faim, les harpons des pêcheurs,

De ma froide patrie ont accru les rigueurs :  
J'ai fui, j'ai traversé la région humide,  
De l'onde hyperborée à l'onde où l'Atlantide,  
Terre qui nourrissait des animaux humains,  
Sur ses écroulements nous fraya des chemins.  
Je ne te dirai pas, secourable déesse,  
Quels périls en nageant m'ont attaqué sans cesse,  
De quels dragons hideux l'essaim vint m'assiéger,  
Comment de gouffre en gouffre il m'a fallu plonger,  
Et traversant des eaux l'abyme sans mesure,  
Fuir la dent ennemie, ou chercher ma pâture.  
Allais-je, quand les vents brisaient les flots moins clairs  
Jouir sur quelque bord de l'aspect des éclairs,  
M'échauffer au soleil qui dorait un rivage;  
Bientôt l'homme, accourant, me chassait de la plage.  
Tu sais de leur compagne, et de leurs jeunes fils,  
Combien tous mes pareils sont tendrement épris :  
La mienne me suivait : un tourbillon avide  
Tous deux nous saisissant d'une force rapide,  
L'a jettée au plus bas de ces lits souterrains  
Où grondent les volcans sous les gouffres marins,  
Où des monstres, rampant sous la vague profonde,  
Dorment appesantis au sein caché du monde.  
Moi, dans les grands déserts de l'humide séjour,  
Seul, errant, je tentais mille écueils chaque jour.  
J'abordai ces grands rocs, jadis impénétrables,  
Que rompit l'Océan de ses pieds redoutables,  
Lorsque de ton royaume il ouvrit les sentiers,  
Et divisa d'un choc les continents entiers,  
Portes de l'occident, ton antique passage :

Là, heurté d'un requin, affamé, plein de rage,  
 J'ai vu se présenter la mort entre ses dents....  
 Il me suit.... le voilà qui fend les flots grondants!  
 Décesse! sauve-moi dans tes grottes obscures.

L'ESQUINÉIS.

Ce phoque aura trouvé quelques retraites sûres;  
 Croyez en votre guide: allons, seigneur Requin,  
 Chercher quelque autre proie, et nous repaître enfin.

LE REQUIN.

O chétif animal! ta fausse clairvoyance  
 A par trop de détours lassé ma patience,  
 Et la proie échappée à nos empressements  
 De mon ample estomac irrite les tourments.  
 L'immensité des mers est-elle dépeuplée?  
 Toi-même crains ma gueule à six rangs dentelée.

L'ESQUINÉIS.

Près de votre grandeur sous qui tremblent les eaux,  
 Seigneur Requin, je suis au rang des vermisseaux:  
 Mais j'éclaire pour vous les routes de l'abyme:  
 Si votre abord les trouble, est-ce donc là mon crime?  
 Quand de son grand œil creux ce phoque vous a vu,  
 Il a fui le trépas qu'il a soudain prévu:  
 Ses rames et ses pieds ont triplé de vitesse.  
 La force est votre lot; le mien est la souplesse;  
 Et vous vous perdriez, mon puissant protecteur,  
 En arrachant la vie à votre conducteur.  
 Aux aveugles transports de vos besoins voraces  
 Je sers d'avant-courreur dans ces vastes espaces,  
 Où brillent devant vous, en fanal radieux,  
 Mon dos rayé d'azur, et l'iris de mes yeux.

## LE REQUIN.

Tais-toi, flatteur; et plonge. On ne voit que reptiles  
 S'unir aux grands poissons, et se prétendre utiles.  
 Fille de l'Océan, j'implore tes secours!  
 Mes entrailles à jeûn grondent depuis deux jours.

## LA MÉDITERRANÉE.

Colosse dévorant, si tes larges nageoires,  
 Si le vaste museau recouvrant tes mâchoires,  
 Si ta masse pesante, en flottant avec bruit,  
 N'annonçaient pas la mort à tout ce qui te fuit,  
 Insatiable au fond des eaux que tu traverses,  
 Tu détruirais des mers les familles diverses.  
 Mais cours où tes pareils sont déjà réunis,  
 Tourne tes yeux ardents vers Alger et Tunis;  
 Des bipèdes guerriers, rois, empereurs, corsaires,  
 Terrestres animaux, l'un de l'autre adversaires,  
 En foule sous mes eaux se jettent demi-morts.

## LE REQUIN.

Allons boire leur sang! Allons manger leurs corps!

## LA MÉDITERRANÉE.

Tiens! reconnais la route à ces sanglantes marques....  
 Revois déjà ton phoque alentour de ces barques:  
 Nourris-toi: laisse-lui sa part à ces festins.  
 L'homme combat là-haut; paix à vos intestins.

---

En achevant ces mots, la sombre Mer le pousse  
 Aux bords où les rameurs du fameux Barberousse,  
 Opposés aux rameurs du puissant Charles-Quint,  
 Préparaient un repas au grand peuple requin.

## LE REQUIN, L'ESQUINEIS, ET LE PHOQUE.

## L'ESQUINEIS.

Ici, par-là, Seigneur!... fondez sur ce navire  
Qui, plein d'hommes vivants, sur les écueils chavire.  
Avez ces gens-ci qui, déployant leurs bras,  
Droit en votre gosier nagent la tête en bas.

## LE REQUIN.

Mes frères, les Requins! souffrez, ne vous déplaîse,  
Que j'assiste au banquet, et les gobe à mon aise.  
Ceux qui sont chauds et nus sont plus appétissants;  
Les autres, vrais poissons écailleux en tous sens,  
Sous leurs lames d'airain, d'acier qui s'entrechoque,  
Résistent en passant à la dent qui les croque.

## LE PHOQUE.

Oh! quel amas de chair! je me sens étouffer.

## LE REQUIN.

Descendez en nos flancs: nous digérons le fer.

---

Cependant, au milieu des débris du carnage,  
De morses, des dauphins la multitude nage:  
Ces monstres comme nous se déchirent enfin,  
Voyant d'un œil jaloux la part de leur voisin.  
Mais tandis que la proie en leurs gueules arrive,  
La Mer, la triste Mer, pousse une voix plaintive;  
Hélas! sur tous ses bords, jusqu'au dernier des jours,  
Un lamentable ennui l'agitera toujours;  
Et des destructions se demandant la cause,  
Elle gémit; et parle à la Métépsychosc.

## LA MÉTEMPSYCOSE ET LA MÉDITERRANÉE.

## LA MÉDITERRANÉE.

D'où vient que dans mes eaux à jamais abymés ,  
Se dévorent ainsi tant d'êtres animés ,  
Que mon lit est sans cesse enrichi de naufrages ,  
Et que mes flots rongeurs, creusant tous les rivages ,  
Vers l'occident poussés d'un éternel penchant,  
Menacent pas à pas tout le globe en marchant ?  
La vie est fugitive en tout ce qui respire,  
Comme le cours de l'onde en mon sein qui soupire,  
Où chaque vague, enflée au gré de mes reflux,  
Semble dire, je suis ! tombe, et déjà n'est plus.  
Quoi ? des créations, si tout est périssable,  
Le néant fut-il donc le but inévitable ?

## LA MÉTEMPSYCOSE.

Contemple l'univers dont le double ressort,  
Principe de durée, est la vie et la mort,  
Il n'est point de néant ; rien ne périt ; tout change.  
Tous les êtres, dans l'ordre où leur chaîne les range,  
Objets des mêmes soins en leurs instants divers,  
Aux yeux de la Nature également sont chers.  
Elle fait circuler le feu dont elle est pleine  
Du ver à l'éléphant, de l'huître à la baleine ;  
Et l'animal, nourri des sucres du végétal,  
A la plante à son tour rend l'aliment vital.  
Ainsi se variant, l'âme, ni la matière,  
Ne consomment jamais leur essence première.  
Du fond de l'Océan au centre du soleil,  
L'une, au gré d'un pouvoir à sa masse pareil,

S'attire, se transforme et ne peut se détruire :  
L'autre, enflammant les corps prompts à se reproduire,  
Prodigue sa vertu, dans les airs, sous les eaux,  
Du dernier des poissons au premier des oiseaux,  
De l'humble insecte à l'homme; et ce constant miracle  
D'un cercle sans repos présente le spectacle.  
Comme en tous temps les nuits succéderont aux jours,  
Sur le globe amenés par les mêmes retours;  
Comme on voit les saisons, qui s'entraînent sans cesse,  
A la terre enlever et rendre sa jeunesse,  
Et le même flambeau, qui mesure le temps,  
Distribuer l'ardeur de ses rayons constants;  
On voit la même flamme, abondante, infinie,  
Source d'intelligence à la matière unie,  
Passer aux animaux, qui passent à jamais,  
Images de leur race immortelle en ses traits,  
Et prêter la chaleur aux organes sensibles  
Des êtres expirés moules indestructibles.

Ces immuables lois des atômes mouvants  
Font naître de la mort tous les germes vivants :  
Voilà comment toujours, et semblable, et nouvelle,  
Ne s'épuisant jamais, la Nature éternelle,  
Dévorante à toute heure, et féconde en tout lieu,  
Attestera sans fin la puissance d'un Dieu!

Le plus sublime esprit qu'ait vu le monde encore,  
Qui le croirait? un homme; oui, jadis Pythagore,  
Réfléchit, révéla ces pures vérités :  
Mais les fables, les temps ont voilé ses clartés;  
Et la transmission de l'ame universelle  
Ne parut qu'un vain rêve au préjugé rebelle.



Sans doute qu'arrêtant les regards indiscrets,  
Le divin Créateur veut cacher ses secrets,  
Et soulève l'erreur contre la créature  
Dont l'œil hardi se plonge au sein de la Nature.

---

Ce discours élevé, peu fait pour nos esprits,  
Des démons, nés savants, fut clairement compris;  
Et l'applaudissement couvrant la scène entière  
De ce brillant système accueillit la lumière.

Cependant le théâtre, image de nos jours,  
En spectacles changeants si varié toujours,  
Reproduit aux regards Rome jadis sanglante,  
Où du grand Charles-Quint la pompe triomphante  
Fournit un intermède au drame suspendu  
Dont au gré des démons le fil est détendu.

Au bruit de la trompette et de la mousquetade,  
Paraît de Charles-Quint la noble cavalcade.  
Des temples jour et nuit passant dans les palais,  
Des bords siciliens porté de dais en dais,  
Il revient, orgueilleux du nombre de victimes  
Dont sa flotte engraisa les monstres des abîmes,  
Faire admirer à tous sa magnanimité  
En héros de la paix et de l'humanité.  
La foule à rangs épais s'étend sur son passage,  
Où des arcs triomphaux l'immense échafaudage  
Élève jusqu'aux cieux mille emblèmes flatteurs  
Arrachés aux cerveaux des Apollons menteurs.  
Les géants terrassés par le dieu des tempêtes,

Les Alcides, les Mars, les aigles à deux têtes,  
Thémis assise encor sur le trône des lois,  
L'Afrique dans les fers pleurant sur son carquois,  
Proserpine et Cérès apportant leurs offrandes,  
L'abondance et les ris couronnés de guirlandes,  
Et les distiques vains par les muses tracés,  
Sont les lâches tributs des arts intéressés.  
Eux, chargeant de festons des planches et des toiles,  
Y peignirent l'olympé, et mille et mille étoiles,  
Qui ne trompaient pas mieux que les inscriptions  
Où l'empereur se dit l'amour des nations,  
L'honneur du monde entier, son soleil, et sa gloire,  
Et le premier des dieux consacrés par l'histoire;  
Épuisant tous les noms que pourront obtenir  
Tous les héros futurs des flatteurs à venir,  
Et condamnant ainsi la foule adulatrice  
A n'être en les louant que basse imitatrice.

En ordre se suivaient les troupeaux de guerriers,  
Blêmes, et las du faix de leurs poudreux lauriers;  
Les traits secs et bronzés de leur mâle visage  
Attestaient les travaux subis par leur courage;  
Et ces tigres, ces ours, nés pour tout ravager,  
S'avançaient en moutons soumis à leur berger.

Les chefs, sur des coursiers les plus beaux de la troupe,  
Argentés au poitrail, argentés à la croupe,  
Caracolaient entre eux, s'admirant plus que tous,  
Et fiers de leurs plumets comme les paons jaloux.  
Chacun, se rappelant quelques hameaux en cendre,  
Croyait sur Bucéphale être un autre Alexandre;  
Et de loin leur orgueil saluait d'un souris

Les balcons où venaient s'offrir leurs Thalestria.

Des nombreux fantassins les phalanges plus lentes  
Portaient de vingt pays les enseignes sanglantes :  
Leurs pas se mesuraient au bruit de leurs tambours.

De la cérémonie augmentant le concours,  
Les captifs africains, sous leurs habits mauresques,  
Relevaient ces aspects rendus plus pittoresques.

Derrière eux, cheminaient les esclaves chrétiens,  
Dont avec trop d'éclat on brisa les liens :  
Des veuves saintement portant des croix, des cierges,  
Et des filles de Dieu, que l'homme croyait vierges,  
Bénissant le vainqueur, s'unissaient pour chanter  
Ses modestes vertus qui se laissaient vanter.

Sur des chars qui traînaient d'élégantes altesses,  
Squillace, la plus belle au milieu des princesses,  
Montrait les lys d'un sein de joie épanoui,  
Trésor dont l'empereur avait, dit-on, joui.

Un brillant équipage attirait après elle  
L'aimable Bisignan, trahie, et non moins belle ;  
Épouse d'un vieux prince, elle sut galamment  
De son jeune empereur faire un heureux amant :  
Mais de lui négligée, et refusant d'y croire,  
Du rang de sa rivale elle affecte la gloire,  
Et, sur ses diamants, dans ses amples velours,  
Semble éclater le prix de ses libres amours.

Un cortège empressé qui suit la favorite  
Précède avec splendeur celui de Marguerite,  
Fille de Charles-Quint, fruit des baisers secrets  
Qui d'une mère pauvre ont souillé les attraits ;  
L'orpheline Vangest, belle et dans l'indigence,

Chez un comte flamand cachait son innocence :  
Son bienfaiteur pervers, courtisan assidu ,  
Se voulut enrichir aux frais de sa vertu :  
Charles-Quint sur ses pas la vit dans une fête ,  
Et charmé, la voulut revoir en tête-à-tête :  
Marguerite naquit de leur lit clandestin ,  
Et l'illustre empereur illustra son destin :  
Mille bouches aussi répétaient à la ronde ;  
« Hommage à la vertu de ce maître du monde ! »

Alarçon et Dugast, de leurs crimes honteux,  
Révélaient le salaire en leur luxe pompeux.

Le prince Bisignan, plein d'orgueil en son ame,  
Marchait, levant un front rehaussé par sa femme ;  
Et son génie actif n'attribuait qu'à soi  
Tant de gouvernements qu'il obtint de son roi.

Les grands, les chanceliers, les chambellans dociles,  
Portaient le globe d'or, le pain, les clés des villes.

Apôtres du seigneur, confessez qu'en ce lieu  
Vous rendiez à César ce qu'on ne doit qu'à Dieu :  
Marchiez-vous sous le lin, humbles de contenance ?  
Non, sous des chapes d'or, fiers de votre opulence ;  
Crossés et mitrés d'or, vous guidiez pesamment  
Votre grave empereur comme un Saint-Sacrement.  
Les princes de l'état, vos rivaux hypocrites,  
Étalaient sous les yeux deux couronnes bénites ;  
L'une de fer, jadis l'orgueil des rois lombards ;  
L'autre d'argent, non moins respectable aux regards ,  
Bandeau que d'âge en âge un vieux glaive accompagne,  
Et qu'autrefois, dans Aix, consacra Charlemagne.  
Une couronne d'or les suit ; mais sa splendeur

Du front de Charles-Quint décore la grandeur.

Sous le damas et l'or d'un haut dais magnifique,  
Charles, sur un coursier, fils bouillant de l'Afrique,  
Dont le col, et le frein, et les pieds brillants d'or,  
Relèvent une housse où l'or éclate encor,  
Tenant un sceptre, enflé de pourpre impériale,  
Affectait dans son port la clémence royale.  
Il marchait entouré de nobles chevaliers  
Que de la toison d'or surchargeaient les colliers,  
Et qui, du riche dais soutenant l'étalage,  
Formaient sous le harnois son superbe attelage.

Quatre seigneurs tenaient la bride et l'étrier :  
Le sot peuple en chacun voit un palefrenier :  
Trop vil, des nobles rangs sait-il quelle est la marque,  
Que plus les grands sont bas, plus grand est le monarque,  
Et que ces nobles, fiers de leur servilité,  
Pour s'arracher la bride avaient deux mois lutté ?

Le vulgaire, ébloui du train des équipages,  
Confondait en passant les valets et les pages,  
Adonis galonnés, que les dames de cour  
Pour le même service épuisaient tour-à-tour.

Vingt prêtres sur leur mule, ô quel pieux exemple !  
Conduisent Charles-Quint jusqu'aux parvis du temple :  
Il entre ; et mille feux, jaillissant en éclats,  
Sur les arcs triomphaux croulants avec fracas,  
Se consomment dans l'air en astres phosphoriques,  
Et ne laissent, au lieu de ces marbres antiques,  
Fondement des palais érigés autrefois,  
Que des amas poudreux de cartons et de bois,  
Reste décoloré de ces vains artifices

Pour qui sont des Titus tombés les édifices.

Un voile, se roulant devant les spectateurs,  
Du sanctuaire enfin découvre les acteurs.

An son des instruments déjà les voix unies  
Remplissent tout le chœur de saintes harmonies :  
Et lorsque l'empereur, courbé sur un coussin,  
Du pape couronné sur un trône voisin  
Eut, en baisant son pied, scellé les impostures,  
On vit, en s'embrassant, rire ces grands augures.

### PASQUIN ET MARPHORIUS.

PASQUIN.

Entends ce *Te Deum* ; conviens, Marphorius,  
Qu'il vaudrait mieux chanter *Diabolum laudamus* !

MARPHORIUS.

Pasquin, es-tu surpris que l'église de Rome  
Brûle un encens divin au plus infernal homme,  
Et qu'un servile amour pour ce tyran fêté,  
Fasse braire son peuple, âne qu'il a bété ?

PASQUIN.

Non, je sais trop qu'aux yeux de la foule éblouie  
La splendeur des pétards efface un incendie ;  
Et que sur nos pavés la poussière des chars  
Couvre bientôt le sang versé par nos Césars :  
C'est pourquoi je voudrais que l'Église équitable  
Ne rendît pas à Dieu l'honneur qu'on doit au diable.

MARPHORIUS.

C'est l'œuvre du démon le plus docte en ce lieu  
De consacrer toujours le mal au nom de Dieu.

PASQUIN.

Afin qu'au temps futur la véridique histoire  
Offre les imposteurs en modèles de gloire.

MARPHORIUS.

A quoi bon te fâcher de ce que les humains  
Vendent aux conquérants leurs langues et leurs mains ?  
Pourquoi , leur enviant des suffrages , qu'ils paient,  
Et les soumissions des villes , qu'ils effraient,  
Verser , comme un pédant , ton humeur en grands mots  
Sur l'appareil plâtré qui masque les héros ?

PASQUIN.

Nou , rions-en plutôt : et que mes pasquinades  
Soient l'éternel effroi de ces charlequinades.

---

En achevant ces mots , déjà sont disparus  
Les masques de Pasquin et de Marphorius :  
Et , poursuivant son fil , l'intérêt de la scène  
Passe des bords du Tibre aux rives de la Seine ,  
Entre ces verts coteaux dont les antiques bois  
Du hameau de Meudon couvraient les premiers toits ;  
Lieux reculés , charmants , asyle solitaire  
D'un grand magicien , hôte d'un presbytère ,  
D'où ses yeux dominaient sur les vallons fleuris  
Qui s'étendaient au loin jusqu'aux murs de Paris.  
Cet enchanteur fameux n'a point l'ame noircie  
Des apparitions de la nécromancie ;  
Mais , pour frapper gaîment tous les cerveaux émus ,  
Le rire lui prêta la verge de Momus.

Un bonnet doctoral ombrage sa tonsure ;

Habile en tous métiers, il en sait l'imposture :  
Père de l'enjouement, Rabelais est son nom.  
Chez lui, sous des grelots , apparaît la Raison.

### RABELAIS, ET LA RAISON.

#### RABELAIS.

Oh ! oh ! que te voilà plaisamment habillée ,  
Ma vieille amie ! Oh ! oh ! qui t'a donc dépouillée  
De la toge à longs plis, des lourds manteaux flottants  
Qui te paraient aux yeux des sages du vieux temps ?

#### LA RAISON.

Moi-même : lasse enfin que mon grave étalage  
Ne m'attirât par-tout qu'affronts et persiflage,  
Voyant que la Folie , un bandeau sur les yeux ,  
A guider les humains réussissait bien mieux ,  
Au moment qu'elle entrait chez Erasme, que j'aime ,  
Et qui raille les fous par son éloge même,  
Pour animer ici tes joyeux entretiens,  
J'empruntai ses dehors en lui prêtant les miens,  
Et lui laissant ma robe et mon ton pédantesque,  
Me voici, Rabelais, sous son habit grotesque.

#### RABELAIS.

Ma naïve compagne ! égayons-nous céans ;  
Arrive qui pourra de nos petits géants !  
Foin des papes, des rois , et de qui les conseille !  
Faisons mousser la verve !... Haut le cul, la bouteille !  
Trousse ta jupe immense, incommode attirail !  
Trémousse cette queue ouverte en éventail !  
Redresse ta couronne en crête enorgueillie !



Sonnez grelots , clinquant , huppés de la Folie !  
Sautés , sceptres ! craqués , rubans et parchemins !  
Raison , amusons-nous à ces drelin , din , dins !  
Ah ! ah ! ah ! quoi l'orgueil s'enflamme , s'évertue ,  
Pour ces colifichets dont tu t'es revêtue !  
Oh ! oh ! oh ! j'en ris tant que je me sens peter  
La cervelle... Oui , voilà de quoi me dérater.

LA RAISON.

De grace , en tes propos un peu plus de réserve...

RABELAIS.

Ouais ! ferais-tu la prude ? allons , gai , ma Minerve !  
Le peuple est attristé des refrains du Missel ,  
Mais savoure à plaisir les bons mots à gros sel :  
Et mes joyeux rébus , que tout bas on répète ,  
Poussent même à la cour le bon sens en cachette.

LA RAISON.

Certes , le plus grand mal est par tout l'univers ,  
De voir les faits honteux de décence couverts ;  
Et des fausses grandeurs on détruirait les causes ,  
Si tout franc par leurs noms on appelait les choses .  
Çà , dis-moi , qu'as-tu fait dans tes libres instants ?

RABELAIS.

De magiques miroirs aux princes de nos temps :  
Là , se verra mon siècle ; et gaîment , après boire ,  
Pour les rieurs futurs j'en écrirai l'histoire .  
Vois-tu ces ogres-là s'ébattre et festoyer ?

LA RAISON.

Oui.

RABELAIS.

C'est Gargantua , sorti de Grand-Gousier ;

Race en gloutonnerie opérant des merveilles :  
 Leurs larges avaloires, leurs dents jusqu'aux oreilles,  
 Mangeant hommes vivants, bœufs, et porcs, et moutons,  
 Dépeuplant l'air d'oiseaux et la mer de poissons ;  
 Leur généalogie, aux yeux d'un docte juge,  
 Où remonte si haut, au mépris du déluge,  
 Un aïeul, enjambé sur l'arche de Noé ;  
 Beau titre, qu'un Cyrus n'eût pas désavoué ;  
 Les arpents de velours, de soie, et d'aiguillettes,  
 Étoffant, galonnant leur chausse et leurs braguettes ;  
 Leurs flancs entripaillés, leurs chefs dodelinants,  
 Et leurs vents intestins toujours barytonnants,  
 Doivent, en ces miroirs, te faire reconnaître  
 D'insatiables rois que l'on ne peut repaître.

LA RAISON.

Quelle haute jument monte Gargantua ?

RABELAIS.

C'est la dame d'Heilly : vois quel amble elle va ;  
 Et que sur son chemin elle a, de lieue en lieue,  
 Jeté bois et maisons sous les coups de sa queue.

LA RAISON.

C'est bien frayer sa route en maîtresse de rois,  
 Que d'abattre en passant les forêts et les toits.  
 Mais tourne ce miroir par-devant la justice.

RABELAIS.

Grippeminaud s'y peint, monstre nourri d'épice ;  
 Et ses gros chats, fourrés de diverse toison,  
 Miaulant près de lui, flairent la venaison :  
 Leurs griffes et leur gueule, instruments de leurs crimes,  
 Sur leur table de marbre écorchent leurs victimes.

LA RAISON.

Je reconnais sans peine, à ces vils animaux,  
Juges, clerks, et greffiers, pères de tous les maux.

RABELAIS.

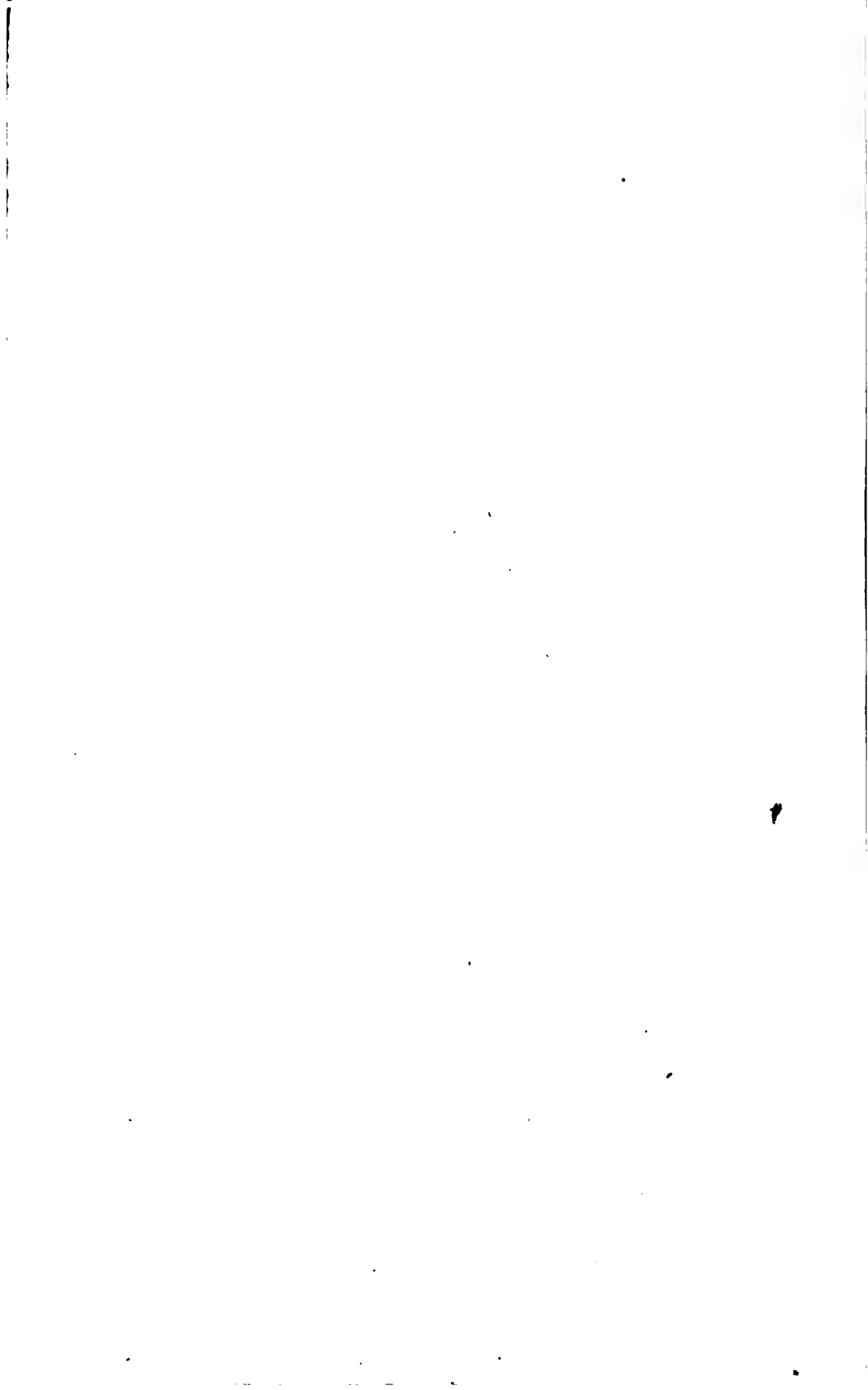
Vois-tu ces Chicanoux ? vois-tu ce vieux Bride-oie,  
Magistrat ingénu, qui vit en paix, en joie,  
Et qui, ses dés en mains, au bout des longs procès,  
Tire pour jugement le sort de ses cornets ?

LA RAISON.

Quel est ce long corps sec qui se géantifie ?

RABELAIS.

C'est Carême-prenant, que l'orgueil mortifie :  
Son peuple, ichtyophage, efflanqué, vaporeux,  
A l'oreille qui tinte et l'esprit rêve-creux.  
Envisage non loin ces zélés Papimanes,  
Qui, sur l'amour divin, sont plus forts que des ânes,  
Et qui, béats fervents, engraisés de tous biens,  
Rôtissent mainte andouille et maints luthériens.  
Ris de la nation des moines gastrolâtres :  
Aperçois-tu le dieu dont ils sont idolâtres ?  
Ce colosse arrondi, grondant, sourd, et sans yeux,  
Premier auteur des arts cultivés sous les cieux,  
Seul roi des volontés, tyran des consciences,  
Et maître ingénieux de toutes les sciences,  
C'est le ventre ! le ventre ! Oui, messire gaster  
Des hommes de tout temps fut le grand magister,  
Et toujours se vautra la canaille insensée  
Pour ce dieu, dont le trône est la selle percée.  
J'en pleure et ris ensemble ; et tour-à-tour je cròis  
Retrouver Héraclite et Démocrite en moi.



# **LA PANHYPOCRISIADE.**

## **CHANT DOUZIÈME.**

## SOMMAIRE DU DOUZIÈME CHANT.

\*\*\*\*\*

*Rincon et Frégose*, envoyés de *François-Premier*, l'un à Venise et l'autre à Constantinople, sont tués en naviguant sur le Pô. Des brigands instruits de ce meurtre craignent d'en être accusés. La justice fait des perquisitions, et ces voleurs de grands chemins sont arrêtés. Au moment où leur procès commence, et où ils jurent qu'ils sont innocents du meurtre des deux ambassadeurs, un émissaire secret de *Charles-Quint* interrompt la poursuite de l'information, et renvoie ces assassins chez *Dugast*, les prenant pour ceux que l'empereur avait chargés du coup dont on les soupçonne. Ceux-ci, délivrés par cette méprise, en profitent pour s'échapper, et leur chef réfléchit que son métier de brigand le met en parallèle avec celui de potentat, puisque ses crimes et ceux de *Charles-Quint* sont les mêmes.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

---

## CHANT DOUZIÈME.

---

On aperçoit des bords , ceints d'ombrages touffus ,  
Où pleurèrent jadis Lampétie et Cygnus.

L'Éridan souriait à de promptes nacelles  
Que portaient vers la mer ses ondes éternelles ;  
Et calme , et rafraîchi par l'haleine du soir ,  
Montrait aux voyageurs l'éclat de son miroir.

L'ÉRIDAN , FRÉGOSE ET RINCON.

L'ÉRIDAN.

Passagers, de votre âme écarter les nuages ;  
Suspendez vos soucis ; admirez mes rivages ;  
Prêtez l'oreille aux flots ; voguez en paix : vos jours  
S'écoulent emportés aussi prompts que mon cours.

FRÉGOSE.

Rincon !

RINCON.

Frégose !

FRÉGOSE.

Eh bien ! le sort nous favorise :  
Le prince de Bysance , et le chef de Venise ,

Nous verront sans péril, adroits ambassadeurs,  
 Au nom de notre cour saluer leurs grandeurs.  
 Charles-Quint ne pourra, malgré sa vigilance,  
 Soustraire à Soliman les lettres de la France ;  
 Et l'Orient, ligué par mon roi plus prudent,  
 D'un perfide empereur défendra l'Occident.

## RINCON.

Au puissant roi des lys veuille le ciel encore  
 Me faire signaler un zèle qui m'honore ;  
 Et que je puisse enfin, sans trouble et sans rivaux,  
 Riche d'heureux loisirs, fruits d'assidus travaux,  
 Content, libre, achever d'arrondir plus à l'aise  
 Mon embonpoint précoce à qui l'intrigue pèse,  
 Et courtiser gaîment, en un château sans bruit,  
 Quelques muses le jour, quelques nymphes la nuit !  
 C'est pour cet avenir, espoir de ma vieillesse,  
 Que je cours les hasards et dompte ma paresse.

## FRÉGOSE.

Oh ! je déclare, moi, que je veux à la cour  
 Blanchir en m'illustrant jusqu'à mon dernier jour.  
 Des intrigues d'état le zèle ardent me mine.  
 Émule de Joinville, et rival de Comine,  
 Confident de mes rois, je veux des temps passés  
 Transmettre à nos neveux des portraits bien tracés ;  
 Et de tant de complots je toucherai la trame,  
 A tant de grands ressorts j'appliquerai mon ame,  
 Que, comblé de crédit, monté par tous les rangs,  
 Je serai la lumière et l'oracle des grands.

## L'ÉRIDAN.

Ils traversent, hélas ! sans vue et sans oreilles



Le crystal de mes eaux, le jour, et ses merveilles!  
Un cercle d'intérêts qui remplit leurs cerveaux  
Leur voile l'univers sous mille épais rideaux :  
Et si leurs yeux distraits s'ouvrent sur la nature,  
Ils goûtent faiblement sa splendeur la plus pure.  
Que vois-je!... Quels combats se livrent sur mes flots !...  
Des rochers de mes bords j'entends les longs échos  
Se renvoyer des cris de douleur et de rage....  
Une barque assaillie est tout près du naufrage.

RINCON.

Ah ! sauve, si tu peux, les lettres de ton roi,  
Frégose.... je me meurs !

FRÉGOSE.

Rincon!..., j'expire, moi !

L'ÉRIDAN.

Roulez, mes tristes flots, ces victimes humaines.  
Mortels pleins d'espérance ou de terreurs lointaines,  
Émissaires des cours, vous ne prévoyiez pas  
Que vous ramiez tous deux si voisins du trépas!  
Ah ! plus heureux que vous l'habitant de ma rive  
Qui, nourri de la pêche, ou des fruits qu'il cultive,  
Suit comme moi sa pente, erre libre en tous lieux,  
Et réfléchit en soi la nature et les cieux !

---

Il dit ; tout disparaît. D'un feu livide et terne  
Une lampe rayonne au sein d'une caverne,  
Noir palais souterrain, assis sur des piliers,  
Taillés des mains du temps en des marbres grossiers :  
C'est là qu'au fond d'un bois règne un brigand terrible :

Long-temps il a rendu son antre inaccessible;  
 Héros des grands chemins, le pillage est sa loi;  
 Et ses fiers compagnons l'ont proclamé leur roi.  
 Vingt femmes, dont sans prêtre il célébra la noce,  
 Composent le serrail de ce sultan féroce :  
 De l'ivresse à la crainte il passe tour-à-tour :  
 Maintenant il frémit, et tout tremble à sa cour.

### FORBANTE, SCÉLESTINE, ESCORTE DE BRIGANDS.

#### FORBANTE.

Tu te flattes en vain, ma chère Scélestine,  
 De fléchir ma justice, et notre discipline.  
 N'avais-je pas prescrit à leur soumission  
 D'épargner au passage et Frégose, et Rincon ?  
 Messagers d'un grand roi, leur mort nous est contraire;  
 Et rien aux magistrats ne pourra nous soustraire.  
 On cherche par quels coups purent être immolés  
 Ces deux ambassadeurs, en tout lieu signalés :  
 Des troupes qu'on rassemble investissent les routes,  
 Et de notre demeure on percera les voûtes.  
 N'était-ce pas assez d'attaquer sur ces bords  
 Les voyageurs sans nom, chargés de leurs trésors,  
 De fouiller les ballots, de détrousser la femme  
 Des marchands étrangers qu'à peine l'on réclame,  
 Sans toucher aux mortels dont les distinctions  
 Commandent le respect du droit des nations ?  
 Violent ce droit saint est le dernier des crimes !  
 Et je dois en venger les règles légitimes.

## SCÉLESTINE.

Cher Forbante! je crains qu'un excès de rigueur  
De tes amis blessés ne révolte le cœur.

## FORBANTE.

De tant d'esprits mutins crains plutôt la licence,  
Si j'enhardis un peu leur désobéissance,  
Et si je ne punis d'un soudain châtement  
Le coup qu'ils ont porté sans mon commandement.  
Déjà même, fraudant le traité du partage,  
Déroband au trésor le gain de leur pillage,  
Ils m'ont osé nier leur meurtre injurieux!  
En vain, par un supplice effroyable à leurs yeux,  
J'ai voulu, confondant toutes les impostures,  
En tirer des aveux qu'arrachent les tortures :  
Tout se tait, me résiste; et leur complicité  
Affronte ma vengeance et mon autorité.

## SCÉLESTINE.

Quels aveux obtiendraient tes rigueurs impuissantes,  
Si des meurtres commis leurs mains sont innocentes?

## FORBANTE.

Eh ! quels autres voleurs, quels autres assassins,  
Habitent ce rivage et les pays voisins?  
Ma troupe est sur ces bords si nombreuse et si forte  
Que nous y portons seuls tous les coups qu'on y porte.  
De vulgaires filoux, de novices bandits  
N'eussent commis jamais des meurtres si hardis :  
Des deux ambassadeurs l'égorgement funeste  
Ne part que de mes gens : la chose est manifeste.  
Mais voici nos amis.... Eh bien ! ont-ils parlé ?

## UN DES BRIGANDS.

A force de tourments ils ont tout révélé.  
Leur bouche s'est d'abord obstinée au silence :  
Mais ils n'ont pu du gril souffrir la violence,  
Et ceux que des charbons approchaient les ardeurs  
Ont confessé la mort des deux ambassadeurs.

FORBANTE.

Dressez les chevalets ; consommez leurs supplices.

SCÉLESTINE.

Grace, grace au plus jeune !

FORBANTE.

Il suivra ses complices :  
Je commande , et je dois même justice à tous.

SCÉLESTINE.

Il a le port si noble, et les regards si doux !  
Sa femme qui l'adore....

FORBANTE.

Oser frapper les têtes  
De deux ambassadeurs!... Non, en vain tu m'arrêtes....  
L'aveu que de leur sein nous avons fait sortir  
N'est dû qu'à la torture et non au repentir.  
Si je pardonne à l'un, il faut tous les absoudre ;  
Et dès-lors, plus de foi : nos nœuds vont se dissoudre :  
Notre séjour bientôt n'aura plus de rempart :  
Et du trésor public chacun prenant sa part,  
Tuant à son profit, et volant pour son compte,  
Ira sur l'échafaud porter enfin sa honte.  
Non , il faut un exemple ; et ma sévérité  
Doit veiller au salut de la société.

## SCÉLESTINE.

Ah ! cède à mes conseils ! penche vers l'indulgence.  
Déjà grand par tes faits , sois grand par la clémence.  
Vois ces femmes en pleurs.... Accourez ! jetons-nous  
Aux pieds de notre maître ! embrassons ses genoux !  
Hélas ! des condamnés rends la vie à nos larmes....  
Sois auguste et clément....

## FORBANTE.

Quel bruit entends-je?...

## TOUS.

Aux armes !

On nous a découverts : nos bois sont investis.

## FORBANTE.

Les voilà ces dangers que j'avais pressentis !  
Des deux agents titrés le meurtre plein d'audace  
A de nos pas obscurs fait rechercher la trace....  
Allons vaincre ! Thémis nous destine aux bourreaux ;  
Nous sommes des brigands ; sauvons-nous en héros !

---

Ils sortent : des démons l'unanime suffrage  
De tous ces scélérats applaudit le courage.  
Tels on voit des cités les rois les plus pervers ,  
A d'horribles exploits forcés par des revers ,  
Couvrir mille forfaits d'un éclat de victoire ,  
Et, tout trempés de sang , briller de plus de gloire.

Bientôt, hormis leur chef, ils reparaissent tous ,  
En de vastes prisons, sous de triples verroux ;  
L'un , serré d'une chaîne au pied d'une muraille,  
Répond d'un ris sinistre au voisin qui le raille ;

L'autre, vil et méchant, baigné de pleurs honteux,  
Baisse vers son fumier un front blême et hideux :  
Ceux-ci, fabricateurs d'impudents artifices,  
Sur leur visage infâme où sont écrits leurs vices,  
D'un repos innocent affectent les dehors ;  
Ceux-là pour noirs bourreaux ont déjà les remords :  
D'autres enfin, couverts de récentes blessures ,  
Sont livrés par avance à de justes tortures.

### LA JUSTICE HUMAINE ET LES BRIGANDS.

#### PREMIER BRIGAND.

Eh ! pourquoi nous charger de ces fers inhumains ?  
Frégose, ni Rincon n'ont péri sous nos mains.  
J'ai cru qu'on nous payait de nos autres prouesses.

#### DEUXIÈME BRIGAND.

Au milieu des tourments, d'où vient que vos faiblesses  
De ce meurtre à Forbante ont prononcé l'aveu ?

#### PREMIER BRIGAND.

J'étais las d'endurer la tenaille et le feu :  
Mes compagnons et moi nous cédions aux souffrances.

#### TROISIÈME BRIGAND.

J'ai de tous nos amis sondé les consciences :  
Aucun n'a répandu le sang qu'on veut venger.  
Qui donc?... chut ! Thémis vient pour nous interroger.

#### LA JUSTICE HUMAINE.

La justice sévère, intègre, impartiale,  
Traînant dans vos prisons sa robe magistrale,  
Cherche la vérité sur vos assassinats  
Plus faciles peut-être à déclarer tout bas :

Si les regards publics vous inspirent la crainte,  
Confiez en mon sein tous vos secrets sans feinte.  
La sincérité pure, en m'ouvrant votre cœur ,  
Peut seule de ma loi désarmer la rigueur.

Les routes de Milan ne sont plus assurées  
Depuis qu'on vous a vus infestant ces contrées.  
Tantôt, on vous entend aux bois des environs ,  
La coignée à la main , siffler en bûcherons ;  
Et tantôt, en soldats, qui n'avez pour casernes  
Que d'obscurs cabarets et de sombres cavernes,  
Déguisés, et cachant vos exploits inhumains,  
Vous buvez et mangez tout ce qu'ont pris vos mains.  
Quelquefois, revêtus de frocs et de soutanes,  
Attristant les hameaux de vos bandes profanes,  
Vous emportez au loin , dans vos processions ,  
Des trésors arrachés par les confessions :  
D'autres fois, sous le masque, en charlatans de place,  
De vos magots bouffons charmant la populace,  
Vos larcins dans les jeux soulèvent des rumeurs ;  
Et toujours travestis, changeant d'habits, de mœurs,  
Par le meurtre en tous lieux signalant votre course,  
Vous ôtez aux passants la vie avec la bourse.  
Misérables ! quel sang crie enfin contre vous ?...  
Les messagers d'un roi sont tombés sous vos coups !  
Mais n'importe : un aveu peut réparer vos crimes :  
Rendez-moi les écrits que portaient vos victimes ;  
L'intérêt de l'état veut qu'ils me soient remis.  
Déclarez tout sans peur : vous fléchirez Thémis.

LES BRIGANDS.

Nous sommes innocents.

## LA JUSTICE HUMAINE.

Vous, effrontés infâmes!

L'aiguillon des douleurs sondera mieux vos âmes....

Frémissez ! mes bourreaux sauront vous arracher

Quelque aveu des forfaits que vous pensez cacher.

## UN DES BRIGANDS.

Folle justice humaine ! ah ! tes clous et tes barres  
Ne sont contre l'erreur que des recours barbares.

Tel qu'aura fait céder l'âpreté d'un tourment,

Innocent d'un forfait, s'en accuse, et te ment ;

Et tel, dont la vigueur surmonte les supplices,

Peut de ses attentats nier jusqu'aux indices :

Et tu frappes ainsi par d'aveugles arrêts

La faiblesse toujours, et le crime jamais.

Cruelle ! abjure donc ton horrible industrie.

## LA JUSTICE HUMAINE.

Non, coupables ! en vain l'humanité s'écrie ;

Et les ambassadeurs lâchement égorgés

Pour le salut public doivent être vengés....

Mais Charles-Quint m'envoie un secret émissaire !

## UN ENVOYÉ.

De ce procès, Thémis, étouffe le mystère.

Absous les accusés, et reçois ces présents :

Tends ta balance.

LA JUSTICE HUMAINE, *aux brigands.*

Allez ! sortez tous innocents.

L'ENVOYÉ, *aux mêmes.*

Gouverneur de Milan, Dugast, en sa demeure,

Pour vous récompenser vous attend d'heure en heure ;



Hâtez vos pas, amis : on est content de vous.  
Mais, de par l'empereur, silence sur vos coups.

---

Tout change; et l'on revoit Scélestine et Forbante  
Poursuivre en des forêts leur carrière sanglante:  
Échappés à Thémis, leurs compagnons affreux  
Ont rejoint leur escorte et marchent derrière eux.

## FORBANTE ET SCÉLESTINE.

## SCÉLESTINE.

Eh bien! à tes fureurs tu t'es livré sans cause:  
Tes gens n'avaient frappé ni Rincon, ni Frégose;  
Et le crime imprévu qui sème ici l'horreur,  
Politique attentat, partait de l'empereur.  
Devais-tu, sur la foi de vaines apparences,  
Livrer sans examen tes amis aux souffrances?  
Si Dugast, à leur aide envoyant des soutiens,  
N'eût sauvé tes agents, les prenant pour les siens;  
Si l'indiscrete erreur de son messenger même  
N'eût détrompé la tienne en ce désordre extrême,  
Rien n'aurait éclairé tes injustes soupçons;  
Tu chercherais encor un fil de trahisons:  
Ah! crains, si désormais tu n'es plus équitable,  
Que de tes défenseurs le courroux ne t'accable.

## FORBANTE.

Abusé d'une erreur, si je les jugeai mal,  
Thémis n'y voit pas mieux devant son tribunal.  
En passant par ses mains gagneraient-ils au change?

Non, non, de ma rigueur ne crois pas qu'on se venge :  
Pour fuir les échafauds par-tout les menaçant,  
Tous ont de mon génie un besoin trop pressant.  
Mon esprit les dirige en leur route effrayante ;  
Et je suis de leur corps la tête prévoyante.

SCÉLESTINE.

Ton orgueil est, vraiment, risible en ton métier!

FORBANTE.

Que ferais-je de plus, roi d'un empire entier?  
Tu vois de Charles-Quint les serviteurs fidèles  
Sur deux ambassadeurs porter leurs mains cruelles;  
Et sur les grands chemins, pour de vils intérêts,  
Les rois assassiner leurs envoyés secrets.  
Les chefs du brigandage et les chefs des conquêtes  
Ont des moyens égaux et de pareilles têtes.  
Compare leurs desseins, leurs ressorts, et leur but.  
Le conquérant, paré d'un superbe attribut,  
Et dieu de la terreur dans les murs pleins d'alarmes,  
Consternant les mortels au seul bruit de ses armes,  
S'il était délaissé de ses héros nombreux,  
Ne serait qu'un voleur, qu'un assassin heureux :  
Le brigand, secondé de sa petite escorte,  
Redevable à lui seul des succès qu'il remporte,  
Sans peur bravant par-tout le glaive de la loi,  
Entouré d'une cour, serait nommé grand roi.

Qu'admirent ces humains en leurs vainqueurs barbares?  
Quel courage si ferme, et quels talents si rares,  
Surpassent les vertus auxquelles nous tendons?  
Leur peuple les défend; seuls, nous nous défendons :  
L'univers les soutient, on adore leur trace;

On poursuit tous nos pas , l'univers nous menace :  
Ils ont peu de repos ; nous errons sans sommeil :  
Ils courent tous les bords qu'éclaire le soleil ;  
Et nous , nous promenons nos fureurs vagabondes  
Sans armée et sans flotte aux rives des deux mondes.  
Prêts à tout , dominant les préjugés humains ,  
Pirates , ou soldats , nous frayant des chemins ,  
De tous les tribunaux perçant les labyrinthes ,  
Nous rions des périls et répandons les craintes :  
Ainsi de l'héroïsme émules dans nos rangs ,  
Des brigands tels que nous valent des conquérants :

---

Il dit ; et ces rapports tristement véritables  
D'une maligne joie enivrèrent les Diables ,  
Charmés qu'un vagabond eût tous les sentiments  
Des nobles Charles-Quints et des fiers Solimans :  
Mais du Héros joué l'ame pleine de rage ,  
Au rang des spectateurs , siffla sa propre image.

---



# **LA PANHYPOCRISIADÉ.**

**CHANT TREIZIÈME.**

## SOMMAIRE DU TREIZIÈME CHANT.



L'époux de la belle *Ferrouillère* veut l'emmenner dans un asyle champêtre éloigné de la cour, où *François-Premier* l'a vue pendant une fête. Cette femme a fait avertir le roi, qui la surprend chez elle, et qui, ayant passé la nuit dans sa maison, change cette demeure en un riche hôtel, meublé magnifiquement, par un coup magique de son sceptre. L'époux désespéré va consoler ses chagrins chez des filles de joie, où l'entraîne l'*Ivresse*. Il revient au lit de son épouse adultère, et la fatale *Syphilitte*, qui l'a suivi, prépare ses vengeance en la dévorant de son poison secret. Le roi, qui en est atteint ensuite, périt misérablement.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

.....

## CHANT TREIZIÈME.

---

Aux démons spectateurs se découvre l'asyle  
D'un couple heureux long-temps de son destin tranquille;  
La belle Ferronnière est avec son époux,  
Organe du barreau, dont l'esprit noble et doux  
Crut par son éloquence attacher l'infidèle  
Jusqu'à s'en faire aimer d'une amour immortelle :  
Mais un roi l'aperçut; et ce hasard fatal  
Au nouveau Cicéron donne un puissant rival.

Du beau François-Premier la belle Ferronnière  
Est en espoir déjà la favorite altière ;  
Et son miroir lui dit que trop d'obscurité  
Dans le lit conjugal a voilé sa beauté.

Un seul flambeau, qui luit près d'une alcove sombre,  
Astre de ses foyers, éclaire au sein de l'ombre  
Le lustre de son teint, et l'azur de ses yeux,  
Et l'adorable éclat de son col gracieux.  
A peine tous les lys qu'on prête à Cythérée  
Égalent de son sein la blancheur épurée.  
Son époux la gourmande, et, tout prêt à partir,  
Veut l'enlever au roi qu'elle a fait avertir.

## LA FERRONNIÈRE ET SON ÉPOUX.

LA FERRONNIÈRE.

La nuit nous environne, attendez une autre heure.

L'ÉPOUX.

Non, non, si vous m'aimez, fuyons notre demeure.

LA FERRONNIÈRE.

Rejetez des soupçons cruels, envenimés :

Demeurez calme ici.

L'ÉPOUX.

Fuyons, si vous m'aimez.

LA FERRONNIÈRE.

Dérobez vos esprits à ce délire extrême....

L'ÉPOUX.

Si tu m'aimes, fuyons, te dis-je, un roi qui t'aime.

LA FERRONNIÈRE.

Hélas ! ignorez-vous que le cœur d'un grand roi  
A des soins plus pressants que de songer à moi,  
Et que mon peu d'attraits n'aurait pas la puissance  
De distraire un héros qu'idolâtre la France ?  
Ma beauté peut suffire à votre obscur bonheur,  
Mais ne mérite pas ce haut degré d'honneur.

L'ÉPOUX.

Comment ? vous semble-t-il si glorieux, madame,  
D'être élevée au rang d'une maîtresse infâme?...  
Mais ô ciel ! j'interprète avec trop de rigueur  
Un mot dit au hasard et démenti du cœur.  
Je sais qu'à tes appas la pudeur est unie :  
Mais je crains que la ruse ou que la tyrannie  
N'altère de nos jours l'aimable pureté.



Je crains mon propre cœur par ses feux emporté,  
 Qui, jaloux de toi seule, oserait te défendre  
 Contre tout ce qu'un roi pourrait même entreprendre,  
 Et qui, s'il m'outrageait, saurait lui rappeler  
 Qu'il doit suivre les lois, et non les violer,  
 Et laisser aux Tarquins, aux Nérons impudiques,  
 Le crime de souiller les vertus domestiques.

## LA FERRONNIÈRE.

En quel transport vous jette un chimérique effroi ?  
 Déjà comme un tyran vous traitez votre roi.  
 Sur quel pressentiment fondez-vous tant d'alarmes ?  
 Sur ce qu'en une fête il me vit quelques charmes,  
 Qu'il daigna m'aborder, me présenter des fleurs,  
 Simple bouquet lié d'un nœud de ses couleurs,  
 Et sur quelques récits qu'en rivaies coquettes  
 Ont semés de la cour les femmes inquiètes,  
 Depuis que tour-à-tour les grands ont cru devoir  
 Flatter leur souverain en accourant me voir.

## L'ÉPOUX.

Eh bien ! je reconnais qu'il faut que tu l'évites,  
 Aux soins des favoris, aux cris des favorites ;  
 L'œil de la flatterie et des rivalités  
 De l'amour soupçonneux a toutes les clartés.  
 Ah ! si trop idolâtre, et devenu farouche,  
 Je sens mon ame errer sur tes yeux, sur ta bouche,  
 Si de tous mes amis épiant les regards,  
 J'accuse en mes soupçons les plus simples égards,  
 Juge combien d'un roi, trop séduit par ta vue,  
 Me consterne pour nous la faveur imprévue,  
 Et ce concours des grands attachés sur tes pas,

De ses suprêmes vœux interprètes si bas !  
Pardonne, ô ma compagne ! ô mon bien ! ô ma vie !  
Existerais-je encor si tu m'étais ravie ?  
Ton époux te préfère à la clarté du jour,  
Et serait moins jaloux s'il avait moins d'amour.  
Partons, éloignons-nous.

## LA FERRONNIÈRE.

Est-il quelque distance  
Qui m'écartât du roi mieux que ma résistance,  
S'il fallait repousser l'injure de ses feux ?

## L'ÉPOUX.

Ta pudeur, je le crois, rejetterait ses vœux :  
Mais quoi ? les souverains sont prompts à tout enfreindre ;  
S'ils ne se font aimer, ils se font bientôt craindre :  
Je sais que la vertu, leur résistant d'abord,  
Contre leurs vains desirs tente un rebelle effort ;  
Mais enfin leur discours revient à la pensée :  
On rappelle chez soi la fortune chassée ;  
D'un rang privé d'honneurs on est bientôt confus ;  
On se peint les dangers d'un scrupuleux refus,  
Tous les biens, la splendeur, et la magnificence,  
Qui d'un tendre retour suivraient la complaisance ;  
Et ces nobles rigueurs qu'inspirait la fierté  
Ne paraissent qu'orgueil, ou puérilité.  
Alors se renouvelle une offre séductrice ;  
On cède ; et pour jamais victime d'un caprice,  
Aux regards du public on flétrit sa beauté  
Qui du fidèle hymen paraît la chasteté,  
Et l'époux malheureux, que le chagrin surmonte,  
En un luxe outrageant voit rekuire sa honte.

Ah ! fuyons ! mon amour te le commande enfin.

LA FERRONNIÈRE.

La nuit m'effraye....Attends le retour du matin.

L'ÉPOUX.

Les astres de la nuit, autrefois nos complices ,  
Ont de nos premiers feux protégé les délices :  
Nouvelle épouse encor , sans peur à mes côtés,  
Tu traversais son ombre en des bois écartés.  
Depuis quand la crains-tu ? depuis quand , si timide,  
As-tu lieu de frémir alors que je te guide ?

LA FERRONNIÈRE.

Où voulez-vous aller ?

L'ÉPOUX.

En ces foyers charmants,  
Domicile champêtre où nous fûmes amants ,  
Où nos cœurs s'adoraient , libres d'inquiétude.

LA FERRONNIÈRE.

Qui ? moi ! m'ensevelir dans cette solitude !  
Quoi ? pour jouir encor de nœuds tendres et chers,  
Est-il besoin de fuir au milieu des déserts ?

L'ÉPOUX.

Est-ce un désert qu'un lieu peuplé par ta famille,  
Entouré de hameaux où l'innocence brille,  
Dominant des vergers et de rians coteaux,  
Où , tandis que ma main plantait mille arbrisseaux  
Tu semblais avec moi prendre un plaisir extrême  
A cultiver des fleurs moins belles que toi-même ?  
De quels ravissements nos cœurs étaient saisis,  
Lorsque sous un beau ciel, en une barque assis,  
Nous embrassant tous deux, abandonnant les rames ,

Nous céditions au penchant de l'onde et de nos ames ,  
 Et que souvent la nuit, sans troubler nos transports ,  
 Nous voyait jusqu'à l'aube errer aux mêmes bords !  
 Viens ! l'ombre dans les champs n'est pas si redoutable  
 Que d'un roi sans pudeur la flamme détestable.

LA FERRONNIÈRE.

Notre monarque est-il un monstre menaçant !

L'ÉPOUX.

A-t-il pour tes regards un attrait si puissant,  
 Que, ne respectant plus ma tendre jalousie....

LA FERRONNIÈRE.

Je n'ai point de respect pour une frénésie ;  
 Et n'imiterai pas cette folle d'honneur  
 Qu'effraya tellement un accueil suborneur ,  
 Quand sur les bords du Rhône un père trop peu sage  
 A notre roi galant l'offrit sur son passage,  
 Que, dès le lendemain, elle lui fit revoir  
 Ses traits, qu'avait brûlés son chaste désespoir.

L'ÉPOUX.

Plains, et ne raille pas ce vertueux modèle  
 Qui laissa de son ame une image plus belle  
 Que les plus beaux contours par notre œil admirés ;  
 Traits fugitifs, que l'âge aurait défigurés :  
 Elle sut, dépouillant sa forme peu durable ,  
 Montrer de sa pudeur l'éclat inaltérable,  
 Et seule apprit aux grands, mieux que tous les censeurs,  
 A voir d'un œil glacé nos femmes et nos sœurs.

Mais, viens : ne tardons plus : que demain l'on ignore  
 En quels lieux tes appas seront vus par l'aurore.  
 Obéis ; je le veux.

LA FERRONNIÈRE.

Moi, je veux apaiser  
Tes sentiments jaloux.

L'ÉPOUX.

Comment ?

LA FERRONNIÈRE.

Par ce baiser.

---

Elle dit, en riant; et ses lèvres trompeuses,  
Calmant de son amour les craintes soupçonneuses,  
L'enflamment d'un baiser, vain gage de sa foi ;  
Lorsqu'une voix s'écrie : « Ouvrez, de par le Roi. »  
La porte est à grands coups au même instant heurtée :  
Il pâlit : la fureur de son ame agitée  
Fait trois fois à son front remonter la couleur,  
Et, trois fois le glaçant, en accroît la paleur.  
Mais elle :

LA FERRONNIÈRE.

O mon ami ! ne faites rien paraître :  
Comptez sur moi : sachez ce que veut notre maître.

---

Il sort, muet de rage ; et tout l'enfer surpris  
A l'acteur pathétique applaudit par des cris.

LA FERRONNIÈRE, *seule*.

Le roi n'a contre lui nul sujet de colère :  
Qu'ai-je à craindre ? il envoie un ordre salutaire  
Suspendre de ces lieux mon triste enlèvement....  
L'ordre a bientôt suivi mon avertissement !  
Mais si de mon époux la violence extrême....

## FRANÇOIS-PREMIER ET LA FERRONNIÈRE.

LA FERRONNIÈRE.

On entre... ô Dieu! que vois-je? ah! c'est le roi lui-même.  
Me trompé-je? le roi! qui l'amène?...

FRANÇOIS-PREMIER.

L'amour.

LA FERRONNIÈRE.

Ah! sire....

FRANÇOIS-PREMIER.

Oui, pour vous voir il a quitté sa cour :  
Vous vaincre est à ses yeux la gloire la plus chère.

LA FERRONNIÈRE.

Eh sire!... qui vous peut résister sur la terre?...

---

A ces mots, qu'en tremblant elle a balbutiés,  
Le roi, que le respect prosternait à ses pieds,  
Se relève ardemment, et vers l'alcove entraîne  
La belle, entre ses mains se défendant à peine;  
Toute émue, et roulant ses beaux yeux aveuglés,  
Par l'orgueil, la surprise, et la frayeur troublés;  
Palpitante aux assauts du héros téméraire:  
Ainsi l'autour ravit la colombe en sa serre.

Les Démons, égayés de son doux embarras,  
Près du hardi vainqueur la pressant dans ses bras,  
Admiraient les effets si prompts, si manifestes,  
De quelques mots confus qu'éclaircissaient des gestes.  
Sitôt! se disaient-ils; elle se rend! eh quoi?  
Est-ce éblouissement, magie, amour, effroi?

Mais sur le couple heureux des rideaux se fermèrent :  
La scène resta vide ; et les ris éclatèrent.

La foule s'attendait, les voyant s'éclipser,  
Que de nouveaux acteurs viendraient les remplacer ;  
Mais l'auteur , voilant tout en sa folle licence,  
Pour comique ressort présenta leur absence.

Les Diables , qui d'abord en rirent étonnés,  
Regardèrent enfin les diablesses au nez :  
Leur sexe plein d'ardeur se peint tout en images :  
Tout le feu des enfers colora leurs visages.  
Déjà les vieux Démons , si zélés pour les mœurs ,  
Opposaient leur murmure à cent lutins rimeurs ,  
Beaux-esprits farfadets , dont la troupe idolâtre  
Toujours chante Vénus , ses lys , et son albâtre ,  
Et que faisait pâmer le voile ingénieux  
Qui laissait entrevoir ce qu'il cachait aux yeux.  
C'est ainsi qu'un grand art montre ce qu'il dérobe :  
Tel on sent mieux le nu sous les plis d'une robe :  
Tel , disait-on encore , un habile pinceau  
Traçant Agamemnon le voila d'un manteau ,  
Ne sachant pas quels pleurs prêterait le génie  
A ce père , témoin du sort d'Iphigénie.

Le silence animé ne se prolongea pas :  
Les plaisirs des mortels sont rapides , hélas !  
Nul monarque en amour n'a de pouvoir suprême :  
La belle reparut , vermeille , et le roi , blême.

Mais avant de quitter ces lieux , encore obscurs ,  
Le héros , de son sceptre , avait touché les murs :  
O miracle soudain ! la tendre Ferronière  
Vit son toit se changer en palais de lumière.

Les lambris, les plafonds, revêtus de cristaux,  
Réfléchirent l'éclat des plus rares métaux;  
De candélabres d'or ses foyers rayonnèrent;  
De velours argentés ses fenêtres s'ornèrent;  
De glands d'or soutenu, son lit, chargé d'un dais,  
Devint un sanctuaire à ses divins attraits;  
De riches diamants ses écrins se garnirent;  
En ses vastes haras trente étalons hennirent;  
Salaire des baisers que, d'un cœur délicat,  
Le monarque ravit à l'époux avocat.

La novice Phryné, trop facile conquête,  
Sentit mille vapeurs gonfler sa jeune tête;  
Son orgueil éventé s'entoura de valets,  
Et monta sur un char, pour fuir les camoufflets.

Cependant son époux, en proie au chagrin sombre,  
Erra deux jours, deux nuits, grondant encordans l'ombre;  
Il traîne un corps maigri, faible, et sans aliments:  
Son désordre éperdu signale ses tourments:  
Immobile, debout, l'œil sans vue, il soupire,  
Tel qu'un homme frappé d'un aveugle délire.

#### L'ÉPOUX DE LA FERRONNIÈRE.

O crime qui m'accable autant qu'il m'avilit!  
Un autre est en ses bras! un autre est en mon lit!  
Mon cœur, tout comprimé de rage et de colère,  
Se gonfle de sanglots et soudain se resserre.  
Je sens de mes chagrins l'orage s'amasser,  
Et je n'ai point de pleurs que je puisse verser.



Ah ! pour moi nul espoir n'aurait autant de charmes ,  
Hélas ! que le plaisir de répandre des larmes.  
Malheureux ! de ton sexe as-tu perdu l'orgueil ?  
Quand tes cris de ta porte ont fatigué le seuil,  
Ont-ils calmé tes maux ? non , et de la parjure  
Mes propres lâchetés n'ont fait qu'aigrir l'injure :  
Je me suis dit trop tôt qu'ivre de son amant  
L'infidèle peut-être a ri de mon tourment.  
Tu me connais bien mal , ô criminelle femme !  
Si tu ris de la plaie ouverte dans mon ame.  
Des vanités d'époux je sens peu l'aiguillon :  
Que m'importe une ville , insensé tourbillon ,  
Où le bruit de ma honte a grossi les scandales  
Emportés dans le cours des galantes annales !  
Qu'importent des regards plus lâches que malins  
Dans les cercles étroits de mes obscurs voisins !  
C'est ma félicité cruellement ravie ,  
C'est l'erreur d'un amour , chimère de ma vie ,  
C'est un long avenir corrompu par l'ennui ,  
C'est mon bonheur perdu , que je plains aujourd'hui.  
Je plains de ma candeur les douces imprudences  
En un cœur mal jugé versant mes confidences ,  
Je regrette ces jours sereins et radieux ,  
Qui semblaient pour moi seul éclairés par ses yeux ,  
Quand ma timide épouse , en foulant les prairies ,  
Suivait de mon amour les tendres rêveries !  
Je fondais sans orgueil l'espoir d'un sort heureux  
Sur la paix , sur les biens d'un hymen vertueux !  
Mon hymen , ma vertu , font mon ignominie.  
Il n'est donc nul recours contre la tyrannie ,

Puisque les rois, nommés les protecteurs des lois,  
Pour usurper nos lits pénètrent sous nos toits;  
Et rendent périlleux à la foi conjugale  
D'éviter de leur or l'influence fatale!  
A quoi, près d'eux, le cœur ose-t-il se lier?  
Honneur, amour, il faut tout leur sacrifier.  
Crédule, je pensais, déroband ma fortune,  
Parmi les rangs cachés de la foule commune,  
Prouver, en cultivant une chaste union,  
Qu'un mortel vit heureux, libre d'ambition :  
Ah! que n'ai-je plutôt, distrait par milles intrigues,  
Fait de ma lâche épouse un instrument de brigues!  
Plus redouté peut-être, on m'aurait épargné :  
Ou, renonçant moi-même à mon lit dédaigné,  
Je n'eusse été jaloux que du regard des princes,  
Et jouirais des biens volés sur les provinces.  
Où m'a réduit l'amour et la loi du devoir?  
A mourir seul au monde, en proie au désespoir.  
Tyran, qui te complais en des bras infidèles,  
Voilà, tyran, le fruit de tes leçons cruelles!  
Et, si j'armais mon bras, tu me ferais jeter  
Sur l'indigne échafaud où tu devrais monter,  
Toi, qui pour un caprice insolemment profanes  
Une épouse rangée au rang des courtisanes,  
Et pour jamais détruis la paix d'un citoyen  
Qui n'a que son amour et sa foi pour tout bien!  
Seul, trahi, sur la terre ai-je même un asyle?  
La parjure a souillé mon heureux domicile :  
Oserais-je y rentrer? pourrai-je soutenir  
L'aspect d'un lieu rempli du triste souvenir

De tant de voluptés et de jours d'alégresse,  
Dont ma couche et nos murs me parleraient sans cesse ?  
Irai-je en ces hameaux, où près de moi souvent  
Le soleil la voyait briller en se levant ;  
Où l'écho de la nuit se plaisait à répandre  
Nos amoureux serments, qu'il ne doit plus entendre ?  
L'aube, le soir, les bois, les plaines, et les eaux,  
En m'offrant sa présence irriteraient mes maux :  
Tout, dans la ville, aux champs, la rend à ma pensée :  
Où fuir ? où me soustraire à ma rage insensée !  
Où m'éviter moi même ?... ô supplice !.... comment  
Endurer de mon cœur l'affreux déchirement ?...  
Mais qu'entends-je ? que vois-je ?... une retraite impure  
Où dansent follement l'ivresse et la luxure.  
Ces amants insensés d'un aveugle plaisir  
Ont-ils quelques chagrins qui les viennent saisir ?  
Non ; écoutons leurs chants et leur joie effrénée....  
Ici, point de pudeur : ici, point d'hyménée :  
En ce sérail le vice achète les amours....  
Eh bien ! plus de vertu : suivons les mœurs des cours ;  
Et noyons dans le vin ma démence jalouse  
Parmi de vils objets , moins vils que mon épouse :  
En un brutal sommeil peut-être enseveli,  
Mes cuisantes douleurs céderont à l'oubli.

---

Il entre en ce séjour plein de nymphes bachiques,  
Où les aimables Grecs, cerveaux si poétiques,  
Eussent cru voir Cypris, et le dieu des festins,  
Et Priape, éclatant de la pourpre des vins :

Car du libertinage, et de l'ivrognerie,  
Ils se créaient des dieux, grace à l'allégorie,  
Froide pour les esprits nés sans inventions,  
Mais seule animant tout au gré des fictions;  
Et de noms adoucis, et de riantes faces,  
Aux objets odieux prêtant même des graces :  
Elle a peuplé l'olympé; et fait parler ici  
L'Ivresse, aux yeux troublés, et libre de souci.

### L'IVRESSE, L'ÉPOUX, ET DEUX COURTISANES.

#### L'IVRESSE.

Noie, époux affligé, tes chagrins dans ma coupe.  
Les consolations sont mon aimable troupe !  
Avec elles toujours parcourant l'univers,  
J'allége des humains les ennuis et les fers.  
De l'orgueil d'Alexandre, au milieu de l'Asie,  
J'ai même soulagé la longue frénésie.  
En mes philtres joyeux j'ai su par-fois, dit-on,  
Tremper le cœur de fer du malheureux Caton.  
C'est peu que des héros j'aie adouci les peines ;  
Je déride le peuple attristé de ses chaînes,  
Et qui, de ses bourreaux se délivrant enfin,  
S'abreuverait de sang s'il ne buvait du vin.  
L'eau du Léthé se mêle au doux jus de la treille.  
Vois, à travers mon prisme, Hébé fraîche et vermeille,  
Qui, le verre à la main, riante à tes côtés,  
Vers toi de son beau corps penche les nudités.  
Bois, chante, ris, folâtre, obéis aux caprices  
Qu'inspirent tour-à-tour ces folles mérétrices.

Tes yeux sont éblouis.... quitte la table.... eh-bien !  
Le bandeau de l'amour vaut-il mieux que le mien !

## PREMIÈRE COURTISANE.

Retire-toi, ma sœur ; et laisse ta compagne  
Faire avec lui mousser le nectar de Champagne.

## DEUXIÈME COURTISANE.

Non, j'aime ce jeune homme et ses emportements :  
Pourquoi l'enlève-t-elle à mes embrassements ?

## PREMIÈRE COURTISANE.

Son âge a peu besoin du secours de tes charmes :  
Réserve à ton vieillard tes appas et tes armes !

## DEUXIÈME COURTISANE.

Ses mains ont beaucoup d'or : mais ses riches présents  
Font-ils aimer son front argenté par les ans ?  
Ce barbon édenté, goutteux sexagénaire,  
Vil objet de dégoûts, a-t-il de quoi me plaire ?  
Son seul aspect suffit pour nous humilier  
D'un sort qui du plaisir nous a fait un métier.

## PREMIÈRE COURTISANE.

Ma sœur, j'ai vu le monde, et je suis ton aînée.  
D'une dame autrefois compagne fortunée,  
Un méchant séducteur m'enleva de son toit,  
Et m'abandonna mère aux lieux où l'on nous voit.  
Ce monde, il m'en souvient et j'en garde l'image,  
De ton respect, crois-moi, mérite peu l'hommage.  
Les avarès parents, les intérêts jaloux,  
A de jeunes beautés donnent de vieux époux ;  
Et par-fois, sans remords, un père de famille  
A la plus riche dot vend la fleur de sa fille ;  
Fleur que souvent l'amour a fait épanouir,

Mais que rajeunit l'art pour qui veut en jouir.

## DEUXIÈME COURTISANE.

Celles dont nul pouvoir n'a gêné les tendresses,  
Épouses qu'on honore, au moins sont leurs maîtresses ;  
Et libres de leur choix, ne font pas comme nous  
Un infâme trafic des baisers les plus doux.

## PREMIÈRE COURTISANE.

L'amour du jeu, ma sœur, l'orgueil d'un équipage,  
Et les atours coquets, ruineux étalage,  
Réduisent leur misère aux emprunts délicats  
Qu'aux frais de leur pudeur acquittent leurs appas.  
Les ministres, les grands, dispensateurs des places,  
Leur cèdent la faveur que marchandent leurs graces ;  
Et, pour les attirer, leur soin industrieux  
Fait ce qu'en nos réduits nous ne faisons pas mieux.

## DEUXIÈME COURTISANE.

L'amour, en occupant le loisir de leurs heures,  
Vient brûler son encens dans leurs propres demeures,  
Sans que la faim, rouvrant leur porte à tous moments,  
Les appelle au dehors pour quêter des amants,  
Et les force, en un jour trente fois rajustées,  
A reprendre à l'envi leurs parures quittées,  
Et feignant la jeunesse avec des traits usés,  
A pétrir de leur teint les lys recomposés.

## PREMIÈRE COURTISANE.

Détrompe-toi, ma sœur.... ah ! de leurs tristes rides  
J'ai vu le fard discret souvent masquer les vides ;  
Et, grace à beaucoup d'art, quarante ans rajeunis  
Offrent une Vénus aux jeunes Adonis.  
Leurs bains mystérieux, leurs toilettes rivales,

Du soir jusqu'à la nuit les montrent nos égales;  
Et dans les lieux publics leurs jupes vont briller  
Aux yeux de l'homme ardent à les en dépouiller.  
Heureuses quand leur front, étincelant d'aigrettes,  
D'un loyer de bijoux ne grossit pas leur dettes!  
Car ces vaines beautés en leur cercle aujourd'hui  
Se parent comme nous des diamants d'autrui.

## DEUXIÈME COURTISANE.

Oh! n'assimile pas nos mœurs que l'on méprise  
Aux mœurs sages d'un monde, où chaque femme éprise  
Reçoit d'un homme seul mille soins assidus,  
Sans profaner son lit et ses baisers vendus.

## PREMIÈRE COURTISANE.

Innocente! eh, vraiment, tu penses en vestale!  
Apprends que chaque épouse à l'ardeur maritale  
Joint toujours en secret le feu de quelque amant,  
Second mari lui-même, et trompé déceimment;  
Et par-fois un rival, en oiseau de passage,  
Dérobe aux deux amis quelque tendre partage.

Moquons-nous donc, ma sœur, de ces femmes de bien:  
Leur commerce est facile et ne nous cède en rien.  
Nous, filles de plaisir, et sans hypocrisie,  
Des hommes trompons-nous la foi, la jalousie?  
Plus que nous ne valons nous ne nous prisons pas;  
Et ce n'est point aux cœurs que nous tendons nos lacs.

Crois-moi donc; fuis, ma sœur, l'indigence importune:  
Sans honte, et sans dégoûts, travaille à ta fortune.  
L'or établit les rangs dans la société:  
Si tu n'en acquiers point, la dure pauvreté,  
Aux vents des carrefours exposant ta jeunesse,

Hâtera sur tes fleurs l'hiver de la vieillesse :  
 Mais si tu t'enrichis, long-temps fraîche aux regards ,  
 Couchée en des palais, et roulée en des chars ,  
 Nous te verrons passer en brillant météore ;  
 Et cet organe heureux du plaisir qu'on adore ,  
 De tes prospérités instrument féminin ,  
 Nous semblera , lui seul, comme un ressort divin ,  
 Soutenir dans Paris tes splendeurs souveraines ,  
 Et de tes prompts coursiers les élégantes rênes :  
 Et l'hymen te pourra transformer quelque jour  
 De catin à la ville en duchesse à la cour.

TROISIÈME COURTISANE, *accourant.*

Fuyons ! fuyons !

PREMIÈRE COURTISANE.

D'où naît la crainte ou tu te livres ?...

Quel bruit !....

TROISIÈME COURTISANE.

Entendez-vous ces capitaines ivres ,  
 Brisant meubles, miroirs, criant, blasphémant Dieu ?...  
 Je fuis tremblante, et nue....

TOUTES.

Au vol ! au meurtre ! au feu !...

A ces cris se relève, étonné du tumulte,  
 Le mari qui venait d'oublier son insulte.  
 La porte est enfoncée : on entre ; on se débat :  
 Mais la scène changeant dérobe le combat.

On voit la Ferronnière en sa chambre nouvelle :



Une riche splendeur ne la rend que plus belle ;  
Et ses yeux, non encor du faste détrompés,  
Brillent de plus de feux par son éclat frappés.  
Hélas ! qui, devant elle, ose encor reparaître ?  
C'est son mari : vient-il se venger de son maître ?

## LA FERRONNIÈRE ET SON ÉPOUX.

## L'ÉPOUX.

Madame, est-il au moins permis à votre époux  
D'entrer en ce séjour et d'approcher de vous ?  
Et l'orgueil d'avoir pu soumettre un diadème  
Vous fait-il oublier tout devoir et moi-même ?  
Non, non, il vous souvient, peut-être avec terreur,  
Que je vous adorai jusques à la fureur :  
C'est donc en furieux qu'ici je viens vous dire  
Que sur moi la raison a perdu tout empire.  
L'outrage le plus noir qui me doive toucher  
De mon cœur malheureux n'a pu vous arracher.  
Je ne me connais plus depuis votre inconstance,  
Parjure ! et contre vous, faible, sans résistance,  
Au hasard en tous lieux je porte en soupirant  
Mes cruels souvenirs, mon désespoir errant,  
Et de vos traits encor l'image ineffaçable  
Vous ramène ici même un époux implacable.  
Mais je m'en punirai, mais je dois vous punir....  
Eh, quoi donc ? loin de vous ne me puis-je bannir ?  
L'espace où vous vivez n'est qu'un point sur la terre :  
Il est d'autres climats que le soleil éclaire :  
Il est par-tout des cieux, des jours, des nuits pour moi.  
Mais est-il une femme aussi belle que toi ?

Perfide ! où donc fuirai-je ? où réparer ma perte ?  
De mes regrets par-tout l'image m'est offerte.  
Ma vie est attachée aux seuls lieux où tu vis.  
Si mes pas dans la tombe étaient par toi suivis,  
La mort te ravirait au tyran qui m'offense....  
Oui, c'est mon dernier vœu : ce sera ma vengeance....  
Vois ce couteau levé... tremble!...

LA FERRONNIÈRE.

O dieux ! quel courroux!...

Épargnez-moi.... je tombe en pleurs à vos genoux....

L'ÉPOUX.

Tu ne fléchiras point mon cœur inexorable.  
Infidèle ! quel crime au tien est comparable ?  
La pudeur colorait les roses de ton front ;  
Tu semblais chaste et pure, et m'as couvert d'affront.  
Si tes yeux ont brillé d'une fausse innocence,  
Si de tes traits charmants la trompeuse décence,  
Si ta bouche, et ton sein que glace ma rigueur,  
Respira l'imposture et mentit à mon cœur,  
Quel homme goûtera l'aimable confiance,  
Danger, dont mon amour fit trop d'expérience ?  
L'effet le plus cruel des lâches trahisons  
Est de remplir les cœurs de doute et de poisons,  
Et, prêtant aux vertus l'apparence des crimes,  
De livrer aux soupçons les plus pures victimes.  
Subis donc sans murmure un juste châtement.  
Que notre sang se mêle aux yeux de ton amant,  
Qu'il teigne ces habits, ton indigne parure....  
Ornements fastueux, gages de mon injure,  
Ah ! tombez en lambeaux par mes mains déchirés....

O ciel!... la mort se peint dans ses traits altérés....  
La couleur à son front tout-à-coup est ravie....  
Sa gorge palpitante.... ah! reviens à la vie!....  
Modère tes sanglots! cesse de t'effrayer....  
Non, ton mari n'est point un affreux meurtrier.  
Sur ton corps demi-nu mes lèvres enflammées....  
Renaïs à tant d'ardeurs en mes sens allumées....  
Que fais-je?... de son œil quels éclairs sont sortis!....  
O transports que jamais je n'avais ressentis!  
Du courroux au pardon incroyable passage!  
Baisers trempés de pleurs, plaisirs mêlés de rage,  
Achevez, embrasez un mortel éperdu!....

---

Il l'embrasse, il succombe, et n'est plus entendu :  
Un court silence règne; et l'épouse pâmée,  
Aux baisers d'un époux doucement ranimée,  
Souriant au superbe en sa couche abattu,  
Dit à voix basse:

LA FERRONNIÈRE.

Eh bien! m'assassineras-tu ?

---

Mais lui, se relevant:

L'ÉPOUX.

Non, plus honteux encore,  
Sans retour je te fuis! désormais je t'abhorre.  
Adieu! non moins perfide à l'époux qu'à l'amant,  
Je te laisse au mépris : c'est le plus long tourment.

---

Il dit, et sort : mais toi, toi, pâle Syphilite,  
 Monstre du nouveau monde, et fille d'Aphrodite,  
 De la volage en pleurs tu viens troubler le sang :  
 Tel un reptile impur sous les fleurs s'élançant,  
 Infecte de son dard la bergère amoureuse  
 Qui les osa cueillir d'une main malheureuse.

Au sortir du sérail, asyle empoisonné,  
 Le monstre, qui suivit l'époux abandonné,  
 Toucha la Ferronnière, et pour le venger d'elle  
 Son aspect flétrissant consterna l'infidèle.

#### SYPHILITE.

Beauté, si fière encor de tes brillants attraits,  
 Sens-tu mes doigts de plomb s'imprimer sur tes traits ?  
 Sens-tu se dépouiller l'or de ta chevelure ?  
 Pleure de ton beau col la flottante parure !  
 Pleure tes lys tombés au printemps de tes jours !  
 Ton jeune âge se ride et fait fuir les amours.  
 Des plaisirs criminels fatale corruptrice,  
 Reconnais-moi : mon fiel en tes veines se glisse.  
 Tu n'oseras pourtant de ton sein attristé,  
 Confuse, repousser un amant redouté ;  
 Et perdus l'un par l'autre, et punis de vos crimes,  
 Tous deux vous périrez mes illustres victimes.  
 Pleure ! tu vas mourir ; et lui, vers le tombeau  
 Courbant son corps, hélas ! triste et honteux fardeau,  
 Long-temps plein de langueur, penchera sur son trône  
 Un front pesant et las du poids de sa couronne ;  
 Et lui-même abhorrant l'opprobre de son sort,  
 Pour le salut de tous implorera sa mort.

Qu'un tel exemple apprenne aux souverains du monde

A fuir les voluptés, de qui la source immonde  
Épanche un noir venin dans tous leurs sens flétris,  
Et même éteint le feu des plus nobles esprits!  
Puisse enfin ton trépas effrayer les épouses  
Qui se vendent au luxe, aux vanités jalouses!  
Car l'amour ne fut pas ton séducteur fatal :  
C'est le vil Chrysophis, c'est ce dieu de métal,  
C'est l'or qui t'a charmée, et qui, souillant ta couche,  
Mit un infâme prix aux baisers de ta bouche :  
Nouvelle Eve, éblouie au serpent adoré,  
Du Pérou, du Mexique, en Europe attiré,  
Monstre, que, pour tout fruit de leur conquête avare,  
Trainèrent à ma suite et Cortez et Pizarre.

---

Syphilite en ces mots parle de Chrysophis;  
Et leur victime en pleurs fuit, en poussant des cris.

---

## SOMMAIRE DU QUATORZIÈME CHANT.

.....

*Chrysophis*, ou le dragon d'or, reproche à *Magnépine*, divinité de l'aimant, d'avoir conduit dans le nouveau-monde les Européens, qui, pour leur malheur, sont venus le retirer des mines, où sa colère leur adressa des menaces prophétiques. *Magnépine* s'excuse de l'abus que les hommes ont fait des secours qu'elle prêta au génie de *Christophe-Colomb*, dont elle lui raconte les travaux et les adversités. Une nouvelle décoration présente l'aspect de deux temples, où sont reçus séparément les héros de la Gloire et ceux de la Renommée. *Charles-Quint* est accueilli dans le second par la *Louange*, qui lui promet la monarchie universelle. La *Vérité* le retient au passage, et lui annonce que sa raison va s'égarer. Dialogue entre la *Vérité* et la *Louange*. Jugement de la *Thémis Séculaire* sur les vrais et les faux grands-hommes.

---

# LA PANYPOCRISIADÉ.

.....

## CHANT QUATORZIÈME.

---

**L**es murs sont disparus : le globe de la terre  
Présente dans l'azur l'arc de notre hémisphère :  
Le monstre Chrysophis le parcourt en rampant :  
Tel on vit dans Eden un tortueux serpent,  
D'abord en humble ver suivre une obscure trace,  
Et du monde en ses plis envelopper la masse.  
Tel en reptile abject, en hydre immense encor,  
Se déroule à son gré le nouveau dragon d'or.

Il parle en ce moment à l'amante du pôle,  
De qui l'art des nochers emprunta la boussole,  
La prompte Magnépine, épouse de Sider,  
Puissantes déités de l'aimant et du fer.

### CHRYSOPHIS ET MAGNÉGINE.

#### CHRYSOPHIS.

Contemple les malheurs dont tu devins la cause  
En guidant l'avarice aux mines du Potosé,  
Subtile Magnépine ! eh bien ? quand sur les eaux

Le dieu fatal du fer arma quelques vaisseaux,  
 Présageais-tu qu'ici par mon pouvoir suprême,  
 Moi, brillant dieu de l'or, je le vaincrais moi-même,  
 Et qu'en tyran des cœurs je saurais gouverner  
 Les cités de l'Europe où tu me fis traîner?  
 Elle te confia ses flottes intrépides :  
 Tu dirigeas vers moi les Castellans cupides,  
 Que protégeait Sider, ton inflexible époux,  
 Le fer cruel, de l'or ennemi si jaloux,  
 Qui, pour me conquérir, vint par-delà les ondes  
 De la terre fouiller les entrailles profondes.

Un dieu qui me celait aux regards des humains  
 M'ordonna de punir ce crime de leurs mains :  
 Instruit par ses décrets de leurs futurs supplices,  
 En vain je menaçai Pizarre et ses complices :

Je m'en souviens encore.... il entra, tout armé,  
 Au séjour ténébreux où j'étais enfermé :

Les torches que portait sa troupe criminelle  
 Avaient jauni le sein de la nuit éternelle;  
 Lorsqu'à leur pâle éclat mon corps se déroulant,

« O monstre! quel es-tu? dit-il en reculant,  
 « Ton front d'or qui reluit dans l'ombre où je me plonge,  
 « Décèle un gouffre immense où ta croupe s'allonge.  
 « Réponds-nous : du Potosé es-tu le riche dieu  
 « Que la terre jalouse enchaîna dans ce lieu?

« — Fuis! m'écriais-je alors; fuis, étranger barbare,  
 « Ce monde que du tien la vaste mer sépare!  
 « Malheur aux conquérants qui doivent m'arracher  
 « Des prisons où le sort prit soin de me cacher!  
 « Laissez d'heureux Incas ignorant ma richesse



- « Bénir en paix leurs jours pleins d'innocente ivresse :
- « Quittez mon antre infect, inconnu de leurs fils.
- « Sortez ! redoutez-moi : mon nom est Chrysophis.
- « — Ah ! c'est toi, repart-il, qu'au sein de ces contrées
- « Nous cherchions, en coupant les vagues azurées !
- « Cède aux mains des soldats appuyés de Sider. »

Mes flancs à ce discours furent atteints du fer.

Un oracle, funeste à la Castille avare,  
 Me donnait à ce dieu qui secondait Pizarre :  
 Hélas ! il me fallut céder au fer vainqueur :  
 Mais ces sinistres mots sortirent de mon cœur,  
 Au moment qu'arraché de ma caverne humide,  
 J'attirai l'œil du jour sur ma crête livide.

- « Tremblez, vous que séduit mon trésor tentateur !
- « Le fer, long-temps guerrier, long-temps agriculteur,
- « Vous a soumis la terre, abondante nourrice :
- « Mais depuis qu'en sa rage armant votre avarice,
- « Il me force à quitter le lit où je dormais,
- « Chrysophis et Sider combattront à jamais,
- « Et l'un l'autre animés d'une envie éternelle
- « Troubleront vos neveux de leur longue querelle.
- « Suivis des trahisons et des assassinats,
- « Jaloux de s'asservir par de sanglants combats,
- « Ils baigneront l'Europe en des flots de carnage :
- « Et si, du monde un jour méditant l'esclavage,
- « Le fer s'unit à l'or, vous pleurerez vos droits,
- « Vos vertus, vos hymens, et vos antiques lois.
- « Nous flatterons l'orgueil de vos épouses vaines,
- « Nous corrompons vos cœurs ; nous forgerons vos chaînes ;
- « Nous appesantirons les trônes détestés,

« Et nous couronnerons les vices effrontés.

« Ah ! prévenez vos maux et des forfaits sans nombre !

« Ah ! laissez-moi rentrer au sein profond de l'ombre,

« Où, si je ne fus pas trompé d'un bruit menteur,

« Vespuce, de ce monde avide explorateur,

« Aux doux Péruviens, aux enfants du Mexique,

« Fera payer le nom qu'il donne à l'Amérique !

« Gloire, que l'Éternel devait, en son courroux,

« Raver au précurseur de brigands tels que vous. »

MAGNÉGINE.

Que dis-tu, Chrysophis, et quelle erreur t'abuse ?

Ce faux lustre, succès d'une perfide ruse,

De Vespuce à jamais est l'avilissement,

Et des faits de Colomb l'éternel monument.

Jamais nul des larcins qu'on put faire au génie

N'appauvrit le trésor de sa gloire infinie :

Les siècles, qui des prix sont les dispensateurs,

Trompent les vœux jaloux de ses imitateurs.

Vespuce, qui suivit d'une ame intéressée

La route que Colomb avait déjà tracée,

Aux bords qu'il atteignit ne recherchait que l'or :

Colomb, plus fier, briguaît un plus noble trésor,

Le nom de demi-dieu, révélateur d'un monde :

Et sur l'aspect des temps, d'Uranie et de l'onde,

Prophète audacieux de son propre destin,

Il jura sa conquête, et l'accomplit enfin.

Que l'univers le sache : apprends sa gloire ; écoute,

Et crois en Magnéchine ; elle éclaira sa route.

Aux bords liguriens, parmi des matelots,

Il me vint en naissant consulter sur les flots :

J'écartai des écueils sa jeunesse agitée :  
Je remis dans ses mains mon aiguille aimantée,  
Gage de mon hymen avec le dieu du fer :  
Pour moi, sœur d'Électrone, invisible dans l'air,  
Nul homme avant ces nœuds ne m'avait dévoilée.  
Je lui dis qu'en secret au pôle rappelée,  
Sous le joug de Sider le regardant toujours,  
Je ne tends qu'à l'objet de mes premiers amours.  
Instruit de mon penchant par cette confidence,  
Son soin observateur m'attesta sa prudence.  
Je lui voulus payer en bienfaits renommés  
Les loisirs qu'à m'entendre il avait consumés.  
Un jour que soupirait ce disciple d'Euclide  
Tourné devant les mers qui couvrent l'Atlantide;  
« Les mortels, me dit-il, moins courageux que moi,  
« N'osent tenter la sphère et voguer sur ta foi :  
« Mais ce ciel où ma vue a compté tant d'aurores,  
« Ce colosse debout dans les îles Açores,  
« Son bras levé qui semble aux bords occidentaux  
« Me montrer un chemin vers des pays nouveaux,  
« Ah! s'ils me promettaient les tributs du commerce  
« Dont la source enrichit la Syrie et la Perse!  
« Tentons plus que n'ont fait les héros les plus grands.  
« La science aux yeux d'aigle a ses prompts conquérants,  
« Qui de ceux de la guerre, environnés d'alarmes,  
« Surpassent les exploits, sans tumulte, et sans armes.  
« Ouvrons, ô Magnépine! ô ma divinité!  
« Ces mers dont on n'osa fendre l'immensité. »  
Il dit, et j'assurai mon aide à son audace.  
Mais du rare génie ordinaire disgrace!

Le vulgaire, trop bas près de si hauts esprits,  
N'atteint pas aux objets que leurs yeux ont surpris ;  
Et huit ans de dédains, sans lasser son courage,  
Ont de ses beaux succès démenti le présage.  
Enfin , domptant la brigue et l'incrédulité,  
Loin de tout bord terrestre il s'est précipité.  
Oh ! comme ses nochers rappelaient le rivage,  
Quand sur le vaste gouffre, empire de l'orage,  
Chaque jour , allongeant leur liquide chemin,  
Ne montrait plus qu'un ciel et qu'une mer sans fin !  
Lui, calme, tint sur moi son regard immobile :  
Mes seuls balancements glaçaient son cœur tranquille.  
Combien je fremissais en mes doutes flottants !  
En vain déguisait-il son trajet et le temps :  
Ses amis, éperdus entre les vents et l'onde,  
Jurent de l'engloutir sous la vague profonde ;  
Quand , fixant à deux jours le terme de son sort,  
Intrépide, il promet sa conquête, ou sa mort.  
Et sur quoi cependant plane son espérance ?  
Sur une mer déserte ; abyme affreux, immense !  
Mais le vol d'un oiseau, né sous de nouveaux cieux,  
Augure favorable, étonne tous les yeux :  
Mais une herbe, qui cède au torrent qui l'envoie,  
Est reçue en signal de victoire et de joie.  
Sur l'humide horizon les regards sont tendus.  
Nuit dernière, par toi les aspects confondus  
Laissent poindre en ton sein une clarté lointaine :  
Les nochers attentifs sont sans voix, sans haleine :  
Cependant Lampélie, aux traits d'un doux rayon,  
Divinité du jour et fille d'Hélion,

Du soleil immobile éternelle courrière,  
Révèle un continent que frappe sa lumière:  
« Gloire à Colomb! dit-elle; et, le bénissant tous,  
« Terre! voici la terre! un monde vient à nous! »  
Tel est le cri perçant que, sur chaque navire,  
Pousse la foule en pleurs vers Colomb qu'elle admire.

Rivages d'Haïti, vos hôtes innocents  
Reçurent ces héros comme des dieux puissants;  
Et pour leur consacrer les trésors de la terre  
Ils n'attendirent pas les coups de leur tonnerre!

Colomb victorieux, Colomb, fier cette fois  
D'aller frapper l'Europe au bruit de ses exploits,  
Jaloux qu'on reconnût ce rêveur en délire  
Qu'insultait l'ignorance et le malin sourire,  
Colomb rendit sa voile à des vents ennemis.  
Un fortuné retour lui sera-t-il permis?  
Non, soulevés du choc des tempêtes cruelles,  
Les flots, plus mutinés que ses soldats rebelles,  
Rugissent de fureur et brisent ses vaisseaux.

« Eh quoi, les cieux, la foudre, et les vents, et les eaux,  
« Veulent, s'écria-t-il, engloutir ma mémoire...!  
« Eh bien! grand Océan, hérite de ma gloire.  
« Puisqu'à jamais privé de revoir mon foyer,  
« Mes destins dans l'oubli sont prêts à se noyer,  
« Reçois dans tes torrents, arrache à la tempête  
« Le secret de ma route, admirable conquête,  
« Et porte vers l'Europe, alors que je péris,  
« L'espoir du nouveau monde, et mes travaux écrits. »  
Il jette alors son titre, auguste caractère,  
Au terrible Océan, son dernier légataire.

Mais du sein bouillonnant de son gouffre profond  
Le dieu sort, blanc d'écume, et soudain lui répond :

« Va, Colomb, ne crains pas que la mer te dévore :  
« Va retrouver les cours, plus perfides encore,  
« Où des vents plus jaloux et non moins furieux  
« Te feront aux enfers tomber du haut des cieux.  
« Quel salaire y reçoit le génie et ses peines !  
« Je te reverrai nu, le corps meurtri de chaînes,  
« Attester que l'abyme où gronde au loin ma voix  
« Est plus calme et plus sûr que le palais des rois.  
« Mais tel que sont liés le pôle et Magnépine,  
« Marche, attiré, conduit par ta vertu divine ! »

Le dieu ne lui dit pas que mon époux Sider  
Livrerait sa conquête à l'empire du fer,  
Ni que la bouche en feu du grondant Pyrotone  
Des brigands de l'Europe y fonderait le trône :  
Le dieu ne lui dit pas qu'un indigne bonheur  
De ses faits à Vespuce attacherait l'honneur.

CHRYSOPHIS.

Il est vrai ; tout héros, que hait la jalousie,  
N'est vanté dans les cours que par l'hypocrisie :  
Les princes ombrageux paraissent s'effrayer  
Du mérite éminent que l'or ne peut payer.  
Voilà comme, traînant sa pourpre accoutumée,  
Charles-Quint que je sers court à la renommée :  
Aux talents imposteurs accordant son appui,  
Et voulant au respect ne présenter que lui :  
Voilà comme en un âge éclatant en prodiges  
Il croit tout éclipser à force de prestiges :  
Vois outrager Colomb, et courir les mortels

Aux pieds de l'oppresseur qui me doit ses autels.

---

En deux temples déjà la scène est ranimée,  
L'un à la gloire ouvert, l'autre à la renommée :  
Dans l'un sont les héros, martyrs de leurs vertus,  
Qui , relevant Thémis et les arts abattus,  
Servaient la piété, les lois , et la patrie;  
Ceux qui rivaux d'Alcide ont, d'une ame aguerrie,  
Opposé la constance unie à la valeur ,  
Aux monstres , aux tyrans , et sur-tout au malheur :  
Les sages qu'abreuva la coupe de Socrate;  
Les doctes bienfaiteurs, disciples d'Hippocrate,  
Qui , donnant aux humains des jours nombreux et doux,  
En bravant les fléaux les écartaient de tous,  
Et qui , des morts hideux fouillant la sépulture,  
Pour y chercher la vie ont vaincu la nature ;  
Là , sont Euclide , Hipparque , hommes de qui les yeux  
Mesurèrent l'espace et les orbes des cieux ;  
Et tristes compagnons et d'Homère et d'Alcée,  
Tous deux chantant des rois la colère insensée,  
Ces poètes nés fiers , indigents illustrés,  
Qui , dédaigneux des grands , aux peuples sont sacrés.

Dans l'autre temple étaient les favoris du monde ,  
Assis sur les degrés que l'illusion fonde ;  
Ce concours insensé que dans le sein du bruit  
La louange et le blâme au hasard ont produit ;  
Ces singes des Bacchus , des Ammons , des Hercules ;  
Ces brigands , d'Érostrate exécrables émules ,  
Qui , tels que les Xerxès et les fongueux Timurs,  
Ont fondé leurs honneurs en détruisant des murs.

On y voit tous les fous chers à la renommée,  
Ceux même dont l'ivresse au meurtre accoutumée  
S'illustrait en riant des publiques douleurs ;  
Un vil Sardanapale, un Néron ceint de fleurs :  
Là, brillent le caprice et les sectes nouvelles ;  
Et, parmi des lueurs qui semblent éternelles,  
Figurent ces talents faux et présomptueux,  
Des muses et des arts avortons monstrueux ;  
Là, de folles beautés, sur l'autel d'Aspasie,  
Divinisent enfin jusqu'à leur frénésie,  
Consacrant les banquets et les galants tributs  
Ou d'un Alcibiade, ou d'un Apicius ;  
Montrant par-tout l'orgueil de leurs têtes huppées,  
Des peuples trop enfants immortelles poupées.

La Louange, tenant l'encensoir à la main,  
De Charles-Quint alors parfumant le chemin,  
Le conduit au travers d'innombrables images,  
Simulacres des dieux, des demi-dieux, des sages,  
Masques ternis, concours d'infidèles portraits,  
Qui du vainqueur flatté relèvent tous les traits.

Il monte au sanctuaire en acteur héroïque ;  
Et bientôt, exhaussé sur un trône magique,  
Semble, en levant des yeux pleins de sécurité,  
Soi-même s'admirer dans la postérité.

#### CHARLES-QUINT, LA LOUANGE, ET LA VÉRITÉ.

##### LA LOUANGE.

Je ne sais plus à qui te comparer, grand homme,  
Entre tous les héros que la mémoire nomme.



Sésostris et Cyrus me semblent fabuleux ;  
 Le divin Alexandre eut le cœur trop fougueux :  
 César fut grand, mais froid ; Constantin, hypocrite ;  
 Attila, sacrilège ; et ta gloire mérite  
 D'effacer Charlemagne, aussi-bien que Clovis,  
 Princes dignes des Goths dont ils furent suivis :  
 Tous jetaient des clartés moins brillantes que rares  
 En d'incultes pays, en des siècles barbares,  
 Chez des peuples sans lois, ou trop efféminés  
 Pour repousser les fers qui les ont étonnés :  
 Aisément dans l'Asie on sema l'épouvante ;  
 Mais toi, dominateur de l'Europe savante,  
 Toi, fameux Charles-Quint, en un temps éclairé,  
 Tu luis sur l'occident comme un astre épuré.  
 La terre ouvre pour toi ses mamelles fécondes ;  
 Ton nom, l'effroi des mers, retentit aux deux mondes ;  
 Toi seul enfin es tout, conquérant, fondateur,  
 Dieu pacificateur, et même créateur.

CHARLES-QUINT.

Tais-toi : je ne veux pas que l'on me déifie :  
 La Louange est flatteuse, et mon cœur s'en défie.

LA LOUANGE.

Tu t'élèves encor par tes humbles discours :  
 Mais quoi ? des nations démens-tu le concours ?  
 Et les arts à ma voix consacrant tes batailles,  
 Et tes lois se gravant sur de nobles médailles,  
 Et ta statue équestre en toutes les cités  
 Multipliant ta vue et tes faits récités ?

CHARLES-QUINT.

La haine, après un temps, flétrira mes images,

Et dira que mes dons ont payé tes hommages.  
J'entendrai chez les morts cent reproches amers  
D'avoir suivi, trompé tant de partis divers;  
Et penchant tour-à-tour vers Luther ou l'Eglise,  
Immolé l'un et l'autre à ma haute entreprise.

## LA LOUANGE.

L'histoire à l'avenir ne prouvera que mieux  
Que tu parus dévot, et ne fus point pieux.  
Un héros tel que toi, que le génie éclaire,  
Se rit des préjugés qu'il inspire au vulgaire.

Poètes ! unissez vos luths à mes accents !  
Thurifères , trépieds , accablez-le d'encens ;  
A ce triomphateur présentez vos offrandes ,  
Filles , femmes , enfants , que j'ornai de guirlandes !....  
Son œil déjà s'enflamme , et les destins obscurs  
S'éclaircissent pour lui , soleil des temps futurs.  
Enivré de mon hymne , et du concert des âges ,  
Et de tant de parfums qui montent en nuages ,  
Le voilà qui s'agite... ! Il voit sur mon autel  
L'Europe enfin lui tendre un sceptre universel.

## CHARLES-QUINT.

Oui , j'atteindrai ce prix , qu'on croit inaccessible...  
Désormais à mon bras est-il rien d'impossible ?  
M'abusé-je d'un songe , ou d'un tableau trompeur  
Que de ces flots d'encens produirait la vapeur ?  
Non , ma tête affermie est sans trouble et sans rêve.  
Seul , je puis tout régir ; plus de paix ni de trêve :  
Il faut que sous mon joug l'univers n'ait qu'un roi ,  
Ainsi qu'il n'a qu'un Dieu , qu'un centre , et qu'une loi.  
Sortons , accomplissons mon grand dessein.

## LA VÉRITÉ.

Arrête !

Un excès de fumée a surchargé ta tête ;  
Et je dois , en passant , t'avertir que l'orgueil  
Frappera ton cerveau , près de ce même seuil.

## CHARLES - QUINT.

Comment ? qu'a donc mon vœu qui soit déraisonnable ?  
François-Premier n'est plus ; Henri , peu redoutable ,  
En désastres verra se changer les succès  
Dont son règne naissant éblouit les Français :  
Un fils , de ma couronne héritier chez l'Ibère ,  
Par son utile hymen m'asservit l'Angleterre ;  
Vainement Albion , qu'alarment ses projets ,  
Veut au pouvoir de Rome enlever ses sujets ;  
Philippe inquisiteur , par son zèle inflexible ,  
M'assure le pontife , à mes rivaux terrible :  
L'Église parle , au nom du ciel et de l'enfer ,  
Contre les libertés que proclama Luther ;  
Elle enchaîne à mon joug toute la Germanie :  
Qui la disputerait à ma race bannie ?  
Serait-ce Ferdinand , ce frère que mes mains  
Ont couronné lui-même , et fait roi des Romains ?  
Il ne peut refuser , pour le but où j'aspire ,  
De céder à mon fils le trône de l'empire ,  
Si contre Soliman je soutiens son effort :  
Et , ma seule maison régnante après ma mort ,  
L'Europe sous mes lois florissante , enrichie ,  
Ne sera qu'une immense et stable monarchie.  
Alors , qui retiendra mon aigle en son essor ?  
De Bysance en Asie il peut voler encor ,

Planer sur le Liban, où la croix fut plantée,  
 Remonter de Gengis la route ensanglantée;  
 Et, donnant à la Chine un nouvel empereur,  
 Aux mers de la Corée essayer sans terreur  
 De m'ouvrir quelque voie inconnue au Tartare,  
 Vers ce monde récent que m'a conquis Pizarre :  
 Et je verrais enfin, abondant au Pérou,  
 Le globe entier soumis.

LA VÉRITÉ.

Grand roi, tu n'es qu'un fou.

LA LOUANGE.

Divinité fâcheuse à la haute puissance,  
 Que tu mérites bien le dédaigneux silence  
 De ce fier empereur qui te tourne le dos !

LA VÉRITÉ.

C'est l'adieu que souvent je reçus des héros.

LA LOUANGE.

Quelle chaleur te pousse à dire tes pensées ?

LA VÉRITÉ.

L'espoir de prévenir leurs fureurs insensées.

LA LOUANGE.

Mentir est profitable, et ton langage est vain.

LA VÉRITÉ.

Je parle pour instruire, et sans l'espoir du gain.

LA LOUANGE.

On ne te croit jamais ; tu n'enrichis personne.

LA VÉRITÉ.

On t'évalue au poids de l'argent qu'on te donne.

LA LOUANGE.

Où voit-on estimer tes tristes sectateurs ?

Les biens et le crédit comblent mes orateurs.  
Qui sont les mendiants ? ce sont tes interprètes.  
Qui marche sur tes pas ? des aveugles poètes,  
Chantant pour les oisifs, une tasse à la main ;  
Des pédants sans manteau, sans chaussure, et sans pain.  
Ces pauvres confidents de la Nature immense,  
Savent peu mes secrets pour chasser l'indigence.  
Mais vois les favoris qu'emmiellent mes discours ;  
Vêtus de pourpre, ils sont les idoles des cours.  
Ton Homère si gueux, ton Phocion si rustre,  
Ont-ils jeté l'éclat de mon Séjan illustre ?

LA VÉRITÉ.

Tu fais des rois plus vils que des bêtes sans lois,  
Et je fais d'Épictète un égal des grands rois.

LA LOUANGE.

Va, va, sors de ce monde ! on ne t'écoute guère.

LA VÉRITÉ.

Aussi voit-on durer l'injustice et la guerre.

LA LOUANGE.

Lie au moins ta droiture à mon art captieux.

LA VÉRITÉ.

J'aime mieux fuir la terre, et m'exiler aux cieux.

Mais entends-tu, là-haut, la Thémis séculaire  
Aux crimes, aux vertus, dispenser leur salaire ;  
Et sur tes favoris, sa voix, qui te dément,  
Renouveler encor l'antique jugement ?

---

LA THÉMIS DES SIÈCLES, LES VRAIS  
ET LES FAUX GRANDS HOMMES.

PYTHAGORE.

J'éclairai les mortels.

HOMÈRE

J'éternisai leur gloire.

ÉPAMINONDAS.

La vertu fut ma loi.

ALEXANDRE.

Ma loi fut la victoire.

NUMA.

Rome eut par moi des mœurs.

BRUTUS L'ANCIEN.

Je brisai ses liens.

ATTILA.

J'ai fait frémir les rois.

SYLLA.

Et moi, les citoyens.

ARCHIMÈDE.

Je pesai l'univers.

PLINÉ.

J'en burinai l'histoire.

OMAR.

Je brûlai les écrits.

TIBÈRE.

Je bravai leur mémoire.

COLOMB.

J'acquis un nouveau monde.

CÉSAR.

Et j'ai mis l'autre aux fers.

LA THÉMIS DES SIÈCLES.

Vous donc, volez aux cieux ! Vous, tombez aux enfers.

CÉSAR.

Quoi ! César même !

LA THÉMIS DES SIÈCLES.

Oui, toi, dont la gloire usurpée  
A fait céder la toge au pouvoir de l'épée ;  
Toi qui, dans l'univers, né pour tout subjuguier,  
Tuant la liberté que tu lui pus léguer,  
Laissas par ton exemple, en sanglant héritage,  
L'empire à des Nérons qu'adora l'esclavage.







# LA PANHYPOCRISIADE.

## CHANT QUINZIÈME

## SOMMAIRE DU QUINZIÈME CHANT.



Le sultan *Soliman* s'entretient avec un muphti de la démence qui vient de saisir l'empereur *Charles-Quint*; et de sa reclusion volontaire au monastère de Saint-Just. Retraite de *Charles-Quint* : son dialogue avec un moine *Jéronimite*. L'orgueil lui inspire dans la solitude le désir de surmonter la gloire des saints par ses austérités; mais saint *Jérôme*, saint *Augustin* et saint *Bernard* lui apparaissent, et confondent ses vanités.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

---

## CHANT QUINZIÈME.

---

ICI paraît Bysance, et les jardins charmants  
Consacrés aux loisirs des princes ottomans,  
Colline où du cyprès la verdure éternelle  
De leur divin sérail couvre l'enclos fidèle,  
Et dont la pente, riche en brillants minarets,  
En bassins couronnés d'ombrages toujours frais,  
S'incline vers la rive où mugit le Bosphore,  
Amphithéâtre ouvert aux rayons de l'aurore,  
D'où l'œil se plaît à voir, des bouts de l'univers,  
Le commerce appelé par les vents de deux mers.  
C'est là que, relevant sa moustache épaissie  
Qu'une pipe enfumait des parfums de l'Asie,  
Couché parmi des fleurs, au sortir du divan,  
Parle avec un Muphti l'auguste Soliman.

### SOLIMAN, ET LE MUPHTI.

SOLIMAN.

Assis dans ces beaux lieux, ministre du prophète,  
Quels pensers près de moi te roulent dans la tête?

LE MUPHTI.

Je songe à ton pouvoir, ô mon souverain bien !

SOLIMAN.

Muphti, Dieu seul est grand ! les princes ne sont rien.

LE MUPHTI.

Est-ce au fier Soliman qu'il convient de le croire ?

SOLIMAN.

Vois l'immense horizon où Dieu montre sa gloire :  
Lui seul imprime un ordre immuable et certain :  
Dieu seul gouverne tout ; nos cœurs sont en sa main.

LE MUPHTI.

Son prophète remet aux sultans de la terre  
Sa règle invariable et son puissant tonnerre.

SOLIMAN.

De l'aurore au couchant s'il n'est plus de rival  
Qui soutienne ma vue et marche mon égal ;  
A qui le dois-je ? au Dieu dont les flèches lancées  
Ont de mon fier émule abattu les pensées :  
La veille, il disputait l'Europe à ma grandeur ;  
Le lendemain, du trône il a fui la splendeur.  
De l'altier Charles-Quint mémorable caprice !

LE MUPHTI.

Les chrétiens sont jaloux, superbes, sans justice ;  
Et le ciel a permis, malgré ses faits passés,  
Que ce héros tombât au rang des insensés.  
D'où part ce changement ? de son orgueil avare.  
Voulant à sa couronne ajouter la tiare,  
Il osait plus tenter que n'ose un vrai sultan  
Qui, du seul glaive armé, nous laisse l'Alcoran ;  
Et qui, sans renverser les lois qui l'ont vu naître ,

Est le chef des croyants et n'en est pas le prêtre.  
Voilà pourquoi l'ennui, triste enfant de l'orgueil,  
L'a fait tomber du trône et jeté dans le deuil.

## SOLIMAN.

Non, Muphti, ce dessein que lui prête la haine,  
N'a jamais pu troubler sa raison souveraine.  
Cet empereur savait que, bornés dans leurs droits,  
Les pontifes toujours sont au-dessous des rois.  
La voix des cultes saints dirige le vulgaire  
Suivant qu'un potentat la fait parler ou taire.  
Il n'eut donc pas besoin, pour combler son pouvoir,  
Que sa main réunît le sceptre et l'encensoir.  
Si Charles-Quint est las des pompes qu'on envie,  
C'est qu'il se crut lui-même artisan de sa vie,  
Et que de sa sagesse osant se prévaloir,  
Resserré dans ses droits moindres que son espoir,  
Impie, et n'ayant plus que soi pour vaine idole,  
Perfide à ses traités, parjure à sa parole,  
En ses propres complots enfin enveloppé,  
Des grands revers du sort il s'est senti frappé;  
Et de ses vœux hantains n'atteignant pas le faite,  
L'ambition le plonge au fond de la retraite.

## LE MUPHTI.

On dit qu'il se repent de sa témérité  
Qui ploya son église à son autorité.  
Pour vous, ô Soliman, dont la rare prudence  
Souffre de nos docteurs la sainte indépendance,  
Votre cœur, mieux instruit par le grand Mahomet,  
A notre auguste foi lui-même se soumet.

SOLIMAN.

J'obéis à Dieu seul, non à ton ministère:  
Si des prêtres s'armaient de leur sacré mystère,  
Ce Dieu, qui m'a conduit, prompt à les condamner,  
M'inspirerait l'ardeur de les exterminer.

LE MUPHTI.

Ah! des lois des sultans fidèles émissaires,  
Ils ont, sous votre aïeul, béni vos janissaires,  
Et de ce vaste empire étendu le confin  
Du Danube à l'Euphrate, et du Nil à l'Euxin.  
Notre ange qui vous guide exauce leurs prières.

SOLIMAN.

Sois vrai : pourquoi, Muphti, nous voiler nos lumières ?  
A l'âge où tous les deux nous voici parvenus,  
Peu de secrets d'état nous restent inconnus.  
De tant de nations la diverse doctrine  
D'un même espoir en Dieu tire son origine.  
Les antiques respects des sages Indiens,  
Les temples musulmans, et les autels chrétiens,  
N'encensent que l'auteur, maître de tous les maîtres,  
Que croiront nos neveux, que croyaient nos ancêtres :  
Les cultes sont nombreux, le Dieu n'est qu'un pour tous.  
Les rois et les sultans de leur gloire jaloux  
Souvent ont sans remords uni Rome et Bysance.  
Mon croissant qui s'allie à la croix de la France  
Prouve que mes pareils aux volontés du sort  
Des fanatismes vains soumettent le ressort.  
Moi-même enfin, dans Rhode ouverte à ma vaillance,  
Aux tentes des chrétiens accordant ma présence,

J'allai d'un preux vieillard, chevalier de sa foi,  
Honoré la valeur si terrible pour moi :  
Qui me poussait ? Dieu seul, qui d'un amour sincère  
M'émeut pour la vertu même d'un adversaire.  
Docile au créateur de la terre et des cieux,  
Sans superstition je porte un cœur pieux.  
Crois-tu que néanmoins de regrets attaquée  
Ma vieillesse s'enferme au sein d'une mosquée,  
Ainsi que mon rival dans un cloître ignoré  
Se cache à l'Occident dont il fut adoré ?  
Non, le ciel me créa pour livrer des batailles :  
Je mourrai combattant sous d'illustres murailles ;  
Et s'il eût à la meule enchaîné mon destin,  
J'aurais en paix subi cet autre arrêt divin.  
Instrument de la loi qui règle tous les hommes,  
Dont la fatalité nous fit ce que nous sommes,  
J'ai mis en feu Belgrade, rempli Vienne d'effroi,  
Vaincu les Mamelus asservis à ma loi ;  
Et moi, si redouté jusque dans Ecbatane,  
L'amour m'a fait trembler aux pieds de Roxelane !  
Hélas ! que sommes-nous, vains jouets des hasards ?  
Du triste Charles-Quint plaignons donc les écarts.  
Que notre âme jamais ne soit enorgueillie  
De sa fausse raison, si près de la folie.  
Frémissons, à l'aspect d'un morne aveuglement,  
De la fragilité de notre jugement.  
Ce céleste flambeau de notre intelligence,  
Qu'est-ce ? un rayon qu'un souffle ôte à l'esprit qui pense.  
Cette horreur me présente un abyme d'ennui....  
Va, n'espérons qu'en Dieu, notre suprême appui.

Lis-moi notre Alcoran, tout plein de son génie.  
L'oreille que chatouille une vague harmonie,  
Porte aux sens enchantés moins de douce langueur,  
Que ce sublime écrit n'en inspire à mon cœur.

---

Ainsi de l'Orient parlait l'anguste maître.

Des murs de Constantin qu'on a vus disparaître,  
La scène est transportée en ce paisible lieu  
Où Charles-Quint au monde a dit enfin adieu!

Le voilà seul, errant en un long vestibule,  
Où les tristes lueurs du premier crépuscule,  
Nuançant leurs reflets sous les vitrages peints,  
Doublent sur le plancher les figures des saints.  
Appelant dans le chœur tous les révérends pères,  
Sa voix avant la cloche éveille ses confrères.

Oh! quel rire élevé du parterre infernal  
Accueillit tout-à-coup son zèle matinal!  
Pâle eneor de sommeil, un froid jérônimate  
Sort, et réprime ainsi la chaleur qui l'excite.

### CHARLES-QUINT, ET LE JÉRONIMATE.

#### LE JÉRONIMATE.

Toi, qui troublas le monde, enfin lassé du bruit,  
Ne permettras-tu pas qu'on dorme ici la nuit?

#### CHARLES-QUINT.

Est-ce pour sommeiller que l'homme est sur la terre?  
Attends-tu que l'aurore ait blanchi l'hémisphère,



Pour traîner aux autels ton languissant amour  
Vers le Dieu dont la main va rallumer le jour ?  
Faut-il que du matin le prompt oiseau devance  
Les chants religieux de ta reconnaissance ?

LE JÉRONIMATE.

A la force toujours mesurant le devoir,  
Dieu ne commande rien qui passe le pouvoir :  
Il divisa le temps par l'ombre et la lumière,  
Afin que le repos suspendît la prière.

CHARLES-QUINT.

De tous temps on m'a vu, moi, chef du monde entier,  
Aux offices pieux m'empresser le premier.

LE JÉRONIMATE.

Seigneur, la vanité de s'offrir pour modèle  
Aux labeurs diligents pousse autant qu'un vrai zèle.  
La simple humilité ne se distingue pas.  
Mais quoi ! l'ambition eut pour vous tant d'appas,  
Que dans le sein obscur de votre monastère  
Vous en portez toujours l'orgueilleux caractère.

CHARLES-QUINT.

Toi, qui si hautement me parles sans terreur,  
As-tu donc oublié que je fus empereur ?

LE JÉRONIMATE.

N'avez-vous pas du siècle abjuré les maximes ?

CHARLES-QUINT.

On me rend en ces murs des respects légitimes :  
Tes compagnons pour moi n'ont pas ces fiers dédains.

LE JÉRONIMATE.

C'est qu'exilés du monde, ils ont des cœurs mondains ;  
Et qu'ils fondent l'espoir de leur vaine prudence

Sur des appuis de chair, non sur la providence.

CHARLES-QUINT.

De quel vil intérêt les peut-on soupçonner ?

Sans sceptre, je n'ai plus de biens à leur donner.

LE JÉRONIMATE.

Vous imaginez donc, sans or ni diadème,

Que, parfait en tous points, en vous c'est vous qu'on aime ?

Ah ! reconnaissez là le piège le plus fin

Qu'à vos présomptions tende l'esprit malin.

Si de tous vos flatteurs vous reste un petit nombre,

De vos honneurs quittés c'est qu'on encense l'ombre.

Les titres, les succès, et les exploits vainqueurs,

Gravent un souvenir dont s'étonnent les cœurs.

Un homme qu'une fois ont admiré les hommes,

S'abaisse faussement dans les rangs où nous sommes ;

Son renom qu'il y porte, et qu'il feint d'y cacher,

De son aspect jamais ne peut se détacher.

Née en lui d'un revers, ou de sa fantaisie,

Son humilité même accroît la jalousie :

Même entre les reclus, peu de sages mortels

Pour se voir tous égaux ont des yeux fraternels.

L'un, qui suit tous vos pas mieux que ceux de l'apôtre,

Rend sa retraite illustre en écrivant la vôtre :

L'autre, espère qu'à Rome un jour sera redit

Son éloge, appuyé de votre haut crédit,

Et que l'épiscopat, le tirant du chapitre,

Changera, devant tous, son capuchon en mitre.

Les disciples d'Ignace, épiant vos discours,

Se façonnent dans l'art d'intriguer près des cours,

De bénir les complots, d'étouffer les scrupules,

Et de saisir des grands les oreilles crédules.  
Ceux qu'instruisit Pacôme à se mortifier,  
Ardents en leur ferveur pour s'en glorifier,  
Des ermites de Thèbe imitant les merveilles,  
Disputant de maigreur, de jeûnes et de veilles,  
Tâtant leurs os, leur chair, au défaut du miroir,  
S'efforcent de pâlir les traits qu'ils vous font voir.  
Ceux-là, de vos destins affectant l'ignorance,  
Fiers que vous subissiez leur feinte indifférence,  
Appliquent, en passant, un soin minutieux  
A vous sembler distraits quand vous cherchez leurs yeux.  
A quoi bon tant de peine où leur orgueil succombe,  
Pour descendre avec Job et nous deux, sous la tombe ?

CHARLES-QUINT.

Moine altier, te crois-tu le seul sage ici-bas ?

LE JÉRONIMATE.

Non, mon infirmité ne m'enorgueillit pas.

CHARLES-QUINT.

Qui donc a tes respects ?

LE JÉRONIMATE.

Tout homme époux et père,  
Qui vit d'un art utile, ou cultive la terre :  
Ce mortel est béni de sa race et de Dieu.

CHARLES-QUINT.

Apprends-moi....

LE JÉRONIMATE.

L'airain sonne ; allons prier : adieu !

CHARLES-QUINT, *seul*.

Quel esprit saint remplit ce jeune homme inflexible !  
Le silence profond, et l'étude paisible,

Comme deux anges saints l'écartant du péril,  
Ont-ils instruit son cœur en son pieux exil,  
Et bornant ses regards aux murs d'un monastère,  
Et vers Dieu seul tournant son ame solitaire,  
Tellement éclairé sa méditation  
Qu'il ait vu le néant de toute ambition !  
A ses traits, à son oeil, pleins d'une ardente flamme,  
On n'accusera pas le sommeil de son ame :  
Ainsi donc sa vertu comme une aigle a plané  
Par-dessus l'univers qu'enfin j'ai dominé ;  
Et, venu sans fatigue à ce point où j'arrive,  
Il foule aux pieds l'orgueil, et rien ne le captive.  
Quel exemple ! ma gloire a sujet d'en rougir.  
Vain jouet des humains que je pensais régir,  
Il m'a fallu, traînant mes pompeuses entraves,  
Être esclave du joug reçu par mes esclaves....  
Vous le savez, palais, qui sous vos riches toits  
Me vîtes de ma pourpre étaler tout le poids ;  
Et vous, larges parvis, et degrés des portiques,  
Usés par mon cortège en des fêtes publiques,  
Vous, enceintes des camps où, malheureux acteur,  
Je m'offrais en spectacle au peuple adorateur,  
Dites quels noirs chagrins dévorés en silence  
Démentaient de mon front la pénible insolence !  
Combien, sous les dehors de ma sérénité,  
D'orages menaçants mon cœur a palpité !  
Parlez, ô tristes nuits ! parlez, ô jours sinistres !  
Sans repos consumés près d'assidus ministres ;  
Terres, fleuves, et mers ! dites combien de fois  
Je vous ai traversés, et j'ai changé vos lois !

Afrique, parle! Europe, as-tu quelques rivages  
Que je n'aie étonnés de mes nombreux voyages?  
Eh bien! de ces labeurs quels ont été les fruits?  
Des troubles pour le monde, et pour moi des ennuis.  
Tant de peuples charmés, courant de ville en ville  
Aux décorations de mon faste inutile,  
Admirent du même oeil mes ingrats successeurs,  
De mes nobles tréteaux aujourd'hui possesseurs.  
Heureux si pour tout prix, mon siècle, tu m'égalas  
Aux rois dont j'imitai les scènes théâtrales,  
Et si je ne me perds sous tous les monuments  
Des princes qu'ont vantés l'histoire ou les romans!  
Ai-je assez fait déjà pour éclipser leur gloire?...  
Non, non, quittons ce cloître où languit ma mémoire.  
Reprenons la couronne; et que mes cheveux blancs  
Frappent encor les yeux de mes rivaux tremblants!...  
Obtenons un triomphe à mon fils, à mon frère,  
Et de l'aigle assoupi réveillons le tonnerre....  
Superbe! que dis-tu? ne te souvient-il pas  
Qu'en litière traîné parmi tes vieux soldats,  
Tes débiles esprits, tes forces épuisées,  
Trahissant ta fortune, excitaient leurs risées...  
Il était temps, hélas! de jeter ton fardeau....  
Du trône descendu, marche en paix au tombeau.  
Mais pourquoi sans honneur, prêt à fuir la lumière,  
Suivre encore un modèle en quittant ma carrière?  
Second Dioclétien parmi les empereurs,  
Mourrai-je à son exemple en arrosant des fleurs?  
Qu'une palme nouvelle orne ma sépulture.  
Ici l'orgueil en froc est humble sous la bure :

Dans l'ombre il se conquiert le respect des humains :  
J'ai vaincu des héros; je veux vaincre les saints ;  
Et , de ma pénitence illustrant le supplice ,  
Faire autant que ma pourpre adorer mon cilice.

---

Il dit : l'enfer s'émut du projet que l'orgueil  
Soufflait à l'insensé, méditant son cercueil.  
On le vit tout-à-coup, muet, sourd, et stupide,  
L'œil et les mains au ciel, courbant un front timide,  
De derniers ornements prompt à se dépouiller,  
En face de la croix allant s'agenouiller.

Parmi les changements que l'intermède entraîne,  
Son même aspect, toujours reproduit sur la scène,  
Aux démons sans pitié rend un rire inhumain.

Il entre au chœur du temple, un missel à la main;  
Et jusqu'au soir unit ses accents hypocrites  
Aux longs psaumes hurlés par cent gueules bénites.  
Ses entrailles à jeun alors ont beau crier,  
Devant la table sainte il s'obstine à prier.

Les moines cependant, zélés en gourmandise,  
Assis au réfectoire, amour de leur église,  
Ont laissé ce martyr, le chapelet au cou,  
Seul, errant dans la nef, et canonisé fou.

O du théâtre alors enchantement extrême!  
Du sanctuaire ouvert le spectacle est le même;  
Et le seul mouvement qu'un art divin produit  
Est le dernier combat du soir et de la nuit.

Plus des murs spacieux les ténèbres noircissent,

Des cierges rougissants plus les feux s'éclaircissent;  
Et tandis qu'aux piliers l'ombre ôte la couleur,  
L'or aux flambeaux reluit avec moins de pâleur.  
Les stalles dans le deuil s'ensevelissent toutes :  
Et sous les jets croisés et les hauts arcs des voûtes,  
Les fenêtres du chœur entr'ouvrent d'un côté  
Aux rayons de la lune un passage argenté :  
Son disque, honneur du ciel, blanchit quelques nuages.

Le cœur de Charles-Quint, plein de confus orages,  
Soupire ; et, frissonnant dans le temple profond,  
Des portiques au loin l'écho sourd lui répond.

Voici qu'une vapeur s'abattant sous le dôme,  
Porte à l'autel trois saints ; le fulminant Jérôme,  
Et le tendre Augustin, et le zélé Bernard ;  
Leur lin sacerdotal se déploie au regard.

CHARLES-QUINT, SAINT JÉRÔME, SAINT  
AUGUSTIN, ET SAINT BERNARD.

CHARLES-QUINT.

O pères de Sion ! docteurs saints ! graves ombres !  
Est-ce vous qui, sortis de vos sépulcres sombres,  
Sur les hauteurs du ciel avez pu vous placer ?  
En votre noble essor je veux vous surpasser ,  
Et qu'un nimbe étoilé succède à la couronne  
Qu'à mes vains héritiers mon mépris abandonne.

SAINT JÉRÔME.

O roi jaloux des saints ! eh ! quoi donc ? prétends-tu  
Faire monter l'orgueil où monta la vertu ?  
Équitable aux humains, l'arbitre tutélaire

Accorde à leurs travaux un différent salaire :  
Héros , ceins ton laurier ; la palme est notre prix.  
Tu régna sur les corps , et nous sur les esprits :  
Ton empire est la terre , et le ciel est le nôtre.  
Un trône t'appuyait ; nous , le cri d'un apôtre.  
On te nommait un dieu dans tes palais dorés :  
Nous bravions tes pareils dans les cours adorés.  
Les hommes égorgés te servaient de victimes ;  
Nous pleurions sous la croix les meurtres et les crimes.  
Ta politique aux rangs immolait l'équité ;  
Nos fraternelles voix prêchaient l'égalité :  
Nous disions que les grands ne sont bientôt que cendre,  
Que de tous leurs degrés la Mort les fait descendre ;  
Et que seul ferme et libre , en tous temps , en tout lieu ,  
Le juste clairvoyant craint les rois moins que Dieu.  
Ta fierté despotique eût proscrit notre vie :  
D'où vient que notre gloire allume ton envie ?

Crois-tu qu'il te suffise , au terme de tes ans ,  
De vouer aux autels tes loisirs impuissants ,  
D'achever ta vieillesse en un cloître sévère ,  
Pour t'égalier aux saints que le monde révère ?

Tel paraîtrait moins grand , s'il n'eût , jusqu'au trépas ,  
Traîné durant un siècle un sort obscur et bas ,  
Et repoussé des cours les faveurs corruptrices ,  
Pour marcher , pauvre et nu , vainqueur de leurs délices ,  
Et laisser aux mortels qu'enfle leur vanité  
L'exemple patient de son humilité.

Sais-tu quel fut Jérôme , et comment sa doctrine  
Consacra dans ces murs son nom , sa discipline ?  
Né fier , ardent , subtil , instruit dans tous les arts ,



Dont le charme étonnait la ville des Césars,  
Du monde, en sa jeunesse, écartant les amorces,  
En d'austères ferveurs il consuma ses forces.  
S'en vint-il comme toi, de fatigue épuisé,  
A l'amour du désert offrir un cœur usé ?  
Au fond de la Syrie, où Dieu fut son étude,  
Avec zèle embrassant la triste solitude,  
Sous des antres brûlants, disciple des lions,  
Il apprit à rugir contre ses passions.  
Ce fut là que, couché sans luxe et sans mollesse,  
De sa nudité même il connut la richesse :  
Ce fut là que ses sens, émus d'objets impurs,  
Des beaux cirques de Rome oublièrent les murs ;  
Et qu'assailli des traits de ses Vénus infâmes,  
De ses membres séchés il éteignit les flammes.  
Oui, dès-lors proclamant la liberté, la foi,  
Il devint plus fameux et plus puissant que toi.

Des sublimes hauteurs où la vertu se fonde,  
J'abaissai mes regards sur les pompes du monde ;  
Comme un pasteur, debout au sommet des rochers,  
Voit à ses pieds l'abyme où luttent les nochers.  
Qu'ai-je vu ? des honneurs, toujours près du naufrage,  
Moins grands que la vertu qui se rit de l'orage :  
Un crédit et des biens, dignes de peu d'égards,  
Ou donnés, ou ravis par le jeu des hasards :  
Le seul juste en son cœur a des trésors durables.  
Qu'ai-je vu ? des cités un moment admirables,  
Que l'affreuse misère ou les coups des fléaux,  
Que la discorde atroce aiguisant ses couteaux,  
Que l'effroi des prisons, l'horreur des funérailles,

Soulevaient, déchiraient jusque dans leurs entrailles ;  
Tandis qu'inébranlable entre tous leurs enfants ,  
Le seul juste résiste aux bourreaux triomphants.  
Qu'ai-je vu ? des banquets, des théâtres, des danses ,  
Dont le peuple adorait les fausses jouissances ;  
Spectacles que payaient son pain ou ses affronts ,  
Que suspendait souvent un seul mot des Nérons ,  
Et peu fait pour séduire à leur splendeur funeste  
Le juste qu'éblouit l'éternité céleste.  
Qu'ai-je vu ? des mortels , fantômes-empereurs ,  
Maîtrisant leurs soldats, non leurs propres fureurs ;  
Un Goth , un vil Gainas , la terreur d'un royaume ,  
Redoutable à son prince , et non à Chrysostôme ,  
Qui prouva que le juste est seul fort contre tous  
Pour rompre les conseils des intérêts jaloux ,  
Et que l'ombre et les bois sont la profonde école  
D'où sort avec éclat l'invincible parole.  
Qu'ai-je vu ? des rhéteurs, des sophistes rivaux ,  
Par la brigade emportant les prix dus aux travaux ,  
Et confondus chacun en leur science impie  
Par un Dieu méconnu , qui leur ôte la vie.  
Qu'ai-je vu ? de Thémis les magistrats honteux  
Au gré des souverains pesant le droit douteux ;  
Et que le juste seul, observant la balance,  
Retient comme assiégés par sa noble présence.  
Qu'ai-je vu ? cette terre encline à s'abymer ,  
Gouffre, où tout s'engloutit comme au sein d'une mer ;  
Et dont les tremblements, pires que les tempêtes ,  
Renversent de vos toits les plus superbes faites.  
Enfin , qu'ai-je donc vu , dans les jours , dans les nuits ?

Des pervers qui , semant de formidables bruits ,  
En leur lit désarmés , quand leur fureur sommeille ,  
Dorment comme au cercueil , lorsque le juste veille.  
Je n'ai donc craint que Dieu, je n'ai cherché qu'en lui  
Ma gloire , mes trésors , mon véritable appui ;  
Et je ne daignai pas , en héros sanguinaire ,  
Briguer de tes grandeurs le comble imaginaire.

Tout chaste , et vraiment saint , plus épuré que l'or ,  
Sur des ailes de flamme élevant mon essor ,  
J'ai , libre de ma chair que brûlait l'abstinence ,  
Vécu par la pensée , et tout intelligence ;  
Ravi sur les sommets d'où ce globe n'est rien ,  
Où la vie est un songe , et la mort même un bien.

Toi donc , monstre affamé du miel de la louange ,  
Nabuchodonosor , qui régnas sur ta fange ,  
N'espère pas briller entre les aigles saints  
Aux cieux qu'habite l'ame , et les anges sereins.

## SAINT AUGUSTIN.

Apprends que pour t'asseoir aux limbes où nous sommes ,  
En pasteur bienfaisant il faut guider les hommes ,  
Et , plein de charité jusqu'à son dernier jour ,  
Remplir la douce loi , qui seule est tout ; l'amour.  
Aime , a dit le grand Paul ; et ma voix le publie.  
Le juste adorant Dieu vit pour tous , et s'oublie :  
Ce précepte jamais se grava-t-il au cœur  
D'un prince ivre de soi , politique vainqueur ?  
Triste sort d'un tel homme , idole de soi-même !  
Que fait-il ? il s'absorbe en son pouvoir suprême :  
Sa vaine ambition jamais ne s'assoupit :  
Il prodigue le sang pour venger un dépit :

Il amasse les biens d'une main criminelle :  
Il arrache à Naboth sa vigne paternelle,  
Tient sur ses seuls périls les yeux toujours ouverts,  
Et s'estime le dieu, centre de l'univers.  
Qui produit en son cœur ce désordre coupable ?  
C'est ce besoin d'aimer à tous inévitable,  
L'amour qui nous égare alors que fol et vain  
Il n'a point un objet éternel et divin ;  
L'amour, tendre penchant de nos sensibles âmes,  
L'amour, alimenté par de célestes flammes,  
Plus solide, plus pur, en ses liens charmants,  
Que ne le sont les nœuds d'or et de diamants ;  
L'amour, dont les plaisirs consolant nos misères,  
Nous attachant à Dieu, nous attache à nos frères !  
Complaire à ce qu'on aime est le vœu de l'amour :  
Ce doux espoir, ce soin le presse nuit et jour ;  
Plus d'orgueilleux projets, plus de noire injustice,  
Plus de débats jaloux, plus d'infame avarice ;  
Il chérit en autrui l'opulence et l'honneur,  
Et du bonheur de tous compose son bonheur.  
L'homme épris de ses feux n'a point l'œil adulateur :  
Si des femmes qu'il voit la beauté passagère  
Se relève d'atours et s'anime de fard,  
Il n'idôlatre pas leurs colliers et leur art,  
Et ne sent nulle ardeur corruptible et profane  
Pour la fleur qui périt et la chair qui se fane.  
Voit-il une indigente et muette beauté  
Qu'à l'ombre, et gracieuse en sa simplicité,  
Semble orner le malheur empreint sur son visage ?  
Les consolations, piège où l'âme s'engage,

Ne captiveront pas son cœur sanctifié :  
Toute humaine douleur a droit à sa pitié.  
Voudra-t-il s'ériger des palais, des portiques?  
Graver par-tout son nom en lettres magnifiques?  
Non; l'aumône en secret, les charitables soins,  
Feront de sa bonté parler mille témoins,  
Monuments animés, et voix impérissables,  
Qui rediront son zèle aux âges innombrables.  
Que les schismes trompeurs et les séditions  
Aux fureurs de leurs chefs livrent les nations;  
Éloquent, il sait vaincre et l'audace et la ruse  
Par une bouche d'or comme le fils d'Anthuse;  
Et, non moins fort qu'Ambroise, aux portes de Milan  
Il osera fermer le saint temple au tyran.  
Qui doute que l'amour rende un cœur intrépide?  
Contemple le maintien d'une vierge timide :  
Elle aime; et s'effrayant de sa fragilité,  
Son scrupule frémit d'une infidélité :  
La flamme du jeune âge errante dans ses veines  
Allume dans ses sens des rebellions vaines ;  
Sa constante pudeur, ferme en ses chastes vœux,  
Traverse noblement les épines, les feux :  
Tel un ange sans corps marche dans sa carrière :  
Mais d'un front où reluit une pure lumière,  
S'il faut, ( triste courage en un objet si doux ! )  
Qu'elle brave la mort pour son divin époux,  
Elle court au martyre ; et, de regrets suivie,  
Brebis sans tache, aux loups abandonne sa vie.  
Juge combien l'amour, triomphant des bourreaux,

Nous aide à surpasser la vertu des héros,  
Et du tendre orateur de la chaire d'Hippone  
Juge si c'est à toi d'envier la couronne!

SAINT-BERNARD.

Prince , qui dans nos rangs te flattes de siéger,  
Bernard veut à son tour ici t'interroger.

Fier d'avoir en tous lieux porté le fer, la flamme,  
Ta puissance abdiquée étonne encor ton ame;  
Mais , rappelant tes faits, pour mieux te mesurer,  
Avec nos saints exploits ose les comparer.  
Comment as-tu conquis les villes alarmées?  
Par tes ambassadeurs, ton or, et tes armées.  
Comment séduisais-tu les peuples éblouis?  
Par ta pompe étalée à leurs yeux réjouis.  
Comment consternais-tu les états et leurs ligues?  
Par mille surveillants, délateurs de leurs brigues.  
Quel amas d'instruments, d'armes, et de ressorts!  
Moi , sans cour, sans soldats, sans faste, sans trésors,  
Hôte obscur de Clairvaux, je montai dans la chaire;  
Et soumettant les cœurs à l'esprit qui m'éclaire,  
De la cité de Dieu levant les étendards,  
Conquérant plus d'états que les fameux Césars,  
Triomphant des clameurs que jetait l'hérésie,  
Terrible, j'ai versé l'Europe sur l'Asie,  
Et de tous ses guerriers grossi la légion  
Qui roulait en torrents vers l'autel de Sion.  
Seul et nu , d'où tirai-je une telle puissance?  
Ce fut de ma cellule et de mon indigence.  
A ton art politique aurais-je pu devoir

De si profonds secrets , un si vaste pouvoir ?

L'homme qui sous le ciel vit pauvre et solitaire

Se sent victorieux des maîtres de la terre ,

Si son ame en effet, droite en sa fermeté ,

Se plaît dans la retraite et dans la pauvreté.

Notre corps peut agir parmi la multitude ,

Si l'ame en soi toujours garde sa solitude :

Les pensers , au-dessus des vulgaires humains ,

Nous en séparent mieux que les déserts lointains ,

Et nous fermant l'oreille à l'injure , aux louanges ,

Nous font sur l'univers planer avec les anges.

La pauvreté qu'on aime est riche en liberté :

Elle soutient sans peur l'auguste vérité ,

Du vain appât de l'or ne se sent point captive ,

Des biens qu'elle n'a pas ne craint point qu'on la prive ,

Des pontifes , des rois , menace l'appareil ,

Ne voit rien de constant que le cours du soleil ,

Et par-tout , de ses pieds secouant la poussière ,

En méprisant la mort , passe intrépide et fière.

Elle fut ma compagne ; elle est l'appui d'un saint ;

Et le tissu grossier dont elle m'avait ceint ,

M'attira sur la terre un encens préférable

Aux honneurs que s'acquit ta pourpre misérable.

Tels , ces rois des déserts , Elie , et Daniel

Contre leurs ennemis s'armaient des feux du ciel :

Hélas ! qu'aurais-tu fait contre nos voix sinistres ,

Grand roi , qui ne peux rien sans or et sans ministres ?

CHARLES-QUINT.

J'aurais par mes soldats châtié vos pareils ,

Dès qu'ils eussent formé de turbulents conseils.  
J'aurais été de Jean l'Hérode inexorable,  
Si, quittant son désert, apôtre déplorable,  
Ceint de viles toisons, il eût dans mon séjour  
Paru couvert de cendre, et censuré ma cour.  
J'ai régi les mortels : je sais leurs impostures.  
Vos ames, doctes saints, étaient-elles si pures ?  
Tantôt le zèle altier de votre apostolat  
Signalait plus en vous un tyran qu'un prélat,  
Et, jaloux d'opprimer le peuple ou son monarque,  
De l'humble sacerdoce ensanglantait la marque :  
Tantôt, martyrs publics des rigueurs de la croix,  
Votre orgueil s'abaissait pour abaisser les rois,  
Et, rampant au travers de tortueuses routes,  
Fuyait les dignités pour les dominer toutes.  
Vous subissiez le jeûne au milieu des festins,  
Pour repaître l'encens brûlé sur vos chemins :  
Vous vantiez le silence et la paix des retraites ;  
Et l'oubli courrouçait vos vanités secrètes :  
Austères avec faste, à l'ombre relâchés,  
Vos haines s'accusaient de cent vices cachés :  
Et, de vos saints docteurs calomniant la vie,  
Un faux mépris de tous décelait votre envie.  
Vous prêchâtes la foi, vous qui ne crûtes rien :  
Votre art fut de tromper, grands hommes ! c'est le mien.

SAINT-JÉRÔME.

Je vois, digne Bernard, ton dédaigneux sourire.  
Augustin, revolons à notre heureux empire.  
Laissons ce héros nain, déchu de tout espoir,

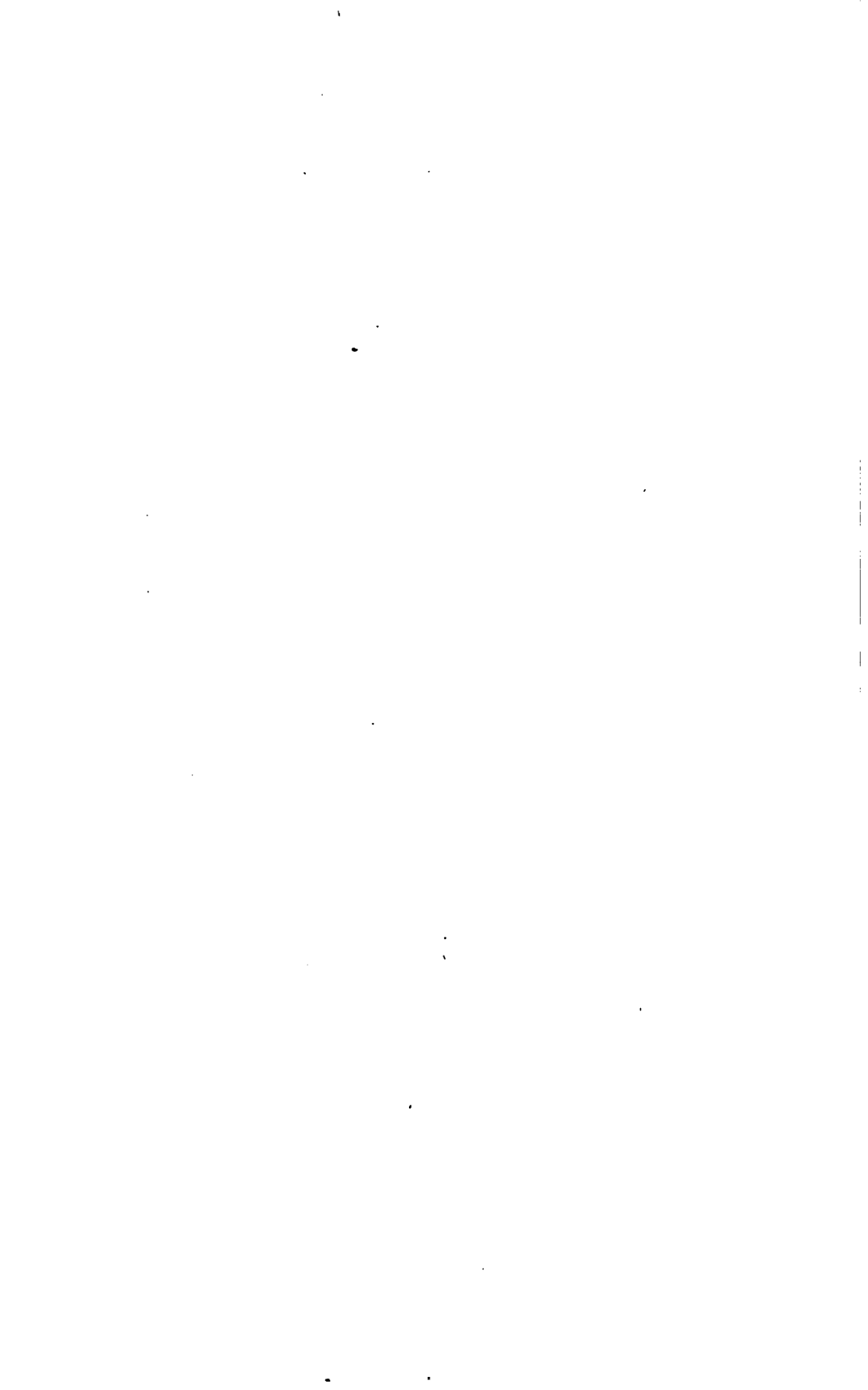


Se nier des grandeurs que son œil ne peut voir.

---

Ils disent : Charles-Quint, honteux d'apprendre encore  
Qu'il soit pour les esprits des hauteurs qu'il ignore,  
Suivit d'un œil si sot leur noble ascension,  
Que l'Enfer l'écrasa de sa dérision.

---



# **LA PANHYPOCRISIADE.**

**CHANT SEIZIÈME.**

## SOMMAIRE DU SEIZIÈME CHANT.

\*\*\*\*\*

*Charles-Quint*, accablé par la *Tristesse*, cherche en vain les distractions que lui peuvent offrir les diverses heures du jour : la *Tristesse*, qui égare sa raison, lui inspire le projet de faire célébrer ses propres obsèques avant de mourir. Tableau du temple où les démons, acteurs de la scène, paraissent en habits sacerdotaux, et chantent la messe mortuaire de *Charles-Quint*. La *Tristesse* et la *Mort* achèvent d'épouvanter l'empereur couché dans sa bière : une fièvre ardente le saisit, et la *Mort* l'enlève. Fin du drame. A peine la toile est tombée, que le parterre infernal se divise en deux partis ; l'un, contre *Minopeste*, auteur de la pièce ; l'autre, en sa faveur. Le théâtre, détruit par l'*Anarchie*, s'écroule enfin dans l'abyme.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

.....

## CHANT SEIZIÈME.

---

**D**EVANT les spectateurs vont se changer sans cesse  
Les lieux où Charles-Quint marche avec la Tristesse.  
Que l'oreille attentive au fil de ses discours  
Des tableaux qu'ils peindront poursuive donc le cours.

Il s'avance, au milieu des chimères, des ombres ;  
La fille de l'ennui, la Tristesse aux yeux sombres,  
L'entraîne hors du temple où des pâles flambeaux  
Éclairaient sous ses pieds les marbres des tombeaux.

### CHARLES-QUINT ET LA TRISTESSE.

#### LA TRISTESSE.

Hélas ! tu te flattais que l'aurore nouvelle  
Retirerait tes sens de leur langueur mortelle :  
Te voilà de retour au paisible réduit ,  
Voisin du temple auguste où tu veillas la nuit.  
Tes soins ont décoré cette cellule obscure  
En berceau verdoyant d'où te rit la nature ;  
De là, sur les côteaux, un ciel plein de clarté  
Du front épais des bois découvre la beauté ;  
De là, des prés charmants, où Zéphire, en ses courses,

Mêle ses doux soupirs aux murmures des sources,  
 Exhalant dans les airs comme un divin encens  
 Les parfums de leurs fleurs pour enivrer tes sens....  
 Mais hélas ! tout est vain : l'ombre et le jour te blesse.

CHARLES-QUINT.

N'offusque pas mon âme, importune Tristesse !  
 Et je pourrai me plaire au spectacle riant  
 Qu'étales sous mes yeux l'éclat de l'Orient.

LA TRISTESSE.

La terre encor dans l'ombre est à demi-plongée ;  
 Ton âme de son deuil est comme elle chargée :  
 Attends que le soleil, se levant pour vous deux,  
 Dissipe tes vapeurs d'un rayon moins douteux.  
 Les bronillards du matin, voilant les paysages,  
 Compriment ton cerveau de leurs pesants nuages :  
 A peine, en leurs bosquets, les oiseaux matineux  
 De premiers sons encor percent les airs brumeux :  
 Attends leur doux réveil et que leur chant salue  
 L'astre dont la splendeur va réjouir ta vue.  
 L'aurore inspire à l'âme un attendrissement  
 Qui de tes souvenirs redouble le tourment.

CHARLES-QUINT.

A cette heure autrefois, devancé du tonnerre,  
 Mon coursier hennissait ; et, bouillant pour la guerre,  
 M'emportait sur les monts où j'allais méditer  
 Les coups dont l'Occident devait s'épouvanter :  
 Maintenant seul, oisif, je m'égaie au ramage  
 De deux chantres ailés qu'emprisonne leur cage.

LA TRISTESSE.

Tu ne les nourris donc que pour les désoler ?

Ils respireraient mieux aux vastes champs de l'air :  
Ne sois pas leur tyran, et qu'aux cieux ils revolent.

CHARLES-QUINT.

Je crains que les vautours bientôt ne les immolent :  
Dès le nid de leur mère élevés par mes soins ,  
Nés captifs, sauraient-ils pourvoir à leurs besoins ?

LA TRISTESSE.

Ainsi tu préparas la longue dépendance  
Des hommes, à ton joug façonnés dès l'enfance ,  
Et qui, si tant d'erreurs n'assiégeaient leurs berceaux,  
Vivraient libres au monde ainsi que les oiseaux.

CHARLES-QUINT.

Oui, mon orgueil dément la vérité suprême ,  
En niant aux humains que leur liberté même  
Accroît leur industrie, ajoute à leur vigueur ,  
Quand leur vertu native est laissée en leur cœur.  
Hélas ! par cet orgueil de gouverner la terre ,  
J'ai dans mes longs travaux subi plus de misère  
Que tous ces bûcherons qui, vers le sol penchés ,  
Amassent les rameaux que l'hiver a séchés.  
Le soleil resplendit, ô Tristesse ! et sa flamme  
N'éclaircit point encor les ombres de mon ame...  
N'entends-je pas sonner l'heure de mon repas ?

LA TRISTESSE.

Ah ! remportez ces mets qu'il ne goûtera pas ;  
Otez ces vins, pour lui trop mêlés d'amertume.  
Valets, n'aigrissez pas l'ennui qui le consume :  
Respectez sa retraite... Et toi, parcours des yeux  
Ces vallons émaillés par les rayons des cieux ,  
Ces ruisseaux bouillonnants sous les roches voisines...

CHARLES-QUINT.

Toujours des cieux, des eaux, des champs et des collines...  
Quel monotone aspect, Tristesse, m'offres-tu ?

LA TRISTESSE.

Tu disais autrefois, sous la pourpre abattu,  
Toujours des camps, un trône, une cour importune...  
Quel spectacle accablant dans ma noble fortune !

CHARLES-QUINT.

Hélas !

LA TRISTESSE.

Pourquoi gémir en ce riant séjour ?

CHARLES-QUINT.

Je me sens fatigué de la splendeur du jour. .

LA TRISTESSE.

Jamais des nations les trop superbes maîtres  
Ne retrouvent le calme aux demeures champêtres.  
L'oisiveté te pèse en ces champs producteurs,  
Où le travail nourrit d'heureux cultivateurs :  
Tes yeux sont ignorants des richesses agrestes ;  
Tu méprises les fleurs, et les présents odlestes ;  
Et, bien que las du faste et des soins des héros,  
Tu hais ta solitude et maudis ton repos.  
Mais, privé d'aliments, la faiblesse t'accable...  
L'airain encor t'appelle aux plaisirs de la table.

CHARLES-QUINT.

Ah ! j'en suis écarté par un dégoût affreux ;  
Et ce corps que je traîne est un poids douloureux.

LA TRISTESSE.

Peut-être que du soir l'agréable influence  
Te fera mieux goûter la paix et le silence,



Moment, où je me plais moi-même à soupirer.  
 Au doux sein de la nuit tout s'apprête à rentrer :  
 Entends le pâtre au loin fermant les bergeries ,  
 L'aboi des chiens frappant le seuil des métairies ,  
 Le chant du rossignol attendrir les forêts ,  
 Et sous les noirs buissons frissonner un vent frais.

CHARLES-QUINT.

Suis-je amant, ou poète ? et ma mélancolie  
 Cède-t-elle aux accès de leur tendre folie ?  
 Non , Vesper et la lune ont des effets plus lents  
 Sur mes yeux endurcis aux spectacles sanglants.

LA TRISTESSE.

Eh bien ! trouble-toi donc d'un plus sombre délire.  
 Orgueilleux conquérant, long-temps chef d'un empire,  
 Un ver à tes pieds rampe autour du saint parvis ;  
 Je lui prête une voix... médite ses avis.

CHARLES-QUINT.

Qu'es-tu devant un prince, ô créature vile ?

LE VER.

Moi, je ne suis qu'un ver, misérable reptile ;  
 Mais rampant sur la fange où tu sommeilleras,  
 Je dis à l'aigle altier : « Je t'attends ici-bas. »

LA TRISTESSE.

Cet insecte abandonne une tête mortelle  
 Dont le crâne enfermait la plus docte cervelle :  
 Il te vient avertir qu'au tombeau dont il sort,  
 Il rongera ta chair, pâture de la mort.  
 Toi donc qui, des grandeurs quittant la folle envie,  
 Abdiquas la couronne, abdicque aussi la vie.  
 Tu tiens encor au monde après t'en être exclus,

Fuis-le plus loin encor ; va-t'en où l'on n'est plus.  
Mais, avec faste orné des habits funéraires ,  
Ne pars point froid et nu, comme les morts vulgaires ;  
Et préside, vivant, de l'oreille et de l'œil  
Aux chants de ton trépas, aux pompes de ton deuil,  
Spectateur animé des larmes que , peut-être ,  
Feindront tes serviteurs aux cendres de leur maître.

---

Ainsi dit la Tristesse au fragile empereur  
Mais le drame infernal ici change d'horreur ;  
Et, par d'affreux ressorts que la magie invente,  
La scène, au dénouement, se noircit d'épouvante.

D'innombrables Démons marchent en saints prélats  
Dans le temple qui s'ouvre et qui reçoit leurs pas.

Les crêpes de la nuit, sépulcrale tenture,  
Du dôme et des piliers couvrent l'architecture ;  
Des dragons enlacés font reluire en tous lieux ,  
Tels que des lampes d'or, leurs gueules et leurs yeux :  
Ils éclairent la nef, le chœur, et sa barrière ;  
Et d'une croix de feu la sanglante lumière  
Domine un sarcophage , où des titres d'orgueil  
Argentent les velours, ornements du cercueil,  
Édifice paré d'emblèmes héroïques  
Dont le néant s'inscrit en lettres magnifiques.  
Une chapelle ardente, au haut de cent degrés,  
Porte un Diable servi par des diables mitrés :  
Sa messe fait répondre en son chant mortuaire  
Dix mille diables noirs, échos du sanctuaire,

Qui poussent , au-delà d'un triple paradis ,  
Les lugubres clameurs d'un bas *De profundis*.

Cependant Charles-Quint, livide , l'œil farouche ,  
S'étend au lit de plomb , froide et dernière couche ,  
Où , près d'un grand linceul , psalmodiant soudain ,  
La Tristesse et la Mort , une torche à la main ,  
Exposent la pâleur des traits de la victime ,  
Qu'un vaste deuil isole , et suspend dans l'abyme ;  
Et le serpent sonore , et l'orgue aux voix de fer ,  
D'une ample symphonie ébranle tout l'Enfer.

### CHARLES-QUINT, LA TRISTESSE, ET LA MORT.

LA TRISTESSE.

Homme ! des rois ainsi finit la race entière.

LA MORT.

De la poussière né , retourne à la poussière.

LA TRISTESSE.

La Mort te paraissait loin de toi ; la voici.

LA MORT.

Héros qui me bravais , pourquoi frémir ici ?

CHARLES-QUINT.

Me pouvais-je alarmer d'un futur anathème !  
Je ne crus point en Dieu.

LA MORT.

Tu t'es donc fait toi-même ?

LA TRISTESSE.

Sage et puissant mortel , ton esprit connut-il  
Comment ta faible vie a prolongé son fil ?

LA MORT.

Tremble qu'en le coupant je ne te précipite .

En quelque espace, horrible à ton cœur qui palpite.

CHARLES-QUINT.

Je me suis dit que l'homme, au néant destiné,  
Redevient à sa fin tel qu'avant d'être né.

LA TRISTESSE.

Je l'ignore, et te laisse au tourment de ce doute.

LA MORT.

Ame coupable ! viens : sais-tu quelle est ta route ?  
Sors du sang et des os qu'il est temps de quitter.

CHARLES-QUINT.

J'en tressaille en mes flancs.

LA TRISTESSE.

Que peux-tu regretter ?

Tourne tes propres yeux sur ta vile dépouille.  
Le trouble qui l'émeut, la sueur qui la souille,  
De sa fragilité sont les signes certains.

CHARLES-QUINT.

Hélas ! dans tout le cours de mes errants destins,  
Brûlante d'une ardeur en mes veines cachée,  
Ainsi qu'un fumier vil ma chair s'est desséchée !  
Mes jours évanouis ont emporté sa fleur.  
Las du monde, en ces murs j'ai traîné ma douleur...  
Pourquoi seul m'enfoncé-je aux bois voisins du Tage,  
En hibou lamentable, en pélican sauvage ?  
Pourquoi naguère assis au trône des cités ?  
Pourquoi dans ce linceul, terme des vanités ?  
De tous ces mouvements quelle raison décide ?  
Qu'étais-je ? hélas ! que suis-je ? et qu'est-ce qui nous guide ?  
Ces hommes, ces concerts, que j'entends, que je voi,  
Tous ces objets sont-ils en mes sens, hors de moi ?

Espace, éternité, qu'êtes-vous ? quelle flamme  
 Trop vive aux yeux du corps, luit pour les yeux de l'ame ?  
 Est-ce que mes terreurs peuplent de visions  
 Ces cercles infinis, sphères d'illusions ?  
 L'esprit de la lumière, en des cieux sans limite,  
 Règne... il ouvre l'enfer à la race maudite...  
 Devant son tribunal quel sera mon appui ?  
 Trônes, puissance, rangs, tout croule devant lui.

## LA TRISTESSE.

Est-il vrai que toujours les morts en paix sommeillent ?  
 La trompette a sonné... les voilà qui s'éveillent !  
 La terre voit par-tout les tombes se briser...  
 Que d'hommes se levant tout prêts à t'accuser !  
 Les uns, trempés encor des ruisseaux de leurs larmes,  
 Te présentent leurs fils mutilés par les armes :  
 Les autres, par leur sang qu'ont versé tes arrêts  
 Inscrivent les horreurs de tes ordres secrets.  
 Roi guerrier, vaincras-tu les nombreuses phalanges  
 Des ames qui, planant sur les ailes des anges,  
 S'élancent de la nuit pour t'accabler d'effroi,  
 Et crier dans le ciel : Anathème sur toi !  
 Juge inique ! réponds au seul juge suprême...  
 L'univers est présent, et tous les siècles même.  
 Tant de peuples jamais, ni tant de majesté,  
 N'entourèrent le trône où tu fus écouté.  
 Parle, déploie au jour ta noble conscience...  
 Pourquoi balbutier ? où donc est ta science ?  
 Quoi ! tu restes honteux, muet, et sans couleur !  
 Ici trop de lumière, éclairant ta pâleur,  
 Révèle de tes traits les bassesses obscures,

Et des plis de ton cœur les profondes souillures.  
Fuis donc ! fuis , si tu peux , même le souvenir ;  
Et cherche le néant , ton dernier avenir.

CHARLES-QUINT.

O ciel ! ô Dieu du ciel ! prends pitié de mon ame !

LA MORT.

Regarde ces torrents de l'inférieure flamme... !  
Les cieux , qui sous tes pieds se roulent à grand bruit ,  
T'abandonnent au gouffre où mon vol te poursuit.  
Telles qu'une hydre ouvrant ses gueules avec joie ,  
Les bouches de l'abyme , affamé de sa proie ,  
T'engloutissent parmi les brigands couronnés ,  
Qu'aux yeux des nations ma faux a détronés.

CHARLES-QUINT.

Arrête , affreuse mort !...

LA MORT.

Non , mes mains rigoureuses  
Vont punir , lâche acteur , tes obsèques menteuses.  
Ne t'aperçois-tu pas que , resté sans témoin ,  
La foule , en te raillant , s'est écoulée au loin ?  
Et qu'enlevé déjà de tes linceuls funestes ,  
On t'a mis en un lit... où je veux que tu restes.

CHARLES-QUINT.

Où suis-je?... ô songe horrible ! ah ! je m'éveille enfin...  
Doux éclat !... je revois les rayons du matin...

LA MORT.

Que dis-tu ? la nuit règne , et l'hémisphère est sombre.

CHARLES-QUINT.

Non , mes yeux sont ouverts...

## LA MORT.

Sous les voiles de l'ombre  
Le délire t'aveugle, et porte en ton cerveau  
Un faux jour, et l'horreur d'un désordre nouveau :  
Des organes troublés effroyable chimère !  
Meurs donc, meurs ! il est temps, roi fou, que je t'enterre.

---

Elle arrache aussitôt l'ame à ce noble corps,  
Qui n'est plus rien : Dieu seul sait ce qu'il fait des morts.

Ici la toile tombe, et finit l'acte immense.  
Mais au parterre ému quelle guerre commence !

Que je compare au bruit des torrents et des airs  
Les applaudissements, les sifflets des enfers ;  
Que je rappelle ici les volcans, les tempêtes,  
En éternel écho des poétiques têtes,  
Mes vers ne feront pas ouïr à l'auditeur  
Ce cirque furieux, tout vociférateur.  
Oh ! c'est en cet instant, Muse, que je t'invoque !  
Prête, prête à mon luth un son perçant et rauque,  
Qui plaise à la discorde et l'imite en ses cris ;  
Et non ces doux accents dont les cœurs sont épris,  
Qui charment les humains de langueurs si touchantes,  
Et font aimer la paix, alors que tu la chantes.

Le tumulte confus du cirque ténébreux  
Long-temps de tous les bruits ne fit qu'un bruit affreux :  
Mais comme, sous les flots d'une épaisse fumée,  
Au faite d'une ville en des feux abymée,

Se perd dans un chaos la face des objets,  
Jusqu'à l'heure où, lançant quelques lumineux jets,  
La flamme en ces vapeurs éclaire enfin la vue :  
Ainsi, lorsque la foule applaudit, siffle, et hue,  
Tout se confond d'abord; mais enfin les clameurs  
Distinguent deux partis au milieu des rumeurs :  
L'un, s'écriant, bravo! veut voir l'auteur paraître,  
L'autre, criant, à bas! frémit de le connaître.  
Le rideau cependant remonte; et mille voix  
Font trembler les piliers et le cintre à-la-fois.

Sans frayeur de l'orage, apparaît au théâtre  
L'acteur, encor sali de carmin et de plâtre,  
Qui, dépouillé des traits de Charles-Quint joué,  
Et du manteau tragique aussitôt secoué,  
A repris des Démones les gigantesques formes,  
Et leurs mains, et leurs pieds, armés d'ongles énormes.  
Ce mime est de l'enfer, où son art s'enflamma,  
Le sublime Lekain, le terrible Talma ;  
Sensible et déchirant, nul ne fut plus habile  
A peindre l'ame humaine en sa face mobile ;  
Son vaste sein, foyer d'un cœur tout véhément,  
De pathétique rempli, l'épanche largement :  
S'il imite l'effroi, le remords sur le trône,  
Son front pâle ressemble au front de la Gorgone :  
S'il veut des passions exhaler les douleurs,  
Brisée en longs sanglots, sa voix se fond en pleurs :  
Le parterre, frappé de sa magie extrême,  
Pense, au malheur qu'il feint, voir le malheur lui-même.  
L'acteur ouvrit la bouche, et crut, par ses accents,



Surmonter la hauteur des bruits retentissants :  
Mais ses lèvres formaient des paroles perdues.  
Ainsi des noirs hivers quand les neiges fondues  
Sur les flancs des rochers tombent avec fracas,  
Si, du torrent grossi traversant les éolats,  
Les voix de deux pasteurs s'appellent des deux rives,  
Son cours emporte et rompt leurs clameurs fugitives.

La fureur des Démon, et huppés, et titrés,  
Descend de loge en loge aux plus bas des degrés :  
Là, des derniers lutins l'épaisse populace  
Autour des cabaleurs, et se rue, et s'entasse.  
Ainsi, lorsque les grands accordent aux petits  
Ces jeux, payés si cher, qu'on leur donne *gratis*,  
Du plus vil peuple on voit la multitude immense  
Couvrir un cirque entier, sali de sa présence :  
Ainsi l'amas infect de Diables tout fangeux  
Formait le centre obscur du parterre orageux.  
Ce sont bandits, experts en tous métiers perfides :  
Les uns, noirs recruteurs, sont fumants d'homicides ;  
D'autres, en plein marché, vendeurs non scrupuleux,  
Ont des litres menteurs, et des poids frauduleux :  
Ceux-là chez nos Thémis s'inscrivent en faussaires ;  
Ceux-ci, sur leurs fourneaux, impurs apothicaires,  
Dosent leur arsenic en de coupables mains,  
Et de l'humeur de vivre ils purgent les humains.  
D'autres, fatals Hermès, altèrent la monnaie ;  
D'autres sont croque-morts, le sépulcre les paie :  
Apprentis carabins, ceux-là, d'un coup mortel,  
Hâtent l'agonisant, convoité du scalpel.  
Huissiers, greffiers, et clercs, engeance de vampires,

Ivrognes, débauchés, filoux, escrocs et shires,  
Sirènes des égoûts, harangères Vénus,  
Sous les bourgeons en fleurs vendant leurs charmes nus;  
Des enfers, en un mot, la plus vile canaille  
Tout-à-coup se déchaîne, et hue, et siffle, et braille.  
Elle garda long-temps un silence hébété,  
Muette d'ignorance et de stupidité :  
Ces ressorts que chez nous le vulgaire idolâtre,  
Les éclatants décors, les beaux coups de théâtre,  
Et le lustre étoilé des princes histrions,  
Avaient conquis, ravi ses admirations :  
Mais, répondant aux cris des nobles galeries,  
Jusqu'aux voûtes monta le cri de ses furies.  
Telle, quand des états les chefs ambitieux  
Donnent le premier branle aux partis factieux,  
L'écume des ruisseaux, la plèbe enorgueillie  
Gronde, fait bouillonner sa plus infâme lie,  
S'emporte, se déborde; et, sous le joug des lois,  
De la démagogie hurlent toutes les voix :  
Telle, de ces damnés la cohue insolente  
Au vaste amphithéâtre imprime l'épouvante.

Tout rugit : cependant le Stentor des Démons  
Fait sortir ce discours de ses larges poumons ;  
Perché sur un hant banc, en épervier farouche,  
Qu'attache un pied crochu sur une vieille souche :

« Par un juste suffrage accueillons notre acteur, »  
Dit-il, « mais que du drame il nous taise l'auteur.  
« Son ouvrage sans goût, sans règle, sans morale,  
« N'a qu'une vérité hideuse ou triviale.  
« J'ai frémi, mais d'horreur; j'ai ri, mais de pitié.

- « Le monstre qui le fit doit être châtié ,
- « Écorché, scié, cuit... il faut que sur la claie
- « On le traîne, percé d'une éternelle plaie ;
- « Ou qu'il soit à l'oubli condamné sans retour :
- « L'orgueil est d'un auteur le plus cruel vantour.
- « Mais non , de notre enfer déchaîmons la critique ;
- « Qu'il se torde à jamais sous sa dent satirique,
- « Et que, de tous les sens en lambeaux déchiré,
- « Il rende au noir chaos ce qu'il en a tiré. »

Il dit, roulant un œil où pétille sa rage,  
 Qui des autres lutins recherche le suffrage :  
 Mais l'un des plus bouillants, qui veut lui répliquer,  
 Sentant à ses esprits les paroles manquer,  
 Pour mieux humilier sa critique verbeuse,  
 Lui tire, en grimaçant, une langue moqueuse.  
 Celui-ci, pour punir ce dédain trivial,  
 Se tourne, en lui montrant son anti-facial.  
 Le bruit s'accroît. Voici qu'un autre Diable grimpe,  
 Ami du nourrisson de l'inférieur Olympe :  
 Son aigre voix glapit sur le vacarme entier.  
 Tel entre des tambours perce un fifre guerrier.

- « Est-ce en vain qu'en ces vers, peintre de la nature,
- « Le poète, arrachant tout masque à l'imposture,
- « Produit, s'écria-t-il, sans peur, sans préjugé,
- « Du fécond univers un vivant abrégé ?
- « L'abandonnera-t-on aux oris de la cabale ?
- « Comment du goût, des mœurs, est-il donc le scandale ?
- « Il ne saurait blesser les règles des rhéteurs,

- « Étant hors de la loi des classiques auteurs ;
- « Non moins original que le furent eux-mêmes
- « Ces hardis inventeurs de nos doctes systèmes.
- « On les siffla jadis ; on le hue à son tour :
- « De l'avenir peut-être il deviendra l'amour.
- « Son style, en descendant du ton noble au vulgaire ,
- « Évite mieux l'ennui qu'en un mode ordinaire.
- « A quoi bon asservir l'esprit, né dans son sein ,
- « Au modèle idéal de l'antique dessin ?
- « La nature est diverse, immense, affreuse, et belle :
- « Son tableau grand, bizarre, et varié comme elle ,
- « Alliant tous les tons, rompant chaque unité ,
- « Échappe à la froideur de l'uniformité.
- « Les peuples, qu'instruirait le cours d'un tel ouvrage ,
- « Voyant périr deux rois, les plus grands de leur âge ,
- « L'un, en cerveau brûlé, l'autre, d'un mal impar ,
- « Sentiraient que des lois le seul empire est sûr :
- « N'est-ce rien que d'avoir calculé dans sa tête
- « Ce vaste plan moral ? l'auteur est-il si bête ?
- « Sa fable, dites-vous, mérite un châtiment :
- « Que peint-il ? ce qu'au monde on fait impunément.
- « Ne frémissons-nous pas, tout damnés que nous sommes ,
- « Lorsqu'il nous faut, témoins des cruautés des hommes ,
- « Voir les tigres, les ours, orner leurs écussons ,
- « Et leur gloire nourrir et corbeaux et poissons ?
- « Voir les peuples agneaux immolés en hosties ;
- « Le crime sur l'autel asseoir ses dynasties ;
- « Haine, avarice, orgueil, sous de saints capuchons ,
- « Dans nos ardents brasiers attiser les brandons ;
- « Voir le rire apprêter la corde aux colporteurs .

- « Et la pudeur en proie au viol des papistes ;
- « Voir baptiser de sang d'incrédules beautés,
- « Dont la Luxure en froc fouette les nudités :
- « Des bibles, des missels, voir les sinets mystiques
- « Cousus, d'un doigt railleur, aux fesses hérétiques,
- « Par d'enjoués bourreaux, par de gais assassins...
- « Ah! nous-mêmes, près d'eux, nous serions de vrais saints!
- « Osons dire tout...! Non. Notre pudeur m'arrête ;
- « Je vous ferais dresser les cornes sur la tête !
- « L'antropophage impie, en son acharnement,
- « Ne fait pas ce qu'ils font, religieusement.
- « Quoi! ces hommes, d'un Dieu se prétendant l'image,
- « L'un par l'autre écrasés, n'écoutent que leur rage!
- « Quoi! ces monstres pourront, dans leurs hideux transports,
- « Percer de traits aigus les âmes et les corps,
- « Et viendront nous chanter ces mots, Indépendance,
- « Charité, Sainteté, Chasteté, Tolérance !
- « Oh! préférons l'horreur de nos punitions
- « A ce qu'ont inventé leurs noires passions !
- « Souffrons donc qu'un spectacle aux enfers nous retrace
- « Les vices que sur terre on envisage en face.
- « Craignez-vous que, honteux d'être moqué de nous,
- « L'homme ne se corrige?... Ah! tranquillisez-vous ;
- « Ses mœurs seront toujours criminelles, infâmes ;
- « Dût-on, chez les mortels, jouer même nos drames :
- « Là, qui les jugerait? un famélique essaim,
- « Vendant le fiel jaloux qui bouillonne en son sein,
- « Dont l'immoralité, ne prêchant que morale,
- « Noie honneur et bon sens dans son encre vénale.
- « Qui les écouterait? des spectateurs légers,

« Faibles cerveaux, émus par des traits passagers,  
« Et de qui la mémoire, en sa marche incertaine,  
« Oublie où s'attacha le long fil d'une scène;  
« Peu faits pour mesurer par quels puissants efforts  
« Vers un seul but profond tendent de grands ressorts.  
« Honneur à ce travail! il est digne d'un Diable.  
« Craignons que la colère injuste, impitoyable,  
« Comme chez les humains, ne dicte nos arrêts,  
« Dont l'affront éternel nous flétrisse à jamais.  
« Un ouvrage a, par-fois, les beautés qu'on lui nie.  
« Gare au sot tribunal qui proscrit le génie! »  
A ce mot, ô discorde! ô désordre! ô terreur!  
Le cirque est une arène où combat la fureur.

Les princes infernaux lancent dans le parterre  
Trente griffons armés, pour terminer la guerre :  
La rage s'en accroit; on mugit autour d'eux.  
Les Diablesses, fuyant ce spectacle hideux,  
Volent, jetant des cris en nocturnes chouettes.  
Des loges et du cintre on perce les retraites;  
Et se précipitant des plus hauts des balcons  
Sur les derniers des bancs roulent mille Démons.

Tous ceux de qui la foudre avait brûlé les ailes,  
Titans, demi-roués en leurs chûtes cruelles,  
Bondissent en tombant : telle, d'un pesant choc,  
Si du sommet d'un mont le temps détache un roc,  
Sa masse retentit sur la plaine ébranlée.

Figure, si tu peux, cette horrible mêlée,  
O Muse ! aide ma vue à mesurer le tour

Du parquet infernal éclairé d'un faux jour ,  
Plus vaste que ne sont les abîmes stériles  
Des ardents souterrains, dévorateurs des villes ;  
Et non moins spacieux que le cercle étoilé  
Qu'embrasse un esprit docte , à qui rien n'est voilé ;  
Hauteur, d'où les humains, bornés dans leurs limites,  
Paraissent à son œil des mouches et des mites.

Misérables damnés ! votre dernier loisir  
S'écoule en ces fureurs promptes à vous saisir :  
L'inflexible Destin déjà commande aux Heures  
De vous rendre aux tourments de vos tristes demeures.

Xiphorane descend, et s'écriant trois fois :  
« ANARCHIE ! » Oh ! quel monstre apparut à sa voix !  
Hydre informe et sans yeux , de ses mains furieuses ,  
Elle-même abattant ses têtes odieuses ,  
En nourrit une seule ; et d'un bandeau sanglant  
Sur ses propres débris la couronne en hurlant :  
Cette tête aggrandie, et d'elle encor frappée ,  
Tombe, et l'hydre renaît de sang toujours trempée.  
Tel est le monstre. « Accours, épouse du Chaos ,  
« Toi qui souffles la guerre, et qui hais le repos ,  
« Des équitables lois ennemie éternelle ,  
« Dans tes cent mains, dit-il, que la flamme étincelle. »  
L'hydre aveugle l'entend, plane, et d'un vague essor  
S'abat des hauts plafonds sur les balustres d'or :  
Des décorations la rougeâtre lumière  
Allume tout-à-coup sa torche incendiaire.  
Sous vingt trombes de feu , piliers, voûtes, lambris ,

Croulent sur les démons embrasés et meurtris ;  
Et, tel qu'un puits sans fond, le gouffre à ces ruines  
Ouvre, en les entraînant, ses routes intestines.  
Leur immense théâtre en cendres se réduit,  
Et ne laisse après soi que le vide et la nuit.

Sauve-moi de leur gouffre, ô Dieu vengeur du crime !  
Dieu, pour qui notre monde est un point dans l'abyme !  
TÉMOIN ! être éternel, présent à l'infini !  
A tout ce qui se ment ton mystère est uni.  
Être que tout ignore, et que pourtant mon ame  
Invoque, et sent par-tout quand s'élève sa flamme !  
Dieu, principe sans forme, inaccessible à tous ,  
Créateur des soleils qui rayonnent sur nous ,  
Auteur de tant de cieux inconnus de la terre ,  
Tu formas les tissus de la mouche éphémère ;  
Tu n'as pas négligé le ressort palpitant  
De son corps invisible, atôme d'un instant ;  
Et la moindre vapeur, globule de rosée,  
Suit ta loi souveraine aux sphères imposée.  
Tout n'est que profondeur qui cache ton pouvoir.  
Toi, que j'ose implorer, te puis-je concevoir ?  
Sais-je ce que je suis ? pourquoi j'entends et pense ?  
Si ton souffle bientôt retire ma présence  
Du théâtre vivant où chacun est acteur,  
Ah ! que de l'ordre au moins un moment spectateur,  
Je voie, avant ma mort, l'homme sincère et libre,  
Des lois, reines du monde, observer l'équilibre,  
Saper du fol orgueil l'édifice abattu,  
N'aspirer qu'aux grandeurs de la noble vertu,



Gouverner par Thémis république ou royaume,  
Juger d'un œil égal le palais et le chaume,  
Ouvrir son toit, son cœur, à l'humble adversité,  
Ne plus, d'un joug sanglant, fouler l'humanité,  
Enrichir par le fer la seule agriculture,  
Paisible conquérant, explorer la Nature,  
Et des Arts, du Commerce, étendant le pouvoir,  
Envahir hardiment les trésors du savoir!  
Dieu ! qu'au néant, enfin, rentre l'Hypocrisie,  
Qui change en un enfer le trajet de la vie;  
Et je rendrai sans peine, au sein de l'univers,  
Cette ame qui te cherche, et qui dicta mes vers.

FIN.

ON TROUVE DU MÊME AUTEUR,

Chez BARBA, libraire, galerie du Palais-Royal,  
derrière le Théâtre-Français.

Agamemnon..... }  
Ophis..... } tragédies en 5 actes.  
Isule et Orovèse..... }  
Charlemagne..... }  
Pinto, ou la journée d'une conspiration, comédie historique, en 5 actes  
et en prose.  
La Frère et la Sœur jumeaux, }  
Le faux Bon-Homme,..... } comédies en 3 actes.  
Le Complot domestique,..... }  
Les Âges Français, poème en strophes et en 15 chants.

Chez NEPVEU, libraire, passage des Panoramas,  
n° 26.

L'Atlantiade, ou la Théogonie Newtonnienne, poème en 6 chants.  
Homère,..... }  
Alexandre,..... } poèmes en 4 chants.  
L'Homme renouvelé, récit moral, en vers.  
Agar et Ismaël, scène orientale.  
La Mérovide, poème héroï-comique, en octaves, et en 14 chants.  
La Panhypocrisiade, ou le Spectacle infernal du seizième siècle, comé-  
die-épique, en 16 chants.  
Cours analytique de Littérature générale, prononcé à l'Athénée de  
Paris, 4 vol. in-8°.

Chez LALOY, libraire, rue de Richelieu, vis-à-vis la  
rue Feydeau.

Les quatre Métamorphoses, poèmes.

Chez FIRMIN-DIDOT, imprimeur du Roi, de  
l'Institut, et de la Marine, rue Jacob, n° 24.

La Mérovide.  
La Panhypocrisiade, ou le Spectacle infernal du seizième siècle.

---

Les Éditions de Plaute et de Christophe-Colomb, comédies en 3 actes  
et en vers, et de Baudouin, empereur, tragédie en 3 actes, sont à  
refaire, ayant été détruites dans un incendie.

**SUITE**

**DE LA**

# **PANHYPOCRISIADE**

**OU**

**LE SPECTACLE INFERNAL**

**DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.**

*Cet Ouvrage n'est pas mis en vente.*

SUITE

DE LA

# PANHYPOCRISIADE

OU

## LE SPECTACLE INFERNAL

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PAR

NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

---

Incedo per ignes.

---

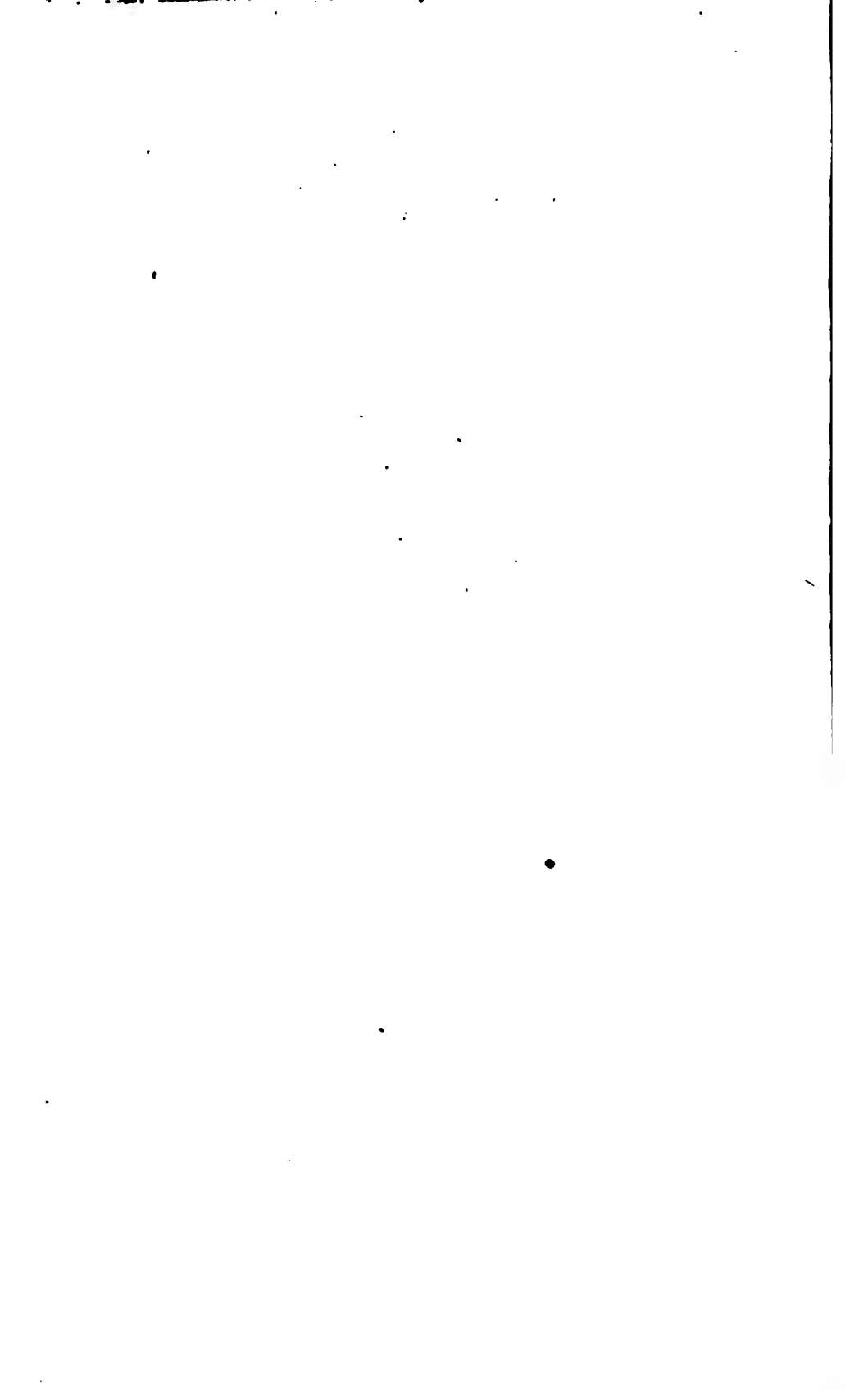
•

PARIS.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN,  
RUE SAINT-JACQUES, N. 38.

---

M DCCC XXXII.



## DEUXIÈME LETTRE

### A DANTE ALIGHIERI.

---

Oui, sublime Dante, les ames humaines sont immortelles, puisqu'elles correspondent ensemble à travers tous les temps et tous les espaces : un entretien éternel et mystérieux se perpétue entre les esprits qui répandirent leurs lumières sur les âges passés et les esprits qui s'efforcent à leur tour d'éclairer l'âge présent, et qui transmettront ainsi le flambeau de la vérité jusqu'au dernier des siècles. Ce fut par le cours de ces merveilleuses sympathies que Socrate ne cessa d'enthardir les grands philosophes à boire héroïquement la ciguë trop souvent présentée aux justes par leurs contemporains, depuis que comme lui Jésus épuisa le calice d'amertume, ainsi que de nos jours, en l'imitant, notre innocent AGIS, le vertueux BAILLY et l'éloquent VERGNAUD. Ce fut par une communication analogue que le sacrilège César transmit son génie parricide à tous les illustres immolateurs des libertés de leur patrie, si aveuglément apothéosés par la frénésie des nations trompées, par la cupidité servile et par le zèle

soldé des milices; qu'Homère établit un poétique commerce avec le pur Virgile, et que celui-ci, au sortir de son tartare païen, te conduisit lui-même de la vbi et de la main en ton autre enfer catholique.

Je sentis ces rapports secrètement intimes avec les morts célèbres lorsque je t'adressai, dans une épître dédicatoire, l'hommage des seize premiers chants de ma Comédie épique, publiée sous le titre de ΠΑΝΗΥΠΟΚΡΙΣΙΑΔΕ. Tu m'appris, en m'apparaissant dans les méditations de mes nuits, que cette vaste représentation dialoguée avait fait sourire ta muse rigide et vengeresse. Ce souvenir m'encourage à t'offrir la suite de mes chants infernaux. Ceux-ci te sembleront moins empreints de ton coloris sombre que des teintes vives et caustiques d'Aristophane. A son exemple, j'ai voulu traduire en scènes *les hypocrisies* de nos factions sous les formes dont il revêtait les impostures des factions athéniennes.

Le genre de ses comédies ne ressemble pas à celui des nôtres. Le ridicule n'y saisit pas seulement les travers domestiques, les mœurs privées; mais s'attache aux vices publics, frappe les généralités pernicieuses. Ses personnages ne sont pas seulement des hommes, des êtres réels; mais des êtres collectifs et fictifs, qu'il



couvre de masques allégoriquement imaginaires. Les traits qu'il lance n'atteignent guère directement, mais par allusion perçante. S'il produit un acteur sous le nom personnel de tel citoyen, de tel chef d'état, il le travestit de figure, de langage, de rang et de costume. Il s'attaque aux corporations administratives et judiciaires, aux magistratures suprêmes, aux sectes, aux partis entiers, qu'il personnifie et qu'il anime en interlocuteurs burlesques. Dans ses risibles scènes, les généraux, les archontes, deviennent les valets impertinents, ivrognes, fanfarons et débauchés, d'un vieillard idiot que dupe leur audace et que volent leurs friponneries : quel est ce vieux jouet de leurs basses adulations et de leurs quolibets grossiers ? C'est DEMOS, le peuple athénien, qu'on ruine, qu'on maltraite, et qu'il ose instruire en le raillant à outrance, en criblant ses gouverneurs de part en part. Il ne soumet pas à la risée une maison particulière, mais la cité même, tous ses abus et tous ses vices : les trivialités et les bizarreries du dialogue qu'il prête à ses principaux meneurs, ne lui servent qu'à mieux représenter la bassesse des intriguants parvenus qu'il flagelle, en signalant sous l'habit de leurs éminentes conditions combien ils dégradent leurs dignités mal acquises, par les habitudes, par le

ton et les brutalités de la canaille. D'une part il affronte la criminelle populace, de l'autre il écrase l'aristocratie insolente et cruellement avide. Les dehors humains les plus grotesques ne suffisent point à ses caricatures satiriques : il transforme les corps de judicature en guêpes, les académies des écrivains et les rhéteurs du portique en grenouilles, les villes en chouettes, en huppes, en étourneaux, en oisons, en buses, en pies, en émouchets voraces, en escarbots infects et volants ; et le spectateur, amusé par leurs coups de griffes, de becs et d'aiguillons sanglants, reconnaît à leurs combats multipliés, à leurs cris, les rivalités jalouses et les luttes des généraux d'armée, des amiraux, et des juges de l'aréopage, livrés à la moquerie sous les emblèmes de mille animaux caractéristiques acharnés les uns contre les autres.

Ces satires allégoriques et dialoguées méritèrent à la fois les suffrages des plus graves esprits de la Grèce ; de Platon, et même du savant Quintilien, oracle de la littérature romaine. Les concitoyens d'Aristophane jugèrent très-bien qu'Athènes avait besoin de son courage et de sa causticité pour corriger et extirper les germes de la corruption générale. Ils admirèrent son Plutus détrônant Jupiter, et encensé par ses prêtres en

*symbole de la domination de l'or sur toutes les consciences.* Ils virent que son fouet tranchant pouvait seul imprimer une peine à des scélérats au-dessus des lois, et soumettre au châtiment de l'ironie populaire les meurtrières entreprises du despotisme soldatesque et de la démagogie subvertrice, envieuse, et toujours prête à se rouler dans le sang. Ils auraient hué le pédantisme de notre froid La Harpe, qui, d'après une boutade superficielle de Voltaire, assimile ces pièces extraordinaires au tabarinage des bateleurs de la foire; eux qui ne se méprenaient pas à l'efficacité salutaire de ces larges et poétiques inventions, jouant *les ignobles farces de l'hypocrisie politique, militaire et sacerdotale*, parodies qu'au milieu des crises de gouvernement l'indignation des injustices, des lâchetés et des violences, inspirait à la muse courroucée du poète grec.

Moi, non moins attristé, non moins fatigué que lui des convulsions où nous ont jetés les fourbes de nos temps, du fanatisme atroce et des illusions de leurs crédules adeptes, du sot enthousiasme des folles gloires, si coûteuses, si désastreuses pour la France après avoir été si dévastatrices dans l'Europe entière; non moins irrité d'entendre toujours opprimer et tuer

le peuple au nom du peuple même, altérer sa piété au nom de la religion, l'armer de poignards au nom de l'humanité, condamner son innocence dans les tribunaux au nom de la justice, trahir les droits originels de sa souveraineté primitive au nom des usurpations légitimées par la prescription des ans et par l'erreur, ou par la force; j'ai cru devoir imiter hardiment Aristophane pour mieux arracher leurs masques aux factieux qui l'égarèrent sans cesse et qui dévorent sa substance.

Ainsi qu'Aristophane j'écarte les personnalités directes, et ne m'en prends fictivement qu'aux choses, aux doctrines, aux systèmes généralisés. Il aimait Socrate, et, dans la comédie des *Nuées*, il l'assit sur des brouillards, en dogmatique, cherchant la science occulte, mesurant le saut d'une puce, et subtilisant les matières avec les disciples qu'il illumine. Que voulut-il faire en offrant cette image risible? Détruire l'école des sophistes rêveurs, bavards, obscurs et dangereux métaphysiciens, qui s'autorisaient du titre de socratiques. Le judicieux Socrate en riait : il aperçut que ce n'était pas lui personnellement, mais abstractivement sa secte brouillonne et démoralisée qu'exposait cette création théâtrale dont l'essence est en tous points fantastique. Ce sage resta vingt ans en relation d'estime

avec l'auteur et avec les convives de Platon, leur compatriote, qui nous l'affirme dans ses écrits. Ainsi qu'Aristophane, j'expose les seuls systèmes et leurs conséquences, non les personnes, ni la vie privée. Je fais agir et parler la monarchie, l'église, la noblesse, la démagogie, l'empire, la police, la littérature et la coalition des puissances européennes, sans désigner nominativement ni tel roi, ni tel tribun, ni tel chef, ni tel ministre, ni tel écrivain, ni tel potentat. Les allusions sont mes armes, l'allégorie mon bouclier. Je m'abstiens de peindre *le Consulat de la république*, époque vraiment glorieuse, et qui, malheureusement pour la France, ne fut qu'un court passage au renouvellement des institutions ecclésiastiques et despotiques. Le général vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, alors démocrate sincère, avait subjugué tous les partisans des discordes civiles. Ses qualités subtiles et fortes m'avaient étonné, sa supériorité naturelle m'avait attaché de cœur. Jamais je n'eusse rompu les nœuds volontaires qui m'unissaient à lui, si je n'eusse entrevu trop tôt, à ses coups d'autorité, à l'expatriation de nos troupes républicaines, exterminées sur les côtes d'Haïti, à ses allures de dissimulation profonde, qu'il tendait à se créer une dynastie usurpatrice, aux dépens des intérêts de *la ré-*

*forme universelle* que nos immenses sacrifices et que les vertus admirables de nos armées avaient préparée ; qu'enfin il nous entraînerait en d'interminables guerres de familles et de conquêtes, qui n'eurent d'autre résultat que la violation de toutes nos frontières et deux invasions de barbares sur notre territoire, catastrophe unique dans notre histoire.

Ce fut chez lui, ce fut dans son intimité que je connus familièrement de véritables héros en bravoure et en patriotisme : citerai-je le magnanime Kléber, Desaix, Bessière, Masséna, Kellermann, vivant encore, et l'incomparable Lannes ? Leurs noms, consacrés dans nos fastes, demeurent à l'abri des malignes atteintes et des reproches. Toi-même, sévère Dante, tu leur rendrais la même justice en dépit de ta noire misanthropie. Je respecte l'origine consulaire de leurs annales. Si donc tu veux bien pénétrer l'esprit et le but de ma fiction, n'envisage mes acteurs fantastiques que comme les représentants d'un ensemble de gouvernements, et non comme des portraits individuels. La Convention y apparaît dans le rôle du chef qui dirigea son comité dit de *salut public*, et ce personnage n'est pas réellement Robespierre, mais *le robespiérisme niveleur*. L'empire survient ensuite, et son dominateur arbitraire n'est pas

réellement le grand capitaine Bonaparte ; mais *le napoléonisme impérial*.

Ta muse, si âpre et si impitoyable envers les crimes de l'ambition, ne me blâmera pas d'avoir outré à dessein les expressions du ridicule, à l'instar du comique grec, qui m'instruisit à exagérer les peintures des choses funestes afin de les caricaturer plus ostensiblement. Enfin, ne cherche pas le sel des plaisanteries dans la vérité, mais, je le répète, dans le fantastique emblématiquement appliqué aux chimériques principes, aux extravagances homicides de nos révolutions passées : car je ne trace ici que la satire des événements déjà consommés, et par conséquent tombés dans le domaine de la libre critique offerte à la postérité.

Bientôt, hélas ! les coopérateurs et les témoins de ces actes grotesquement barbares ne seront plus ; bientôt ils dormiront tous en paix sous la terre qu'ils ont trop agitée : puissent leurs successeurs ne pas fournir à quelque autre Mimopeste, dans une continuation de *la Panhypocrisiade*, les nouveaux modèles de charlatans qui n'auront pas même l'excuse de l'inexpérience ou du fanatisme, ni le relief de la célébrité pour voiler leurs manœuvres frauduleuses, de traîtres subalternes dont les doctrines jésuitiques anéantiront par

degrés les fruits de notre civilisation affranchie des préjugés surannés ! Il serait pourtant si facile de s'entendre et de s'accorder, si les plébéiens et les patriciens abjuraient leur vindicte implacable et leur inique intolérance ; si les riches industriels ne vendaient pas l'artisan et l'ouvrier à l'oligarchie, et n'aspiraient pas à remplacer la prérogative de la noblesse par le privilège de l'opulence, plus insultante encore. Si les dévots pleureurs des lys bourbonniens n'incriminaient plus toute la France par leurs autels expiatoires, en commémoration vindicative des tristes martyrs du Temple, et ne s'obstinaient pas à vouer des statues aux croisés de la colonne de Quibron ; si, d'un autre côté, les dévots grognards de la colonne de Vendôme, forgée au prix du sang de la patrie, ne s'entêtaient pas à vouloir la dépouiller du drapeau national qui la décore, pour y substituer l'image d'un homme, en mémoire du saule penché sur la tombe qu'un geolier féroce ouvrit au renommé captif de Sainte-Hélène, victime que les souverains embrassèrent et saluèrent quand il raffermissait les dogmes du pouvoir absolu, et que supplicia lâchement leur terreur quand il eut ébranlé leurs trônes.

Oui, l'honneur et l'équité prévaudraient aisément



si Louis XIV, Robespierre et Napoléon cessaient d'enchaîner à leurs ombres tant de vieux et avares voltigeurs qui propagent les hostilités de leur culte opiniâtrement ennemi ; si les partis royaux et impériaux ne combattaient pas à l'envi contre les droits souverains que la grandeur du peuple a reconquis.

Vieille et naissante dynastie  
Sont *le point de fait* disputé.  
L'un veut la légitimité  
Et sa féodale manie ;  
L'autre, l'illégitimité  
Et ses décrets de tyrannie :  
Que vent bonnement la Patrie ?  
*Le point de droit, la liberté.*

Adieu ! le temps qui court me dictera les chants successifs de ma comédie infernale sur *toutes les hypocrisies*. Ample matière me reste, à partir de l'ère de la restauration qui négocia sous les fourches caudines, aux congrès des anciens propriétaires de peuples, un système d'abus et de servitude bien diplomatiquement coordonné.

Diplomatie est un lierre rampant  
Dont se revêt l'arbre des dynasties ;  
Elle en soutient les branches investies  
Par les circuits de son réseau grim pant :  
Fine, elle ploie aux vents de la tourmente ;  
Des coups du ciel quand la souche est fumante,

Suspend sa chute, et, parant ses débris,  
Rhabille encor ses rameaux fleuris :  
Mais, trop souvent, sa souplesse charmante  
De verts dehors couvre des troncs pourris.

Octroïement de Chartes aussitôt parjurées que jurées ; serments réduits à des formalités menteuses ; jésuitisme ultra-montain s'initiant, même sous l'uniforme, au jésuitisme constitutionnel et libéral ; brusques évolutions des fidélités sous les enseignes gouvernementales ; missions fanatiques, érection de chapelles, redressement de croix gigantesques dans toutes les villes et sur toutes les routes ; transformations subites de sicaires et de chauffeurs en humbles pénitents.

D'où vient partout qu'Église apostolique  
Est chère au peuple et chère à ses tyrans ?  
C'est que son dogme est tout démocratique  
Et sa cité pleine d'Argus errants.  
Peuple aime fort l'esprit évangélique  
Au nom de Dieu prêchant l'égalité ;  
Tyrans font cas de police mystique  
Sondant les cœurs enclins à liberté :  
Or, double base à l'œuvre œcuménique,  
Espionnage et confraternité.

N'est-ce pas de son sein que renaissent tant de rejetons  
de la foi cultivée dans mille pépinières de séminaristes  
et d'ignorantins lugubres dont l'imagination enfante  
ces chantres sataniques fouillant sur les pas du mar-

quis de Sades dans les lubriques turpitudes de la salpêtrière, dans les horreurs de la morgue et des bagnes, se repaissant des idées cadavéreuses, psalmodiant des contritions mélancoliques sur les cimetières, livrant les madones et les châtelaines au viol d'impudents Méphistophélès, prostituant l'hymen, et créant des amours à face poilue comme la leur, pour en infecter les cerveaux romanesques chez tous les libraires et sur tous les théâtres? Voilà ce qu'ils appellent LE PROGRÈS DE L'ÉPOQUE. *risum teneatis*? Voilà pourquoi leur orgueil injurie les chefs-d'œuvre des grands maîtres en poésie et en peinture, délices de tes veilles et de tes études, monuments des plus beaux âges, respectés même des hordes anarchiques qui ne respectaient rien.

N'ai-je pas à peindre encore les métamorphoses quotidiennes de nos polices, de nos triples et quadruples contre-polices, de leurs préfétures, qu'allarme la surveillance de leurs propres agents, qu'effraient entre eux les regards observateurs de leurs co-fonctionnaires, sous les yeux desquels tremblent la mitre, le casque, les chapeaux, les bonnets et les calottes de toute couleur et de toute nuance.

Corps d'espions a des grades sans nombre :

Sbires, recors, y sont aux bas degrés,  
L'oreille au guet, rôdant partout dans l'ombre :  
Rossez ceux-là, ce sont gueux ignorés.  
Dans les hauts rangs brillent enregistrés  
De nos maisons les adroits parasites,  
Dames de cour dont je sais les mérites,  
Ambassadeurs et généraux titrés :  
Honorez-vous, bourgeois, de leurs visites ;  
Rien de plus grand que mouchards décorés.

En ces fantasmagoriques tableaux de nos misères éclatera le *faquinisme* scolastique s'infatuant à la tribune aux harangues, dans les cercles ministériels, et dans les bureaux d'esprit féminins ; la pédante doctrine de l'*éclectisme*, alchimie légale et civile, opérant la fusion du mal et du bien, du faux et du vrai, du juste et de l'injuste, en vue de neutraliser les antipathies, distillant les maximes de la modération perfide qui la passionne jusqu'au bouillonnement, et versant dans les intelligences et dans les cœurs une dissolution matérielle d'argent, en vertu de laquelle s'évaporent tous les scrupules de l'âme et tous les sentiments humains. O Dante ! le produit de ses expériences lui révélera qu'il existe un patriotisme solidement réfractaire à toute épreuve dans les creusets de ses têtes alambiquées et cornues, et qu'il faut savoir bien distinguer et séparer les éléments simples et purs d'avec les composés nuisibles qui les altèrent. Elle apprendra qu'il

faut pour d'équitables causes désirer ou craindre la guerre, désirer ou craindre la paix. Souffre que je te cite quelques vers qui démontrent doublement cette vérité.

*La bonne et la mauvaise guerre.*

Jadis la guerre eut deux noms, deux emblèmes ;  
On la nommait ou Bellone ou Pallas :  
Leur double aspect figurait les systèmes  
Du Mars qui fonde ou détruit les états.  
L'une est humaine et l'autre est sanguinaire.  
Aux Scipions l'une un jour s'accola ;  
L'autre en tous lieux, furie incendiaire,  
Suit les Cambyse et fait les Attila.

*La bonne et la mauvaise paix.*

L'aimable Paix, chère aux nobles vainqueurs,  
Qui rassied l'ordre et l'heureux équilibre,  
N'est cette Paix que doit à ses langueurs  
Un peuple aux fers, las d'avoir été libre.  
Si lâche paix que, bien close au bercail,  
De tout despote obtient la gente esclave,  
Est de l'eunuque inerte en un sérail  
La léthargie et non la paix du brave.  
Ne confondez leurs traits ; l'une est la sœur  
De la Prudence et l'autre de la Peur.

C'est cette dernière qui laissa tant de fois sacrifier la nationalité de l'Italie et de la Pologne à des irrutions de la barbarie enrégimentée.

J'attends en complément de ma satire épique les matériaux que me procurera parmi les ruines l'action générale et décisive du dix-neuvième siècle, et si j'ar-

## XVI DEUXIÈME LETTRE A DANTE ALIGHIERI.

rive au terme de ce diabolique drame, j'enverrai mes chants dans tes limbes après les avoir soumis au seul jugement de quelques doctes lettrés échappés aux contagions de la folie : car mon dessein n'est pas de les vendre étalés en boutique. Jamais je ne spéculai sur les ressentiments et sur les scandales : il me suffit de les placer sous la férule de notre Thaliè, dont ils soulèvent la juste colère. Je t'enverrai, dis-je, le reste de ma *Panhypocrisiade* quand l'avenir, l'orageux avenir m'aura débrouillé les intrigues dont la marche oblique et ténébreuse me cache encore les derniers effets de la grande et généreuse victoire remportée en 1830 par le bras du peuple français. C'est là mon géant impérissable ; et je souhaite qu'il brise d'un de ses rudes coups de main les colosses gothiques qu'on lui érige en idoles couronnées, auxquelles on attribue tout l'éclat de son propre héroïsme pour en déshériter tous ses enfants au profit d'un maître.

Au revoir, grève Dante ! et le plus tôt possible, si je ne puis guérir mes contemporains des vertiges de leurs fièvres mentales, et les désabuser de leurs allucinations superstitieuses. Accueille la correspondance furtive qu'établit avec ton génie austère et terrible un poète que le mauvais esprit et le goût vicié des vivants ennuie à tel excès, qu'il ne se plaît aujourd'hui qu'à s'entretenir avec le petit nombre des trépassés immortels.

# LA PANHYPOCRISIADÉ,

POÈME.

(Continué en l'an 1874, et mis en cet état en 1815.)

## SOMMAIRE DU DIX-SEPTIÈME CHANT.

---

Au grand drame représenté devant les principaux démons, sur le premier théâtre de leur cour, succède une comédie facétieuse et allégorique du genre d'Aristophane, jouée sur un théâtre inférieur, devant la populace de l'enfer. Cette pièce est une allusion à la *démagogie* et au *despotisme révolutionnaire*. *Dynastiarque*, vieillard de plus de treize cents ans, caricature du pouvoir royal, est forcé de sortir de chez la rentière *Lutessote*, dont il est le régisseur : il déplore son exil avec ses sœurs *Féodalie* et *Inquisitine*, caricatures de la noblesse et de l'église. Aussitôt *Démagogueule*, fille de la cité et de l'école des faubourgs, accourt, en fureur, pour les chasser. Fête en réjouissance de leur départ célébrée par la canaille, qui brise et casse tout. *Lutessote*, saisie d'effroi, est rassurée par sa fille *Démagogueule* : celle-ci réclame des droits d'égalité dans la famille : *Tigripierre*, charlatan qu'elle favorise, coiffe *Lutessote* d'un bonnet rouge qui lui tourne la tête et la rend républicaine en apparence : elle prend cet homme pour intendant. Convention de *Tigripierre*. Conseil de *Jurisper* : manivelle à décrets et lois : littérature grossière de *Plumebec* qui démoralise *Lutessote* : fêtes licencieuses : violences, procès, terreur domestique. L'intendant se joue de la crédulité de sa maîtresse : il la dépouille et la frustre à son avantage, la bâillonne, et veut se faire encenser par elle, en être suprême. Il se casse le cou sur son échafaudage. *Lutessote*, délivrée, nomme un conseil de cinq hommes d'affaires. La maison ne tarde pas à se détraquer : alors *Fusillaron*, plus habile escamoteur que le premier, se présente pour entrer en qualité de surintendant et de grand-veneur, parce qu'il n'aime que la chasse. Il a ramassé le bonnet rouge et s'en est fait un bonnet de milice. Son air plait à *Lutessote*, qui accepte son service, et à laquelle il monte une maison de reine et de grandes véneries.



---

# LA PANHYPOCRISIADE.

---

## CHANT DIX-SEPTIÈME.

---

Sur le vieux théâtre du monde  
Il est des acteurs vêtus et flut :  
Les bons, applaudis à la ronde,  
Font les grands rois et les héros :  
Les mauvais, dont l'espèce abonde,  
Font les tyrans et les bourreaux :  
Qu'un sifflet public les confonde,  
Ou les spectateurs sont des sots.

Tandis qu'un grand théâtre, en une vaste salle  
Où siégeaient les suppôts de la cour infernale,  
Aux tyrans de l'abîme, à ses rois ténébreux,  
De la *Charlequinade* offrait le drame affreux,  
Et que de son héros l'ame pleine de rage  
Aux rangs des spectateurs sifflait sa propre image,  
Un échafaud comique aux vulgaires lutins  
De la démagogie exposait les larcins.  
Là des derniers damnés la populace épaisse  
Et se rue, et s'entasse, et hurle avec ivresse :  
L'affiche, à ces démons du ridicule épris,  
Annonce un gai spectacle : ils aiment les gros ris.  
*Lutessote* est le nom de la pièce caustique,  
Et l'œuvre est méchamment toute aristophanique.

Au spectacle assistait, nouveau couple démon,  
 L'esprit de Tigrispierre et de Fusillaron :  
 Ce dernier, qui de Mars mit la planète en flamme,  
 En descendit d'un trône où son corps vit sans ame.  
 Car son esprit d'avance habite dans l'enfer  
 Tandis que ses sujets rampent devant sa chair.  
 Ce damné tout-à-coup sur la toile enfumée  
 Voit la boue et le sang peindre sa renommée :  
 Sa fureur en rugit. On lève le rideau,  
 Et du globe de Mars on distingue un château.  
 Des coulisses alors, sous des traits hypocrites,  
 Sortent Dynastiarque et ses sœurs favorites.

### DYNASTIARQUE, FÉODALIE, INQUISITINE.

#### DYNASTIARQUE.

Allons, Féodalie ! Inquisitine, allons !  
 Pleurons, pleurons ensemble, et tous trois exhalons  
 De soupirs et d'hélas un concert lamentable.

#### ENSEMBLE.

Mù, mù, mù, mù, mù, mù ! Quel accord pitoyable !

#### FÉODALIE.

Papa Dynastiarque, en doyen de céans,  
 Rappelez la vertu de vos treize cents ans.  
 A quoi bon soupirer comme trois cornemuses ?

#### INQUISITINE.

Forgeons quelques ressorts, inventons quelques ruses  
 Pour fuir de cet hôtel.

#### DYNASTIARQUE.

Fuir ne sied qu'aux poltrons.

FÉODALIE.

Soit : ne fuyons donc pas ; mais sans bruit émignons.

DYNASTIARQUE.

Que veut dire ce mot ?

FÉODALIE.

Laisser les chambres nettes.

INQUISITINE.

Que pourrions-nous ici regretter ?

DYNASTIARQUE.

Les recettes.

INQUISITINE.

En intendant loyal mettez la main dessus,  
Et des fonds empochés signez un bon *quittus*.

DYNASTIARQUE.

Le puis-je ? on saisira mes coffres et mes hardes.

FÉODALIE.

Ne craignez rien ; partout nous serons vos deux gardes.

DYNASTIARQUE.

Jurez donc, chères sœurs, qu'en patron de ce lieu,  
Chef immémorial par la grâce de Dieu,  
Vous me replacerez dans le poste que m'ôte  
La dame du logis, la riche Lutessote,  
Dont je touchais la rente et gouvernais le bien,  
Comme si son domaine avait été le mien.  
Chez elle dès Clovis ce lot fut ma conquête :  
Quelque temps libertine, elle eut Martel en tête ;  
Mais, me réintégrant en juste possesseur,  
L'or des Capétiens m'installa régisseur.  
Voilà qu'elle me chasse, et que Démagogueule,  
Fille de son faubourg, prétendant gérer seule,

Déclare en plein marché, sur un ton impudent,  
 Qu'elle cherche à sa mère un nouvel intendant!  
 Nous te ressaisirons, vaine capitaliste,  
 Qui de nos faux griefs ose imprimer la liste...  
 Baste ! patientons ; et vous, mes sœurs, jurez  
 De me reconquérir mes droits, quand vous pourrez.

## INQUISITINE.

Promettez en retour de me rendre mes dîmes  
 Et mes immunités, choses si légitimes !

## FÉODALIE.

Engagez-vous, de même, à remettre en ma main  
 Titres seigneuriaux scellés en parchemin,  
 Privilèges, cordons, justices prévôtales,  
 Tous droits dûment acquis à deux sœurs, vos vassales.

## DYNASTIARQUE.

Eh ! oui : dans la maison, par vos soins assidus,  
 Quels services constants n'avez-vous pas rendus !

## FÉODALIE.

A la lisière, moi, je menais Lutessote.

## INQUISITINE.

Dès son bas âge, moi, je la rendis dévote.

## FÉODALIE.

Et moi, je fis bâtir presbytères, châteaux,  
 Des fonds que lui coûtaient ses péchés capitaux.

## INQUISITINE.

Et moi, pour son salut, lui prêchant les croisades,  
 Je saignais ses enfants lorsqu'ils étaient malades.

## DYNASTIARQUE.

Pour doubler ses écus, en subtil pourvoyeur,  
 Je ne redoutai pas d'être faux-monnoyeur :

Mon Philippe-le-Bel m'apprit les banqueroutes.

FÉODALIE.

Et moi, pour l'agrandir, je volais sur les routes.

DYNASTIARQUE.

J'ai, quand nos Armagnacs émurent leurs procès,  
Vendu jusqu'à ma charge et sa terre aux Anglais.  
L'ingrate, il m'en souvient, en fit des feux de joie !

INQUISITINE.

Moi, retirant ses pas de la mauvaise voie,  
Je la purifiai d'un poison eunemi  
A l'aide du tocsin de Saint-Barthélemi.

DYNASTIARQUE.

L'imbécille, pourtant, bannit de sa mémoire  
Treize cents ans de paix, de bonheur et de gloire,  
Dont je la fis jouir sous mon gouvernement,  
Qui maintint son repos si paternellement !

Un gros rire accueillit cette scène hardie,  
Du régime royal infâme parodie.  
Soudain, interrompant la grimace et les pleurs  
Du vieux Dynastiarque et de ses vieilles sœurs,  
Monta sur les tréteaux une informe diablesse,  
Couverte de haillons recousus pièce à pièce ;  
Ses accents enrourés vomissaient le courroux :  
C'était Démagogueule à l'œil louche et jaloux.

## DÉMAGOGUEULE ET LES PRÉCÉDENTS.

DÉMAGOGUEULE.

Fuyez ! lâche trio ! va-t-en , siéclogénaire !  
 Va , crains mon comité révolutionnaire.  
 J'ai de piques déjà mupi les ateliers ;  
 J'ai des halles ému l'enceinte et les piliers :  
 Lutessote se lève ; elle est libre ; et sa fille  
 Ne veut revoir ici ni toi ni ta famille...  
 Viens ça , qu'à ma lanterne on t'accroche dans l'air,

DYNASTIARQUE.

Drôlesse ! en m'y pendant en verras-tu plus clair ?

DÉMAGOGUEULE.

Tu veux railler, vieux singe !... Écoutez ; je vous somme  
 De détalier ensemble, ou bien je vous assomme.  
 Partez, et gare à vous si l'on tarde un instant.

DYNASTIARQUE.

Laissez-nous emporter nos malles en partant.

DÉMAGOGUEULE.

Comment ! prétendrais-tu m'appauvrir de la sorte ?  
 Je saisis tous vos biens si vous passez la porte.

DYNASTIARQUE.

Quoi ? si nous demeurons vous nous assassinez !  
 Et si nous nous sauvons, quoi ? vous nous ruinez !

DÉMAGOGUEULE.

Oui, nous avons atteint le jour de la justice !  
 Oui, respect à la loi qui veut qu'on déguerpisse !  
 Restez, vous êtes mort ; partez, je vous prends tout :  
 Votre règne est passé... Ah ! ah ! je suis debout.

FÉODALIE.

O vénérable aîné ! père Dynastiarque !  
En votre mauvais sort un démon nous embarque :  
Cédons à la tourmente... un port nous recevra.

INQUISITINE.

Espionnons de loin : le ciel nous aidera.

---

DÉMAGOGUEULE.

Vivat ! ils sont dehors ! les voilà dans la rue !  
Leur triple tyrannie est enfin abattue !  
La maison est à nous !... entrez, frères, amis,  
Des bureaux du doyen à bas tous les commis !

---

L'impudente à ces mots saute et bondit de joie ;  
Et son mouvant jupon, que l'air trousse et déploie,  
Laisse apparaître, au gré d'immodestes hasards,  
Un anti-facial d'où partent vingt pétards :  
De leur feu tout-à-coup la rapide trainée  
Court éclairer l'enceinte au loin illuminée,  
Et de ces lampions l'artifice infernal  
Des suppôts du désordre est le brillant signal.  
Ils s'élancent en foule autour de l'insensée,  
Dans leur cercle dansant aussitôt enlacée,  
Et qui, de son ivresse exaltant la fureur,  
Accroît de leurs transports la dégoûtante horreur.  
Les uns, roulés au vin répandu dans la fange,

Des tonneaux enfoncés épuisent le mélange :  
 D'autres, en chiens fougueux, l'un par l'autre meurtris,  
 Se pendent en hurlant à des jambons flétris ;  
 Ceux-ci, du haut d'un mât que de vils prix couronnent,  
 Tombent sans autre gain que les coups qu'ils se donnent ;  
 Ceux-là sur un cordeau pirouettent cent fois,  
 Rivaux de l'écureuil et du singe des bois.  
 Là, de hideux écarts, d'obscènes culebutes,  
 Des camoufflets infects et d'indécentes luttes ;  
 Là, tous les jeux grossiers inscrits au rituel  
 Qui jadis égaya l'enfant Pentagruel :  
 Quilles, cheval-fondu, broche-en-cul, pet en gueule,  
 Plaisirs de la canaille et de Démagogueule.  
 Elle se pâme d'aise aux accès furibonds  
 D'un essaim de goujats et de gueux vagabonds,  
 Qui de leur frénésie enfin n'étant plus maîtres,  
 Grim pant aux murs, aux toits, se hissant aux fenêtres,  
 De tous les monuments brisant les écussons,  
 Saisissent à sa voix le fer et les tisons :  
 Mais, troublée en ses murs, Lutessote, sa mère,  
 Sort, et paraît aux yeux de cette harangère.

### LUTESSOTE ET DÉMAGOGUEULE.

#### LUTESSOTE.

Qu'est-ce? quel train! quel bruit! viens-tu par tes clameurs,  
 Créature de rien, mettre tout en rumeurs?

#### DÉMAGOGUEULE.

Grand'dame Lutessote! eh! quoi donc? quelle injure  
 De me désavouer pour ta progéniture,



Parceque je naquis de l'un des grands faubourgs  
 Qui t'engrossa naguère au lit des carrefours !  
 C'est ta Féodalité et ton Inquisition  
 Qui t'ont fait renier mon obscure origine,  
 Et m'ont long-temps réduite à traîner mes haillons  
 Au bas du Pont-au-Choux, dans la halle aux poissons :  
 Mais fille naturelle et de joyeuse vie,  
 Des bateliers, des forts, des racleurs servie,  
 Je me suis sonnée au fond des cabarets,  
 Et mariée au peuple épris de mes attraits.  
 Ton argent, grâce au ciel qui dans ce jour m'exauce,  
 Paiera les violons et les frais de ma noce :  
 Dote-moi comme égale à tes autres enfants  
 Qu'ont privilégiés tes injustes penchants.

LUTESSOTE.

Toi, l'épouse du peuple !... ah ! LE PEUPLE TRANQUILLE  
 VIT D'UN MÉTIER HONNÊTE OU D'UN COMMERCE UTILE,  
 ET RESPECTANT LES LOIS, MÉRITE LE RESPECT :  
 Mais l'être informe, oisif, turbulent, sale, abject,  
 Dont m'ose sous son nom parler ta folle audace,  
 Est l'enfant des ruisseaux et de la populace.  
 Confonds-tu LE VRAI PEUPLE avec ce garnement  
 Très-digne de ton goût qui le prit pour amant ?

DÉMAGOGUEULE.

Plus de distinctions ! ou bien nous faisons schisme.  
 Reconnaissez le Peuple à son sans-culotisme.

LUTESSOTE.

A la garde ! à la garde ! holà ! sergents ! à moi !

DÉMAGOGUEULE.

Le Peuple est le plus fort : c'est lui qui fait la loi ;

Et toi-même as rompu les lisières pesantes  
De ton Dynastiarque et de tes gouvernantes.  
Céans, de tout lien nous voulons nous passer...  
Ma bonne mère, allons ! laisse-moi t'embrasser :  
Entre en danse avec nous ; ne fais plus la bégueule.

---

Or, tandis qu'à son col saute Démagogueule,  
Un charlatan de place, escroc des plus experts,  
Mettant de ses cheveux l'édifice à l'envers,  
Lui coiffe un bonnet rouge ; ô magique merveille !  
Ce bonnet tout-à-coup échauffant son oreille,  
Tourne sa pauvre tête exposée au miroir  
Où le joueur de tours la contraint à se voir.  
Soudain, faisant tomber sa gothique parure,  
Tout l'appareil gaufré tissant sa chevelure,  
De ses amples paniers le gênant attirail,  
Sa robe à larges plis, sa queue en éventail,  
Le long corset busqué dont la pointe la pique,  
Dextrement il lui coule une leste tunique,  
Où, plus libre en tous sens et dégagée aux yeux,  
Sa taille d'amazone apparaît beaucoup mieux ;  
Et se retrouvant belle ainsi qu'au premier âge,  
S'admirant elle-même, elle tient ce langage :

## LUTESSOTE.

Quelle métamorphose ! et quel air me voilà !  
Je me sens rajeunir sous ce vêtement-là.  
De mon doyen fâcheux les deux sœurs incommodes  
M'ont trop long-temps des Goths fait conserver les modes

Pouvais-je respirer sous mes étroits corsets  
Que de l'épaule aux reins serraient tant de lacets ?  
Comme à Lacédémone ainsi demi-vêtue ,  
J'ai vraiment la beauté d'une antique statue.  
Mais le climat est froid , et ma complexion...

DÉMAGOGUEULE.

On change, quand on vent, de constitution :  
Nous vous en ferons une et ferme et vigoureuse.  
La révolution sera peu dangereuse :  
L'homme à qui vous devez ce nouveau vêtement  
Est très-docte, et connaît votre tempérament.

LUTESSOTE.

Il m'a d'abord ravie en m'ôtant mon costume.

DÉMAGOGUEULE.

Il sait à fond le droit, la forme et la coutume ;  
Et presque universel, il peut à sa façon  
Mettre sur meilleur pied votre grande maison.

LUTESSOTE.

D'où vient qu'aux gobelets il jouait sur la place ?

DÉMAGOGUEULE.

Pour se faire connaître et sortir de sa crasse.

LUTESSOTE.

Je me défie un peu des intrus à talents  
Qui, pour se distinguer, se montrent charlatans.

DÉMAGOGUEULE.

L'industrie indigente ouvre ainsi sa carrière.

LUTESSOTE.

Comment l'appellez-vous ?

DÉMAGOGUEULE.

Son nom est Tigrispierre ;

Disciple de Gujas qui, dans l'ombre caché,  
 Étudia long-temps les ruses du marché,  
 Que, loin d'Inquisition et de Féodalité,  
 Du bas peuple qui l'aime a vu naître la lie,  
 Qui de Dynastiarque enfin boirait le sang,  
 Comme l'eût fait Damians, dont on croit qu'il descend.  
 Venez, l'incorruptible ! et répondez vous-même.

LUTESSOTE.

Mon Dieu ! quel oeil de chat ! quel museau sec et blême !

DÉMAGOGUEULE.

Bonne et chère maison, ne vous prévenez pas :  
 Cet homme a le cœur haut quoiqu'il ait le front bas.

### LUTESSOTE, DÉMAGOGUEULE, TIGRISPIERRE.

LUTESSOTE.

Monsieur, pour intendant on veut que je vous prenne.

TIGRISPIERRE.

Nomme-moi citoyen, ma belle citoyenne :  
 Et madame et monsieur sont titres à rayer.  
 Cela sent le vieux temps : il faut nous tutoyer.  
 Le *tu* nous rend égaux, rétablit l'équilibre ;  
 Le *vous* marque un respect qui blesse l'homme libre.

LUTESSOTE.

Ta franche humeur en toi m'annonces la vertu :  
 Soit ; en nos entretiens nous preserirons le *tu* ;  
 Le *vous* sera proscrit, de ce jour au septembré.

TIGRISPIERRE.

Ne date plus ni au 1<sup>er</sup> septembre ou décembre :

Ces mois n'indiquent rien : prends mon calendrier,  
 Qui du cours des saisons est un symbole entier.  
 Floréal à l'esprit annonce la verdure,  
 Messidor la moisson, Nivose la froidure,  
 Outre ces mois en or, en aire, en ose, en al,  
 Je conforme l'année au calcul décimal.  
 Lorsque tous les sept jours ramènent un dimanche,  
 L'ouvrier s'appauvrit; mon soin le lui retranche :  
 Ma semaine s'allonge en décade, et par mois  
 Le loisir des buveurs ne revient que trois fois.  
 Quel surcroît de travail ! quel gain pour l'industrie !  
 De mon simple almanach, pour plus d'économie,  
 Je déloge les saints par l'église chômés.

## LUTESSOTE.

D'un si beau plan déjà mes esprits sont charmés !  
 Mais en ne fêtant plus Noël ni Pentecôte,  
 Mes anciens serviteurs me croiront parpaillote.

## TIGRISPIERRE.

Avec Dynastiarque ont fui les aumôniers  
 Qui t'encapucinaient pour voler tes deniers.  
 Tordons le col aux gens dont le caquet te choque;  
 Et nous hériterons de leur ample défroque.

## LUTESSOTE.

Ce parti violent paraîtra criminel.

## TIGRISPIERRE.

Jurispèur dressera leur jugement formel :  
 Ses lois puniront, pour peu qu'on l'épouvante,  
 Des biens des condamnés le séquestre et la vente.  
 De par son tribunal lance arrêts sur arrêts.  
 Il vaut un parlement pour l'esprit des décrets :

Dans les pressants besoins c'est un moule à sentence.

LUTESSOTE.

J'adopte Jurispeur pour ma jurisprudence:

TIGRISPIERRE.

N'agir qu'en procédant c'est ma méthode, à moi.  
Je légalise tout, étant homme de loi.  
Oui, juridiquement, ma règle économique  
Régira ta maison comme une république.  
Plus de grands factotum, plus de maître-d'hôtel,  
Plus d'écuyers tranchants se nommant tel ou tel;  
Mais de bons employés zélés à nous complaire,  
Tous citoyens actifs gagnant bien leur salaire;  
Qu'à la même gamelle ici nous gorgerons,  
Et que d'or ni d'argent nous ne galonnerons.

LUTESSOTE.

Ton devancier titrait, brodait ses domestiques.

TIGRISPIERRE.

Il offusquait le Peuple en suivant ces pratiques.  
Mets l'étiquette à bas, et ta livrée aussi.  
Applique à tous les gens le niveau que voici,  
Et que chacun d'entre eux, ceignant ma banderole,  
S'écourte en cheveux ronds, et marche en carmagnole.

LUTESSOTE.

Mon curé me prêchait...

TIGRISPIERRE.

Plus de sermons! abbats,  
Avec les préjugés, calotes et rabats.  
Ferme ta cathédrale et détruis tes chapelles,  
Dont les bals plus gaiement useront les chandelles.

## DÉMAGOGUEULE.

Eh bien ? l'admires-tu , l'homme aux inventions ,  
 Qui , supprimant la messe et les processions ,  
 Où l'on nous enrhumait durant plus d'un carême ,  
 D'un carnaval sans fin établit le système ?  
 A table , au Champ-de-Mars , viens-t'-en nous régaler ;  
 Et , pour mieux à gogo de plaisir nous sonler ,  
 Sans cesse aux Porcherons , temple des bacchanales ,  
 Chômons joyeusement de longues saturnales.

---

Durant leur entretien , près du réformateur  
 Se glisse à pas de loup un autre escamoteur :  
 Tigrispierre s'écrie : « Eh ! que veut donc ce traître ? »

TIGRISPIERRE, DÉMAGOGUEULE, LUTESSOTE  
 ET FUSILLARON.

## FUSILLARON.

Si d'un garde-de-chasse ou d'un garde-champêtre ,  
 Madame Lutessote a besoin aujourd'hui ,  
 Sorti des derniers rangs j'implore votre appui.

## TIGRISPIERRE.

Tu m'as l'air à ton geste , à ta mine hagarde ,  
 Plus d'un contrebandier que d'un fidèle garde.

## FUSILLARON.

Ma carnacière est vide et mon ventre est à jeun.

## DÉMAGOGUEULE.

Cherches-tu pour l'emplir le moment opportun ?

TIGRISPIERRE.

Ce long sabre pendant que sur la hanche il porte ,  
Ce grand chapeau sur l'œil... mauvais signe... qu'il sorte.

LUTESSOTE.

Avant de l'éloigner demandez-lui son nom.

FUSILLARON.

Vous vous en souviendrez, je suis Fusillaron.

LUTESSOTE.

Quel est ce gueux ?

DÉMAGOGUEULE.

Peut-être, est-ce un bon sans-culotte ,  
Capable de garder l'enclos de Lutessote.  
J'en vois de tels au club où notre égalité  
Grava ces mots : « la mort, ou la fraternité. »

LUTESSOTE.

L'union de ces mots me semble biscornue.

TIGRISPIERRE.

En quoi donc ? Sois mon frère, ou sinon je te tue.  
De même pour la paix les dévots ont parlé :  
Ils disaient saintement : « Sois chrétien, ou brûlé. »

LUTESSOTE.

Oh ! que dans son esprit cet homme a de ressource !

TIGRISPIERRE.

Çà, délie en nos mains les cordons de ta bourse.

LUTESSOTE.

Ne va pas l'alléger comme ton devancier  
Qui me priva de tout, tant il fut dépensier,  
Et même eût à ses sœurs, la noblesse et l'église,  
Donné, s'il l'eût osé, jusques à ma chemise.



TIGRISPIERRE.

Nous l'avons expulsé ; tu ne paieras qu'à nous.

LUTESSOTE.

Veux-tu beaucoup pour toi ?

TIGRISPIERRE.

Non pour moi , mais pour tous.

Sous ton régime ancien , traitée en royaliste ,  
De tes charges sans fin tu déplorais la liste :  
Désormais citoyenne , il t'en coûtera moins :  
Sois en communauté pour les urgents besoins.  
Au bon peuple d'abord payer sa franche aubaine  
Est ton premier devoir , étant républicaine.  
As-tu des fonds en coffre ?

LUTESSOTE.

Un seul dernier lingot.

TIGRISPIERRE.

Pour le bon peuple donc livre-moi ce magot.  
N'as-tu plus d'or au coing de ton Dynastiarque ?

LUTESSOTE.

Très-peu.

TIGRISPIERRE.

Donne : je veux en effacer la marque.  
De l'argent monnayé , ne t'en reste-t-il plus ?

LUTESSOTE.

Si fait.

TIGRISPIERRE.

En nos bureaux verse donc tes écus.

LUTESSOTE.

Prétends-tu de chez moi tout enlever en masse ?...  
Qu'est-ce à dire cela ? quel tour de passe-passe !

Mon or fuit en billon , mon argent en billets !

TIGRISPIERRE.

Ces milliers d'assignats , qui volent par fenillets ,  
Ce sont coupons de change égaux au numéraire.

LUTESSOTE.

Je n'en aperçois pas le gage hypothécaire.

TIGRISPIERRE.

Terres , châteaux saisis , vendus au *minimum* ,  
Et les fruits du marché livrés au *maximum*.  
Ce papier est un cours de richesse nouvelle.  
Convertissons eneor tes bijoux , ta vaisselle ;  
Ne garde pas un grain de métal corrupteur.

LUTESSOTE.

Ah ! tu fais ton métier , indigne escamoteur !

TIGRISPIERRE.

Tais-toi : je suis méchant quand on me mortifie :  
Si tu veux murmurer , moi , je te terrifie.

DÉMAGOGUEULE.

Es-tu folle , maman ?

TIGRISPIERRE.

N'importe ; je la tiens.

Fermez-lui la barrière , et postez des gardiens :  
Que jamais de trois pas sa marche ne s'écarte  
Sans que de rue en rue on n'ait visé sa carte :  
Que , pour sa sûreté convoqué maintenant ,  
Ton surveillant mari forme un corps permanent :  
Appliquons le scellé sur tous les domiciles  
Où sont de ses fermiers les registres utiles :  
Et que des intrigants qui voudraient l'égarer  
Jurispeur nous défasse , en dût-elle pleurer.

Du reste, qu'elle vive en tout indépendante,  
Qu'elle se divertisse, et joue, et rie, et chante;  
Qu'aux spectacles, *gratis*, elle aille avec gaité.

## LUTESSOTE.

Oh ! cela me suffit : vive la liberté !

---

Alors, d'un ris niais l'urbaine Lutessote  
Enhardit le pervers qui de nœuds la garotte ;  
C'est peu que de lui prendre or, argent , bracelets ,  
Que de lui confisquer ses terres , ses palais ,  
Il escamotte encor ce qu'elle a de cervelle ,  
Et donne à Jurispeur sa personne en tutelle.

Le damné charlatan , par un coup de son art ,  
D'automates rangés forme un conseil braillard ,  
Qui, mu d'un prompt ressort qu'il pousse ou qu'il arrête,  
Scelle force décrets de cu plus que de tête ,  
Et qui paraît s'asseoir, se lever en entier,  
Aussi libre du front que libre du fessier.

Oh ! comme de l'enfer l'engeance criminelle  
Battit des mains au jeu de cette manivelle !

A son grand justicier Tigrispierre inhumain  
Porte un rouleau de lois grossoyé par sa main.

## TIGRISPIERRE ET JURISPEUR.

## TIGRISPIERRE.

Tiens , voici , magistrat , des ordonnances neuves  
Qui te dispenseront de juger sur des preuves.

JURISPEUR.

Qui donc constituera le crime?

TIGRISPIERRE.

Le soupçon.

JURISPEUR.

J'entends.

TIGRISPIERRE.

J'ai de suspects encombré la prison.

Pour mon prédécesseur déjà Féodalie  
Souffle à mille intrigants son aristocratie ;  
De loin Dynastiarque à ses laquais titrés  
Rappelle les rubans dont il les a parés ;  
Mon niveau les irrite : au nom d'Inquisitine  
L'hypocrisie encore en secret s'embéguine :  
De notre Lutessote on gagne les banquiers ;  
On casse à mon insu les baux de ses fermiers ;  
On ligue nos voisins ; le peuple est en alarmes,  
Et le trésor s'épuise à solder nos gens d'armes.  
Il faut à ces périls , aussi bien qu'à ces frais ,  
Légalement suffire au moyen des procès.

JURISPEUR.

De condamnations ne soyons donc pas chiches.  
Les plus coupables sont , à ce compte?...

TIGRISPIERRE.

Les riches.

JURISPEUR.

Juste.

TIGRISPIERRE.

Moitié des biens passe au confiscateur ;  
Et l'autre pour salaire au dénonciateur.

JURISPEUR.

Bonne loi ! tout saisir n'est point acte arbitraire.  
Aux yeux d'une Thémis révolutionnaire.

TIGRISPIERRE.

Aux délateurs par là cent profits dévolus  
Acquièrent à la loi des amis résolus.

JURISPEUR.

Après, signalez-moi les gens irrémissibles.

TIGRISPIERRE.

Les féodaux.

JURISPEUR.

Leurs noms sont des délits visibles,  
Et leur droit patronal est un crime à punir.  
Ensuite, quels fauteurs peuvent nous revenir ?

TIGRISPIERRE.

Les gens d'Église.

JURISPEUR.

Ils ont de grasses abbayes,  
Ce crime-là vaut bien celui des seigneuries.  
Et quels autres encor ?

TIGRISPIERRE.

Les gens de tout métier  
Qui croiront leur métal plus sûr que mon papier.

JURISPEUR.

Ne trouvera-t-on pas notre justice inique ?

TIGRISPIERRE.

Non, en verbalisant sous la forme authentique,  
On rend tout équitable aux regards du parquet.  
Mes décrets t'appuieront si la loi te manquait.  
Puis, je ferai jouer ma machine fiscale,

Où coule en or le sang versé sans intervalle,  
Et, pressurant chacun, sa vis et son fouloir  
Enverront la pécune aux cuves du pressoir.

JURISPEUR.

Bon !

TIGRISPIERRE.

Ah ! les écrivains, race de pamphlétaires.....  
Je les oubliais !

JURISPEUR.

Eux ! ce sont de pauvres haires,  
Ne valant pas l'arrêt dans nos greffes inscrit :  
La cour perdrait son temps.

TIGRISPIERRE.

Non, non, mort à l'esprit !  
Il sophistiquerait contre mon intendance,  
Et romprait mon niveau basé sur l'ignorance.  
Atteins-moi les proscrits jugés incontinent,  
Et je battraï monnaie en les exterminant.

Il dit, et Jurispeur, son magistral complice,  
Trace en un haut placard : *ordre, lois et justice*.  
Lutessote, pipée à ces mots coutumiers,  
Les vante à Plumebec, scribe impur des charniers,  
C'est le représentant de la littérature :  
Il nourrit de rébus son goût pour la lecture,  
Et de Démagogueule explique bien ou mal  
Le droit imprescriptible et l'acte social :  
Ces romans de vertu politique et civile

Transportent de plaisir la rentière imbécille.  
Il infuse pour elle, en des journaux divers,  
Ou pesants vers en prose, ou froide prose en vers,  
Et des contes badins qu'un Duchesne aristarque  
Charge d'F et de B, contre Dynastiarque.  
Les flots d'encre, imprégnés de malignes humeurs,  
Dissolvent à la fois son bon sens et ses mœurs :  
Elle court, en bacchante effrénée, impudique,  
Mettre des Arétins la morale en pratique,  
Et, pour mieux consacrer les fruits de leur leçon,  
Exilant Dieu du temple, y veut voir la Raison :  
Une libre danseuse, à Lampsaque vendue,  
Minerve de l'autel et divinité nue,  
Sourit au pur encens des paillards réunis  
Dans le temple paré que rouvre Architecnis ;  
Le grand Architecnis, mâçon, sculpteur et peintre,  
En étoila le dôme, en décora le ceintre ;  
Chef de tous les beaux-arts, il plaint les saints tombés,  
Les écussons détruits, les tableaux dérobés,  
Et des patrons absents masquant les tristes niches,  
Replâtrant les lambris, rajustant les corniches,  
Sur les murs regrattés peint un bonnet sanglant,  
Signe des libertés du peuple tout tremblant.

Cette farce hideuse en ses progrès s'anime :  
Son jeu sans dialogue éclate en pantomime.  
On y voit Tigrispierre, inquiet de ses droits,  
Les faire confirmer sur un autel de bois,  
Grossier échafaudage, où sa folle rentière,  
Le nommant curateur de sa fortune entière,  
S'engage par serment envers ce régisseur

A ne plus retourner vers son prédécesseur.  
Les serments ne sont rien sitôt qu'on les renie :  
Mais un bâillon, reçu dans la cérémonie,  
La rend muette aux pieds de ce roi des gredins ;  
Et l'imposteur, grimant de gradins en gradins,  
Maître de sa maîtresse en arrivant au falte,  
Vient qu'en être suprême on lui chôme une fête,  
Et qu'en bon peuple unis, ses Jacobins fervents  
Célèbrent son office en humbles desservants.

Au projet du coquin, Lutessote étonnée  
Tire à soi Jurispeur, qui l'avait bâillonnée,  
Et qui par l'insolent lui-même épouvanté  
Frémissait à le voir en idole monté :  
Ce dernier tour de force allait combler sa gloire,  
Quand, tout-à-coup un choc lui cassant la mâchoire,  
Il tombe, et se transforme en un chat miaulant  
Que mille chiens vengeurs déchirent en hurlant.  
Telle était l'action jouée en intermède.

Lutessote à l'instant rompt le joug qui l'obsède ;  
De ses sœurs les cités les messagers présents,  
Rouvrant soudain passage à ses libres accents,  
Arrachent le bâillon qui l'eût presque étouffée :  
Déjà du bonnet rouge elle s'est décoiffée,  
Et voit avec horreur ce qui l'environnait  
Couvert de tous côtés de ce fatal bonnet :  
Maîtres, valets, enfants, vieillards, bâtiments même,  
Du code des bourreaux portaient ce sale emblème.  
Elle orie, éperdue, et revenant à soi :

---



Il n'est plus ce méchant qui me glaça d'effroi !  
Buveur du sang de tous, il fit par son système  
Passer l'assassinat en loi juste et suprême.  
Au nom du peuple, au mien, ses fouloirs meurtriers  
Frappaient ses ennemis, écrasés par milliers.....  
Eh ! qui poussait sa rage à leur ôter la vie ?  
C'est moins cupidité que haine et basse envie.  
Mais, du coin de la borne au haut de la maison  
Il fit des délateurs monter la trahison,  
Pour mieux multiplier les coups de sa vengeance.  
Devant le fils gagné fuyait le père en transe,  
Devant la sœur, le frère ; et, tyrans du quartier,  
Les plus vils colporteurs régnaient sur le portier.  
Et moi, qui sers d'exemple, étais-je assez crédule ?  
Étais-je assez niaise, assez lâche, assez nulle ?  
Voyez où me menaient mes aveugles amours  
Des souverainetés du peuple et des faubourgs !  
Ne me vendaient-ils pas à leur incorruptible !.....  
On ne m'y prendra plus : la leçon est terrible ;  
Et puisqu'à ma régie un chef est si fatal,  
De cinq têtes formons un corps quintumviral.

---

Elle dit, et choisit, dans les rangs de la foule,  
Cinq clubistes, fêlés au sortir de leur moule,  
Qui, courhés aux bureaux d'un secrétariat,  
Composent en greffiers son directoriat.  
Le sang par eux lavé s'efface ; et Lutessote,  
Sous d'étrusques habits reprenant sa marotte,

Chasse au bruit des grelots les regrets importuns,  
Et danse au tambourin sur les os des défunts.

Bientôt ses quintumvirs<sup>o</sup>, que maigrit la jaunisse,  
S'en vont pour s'engraisser prendre le lait de Suisse,  
Et de leurs bons voisins voler les bestiaux;  
On les rosse, on les pousse et par monts et par vaux  
Et de tous les côtés la Rempière attaquée  
Voit sa régie encor près d'être détraquée.  
Or, voici que d'un coin survient, en caporal,  
De tous les charlatans un charlatan rival;  
Ce même va-nu-pieds qui devant Tigrispierre  
Déjà le sabre au flanc montra sa carnassière;  
Subtil pipeur de dez, funambule hardi,  
En tous sauts périlleux sur la corde applaudi,  
Jouant aux gobelets, par un prompt sortilège,  
Non de seuls cochons d'Inde et des balles de liège,  
Mais châteaux et cités, mais les hommes et tout.  
Ce satanique esprit sur la scène est debout.

### FUSILLARON ET LUTESSOTE.

FUSILLARON.

Eh bien ! pourquoi gémir, belle républicaine ?  
Quand tu veux être en joie on te remet en peine.

LUTESSOTE.

Qui donc es-tu ?

FUSILLARON.

Corsaire.

LUTESSOTE.

Ah ! j'ai vu ce brutal...

FUSILLARON.

Oui, lorsqu'en vendémiaire on te donna ce bal  
Où de moi tu reçus une claque pour rire.  
Tu ne t'en ressens plus?

LUTESSOTE.

Cela te plait à dire.

D'où reviens-tu?

FUSILLARON.

D'Afrique.

LUTESSOTE.

Eh! que faisais-tu là!

FUSILLARON.

Le chef des Bédouins.

LUTESSOTE.

Belle école cela!

FUSILLARON.

Crois-moi, j'en sais très-long; j'ai fait mes caravanes.  
Un char ne roule pas attelé par des ânes :  
Ceux-ci t'ont embourbée, et tout les fait broncher;  
Prends-moi de bons chevaux dont je sois le cocher.  
Tes quintumvirs ont cru, sur ma petite flotte,  
M'escamoter là-bas; moi, je les escamote.  
Vois-les entre mes doigts disparaître soudain :  
Que de cinq partent trois, restent deux en ma main.  
Fais-en les sous-commis de ta surintendance;  
Et moi, Fusillaron, j'en tiendrai la régence.

LUTESSOTE.

Un bandit tel que toi, l'élire gouverneur !  
Tu n'es qu'un braconnier.

FUSILLARON.

Nomme-moi grand-veneur.

Bientôt, agrandissant l'enclos de tes domaines,  
 Et battant le gibier sur les terres lointaines,  
 Ma chasse à ta maison vaudra mieux tous les ans  
 Qu'au pêcheur Londrichard ne valent ses étangs.  
 Donne-moi seulement, pour ton propre avantage,  
 Piqueurs, chevaux, et chiens, et complet équipage.

LUTESSOTE.

Ai-je de quoi monter un train si ruineux?

FUSILLARON.

Ton large coffre-fort sonne-t-il déjà creux?  
 De confiscations ta bourse est toute pleine :  
 J'en tirerai de quoi te faire vivre en reine :  
 Et, tranchant pour ma part du seigneur suzerain,  
 Je soumettrai vingt fiefs à ton droit souverain.  
 Te sied-il d'exister en simple citoyenne?

LUTESSOTE.

J'en ai fait la promesse, il faut que je la tienne.  
 Que diraient le bon peuple et les villes mes sœurs,  
 Si de la royauté j'affectais les grandeurs?

FUSILLARON.

Se doit-on enchaîner à tenir sa parole?  
 Agis, et moque-toi d'un murmure frivole.  
 Regarde mes grelots, mes hochets, mes rubans,  
 Mon cor et mon mousquet, ce sont mes talismans.

LUTESSOTE.

A quoi te servira cet attirail magique?

FUSILLARON.

A métamorphoser toute ta république.

Tiens, j'en ai fait d'avance un essai singulier.  
Quand tomba Tigrispierre au fond de son bourbier,  
Je pris son bonnet rouge, et, par mon artifice,  
Le retappai moi-même en bonnet de milice :  
Dans la fange et le sang ce bonnet ramassé,  
Teint en bleu d'ordonnance et sur mon front placé,  
Le reconnaîtrais-tu pour la sale coiffure  
Dont un coup de savon a lavé la souillure ?

LUTESSOTE.

Il te sied à ravir : ce tour te fait honneur.  
Sois donc surintendant et de plus grand-veneur.

FUSILLARON.

Cà, plus de carmagnole et plus de songuenille.  
Appellons tous tes gens pour que je les r'habille.  
Eh ! eh ! grands écuyers ! chambellans ! sénéchaux !...

LUTESSOTE.

Arrête... je n'ai plus de nobles commensaux.

FUSILLARON.

Les voilà recréés d'un coup de ma baguette.  
Ton état communal proscrivant l'étiquette,  
De tes laquais brodés bannissait le concours :  
Redeviens grande dame et suis le train des cours.

LUTESSOTE.

Quels sont tous ces messieurs ?

FUSILLARON.

Des gardes et des pages,  
Qui vont de ton palais fermer tous les passages.

LUTESSOTE.

De cérémonial ainsi m'environner,  
C'est me mettre en honneur moins que m'emprisonner.

## FUSILLARON.

Plutôt mourir cent fois que de te rendre esclave !  
Rétablir un peu l'ordre, est-ce porter entrave  
A ton goût pour les bals et pour les opéras ?  
Je t'en ferai jouir plus que tu ne voudras.  
Danse de fête en fête ; et, par mille industries,  
Je varierai pour toi mes fantasmagories :  
Je ne veux t'enchaîner qu'à l'attrait du plaisir.

## LUTESSOTE.

Oh ! bien ! tu peux de moi disposer à loisir.  
Aux divertissements sans peur je m'abandonne ;  
Et qui sait m'amuser règne sur ma personne.

---

Elle dit ; à ces mots, l'opérateur subtil,  
De ses enchantements fait jouer chaque fil :  
Aux pièges qu'il lui tend, la dame urbaine en proie  
Roule un œil ébloui par mille feux de joie ;  
Et lui-même en plein cirque étalant tout son art,  
Par cent coups de théâtre étouffe son regard.  
Elle s'en émerveille, et son extravagance  
De son or en ces jeux verse à flots la dépense,  
Tandis que la rigueur du besoin importun  
Poursuit ses enfants nus et ses valets à jeun.  
Mais des piqueurs sont prêts, une meute est dressée,  
Le son du cor prélude à la chasse annoncée,  
Et fait voler au loin l'intendant braconnier,  
Qui fond aux alentours en vorace épervier.

---

# **LA PANHYPOCRISIADE,**

## **CHANT DIX-HUITIÈME.**

## SOMMAIRE DU DIX-HUITIÈME CHANT.



*Fusillaron* ouvre ses chasses sur les terres d'un roi voisin : les gardes du domaine étranger ont voulu l'arrêter ; il les a repoussés , et reparait triomphant après avoir étouffé la contestation. Il institue son administration avec *Polyargus*, personnage figurant la police. Il veut d'abord faire la chasse aux souverains eux-mêmes, et le devenir. *Polyargus* lui dénonce la rentrée secrète de *Féodalis* et d'*Inquisiteur* ; mais *Fusillaron*, qui les a mystérieusement rappelées, les reçoit et les accueille en bonnes ouvrières, auxquelles il commande de raccommoder les ornements de la chapelle et de lui broder une couronne sur son bonnet de milicien. Celles-ci acceptent des gages dans le logis : il leur rend leurs titres anciens, et les associe avec *Démagogueule*, qu'il vient d'anoblir en lui faisant épouser le duc de l'Abus, par suite de son divorce avec le bas peuple. *Lutessote* est charmée de cette révolution développée en un intermède où le scribe *Plumebec* lui montre la lanterne magique. Elle y voit son grand-veneur couronné, vainqueur des princes qu'il relance dans les parcs royaux, et enfin sacré par le pape, aux yeux du siècle de lumières, ennemi de toutes les couronnes, et ne cessant d'en poser sur toutes les têtes. Un courrier annonce l'attaque imprévue du roi *Susérinon*. Soudain *Fusillaron* saute de ses planches pour aller combattre avec ses piqueurs. Il explique ses plans de grandeur à *Lutessote*, qui se trompe à ses illusions, et le nomme sire. Scène entre *Féodalis* et sa sœur *Inquisiteur*. Changement de décoration : *Fusillaron* traîne après lui le roi *Susérinon* qu'il a battu, le force à conclure un traité de paix et à lui donner sa fille muette en mariage : le roi, bien rossé, la lui accorde. *Fusillaron-le-Grand* épouse *Basiliste*. La lanterne magique se rouvre ; et *Plumebec* expose à *Lutessote* la cérémonie des noces de la muette et de l'opérateur.



---

# LA PANHYPOCRISIADE.

---

## CHANT DIX-HUITIÈME.

---

Tout noir Phocas est l'effroi des monarques  
Sur préjugé au trône bien assis,  
Et les barons de leurs royales marques  
Leur font horreur à voir si haut plantés.  
Mais qu'un soldat, contempler téméraire,  
Voyant leur sceptre, allarme leurs grandeurs,  
Les potentats, ligés pour leur obéissance,  
Se saluent leur égal et leur frère,  
Consacreront par des ambassadeurs  
La majesté d'un brigand de la terre.

Devancé de sa mente ardente et meurtrière,  
Revient Fusillaron ceint de sa bandoulière :  
De sa course il rapporte un ample et gras butin  
Enlevé du pays d'un haut seigneur voisin.  
Ce prince, en vain armé, crut arrêter l'audace  
Du brigand qui tira sur ses gardes de chasse,  
Et qui, victorieux, et fier d'un tel succès,  
En faisant peur à tous termina le procès.  
Lutessote en triomphe ; et les chants, les guirlandes,  
Accueillent en héros ce chef de contrebandes :  
Mais lui, se dérobant aux honneurs superflus,  
De ses projets d'orgueil parle à Polyargus,

Acolyte espion , qui tout yeux , tout oreilles ,  
Assiste Jurispeur de ses constantes veilles ,  
Et jour et nuit rôdant et se glissant partout ,  
Voit tout , recueille tout , sait tout , et lui dit tout.

### FUSILLARON ET POLYARGUS.

FUSILLARON.

Frère Polyargus , que fait Démagogueule ?

POLYARGUS.

Vous ne l'apaiserez qu'en lui cassant la gueule ,  
Et son courroux espère , en jetant cri sur cri ,  
Soulever contre vous le peuple son mari.

FUSILLARON.

L'ingrate cependant de ma faveur pour elle  
Ne reçut-elle pas l'assurance réelle ,  
Quand de Dynastiarque attrapant un neveu  
Je l'ai , dans un fossé , tué d'un coup de feu ?

POLYARGUS.

Oui , mais aux partisans de ce Dynastiarque  
Vous avez de faveur donné pareille marque ,  
En intentant procès , par-devant Jurispeur ,  
A ce brave soldat , notre ancien souteneur.

FUSILLARON.

J'ai d'en agir ainsi la raison la plus forte  
Afin qu'en ma balance aucun poids ne l'emporte.  
Trouvant à redouter deux partis dangereux ,  
Je les venge chacun , et les gagne tous deux ;  
Et pour que le plus fort soit en ce lieu le nôtre ,  
D'un côté je fusille , et fusille de l'autre.

POLYARGUS.

Mais où diantre , après tout , va votre ambition ?  
Notre Urbaine , comblant votre prétention ,  
Déjà vous traite moins en régisseur qu'en maître :  
Votre prédécesseur eût osé moins , peut-être ;  
Et tous nos gens ont peur qu'au mépris de leurs droits :  
Vous ne vendiez enfin la maison à des rois.

FUSILLARON.

A des rois ! dis plutôt qu'habiles à tout prendre ,  
Les piqueurs forceront leur cour à me les vendre.  
J'ai dressé des bassets à me les arrêter :  
Ils flairent même un pape , et vont me l'apporter.

POLYARGUS.

Le monde rira bien d'un tel escamotage.

FUSILLARON.

Quand le divin oiseau sera dans notre cage ,  
Je veux qu'en mon honneur il chante un *te Deum*.

POLYARGUS.

Comptéz-vous être roi , monsieur le *factotum* ?  
Votre nom est pourtant peu généalogique.

FUSILLARON.

Fille du père Adam , la roture est antique :  
La noblesse l'est moins : d'ailleurs , je suis bâtard ,  
Et comme Clodion , issu d'un beau hasard.

POLYARGUS.

Je crains que vos projets ne fâchent Lutessote.

FUSILLARON.

Tout ce que j'entreprends la charme ; elle est si sotte !

POLYARGUS.

Démagogueule ici va faire un bruit nouveau

Si de l'égalité vous rompez le niveau ,  
 Elle qui de ses mains brisant les armoiries  
 Contre Dynastiarque exhala ses furies,  
 Et hait plus que la mort et titres et blazons.

FUSILLARON.

Si je la fais duchesse et ses cousins barons ,  
 Tu verras tout-à-coup notre populacière  
 Affecter l'insolence en noble donairière.  
 Sa mère la cité ne se reconnaît plus ;  
 La fille au lieu du peuple épousera l'Abus ;  
 Et, pour cet autre hymen , qu par ruse ou par force ,  
 Je la ferai céder à la loi du divorce.  
 Le scribe Plumebec , docile écrivassier ,  
 Déjà publiquement me proclame sorcier :  
 Autant pour Tigrispierre il a taillé de plumes ,  
 Autant pour me vanter il promet de volumes.  
 Les plumes, tu le sais, tournent à tous les vents.  
 Mets donc le poids de For dans tous les arguments :  
 Et prose et vers partout sortiront de la presse  
 En l'honneur de ma gloire et de mes tours d'adresse.

POLYARGUS.

De la presse il faut donc souffrir la liberté ?

FUSILLARON.

Pourvu que sous tes yeux chaque mot soit dicté ,  
 Et que les éditeurs louant mon seul génie  
 N'aillent pas l'accuser de quelque tyrannie.  
 Du reste , laisse tout librement s'imprimer.

POLYARGUS.

Oui , surveiller l'esprit ce n'est pas l'opprimer.

## FUSILLARON.

Lutessote aime à lire; il faut que tu l'amuses.  
Je fais pour les beaux-arts autant que pour les muses.  
Architectnis, leur chef, et maître en bâtimens,  
Sculpte sur les frontons de tous les monumens  
Mon F initiale; et pour mes veneries  
Construit de grands scelliers, de vastes écuries,  
Et le chenil superbe où seront mes limiers.  
Ce faste me conquiert l'amour des ouvriers.  
De démolitions Tigrispierre idolâtre  
Ne dressait que des arcs de sapin et de plâtre :  
Il n'échafaudait rien qui pût long-temps tenir.  
Moi je bâtis en pierre et songe à l'avenir.

## POLYARGUS.

Vous ne la retirez que des maisons voisines,  
Qui pour matériaux vous offrent leurs ruines.  
J'entends qu'on en murmure; et vos constructions,  
Qui n'équivalent pas à vos destructions,  
Se sont fait appeler par des bouches suspectes,  
Le siège de nos murs fait par vos architectes.

## FUSILLARON.

Punis les sots railleurs, et dicte à Plumebec  
De virulents journaux qui leur ferment le bec.  
Je ne suis pas d'humeur à souffrir qu'on babille;  
Les diseurs de bons mots, vois-tu? je les fusille.

## POLYARGUS.

On le sait; on se tait, et l'esprit fait le mort.  
Mais quittons ce chapitre : écoutez mon rapport.  
Sous un déguisement deux nobles émigrées,  
Sœurs de Dynastiarque, au logis sont rentrées.

J'ignore quel espoir peut ramener leurs pas :  
Elles marchent à l'ombre et chuchotent bien bas.

FUSILLARON.

Oui, c'est Féodalie et c'est Inquisitine,  
Dont j'attire en secret la marche clandestine,  
Afin que leurs talents m'aident à préparer  
Un effet théâtral que je vais opérer.  
Ces intrigantes-là sont bonnes ouvrières.

POLYARGUS.

Pour vous servir jamais je les croyais trop fières.

FUSILLARON.

Introduis-les céans ; et tu pourras juger  
Si leur morgue avec moi craindra de déroger.

Il dit ; au même instant l'une et l'autre coureuse,  
En humble sœur du pot, en simple revendeuse,  
Se présentant à lui, tournent vers l'effronté,  
L'une, un regard contrit ; l'autre, un œil attristé.

#### LES PRÉCÉDENTS, INQUISITINE ET FÉODALIE.

INQUISITINE.

Seigneur surintendant...

FÉODALIE.

Grand-veneur...

INQUISITINE.

Puissant maître...

FUSILLARON.

Trêve à mes qualités... qui changeront, peut-être.

INQUISITINE.

Le ciel vous a créé pour nous tirer d'exil :  
Dieu nous y condamnait ; hélas ! ainsi soit-il.

FUSILLARON.

Que voulez-vous ?

INQUISITINE.

Prier pour votre seigneurie.

FUSILLARON.

Raccommodez-vous bien l'antique broderie ?

INQUISITINE.

Je brodais pour l'Église et pour le maître-autel.

FUSILLARON.

Bon ; j'en fais ravauder l'ornement solennel.  
Et vous ?

FÉODALIE.

Je brode, moi, les coutures dorées,  
Les habits de parade et les riches livrées.

FUSILLARON.

Tenez, sur cette coiffe essayez-vous un peu :  
C'était le bonnet rouge, et je l'ai teint en bleu ;  
Pour en changer l'aspect, dont toujours on frissonne,  
Il faut que votre aiguille y tresse une couronne.

FÉODALIE.

Pourrai-je sans rougir, travaillant à cela,  
D'un diadème auguste orner ce bonnet-là ?

FUSILLARON.

N'allez pas, s'il vous plaît, faire la mijaurée.  
Voulez-vous être gueuse, ou bien riche et titrée ?

Choisissez le scrupule, ou la docilité.

FÉODALIE.

J'accepte avec honneur ma domesticité.

FUSILLARON.

Qu'à son tour, sans façon, votre sœur se confesse.

INQUISITINE.

Je me résigne à tout si l'on me rend la messe.

Vous êtes mon sauveur, et sans restriction

Je vous donne à genoux ma bénédiction.

FUSILLARON.

Lutessote retourne à son ancien régime ;

Et vous trigauderez sans qu'on vous mésestime.

Reprenez vos habits, vos allures, vos mœurs :

Vous, ayez des laquais, et vous, des confesseurs.

FÉODALIE.

Ah ! de notre crédit l'adversaire insensée,

Démagogueule, enfin, vous l'avez donc chassée,

Puisque dans tous nos droits pouvant nous rétablir...

FUSILLARON.

Elle ! détrompez-vous ; je viens de l'anoblir.

INQUISITINE.

Quoi ? cette harangère aussi basse qu'impie !

FÉODALIE.

Cette femme du peuple, impudente harpie !

INQUISITINE.

L'asseoir en notre rang, l'idée en fait frémir !

FÉODALIE.

Me placer auprès d'elle, ah ! c'est de quoi vomir !

FUSILLARON.

Fille de Lutessote, et des cours honorée,



En princesse du sang elle est considérée.  
Il vous faut toutes deux, pour entrer en faveur,  
D'abord à son service être dames d'honneur.

FÉODALIE.

Nous, ma chère!

INQUISITINE.

Qui? nous!

FUSILLARON.

Oui, vous, je le répète :  
Vous porterez sa queue aux grands jours d'étiquette,  
Vous lui tiendrez ses gants, son sac et son mouchoir,  
Et l'accompagnerez dans les cercles du soir.

FÉODALIE.

Ah! ma sœur, nous sied-il d'être ses complaisantes?

FUSILLARON.

Point de grimace, ou bien je vous fais ses servantes.

FÉODALIE.

Je consens pour vous plaire à me sacrifier.

INQUISITINE.

Dieu me fait un devoir de me mortifier.

---

Soudain la porte s'ouvre ; un valet qui s'empresse  
Annonce à haute voix : *Madame la Duchesse!*  
L'introducteur encor, demeurant en défaut,  
Conteste à des huissiers le titre qu'il lui faut ;  
Mais la dame lui crie, en repoussant leur troupe :

Oui, duchesse, mon homme ! Eh bien ! ça te le coupe.

De m'entendre annoncer hautement de ce nom !

Demande au grand-veneur , suis-je duchesse , ou non ?

FUSILLARON.

Duchesse , oui , de ce jour , et qui plus est , princesse ;

Oui , s'il en fut jamais.

DÉMAGOGUEULE.

J'étouffe d'allégresse !

C'est qu'on se sent toute autre avec ces titres-là !

J'accours vous rendre grâce , hommage , et *cætera* !

Dame ! aux beaux compliments il faut qu'on me façonne...

Mais salut , grand-veneur ! vraiment , je te... pardonne...

Que dis-je ? pardonnez ; tutoyer est un tort :

En révolution on se tutoyait fort :

A la cour j'en perdrai la mauvaise habitude.

Ah ! que de trop tarder j'avais d'inquiétude !...

Ma robe était à faire et mille affutiaux...

Il fallait m'acheter et carrosse et chevaux...

Ah , ciel ! comme à la porte ils m'ont éclaboussée...

Voyez ! Dieu sait pourtant si j'étais bien troussée ;

Mais mon empressement... puis , sous tant d'attirail ,

Votre servante , oui dà , n'a pas fait un long bail.

FUSILLARON.

Ces deux sœurs que mon choix place à votre service

Sauront vous l'alléger par plus d'un bon office.

Faites-en , s'il vous plait , en leur prêtant secours ,

Ou vos dames d'honneur ou vos femmes d'atours.

DÉMAGOGUEULE.

Ces couturières-là !... quelles sont ces guenuches

Se tenant devant nous roides comme des bûches ?...

Ah ! je les reconnais sous leurs habits trompeurs !...

Oui, de Dynastiarque, oui, ce sont les deux sœurs !  
Quoi ? vous souffrez qu'ici reviennent ces coquines !

FUSILLARON.

Paix ! paix ! je ne veux plus de guerres intestines.

DÉMAGOGUEULE.

De rentrer en ces lieux elles ont eu le front !

FUSILLARON.

Paix, dis-je ! à leur noblesse épargnez tout affront.  
C'est moi qui les rappelle, et moi qui les protège.

DÉMAGOGUEULE.

Leur voulez-vous aussi rendre leur privilège ?

FUSILLARON.

Je veux qu'on les accueille en dames du palais,  
Et qu'un embrassement finisse vos procès.  
Celle-ci fut baronne, et celle-là comtesse.

INQUISITINE.

Je fais ma révérence à l'aimable duchesse.

FÉODALIE.

A la duchesse, moi, je la fais à mon tour.

DÉMAGOGUEULE.

Baise-moi, chère enfant ! baise, ma belle amour !  
Mon titre me rend fière en sortant de leur bouche.  
Plus de rancune donc ! votre respect me touche :  
Je jure que céans nous n'aurons plus de train.  
Croyez-moi, taupez là ; j'ai le cœur sur la main.  
Quels que soient de nos rangs les gênants intervalles,  
Vous vivrez près de moi comme étant mes égales.

INQUISITINE.

C'est trop m'énorgueillir !

FÉODALIE.

C'est m'honorer beaucoup.

POLYARGUS, *bas à Fusillaron.*

Docte Fusillaron, voilà, certe, un grand coup,  
D'avoir fait par un mot, qui n'est rien que magie,  
S'embrasser la noblesse et la démagogie !

DÉMAGOGUEULE.

Mes belles, montrez-moi comme il faut saluer,  
Entrer, sortir, parler, tousser, éternuer;  
Car moi, qui suis novice en choses d'étiquette,  
Je crache en éventail et me mouche en trompette.  
Vous aviez meilleur air, vous autres de jadis.

FÉODALIE.

Avec un si bon ton qu'est-il besoin d'avis,  
Madame la duchesse ?

INQUISITINE.

Ah ! quand je vous contemple,  
Je vois que c'est à vous de nous donner l'exemple,  
Madame la duchesse !

DÉMAGOGUEULE.

Oui, c'est qu'en vérité  
Tout nous va bien, à nous, femmes de qualité.  
Grand-veneur, on festine en ma nouvelle salle ;  
Honorez mon galas ; venez-y : je régale.

FUSILLARON.

Vous vous mettez en frais ?

DÉMAGOGUEULE.

Je fouille au boursicot ;  
Ce n'est pas le Pérou que d'avoir bon fricot.

FUSILLARON.

Polyargus ira.

DÉMAGOGUEULE.

Plumebec, après boire,  
Dira des impromptu tirés de son grimoire :  
Un mystificateur nous prendra sans égard  
Moi, pour une catin, et lui, pour un mouchard.

FÉODALIE.

Quel charmant à-propos, madame la duchesse!

DÉMAGOGUEULE.

Oh ! tout doit se passer avec délicatesse,  
Et de ma *ducherie* on ne se rira pas.  
Ma dignité s'absente en un si gai repas ;  
J'y suis *inoognito*... ça, quittez vos guenippes,  
Et de ma garde-robe ajustez-vous les nippes ;  
C'est moi qui vous requinqué en chiffons, en bijoux.

INQUISITINE.

Madame la duchesse est trop bonne pour nous.

DÉMAGOGUEULE.

Recevez, grand-veneur, l'adieu de vos vassaux.

Fusillaron tourit à ces trois commensales,  
Êtres que séparaient la haine et le mépris,  
Et qu'allie un soir piège où son art les a pris.  
Il voit trop qu'à son joug l'intérêt les attache,  
Malgré l'affreux dépit que leur ame se cache,  
Et montre au bas enfer, plein de dérision,  
Le tableau grinçant de leur lâche union.

Mais quelle scène encor sa malice ennemie  
Tire des fusions de sa sombre alchimie !  
Tel du chœur de Thespis un coryphée acteur,  
Tel Plumebec , héraut du fier opérateur,  
Explique à Lutessote , en un grossier programme,  
Et les gestes du mime et les masques du drame.

Vous allez voir, dit-il, ce que vous allez voir !  
Voyez notre intendant réparer le manoir,  
S'enrichir, et grandir plus que Dynastiarque,  
Dont il prend la livrée et l'écharpe en monarque !  
Voyez ce grand-veneur, plus fort de votre appui,  
Lancer ses chiens courants sur les terres d'autrui !  
Il ne poursuit lapins, loups, ni daims, en ses chasses,  
Mais des rois demi-cerfs, des altesses bécasses,  
Des ministres renards, et des papes oisons.  
Vous en allez voir un parmi ces venaisons,  
Oindre et bénir sa tête, et, sans qu'une ame bouge,  
Lui poser la couronne ornant son bonnet rouge !  
Voyez ! vous allez voir ce que vous allez voir !  
Ce grand-veneur sorcier sur un trône s'asseoir.  
Voyez pâlir sous lui l'innombrable canaille  
Qui des piqueurs armés respecte la mitraille !  
Du peuple et des faubourgs voyez l'air hébété,  
De ce qu'il fonde en lui leur souveraineté !  
Voyez des libéraux l'indépendance altière  
Admirer ses filets, son plomb, sa poudrière ;  
Et leurs chapeaux en l'air, et leurs élans forcés,  
Démentis par leurs fronts stupidement baissés !  
Voyez sa chaste épouse au milieu de ses joies,

Et ses frères les paons, ses sœurs les belles oies !  
Ah ! ah ! vous allez voir ce que vous allez voir !  
Cette race bâtarde et craignant de décheoir,  
Toujours pondant des rois, couvant princesses, princes !  
A si grande nichée il faut grandes provinces :  
Voyez de branche en branche un petit s'accrochant  
Du nord jusqu'au midi ! de l'aurore au couchant !  
Voyez de roitelets ces bandes survenues,  
Ces poules se huppant en reines parvenues !  
Voyez leur basse-cour !... Ah ! ah ! vous allez voir  
Le siècle de lumière, admirable en savoir,  
Créant, tout orgueilleux de l'essor qu'il déploie,  
L'ordre de l'épervier, royal oiseau de proie,  
Et celui du faucon, et celui du vautour !  
Voyez rétrograder ce siècle sans retour,  
Voyez ce siècle libre, ennemi des couronnes,  
N'ériger plus que dais, que sceptres, et que trônes,  
Et d'un soi-disant aigle adorer les exploits !  
Parais, et disparaïs, dit-il à tous les rois.  
Voyez tous les badauds chantant sa renommée,  
Et tandis que leurs biens s'envolent en fumée,  
Le grand Fusillaron, de richesses pourvu,  
Qui seul vous a fait voir ce que vous avez vu !

Lutessote se pâme à l'éclat fantastique  
Dont l'éblouit ce jeu de lanterne magique,  
Que soutient la splendeur des décorations  
Et la rampe éclairant des princes histrions.

Mais un courrier survient, qui, fendant le théâtre,

Porte un subit effroi dans tout l'amphithéâtre,  
 Et dit qu'avec ses gens le roi Suzérinon  
 Veut des chasses qu'il fit punir Fusillaron.  
 Des planches descendu le bateleur s'écrie :

Quoi? ce reitre m'attaque?... ah! massacre! ah! furie!  
 Ah! tête! ah! ventre! ah! mort! viens te faire étriller!...  
 Pousse, avance... j'ai là de quoi te mitrailler...  
 Ah! tu fais le César?... apprends donc que moi-même  
 Je le suis plus que toi : vois-tu mon diadème?

LUTESSOTE.

Comment? vous flattez-vous qu'un hochet théâtral  
 Passe sur votre front pour un bandeau royal?  
 J'ai cru que vous jouiez le monarque pour rire.

FUSILLARON.

Non! c'est, par la sangbleu! pour qu'on me nomme sire;  
 Et je ne prétends pas, grimpé sur ces tréteaux,  
 Dans la coulisse après laisser mes oripeaux.  
 Ce n'est point une farce, et la chose est très-grave.  
 Le premier qui fut roi ne fut qu'un chasseur brave :  
 Moi je suis grand-veneur, et, partant, souverain,  
 Traitant de pair à pair avec tout suzerain.  
 Je cours à l'Allemand qui me cherche querelle  
 Mettre, pour le calmer, du plomb dans la cervelle.

LUTESSOTE.

Diable d'homme! aurions-nous ce débat avec lui  
 Sans l'ardeur qui vous pousse à chasser chez autrui?  
 Sur les terres de tous pourquoi tant d'escapades?  
 Pourquoi de mes confins sauter les palissades?  
 Sans cesse, par votre ordre, et piqueurs et guenards,



Dans les bois des voisins dressent des traquenards :  
Aucun d'eux peut-il voir sans que la peur le gagne  
Que vos méchants limiers, lancés jusqu'en Espagne,  
Pour ma ménagerie aient de l'Escorial  
Pris le taureau, l'hyène et le tigre royal ?

## FUSILLARON.

Je ne suis pas au bout : dans quelque adroite embûche  
Mes rêts feront tomber l'impériale autruche ;  
Et j'atteindrai du nord les rennes et les ours.  
Je veux où bon me semble ainsi chasser toujours :  
Et sans la bras de mer, à franchir difficile,  
Qui sépare de moi Londrine dans son île,  
Mon fusil abattrait ses maudits léopards.  
Au commerce elle et moi nous voulons mêmes parts :  
Moi, sous ma gibecière ; elle, traînant sa nasse ;  
Elle usurpe la pêche, et j'envahis la chasse.  
Va, mon urbaine, va, laisse aboyer mes chiens :  
Tu verras tes marchés mieux fournis que les siens.  
Tu frémis des procès !... et moi je les élève  
Pour me faire un prétexte à n'avoir paix ni trêve.  
Cesse de t'allarmer que, pour donner la loi,  
Ton grand-veneur se monte une maison de roi.  
N'ai-je pas converti Démagogueule même,  
Et pour les nobles rangs vaincu sa haine extrême,  
En la nommant duchesse, en créant chevaliers  
Tous ses obscurs parents décorés d'éperviers ?  
Ma majesté fictive à ses yeux est réelle.  
Fais-toi pour l'honorer même illusion qu'elle :  
Ordonne que tes fils, s'avouant mes sujets,  
Du corps de mes piqueurs forment les rangs complets,

Qu'ils entrent dans ma garde en chefs des veneries ;  
 Et j'étendrai si loin tes capitaineries  
 Que nul prince en ses fiefs n'aura plus le loisir  
 De tirer un lapin , sauf notre bon plaisir.

LUTESSOTE.

O ! génie admirable ! ô ! projet qui m'étonne !

FUSILLARON.

Sus donc : par un serment promets à ma couronne .  
 Hommes, chevaux , argent , autant qu'il m'en faudra.

LUTESSOTE.

Sois toujours le plus fort , et mon serment tiendra.  
 Ma votante machine, à dessein conservée,  
 Décrétera tes lois par assis et levée :  
 C'était de Tigrispierre un très-souple instrument ;  
 Elle obéira, sire, à ton commandement.

FUSILLARON.

Holà ! eh ! oh ! piqueurs ! je vais sur l'esplanade  
 Vous passer en revue.

LUTESSOTE.

Adieu ! fais ta parade.

Du château disparu l'on voit tous les valets  
 Tenant en main chevaux, limiers, dogues, bassets,  
 Et dans un carrousel, au bruit du cor qui sonne,  
 En leurs rangs chamarrés accueillant la personne  
 De sire opérateur qui, prince du chenil,  
 Visite de ses gens la veste et le fusil.  
 A son signal donné la meute entière aboie,

Et tous à la curée ils volent pleins de joie.

Sur la scène, en un coin, deux actrices à part  
S'entretenaient ensemble au moment du départ.

## FÉODALIE ET INQUISITINE.

FÉODALIE.

Ce grand-veneur vraiment a la mine d'un prince !  
Quel embonpoint a pris son corps fluet et mince !  
Ses écuyers brodés, leurs chapeaux, leurs plumets,  
M'ont rappelé l'éclat des beaux temps que j'aimais.

INQUISITINE.

Oui, de notre bon frère il singe bien l'alure,  
Et le drôle à cheval se tient mieux en posture.  
Moi, qui n'entr'ai chez lui qu'afin de le trahir,  
Je ne sais plus pourquoi je voulais le haïr.

FÉODALIE.

Il nous réanoblit par sa rare prudence.

INQUISITINE.

Pour mon pauvre clergé c'est une Providence.

FÉODALIE.

Par ses sages avis Lutessote a quitté  
Son air grec et romain, son ton de liberté :  
Elle a de chambellans une cour décorée,  
Petit et grand lever, et brillante livrée ;  
A ses pages il rend leurs surtouts à galons,  
A vous votre chapelle, à moi mes beaux salons :  
Que nous faut-il de plus ? C'est agir en monarque,  
Et faire pour les mœurs plus que Dynastiarque.

INQUISITINE.

Béniſſons-le, ma ſœur : mon nouvel aumônier  
Pour ſon ſalut au prône ordonne de prier.

FÉODALIE.

Ainsi dans ſon palais vous êtes installée  
Sans que d'un repentir votre ame ſoit troublée ?

INQUISITINE.

Je n'en reſſens aucun : c'eſt l'envoyé de Dieu.

FÉODALIE.

Mais il a fuſillé notre innocent neveu.

INQUISITINE.

Dieu, qui conduit les cœurs, peut ſeul juger la choſe.

FÉODALIE.

Mais nous quittons pour lui la légitime cauſe.

INQUISITINE.

La cauſe de Dieu ſeul eſt ſacrée ici-bas.

FÉODALIE.

Mais ſi la chance tourne...

INQUISITINE.

On tourne dans ce cas.

FÉODALIE.

Ah ! j'entends ! néanmoins un ſcrupule me blesſe :  
C'eſt que Démagogueule ici brille en duchesse,  
Et que, par un intru fait ſuprême ſeigneur,  
Madame de la halle ait des dames d'honneur.  
Oui, d'un dépit ſanguin je me ſens toute bleue  
Chaque fois qu'en public il faut porter ſa queue.

INQUISITINE.

L'étiquette n'a rien qui nous doive indigner :  
Je m'agenouillerais, moi, ſans y répugner.

## FÉODALIE.

Vous n'imaginez point l'insolence grossière  
Que s'arroe déjà la noble roturière !  
D'abord j'ai ri sous cap et raillé ses façons :  
Mais elle croit au fait primer sur nos maisons,  
Et de ses titres faux est si bien entêtée,  
Que de femme de chambre elle m'aurait traitée,  
Si je n'eusse, en bondant, rabattu son caquet ;  
Car je n'osais répondre, et mon cœur suffoquait.  
Quelle servilité, ma sœur, devient la nôtre !

## INQUISITIVE.

Celle-ci, je l'avoue, est plus rude qu'une autre :  
Mais nous devons l'exemple aux messieurs du palais  
Qui, piliers d'antichambre, y servent en laquais.  
Souffrons notre pimèche.

## FÉODALIE.

Ah ! quelle créature !

Quoi ? ne sommes-nous pas, nous, d'une autre nature ?  
L'histrion, né vraiment pour tout humilier,  
Ne fait que nous confondre, et croit nous rallier.  
Je me repens d'avoir festonné sa couronne,  
Et tissu de ma main les franges de son trône.  
Qu'entends-je ? on crie au loin victoire !... ah ! chère sœur,  
Ah ! courons, s'il est vrai, saluer le vainqueur.

---

Le théâtre, docile aux ressorts des coulisses,  
Des exploits du veneur offre les nobles lices.  
Là, force chevaux morts, force chiens éventrés,

Chefs de meute et guenards dans la boue enterrés,  
Sabres, mousquets brisés, aigrettes sous la fange,  
Des débris d'un combat montrent l'affreux mélange.

Aux portes d'un château paraît Fusillaron,  
Par l'oreille attirant le roi Suzérinon.

### FUSILLARON ET SUZÉRINON.

FUSILLARON.

Oh ! ça ! faisons la paix , mon très-auguste frère.

SUZÉRINON.

Frère d'un parvenu !

FUSILLARON.

Diras-tu le contraire ?

Nous nous sommes battus , et nous parlementons :

C'est l'usage entre rois. Je t'ai rossé ; traitons.

Des négociateurs j'abrège les liasses :

Partageons ton domaine , et livre-moi tes chasses ;

Je te laisse ton trône.

SUZÉRINON.

Impertinent vilain !

FUSILLARON.

Un vilain ne l'est plus s'il se fait souverain.

C'est un point reconnu du corps des diplomates,

Titrés d'ambassadeurs en vos cours d'automates :

Témoins ceux qui , portant votre humble compliment ,

Vinrent chez Lutessote à mon avènement.

Je n'étais qu'intendant , grand-veneur , et vous-même

Confirmâtes à tous ma majesté suprême.

SUZÉRINON.

A cette comédie on daigna se prêter  
Pour calmer Lutessote encline à s'agiter.  
Quel de nous prévoyait qu'une farce odieuse  
Devint si redoutable et fût si sérieuse?

FUSILLARON.

Elle l'est tellement que, me sentant du nerf,  
Je t'ai pris, haut seigneur, comme un timide cerf.

SUZÉRINON.

Mets-moi, si tu le veux, le couteau sur la gorge,  
Je ne te céderai jamais de par Saint-George!

FUSILLARON.

Crois-tu m'épouvanter par ce juron anglais?  
Ton ami Londrichard n'est pas là : fais la paix.

SUZÉRINON.

A quel prix?

FUSILLARON.

Un plein droit de chasser sur tes terres.

SUZÉRINON.

Non, te dis-je.

FUSILLARON.

Ayons donc recours aux étrivières.

SUZÉRINON.

Holà! gardes!

FUSILLARON.

J'ai mis tes estafiers à bas.  
Ressens, encore un coup, ce que pèse mon bras.

SUZÉRINON.

Oh! aie! oh! le brigand, qui meurtrit un monarque!

FUSILLARON.

J'ai regret aux rigneurs dont je t'empreins la marque ;  
 Conclus pour l'effacer un pacte glorieux :  
 Ma générosité ne demande pas mieux.  
 Tu veux garder ta chasse ?

SUZÉRINON.

Oui, certes, je m'en flatte.

FUSILLARON.

Eh bien ! à mes desirs cède Basiliate.

SUZÉRINON.

Ma fille !... oh ! l'arrogant !

FUSILLARON.

Oui, je l'épouserai ;  
 Elle est jeune et muette, et je l'enchanterai.

SUZÉRINON.

Quel front ! oser m'offrir cette alliance infâme !  
 La fille des Césars d'un gueux être la femme !  
 Et me la demander en gage d'amitié,  
 Quand par devant l'autel le drôle est marié !

FUSILLARON.

Mon art empêchera par sa force divine  
 Que ta fille en mon lit passe pour concubine ;  
 Et, grace à ce même art où je suis consommé,  
 Notre enfant naturel naîtra légitimé.  
 Accepte-moi pour gendre, ou sinon je t'étrille...

SUZÉRINON.

En ce cas, touche-là ? je t'accorde ma fille.  
 Tu me forces à tout par ton air résolu :  
 Embrasse ton beau-père, et l'hymen est conclu.  
 Trop heureux à ce prix de sauver mon domaine,



Je signe : la voici !... Viens, qu'on te fasse reine !  
Ma chère, et prends l'époux que te choisit mon vœu...  
Muette, tu n'as rien à me répondre ; adieu !

FUSILLARON.

Voilà le plus beau trait de mon escamotage.  
Célébrons cet heureux et royal mariage.

---

Il dit : Basiliaste avec des yeux confus  
L'envisage ; mais lui, prévenant les refus  
D'une pudeur novice ou d'un dévot scrupule,  
Soudain à cette Hébé fait juger son Hercule ;  
Et d'un baiser païen se l'engage ardemment,  
Doutant qu'un prêtre y mit le sceau d'un sacrement :  
Puis on entend d'un coin où la belle est blottie,  
« Vivat ! j'ai, pour le coup, fondé ma dynastie. »

La canaille infernale, à ce tour révélé,  
Poussa dans son parterre un long rire perlé ;  
Et de l'escamoteur, l'ame, alors spectatrice,  
De cette facétie eut honte en sa malice.

Bientôt nouveau spectacle, ô ! mère des badauds !  
Du grand cosmorama redresse les tréteaux :  
Sa cornemuse en main, de ton prince empyrique  
Plumebec vient rouvrir le théâtre mimique,  
Et tes pantins royaux sont prêts à se mouvoir.

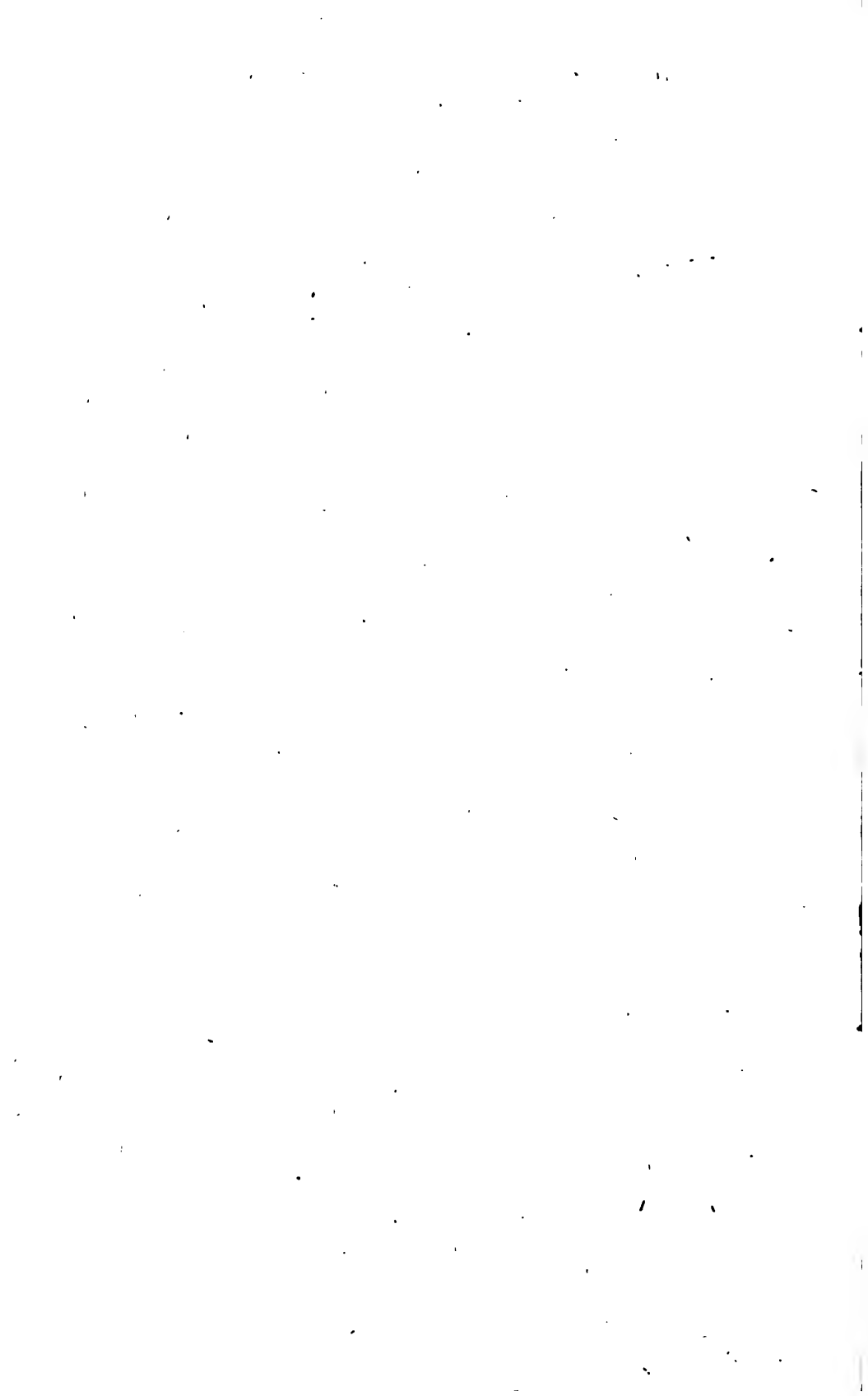
## PLUMEBEC.

O ! vous tous ! venez voir ce que vous allez voir !  
Ouvrez , ouvrez les yeux à ces rares merveilles !  
Voyez ces chœurs portant et festons et corbeilles !  
Hymen ! ô hyménée ! est le chant qu'à la fois  
Sous les arcs nuptiaux entonnent mille voix :  
Des filles , des garçons , voyez la folle bande  
Danser en circulant la walse et l'allemande !  
Voyez tous les buveurs , les rubis sur le nez ,  
Des cabarets sortant de joie enluminés ,  
Chasseurs caracolants , et mentes carnassières ,  
L'autruche à l'épervier uni sur les bannières ;  
Emblèmes voltigeant de leur double pouvoir !  
Le tambour bat aux champs...oh ! oh ! qu'allez-vous voir ?  
Sire l'opérateur et sa muette illustre.  
Les voilà ! les voilà ! contemplez tout leur lustre :  
D'un char à huit chevaux bien caparaçonnés ,  
Ces nobles mariés sont à l'autel traînés.  
Entendez-vous la foule , au seuil de la chapelle ,  
Dire : « Elle est bien sa femme ! elle n'est plus pucelle ! »  
Prélats ! consacrez-les à grands coups d'encensoir.  
Vous allez voir , ah ! ah ! ce que vous allez voir .  
Le pétillant éclat des beaux feux d'artifice  
De leur empire en l'air élever l'édifice !  
Voyez reluire aux cieux le blason étoilé  
Du prince le mieux fait pour être écartelé !  
Oh ! que de poudre aux yeux jette son brillant chiffre !  
Voyez les violons , le tambourin , le fifre ,

Exalter cette noce, et chacun en son rang  
Crier. « Vive à jamais Fusillaron-le-Grand !

A ce mouvant fracas, émue et réjouie,  
Sans cesse bat des mains Lutessote éblouie :  
Et la dupe, oubliant qu'aux frais de son trésor  
Ce théâtral hymen brille d'argent et d'or,  
S'enorgueillit de voir sur son échafaudage  
Régner l'escamoteur d'un royal pucelage.

---



# **LA PANHYPOCRISIADE,**

**CHANT DIX-NEUVIÈME.**

## SOMMAIRE DU DIX-NEUVIÈME CHANT.



Naissance de l'enfant nommé Fusillaron II : tous les gens de *Lutessote* vont rendre leurs hommages à son berceau ; elle lui délègue ses possessions et le substitue en tous ses droits. Le peuple en murmure : *Fusillaron* consulte *Polyargus* et *Inquisitine*, dont les deux polices rivalisent à qui lui rapportera le mieux tout le mal qu'on dit de lui. Échauffé par leurs dénonciations, il part pour une grande chasse. *Polyargus* et *Inquisitine* chargés de distraire et d'amuser *Lutessote*, l'égayent au vol des oiseaux représentant les télégraphes. Ceux-ci présagent victoire sur victoire, mais enfin annoncent une terrible défaite. Désespoir de *Lutessote* exprimé en un burlesque monologue. *Fusillaron*, fugitif, lui apprend qu'il revient seul de Moscou et qu'il lui fait d'autres piqueurs et d'autres chiens. *Lutessote* admire son héroïsme. La machine à décrets recommence à jouer, et lui fournit des hommes, de l'argent, et une meute nouvelle. *Fusillaron* part encore, et les oiseaux novellistes lui révèlent bientôt un échec plus affreux que le précédent. *Féodalie* accourt instruire *Lutessote* de l'abdication de *Fusillaron*, pris par ses voisins et mis sous la garde d'un chien anglais, dans une île ; elle l'avertit aussi du retour de son ancien économiste, *Dynastiarque*, accompagné d'un Briarée composé de quatre têtes de rois sur un seul corps. Triomphale entrée de ce corps et de *Dynastiarque*. Le vieux régisseur pardonne le passé, reçoit le serment de tous les domestiques, et accueille la nouvelle noblesse de la duchesse de l'Abus. Réjouissances et banquets. Consultation confidentielle de *Dynastiarque* et d'*Inquisitine* : *Polyargus*, qui les a épiés, veut les supplanter et illustrer la révolution en couronnant la police. Changement de scène : *Plumebec*, porté sur un nuage de feuilles périodiques, avertit *Fusillaron* du désir qu'on a de le revoir. Changement nouveau : *Dynastiarque* reçoit les instructions de *Féodalie* et d'*Inquisitine*, qui jurent de le défendre contre tout péril. *Lutessote* annonce que *Fusillaron* est lâché : tout s'enfuit.

---

# LA PANHYPOCRISIADÉ.

---

## CHANT DIX-NEUVIÈME.

---

FIN LE MARDI GRAS DE L'AN 1874.

Où l'on pour l'humanité !  
Ce carnaval ensanglanté  
Par le plus affreux bourgeois,  
De Mars démençant le casque  
Fait passer LA GLOIRE sans masque  
Devant Paris épouvanté.

Les mois, en intermède, écoulés comme un jour,  
Font passer sous les yeux neuf lunes tour-à-tour,  
Basiliade est mère; ainsi l'heureuse Alcmène  
Que la muse de Plaute exposa sur la scène,  
Enceinte au premier acte, accouchée au dernier,  
Soudain au roi de Thèbe enfante un héritier :  
Telle éclate aussitôt l'infailible naissance  
D'un garçon présumé qu'on admirait d'avance.  
Un bruit de cent pétards annonce à tous les vœux  
Du grand Fusillaron ce Fusillaron deux,  
Successeur en un trône où grimpa son audace,  
Et rejeton bâtard de sa bâtarde race.  
Attentifs au canon, les badauds à genoux  
D'une oreille stupide ont bien compté cent coups ;

Ton sexe, ô nouveau né, pour eux n'est plus un doute.  
 Vers le berceau royal s'ouvre une large route,  
 Où tous vont d'un pas fier, d'un cœur déterminé,  
 Se jurer les sujets du marmot couronné.  
 Sur lui sont tous les yeux ; il n'est plus de genisse  
 Qui ne brûle pour lui de devenir nourrice.  
 Son père l'histrion, tenant un prisme en main  
 Où paraît s'agrandir son buste sur-humain,  
 Nouveau Gargantua, présente à Lutessote  
 Son beau Pentagruel, géant qu'on emmaillote,  
 Et de qui Jurispeur, chancelier redouté,  
 La déclare fermière à perpétuité.  
 Elle, au pied de son lit orné de mille franges,  
 Se prosterne attendrie à l'aspect de ses langes,  
 Et, se reconnaissant vassale de ses lois,  
 Sur toute sa maison lui délègue ses droits.

Des fessiers opinants un ressort élastique  
 Fait lever et s'asseoir la machine apathique :  
 Il en sort un décret ; et l'auguste placard  
 Asservit Lutessote aux titres du poupard.  
 Mais, à ce beau décret, affiché dans la rue,  
 L'engeance populaire et gronde, et siffle, et hue ;  
 Sire, le grand-veneur s'allarmant cette fois,  
 De sa double police interroge la voix.

### FUSILLARON , POLYARGUS , INQUISITINE.

#### FUSILLARON.

D'où vient, Polyargus, d'où vient, Inquisitine,  
 Que ma gloire soulève une humeur si mutine ?



Quoi? de simple veneur m'érigeant potentat,  
 J'ai su de la maison faire un puissant état!  
 Je place dans ma couche une fille royale!  
 Et la canaille encor se croyant mon égale,  
 S'efforçant à nier ma suzeraineté,  
 En dispute à mon fils le droit d'hérédité!  
 Des biens que j'ai régis maintenant donataire,  
 Ne m'en suis-je pas fait le seul propriétaire?  
 Vous, qui tenez l'oreille aux écoutes partout,  
 Quel mal dit-on de moi? dénoncez-moi bien tout.

POLYARGUS.

Je n'imiterai pas ce troupeau d'imbéciles  
 Bélant autour de vous des louanges serviles,  
 Ni tous ces orateurs, esprits vides souvent,  
 Qui bouffis de grands mots en font sonner le vent,  
 Ni les soi-disant fils des vierges de mémoire  
 Sans cesse en votre honneur rimant gloire et victoire,  
 Et dont les vers, tracés pour la postérité,  
 N'iront qu'à la.....

FUSILLARON.

Comment?

POLYARGUS.

Postérieurité.

---

De ce terme nouveau la burlesque saillie  
 D'une forte huée est soudain assaillie :  
 Ce tour d'Aristophane, étant trop d'un goût grec,  
 Du sifflet des lutins reçoit un coup bien sec.

FUSILLARON.

Si c'est à ce but-là que s'adresse leur verve,  
Pourquoi de Plumbec tant payer la Minerve?

POLYARGUS.

Aussi rit-on de voir que, sans le regretter,  
Vous prodiguez l'argent pour vous faire chanter.  
Mille odes vainement consacrent vos ravages :  
On bafoue en tous lieux vos Lycophrons à gages.

FUSILLARON.

Eh bien ! en buste, en pied, fais-moi peindre et sculpter.

POLYARGUS.

Les artistes, lassés de vous représenter,  
Maudissent, en traçant votre face importune,  
L'impôt sur leurs talents levé par la fortune.

FUSILLARON.

Leur devoir n'est-il pas de figurer les traits  
Du héros de leur siècle, en de nombreux portraits?

POLYARGUS.

On vous nomme autrement d'après votre conduite.

FUSILLARON.

Comment m'appelle-t-on ?

POLYARGUS.

Le héros de la fuite.

FUSILLARON.

Oui, j'ai fui, je fuirai ; n'en soyez pas surpris :  
Ma maxime est de fuir plutôt que d'être pris.  
Un héros, en fuyant, fait toujours des conquêtes  
Quand des braves pour lui soutiennent les tempêtes.  
J'unis en moi les dons de deux grands hommes, car  
J'ai le cœur d'un Auguste et l'esprit d'un César.

POLYARGUS.

Aussi j'entends courir ce bruit déjà vulgaire  
Que très-complètement vous faites un Tibère.

INQUISITINE.

Ah ! ah ! Polyargus ! tu crois me surpasser  
En lui disant de lui ce qu'on ose penser :  
Mais alte là ! mon zèle en sait bien davantage :  
Démens , si tu le peux , mon saint espionage.  
J'entends nommer , seigneur , dans les lieux clandestins ,  
Vos frères des larrons , et vos sœurs des catins...

POLYARGUS.

Vous-même on vous appelle un escroc , un faussaire...

INQUISITINE.

Un Mandrin couronné , l'Antechrist de la terre...

POLYARGUS.

Tigripierre à cheval , Belzébut incarné...

INQUISITINE.

Aux brasiers de l'enfer tyran prédestiné...

POLYARGUS.

Ah ! tu crois donc l'instruire , aveugle Inquisitine ?  
Ces épithètes-là n'ont rien qui le chagrine :  
Des malédictions son cœur ne s'émeut pas :  
Mais dis-lui les complots formés pour son trépas ;  
Dis-lui qu'on veut punir toutes ses impostures ;  
Dis-lui.....

FUSILLARON.

C'en est assez de vos rapports d'injures ;  
Votre zèle à l'envi s'est assez disputé  
L'honneur de faire au prince ouïr la vérité.  
Sur votre surveillance est appuyé mon trône.

Je suis content : prenez cet or que je vous donne.  
Et nous, soyons grand homme, et chassons la vapeur  
Que de leurs noirs avis élève en moi la peur.  
Tayau ! tayau ! tentons une course nouvelle  
Et par le mouvement soulageons ma cervelle.

---

Il dit ; et du plus loin , par d'éclatants abois,  
Mille chiens déchaînés répondent à sa voix.  
Soudain , épouvantée à ce signal de rage ,  
Lutessote apparaît , et l'arrête au passage.

LUTESSOTE.

Ah ! sire , où courez-vous ?

FUSILLARON.

Chasser les ours du nord.

---

Elle veut répliquer, il l'abandonne et sort.

LUTESSOTE , POLYARGUS , INQUISITINE.

LUTESSOTE.

O fieffé scélérat ! ô moule d'impudence !  
C'est moi qui le tirai de sa basse indigence ,  
C'est moi qui le comblai de biens , d'or et d'honneurs ,  
Daigne-t-il seulement écouter mes clameurs ?

POLYARGUS.

Allons ! apaisez-vous , Urbaine respectable.

De votre bonne humeur ministre responsable,  
Mon office est ici de vous tranquilliser,  
De vous fermer la bouche, et de vous amuser.  
Égayez-vous au vol des oiseaux télégraphes :  
Leur long col, leurs longs becs sont nos augurographes.

LUTESSOTE.

Qu'annoncent-ils ?

POLYARGUS.

Victoire ! et puis, victoire encor !  
Et victoire toujours !... O quel sublime essor !  
Avec ses éperviers, ah ! tuidieu ! comme il vole !...  
A peine est-il parti, le voilà presque au pôle...  
Ouvrez la cathédrale, entonnez un *Salvum* :  
Oui, qu'il soit homme ou diable, il vaut un *Te Deum*...  
Vivat ! cent fois vivat ! pour ce dernier miracle...

INQUISITINE.

Attendez donc un peu... : quelle est cette débâcle  
D'hommes et de glaçons qui roulent dans le sang,  
Là-bas, d'un incendie éclairés en passant ?

POLYARGUS.

Par ma foi, mes cent yeux ont, je crois, la berlue,  
Et de loin sous la neige il échappe à ma vue...  
J'aperçois seulement, à l'entour de ces lieux  
Vos voisins fondre armés de fourches et d'épieux :  
On fusille, on galope, et tout crie, aux alarmes !...  
Barricadez-vous bien... aux armes ! vite, aux armes !

INQUISITINE.

Faut-il bénir encor ce fils de Satan-là ?

POLYARGUS.

Parlez-en cette fois tout comme il vous plaira :

Je vous laisse , parbleu ! libres de le maudire.  
Adieu ! courons chercher où diantre est ce beau sire.

---

## LUTESSOTE.

O rentière imbécile et lâche que je suis !  
Que va-t-il m'arriver , et qu'est-ce que je puis ?  
M'irriter , ma stupeur m'en ôte la puissance ,  
Me plaindre , on se rira de ma folle imprudence ,  
Me défendre des coups dont on va m'assommer ,  
Mais je n'ai plus de bras que ma voix puisse armer.  
Mon régisseur m'a pris enfants et domestiques.  
Que reste-t-il chez moi ? des valets faméliques ,  
Artistes , histrions , chansonniers , baladins ;  
Voilà dans ce péril mes vaillants paladins.  
Soutiens , vieille Phryné ! ton noble caractère ;  
Saute , danse , allons , gai ! ne pose plus à terre ;  
Médise en tes soupés ; réjouis tes regards  
Au feu de tes lambris qu'enjolivent les arts ;  
Promène ton orgueil sous les riches arcades  
Qui de tes bâtiments décorent les façades :  
La musique est ta gloire , et le bal ta splendeur ,  
As-tu d'assez de frais payé cette grandeur ?  
De ton opérateur tous ces riens sont l'ouvrage . . .  
Fais-en bien les honneurs aux grands du voisinage ,  
Tâche de les calmer en leur prostituant  
Ta beauté dépouillée et réduite au néant.  
Tes vainqueurs , après tout , te donneront des fêtes  
Que des rois réunis présideront les têtes :

C'est un pompeux spectacle, et dont le dénouement  
 Imprime à ton histoire un bel air de roman.  
 Tes scribes, à l'envi, gazetiers des scandales,  
 Les mettront en relief dans leurs feuilles morales,  
 Et par là t'apprendront à bien t'enorgueillir  
 De tous les mauvais pas où l'on te voit faillir.  
 Quel doux plaisir pour toi de lire tes sottises,  
 Et d'en étudier les doctes analyses!  
 N'es-tu pas philosophe?... Ah! j'enrage pourtant  
 D'essuyer dans ma gloire un affront si patent,  
 Et d'avoir, sans nul fruit dissipant mes recettes,  
 Fait germer tout mon or en plumets, en aigrettes,  
 Pour un méchant Nemrod qui, s'il rentre en ces lieux,  
 Mérite que ma main lui crève les deux yeux!  
 Qui va là?

FUSILLARON.

Moi... je fuis, et reviens en cachette  
 Dans le lit bassiné de ma chère muette...  
 A travers les frimas fourré jusques au cou,  
 La bise m'a chassé.

LUTESSOTE.

D'où viens-tu?

FUSILLARON.

De Moscou.

LUTESSOTE.

Et mes gens?

FUSILLARON.

J'ai perdu piqueurs, bêtes et sommes.

LUTESSOTE.

Que viens-tu donc chercher?

FUSILLARON.

De l'argent et des hommes.

LUTESSOTE.

Comment? répète donc.

FUSILLARON.

Des hommes, de l'argent.

LUTESSOTE.

Où t'en trouver?

FUSILLARON.

Je vais dormir en y songeant :

Sur mon trône demain, quand j'aurai moins l'onglée,  
 Je regimpe ; et de là je reprends ma volée.

LUTESSOTE.

Eh bien ! je m'attendais à le voir interdit...  
 Mais point : ô vrai courage ! imperturbable esprit !  
 A-t-il de mon revers nul souci, nulle honte ?  
 Plus le malheur m'abat, plus sa tête se monte :  
 Il ferait, sans pâlir, écrouler ma maison.  
 Sa fermeté me donne une grande leçon !...  
 De la coignée ici j'allais jeter le manche ;  
 Aidons-le noblement à prendre sa revanche,  
 Et pour qu'il continue à nous glorifier,  
 Oui, saignons-nous, osons lui tout sacrifier...  
 Que veux-tu, mon sauveur ? de l'argent et des hommes :  
 Pour toi qui m'embellis, pour toi qui me renomes,  
 Dussé-je me réduire à la mendicité,  
 Je mettrai tout mon reste au Mont-de-Piété.



Tandis que méchamment le cirque affreux se moque  
Du retour imprévu de ce beau soliloque,  
Un décor pittoresque offre subitement  
Ce sénat manivelle, à double mouvement,  
Machine que surmonte un levier de pécule  
Qui fait des lourds fessiers jouer la bassecule.

Fusillaron s'assied d'oripeaux revêtu :  
Des derrières levés s'agite la vertu :  
Elle épuise, en tenant trois assises pour une,  
D'un flux de sang et d'or la colique importune.

De maints édits rendus l'opérateur content  
Recompose une mente, aboyante à l'instant :  
Des fils des métayers la jeunesse orpheline,  
Déjà conscrite en foule, a pris la carabine :  
Il repart sans effroi de leur mortalité,  
Certain de toujours fuir, en meilleure santé ;  
Et des grossiers lutins le ris qui recommence  
Du conseil mécanique applaudit la séance.

Un comique intermède expose à leur gaité  
Ces longs oiseaux, volant avec célérité,  
Dont les cols de héron, les souples envergures,  
Transcrivent dans les airs tous les bruits en figures,  
Et de chaque nouvelle ailés avant-coureurs,  
Dictent à Plumebec ses bulletins menteurs.  
La sotte Urbaine veille à leurs faux aruspices  
Que de Polyargus ombragent les polices ;  
Et sur leur vif essor prompt à la décevoir,  
Le monstre qui voit tout l'empêche de rien voir.

Cependant, il ne peut de leur bec, de leurs griffes,  
 Si bien lui dérober le cours d'hieroglyphes,  
 Que, de tête ou de queue à toute heure suivis,  
 Leurs muets mouvements n'expriment quelque avis :  
 Mille badauds rôdant, ou faisant pied de grues,  
 Tendont vers ces oiseaux leur nez toujours aux nues,  
 Surprennent tout-à-coup... ô Dieu ! telle autrefois  
 Qu'une oie auguste à Rome annonça les Gaulois,  
 Telle de ces courriers l'aile aërographique  
 Déjà signale aux yeux, quoi?... la fuite héroïque  
 Du chasseur en vrai loup chassé par ses voisins,  
 Et qui, battu par eux, rebat les grands chemins.  
 L'alarme est générale ; et Lutessote blême,  
 Fermant porte et barrière, et tremblant pour soi-même,  
 Tambourine le guet, crie à s'égosiller  
 De dépaver l'enceinte, et d'y bien patrouiller,  
 De patrouiller de jour, de patrouiller dans l'ombre,  
 De patrouiller sans cesse, et surtout en grand nombre :  
 Impudique, elle irait au devant du viol ;  
 Mais avare, elle a peur du dégât et du vol.

Au milieu des tourments dont elle est assaillie,  
 En messagère active, accourt Féodalie.

### LUTESSOTE ET FÉODALIE.

LUTESSOTE.

Hâtez-vous ! que devient mon héros, mon appui ?

FÉODALIE.

Pour la troisième fois votre héros a fui.

LUTESSOTE.

Comment? sa majesté...

FÉODALIE.

Ne s'est pas démentie;  
Elle s'est esquivée en perdant la partie.

LUTESSOTE.

Et tant de braves gens qu'il avait emmenés?...

FÉODALIE.

Derrière ses talons tous sont exterminés.

LUTESSOTE.

Et tant d'or qu'on m'a pris pour remonter ses gardes?...

FÉODALIE.

Il n'a rien pu sauver, argent, ballots ni hardes.

LUTESSOTE.

Rien!

FÉODALIE.

Rien que sa personne, et que sa gloire.

LUTESSOTE.

Eh bien!

Gageons que ce malheur n'abat pas son maintien.  
Mes sœurs, vous, et moi-même, il nous armera toutes :  
Sa valeur se battra jusqu'aux dernières gouttes  
De notre sang.

FÉODALIE.

Du nôtre; oui, mais du sien! non pas.

LUTESSOTE.

C'est pour me protéger qu'il échappe au trépas.  
Du jour que je changeai son bonnet en couronne,  
Il se dut conserver en auguste personne :  
Homme surnaturel, doit-il s'exténuer

En vulgaire bandit, et se faire tuer?

Non, sa vie est ma gloire.

FÉODALIE.

Il vous la garde belle.

LUTESSOTE.

Bon! vous l'osez railler, commensale infidèle!

Vous, dont son antichambre a reçu les parents

Qui dans sa brave garde ont refusé des rangs,

Vous que dans sa maison, quoique vaine et bégueule,

Son penchant préférerait à ma Démagogueule!

FÉODALIE.

Grand merci de l'honneur! Inquisitine et moi,

Nous brigâmes céans un lucratif emploi

Pour exister à l'aise en attendant sa chute;

Car, au bord du fossé, dit-on, la culebute :

L'y voilà : finement nous l'avions auguré :

Nos conseils à sa perte ont bien coopéré.

Sachez, il en est temps, qu'à cette heure on débarque

Notre ancien frère aîné, ce bon Dynastiarque

Qui fit notre bonheur pendant treize cents ans,

Et qu'avaient remplacé vos bourreaux d'intendants.

Un corps de quatre rois marchant pour vous le rendre,

Va, de force ou de gré, vous le faire reprendre.

LUTESSOTE.

Reprendre ce barbon? qui? moi! jamais, vois-tu.

Ton corps de quatre rois quatre ou cinq fois battu,

Devant Fusillaron va faire volte-face :

Je connais son grand cœur; s'il fuit, c'est en Horace.

FÉODALIE.

Hélas! il ne fuit plus, quoique découragé :

Dans son piège il est pris tel qu'un loup enragé.  
 Ses forcenés piqueurs voulaient risquer leur tête;  
 Mais lui, gardant la sienne, et n'étant pas si bête,  
 Du même air qu'on le vit s'*impérialiser*,  
 Sachant avec grandeur se *déroyaliser*,  
 Pour conjurer les coups n'a dit qu'un mot magique...  
 Ce mot va vous glacer.

LUTESSOTE.

Et quel est-il?

FÉODALIE.

*J'abdique.*

Le noble corps de rois l'eut à peine entendu,  
 Que le traitant d'égal il ne l'a pas pendu.  
 Sire le charlatan a brisé la baguette  
 Dont il se fit un sceptre, et s'en va sans trompette.

LUTESSOTE.

Oh ! le lâche qu'il est de délier ma foi !

FÉODALIE.

Mais la lui deviez-vous ? ce fourbe était-il roi ?

LUTESSOTE.

Certe, certe, il l'était, puisque malgré ses crimes  
 Il fut salué tel par des rois légitimes.  
 Depuis qu'on lui donna la dernière façon  
 D'oïnt *béni du Seigneur*, cet auguste patron  
 Me frappa de respect, et je le nommai sire.  
 Nul empereur ne fut moins empereur pour rire.

FÉODALIE.

Aussi d'un plein accord ont-ils à ce Mandrin  
 Garanti noblement le rang de souverain.

LUTESSOTE.

De quels états?

FÉODALIE.

D'une isle.

LUTESSOTE.

Il vaudra l'Angleterre :

Seul en mer, il mettra tout en feu sur la terre.

FÉODALIE.

Son insulaire empire est presque une prison  
Que garde un dogue anglais, cerbère d'un donjon.

LUTESSOTE.

Ce chien, s'il est anglais, a l'oreille coupée  
Et n'entendra pas fuir sa grandeur échappée :  
J'ai quelque prévoyance, et crois que Londrichard  
Dans le bac d'un Blondel glissera mon Richard.  
Vois, vois en ses revers combien on le renomme !  
Ton corps de quatre rois ne vaut pas mon grand homme.  
Les princes tiennent tout de leur premier ayeul,  
Ce que les fit leur mère il se l'est fait lui seul :  
Sort-il de meilleur bois souche de dynastie ?  
Va, va, j'ai sur ce point de la philosophie !  
Et ton dynastiarque aura beau réclamer,  
Il ne vient pas d'Adam, je puis ne pas l'aimer.

FÉODALIE.

La légitimité n'est rien à votre idée ?

LUTESSOTE.

Quand mon Fusillaron te retenait bridée,  
Toi, ton Inquisitine, avec vos *Te Deum*,  
L'eussiez solennisé sans honte, *ad eternum* :  
Sa légitimité vous semblait péremptoire....

C'est le roi des héros ! c'est mon Dieu ! c'est ma gloire !

## FÉODALIE.

Mais pourtant ses vainqueurs entrent de tous côtés,  
 Mais par ses ennemis ses héros sont frottés,  
 Mais ce sauveur, ce Dieu, qu'en sa niche on emporte,  
 N'empêche pas les gens d'enfoncer votre porte....

## LUTESSOTE.

Oui, qu'entends-je?...oh ! l'on heurte au seuil de mes foyers...  
 Où fuirai-je?... O ma gloire ! O mes nombreux lauriers !  
 O révolution ! ô siècle de lumière !  
 Allez-vous pour jamais reculer en arrière !

Éperdue, elle entend une foule accourir,  
 Sa barrière se rompre et ses portes s'ouvrir.  
 L'enceinte du théâtre aux regards éclaircie  
 Prépare avec fracas une péripétie.  
 Les imprécations se mêlant aux vivats,  
 Les fifres aux mousquets, les seigneurs aux goujeats,  
 Annoncent à grand bruit la triomphante entrée  
 Du pesant corps de rois, multiple Briarée,  
 Dont chaque être dépend ou peut se retrancher  
 De l'ensemble qu'il forme en une même chair.  
 Ses huit bras sont armés, et sur ses quatre têtes  
 Quatre couronnes d'or s'arrondissent en crêtes :  
 A ce mixte animal Suzérinon plaqué,  
 Dissimule sa taille et marche un peu masqué ;  
 Beau-père du vaincu son allure est chagrine.  
 Les huit bras, les huit piés, et la quadruple mine  
 De ce monstre royal zébré de vingt couleurs,  
 Sur le fond de la scène épanchent leurs splendeurs.

A cet étrange aspect Lutessote étonnée  
 Sent, tout-à-coup, fumer sa tête illuminée,  
 Et la bouche béante, et l'œil émerveillé,  
 Revoit Dynastiarque à l'anglaise habillé :  
 Quels transports ! quelle joie ! à basson faux grand homme !  
 Vivat ! cent fois vivat, à son vieux économe !

### LUTESSOTE, DYNASTIARQUE, FÉODALIE, INQUISITINE.

#### DYNASTIARQUE.

Enfin, ma bonne Urbaine, après un triste adieu,  
 Je reviens te régir par la grâce de Dieu !  
 J'ai préparé de loin un retour si prospère :  
 Tes fils sont mes enfants, je suis toujours leur père.

#### LUTESSOTE.

Ah ! combien j'ai gémi de vous avoir chassé !  
 Mes torts...

#### DYNASTIARQUE.

Je les pardonne : oublions le passé.

#### LUTESSOTE.

Votre auguste clémence est-elle... sans remède ?

#### DYNASTIARQUE.

Je ne puis me venger, je n'en conserve aucune.

#### LUTESSOTE.

O bonté sans exemple ! ô vertueux papa !  
 Sur vos nobles penchants combien on me trompa !  
 On vous peignait vieilli, chagrin, plein d'amertume.

#### DYNASTIARQUE.

Non, je suis rajeuni de mœurs et de costume.



Mon gothique manteau n'était pas éternel :  
J'ai vêtu cet habit constitutionnel.

LUTESSOTE.

Il m'annonce quel soin tu prendras de ma gloire.

DYNASTIARQUE.

Mais depuis mon départ, si j'ai bonne mémoire,  
Tu n'en as guère.

LUTESSOTE.

Eh quoi ?

DYNASTIARQUE.

Tigrispierre d'abord  
Te mit sous les guichets à deux doigts de la mort.

LUTESSOTE.

Il est vrai ; mais passons.

DYNASTIARQUE.

Tes quintumvirs ensuite  
T'ont couverte d'affronts par leur lâche conduite.

LUTESSOTE.

Passons.

DYNASTIARQUE.

Ton chef de meute, armé de son fusil,  
A changé ta demeure en un vaste chenil.

LUTESSOTE.

Ah, n'importe ! ma gloire a vingt-cinq ans de date :  
J'y tiens ; sur ce point-là je suis très-délicate.

DYNASTIARQUE.

Que lui dois-tu ?

LUTESSOTE.

Mes droits.

DYNASTIARQUE.

On les viola tous.

LUTESSOTE.

Ma chère liberté...

DYNASTIARQUE.

Sous les fers, les verroux.

LUTESSOTE.

La presse sans entrave...

DYNASTIARQUE.

Avec triple censure,

Biffant les vérités, approuvant l'imposture.

LUTESSOTE.

Le pouvoir de tout dire...

DYNASTIARQUE.

A nombre d'écouteurs,

De tous les babillards secrets observateurs.

LUTESSOTE.

Mes coffres pleins...

DYNASTIARQUE.

De vols, source de tes misères.

LUTESSOTE.

Mes beaux palais...

DYNASTIARQUE.

Bâti au dépens de tes terres.

LUTESSOTE.

Mon domaine agrandi...

DYNASTIARQUE.

Par des aventuriers,

Et tous les parcs royaux courant en braconniers.

LUTESSOTE.

Ah ! je lui dois au moins ma grandeur libérale ,  
Mes principes...

DYNASTIARQUE.

Tu n'as foi, ni loi, ni morale.

LUTESSOTE.

Ma gloire est d'avoir su vaincre le préjugé  
De ta vieille noblesse et de ton vieux clergé.

DYNASTIARQUE.

Mais ton Fusillaron, te rendant l'un et l'autre,  
Créa des chevaliers, et fit le bon apôtre.  
Ta fierté le souffrit; et je ne sais pourquoi  
Ce qui te plut en lui te choque tant en moi.  
Ne m'oppose donc plus tes vingt-cinq ans de gloire :  
Moi, j'en ai treize cents, quoi qu'en dise l'histoire.  
Or ça, dans ta maison qui faut-il supprimer ?

LUTESSOTE.

Personne.

DYNASTIARQUE.

N'est-il pas d'emplois à réformer ?

LUTESSOTE.

Aucun : le mal est fait; laissons aller les choses.

DYNASTIARQUE.

Mais le mal s'accroîtra si j'en maintiens les causes.

LUTESSOTE.

Non, mon bon curateur : en tes bras paternels  
Avec les innocents confonds les criminels ;  
L'ordre et la paix naîtront de cette équité seule.

## LES PRÉCÉDENTS ET DÉMAGOGUEULE.

DYNASTIARQUE.

Quelle grand'dame vois-je ?

LUTESIOTE.

Ah ! c'est Démagogueule ,

C'est ma fille accourant se présenter à vous.

DYNASTIARQUE.

Que de flots de rubans , de perles , de bijoux !

Sous ce luxe pompeux je l'aurais reconnue.

Peste ! dans son commerce elle est haut parvenue !

J'eus lieu de la haïr... et je vais commencer

Pour sceller mes pardons par la bien embrasser.

DÉMAGOGUEULE.

Mon Dieu !... c'est trop d'honneur pour votre humble servante...

Votre main à baiser m'eût suffi...

FÉODALIE.

L'intrigante !

DYNASTIARQUE.

Du jour de mon départ vos affaires ici

Ont prospéré très-vite ?

DÉMAGOGUEULE.

Oui, tout m'a réussi.

J'étais femme du peuple et me suis divorcée :

J'ai pris un bon parti qui m'a fort rehaussée :

Du nom de cet époux , et grâce à mes écus ,

On m'appelle aujourd'hui duchesse de l'Abus.

FÉODALIE.

Madame de l'Abus, duchesse ! y pense-telle ?

DÉMAGOGUEULE.

Je représente en moi la noblesse nouvelle;  
Et vous, l'ancienne : allez ! le monde vieillira :  
La vôtre a fait son temps, la mienne le fera.

FÉODALIE.

Noblesse et nouveauté sont mots contradictoires.

DÉMAGOGUEULE.

L'Abus se moque bien de vos vieilles histoires !  
Tenez, notre papa dans sa barbe en sourit.

DYNASTIARQUE.

Oui, je ris de ces riens qui vous troublent l'esprit.  
Paix là, mes belles, paix ! je veux par mes largesses  
Qu'en bonnes sœurs chez moi vivent mes deux Noblesses.

DÉMAGOGUEULE.

J'ose donc présenter au meilleur des patrons,  
Mes frères, mes cousins, comtes, ducs et barons.

DYNASTIARQUE.

Quels étaient ces messieurs ?

DÉMAGOGUEULE.

Les piqueurs intrépides  
Qui de Fusillaron suivaient les pas rapides.

EUFRESOTE.

Ce sont de braves gens, papa, qui m'ont acquis  
Mes vingt-cinq ans de gloire, et qui m'ont tout conquis.

DYNASTIARQUE.

Tout conquis ! ô crédule et folle aventurière !  
Ils n'ont pu seulement défendre la barrière :  
Leur chasse a rabattu les loups en ton logis...  
Mais calmons-nous ; je crains quelque chose de pis.  
Ces coquins sont nombreux ; leur moustache m'effraye.

Messieurs, je vous promets honneurs et haute paye :  
Mais faites le serment de ne servir que moi.

TOUS.

Nous en jurons l'honneur.

DYNASTIARQUE.

L'honneur tient-il sa foi ?

---

Durant cet entretien , remise de son spasme ,  
Lutessote reprend son vain enthousiasme ;  
Et sur l'hydre des rois écarquillant ses yeux ,  
Invite à l'admirer ses enfants curieux.  
En essaim de badauds mère des plus fécondes ,  
Elle danse à l'entour des valse et des rondes ,  
Et se dit sans rougir de céder son manoir ,  
Quatre fronts couronnés ! quel beau spectacle à voir !  
Nul de ses opéras n'offrit chose si rare.  
Sa tristesse jamais ne résiste au fanfare ;  
Et déjà le signal des augustes banquets  
Dissipe sa terreur du fracas des mousquets.  
Son esprit fait briller ses lueurs les plus vives  
A célébrer les noms et les rangs des convives ;  
Et de ses troubadours les refrains pleins de sel  
Assaisonnent les mets du gala solennel.  
L'intermède finit au bruit des sérénades ,  
Et le grand corps royal s'endort à ces aubades.

La décoration du théâtre infernal  
Change , et présente aux yeux un confessionnal.

Inquisitine en sort toute encapuchonnée ;  
 Et conduit à la messe , au loin carillonnée ,  
 Le bon Dynastiarque , écoutant en chemin  
 Tous les dévots conseils de son esprit benin.

## DYNASTIARQUE, INQUISITINE.

INQUISITINE.

Enfin de la maison , grace à la Providence ,  
 Vous avez ressaisi la suprême intendance !  
 Mon frère , ce miracle à ma prière est dû.  
 Qu'en ses œuvres par vous Satan soit confondu.  
 Lutessote égarée , hélas ! est philosophe :  
 Pour sa conversion que votre foi s'échauffe.  
 Forcez-la d'assister aux vêpres , aux sermons ,  
 Et de restituer , en dépit des démons ,  
 Les vignes du Seigneur , et , s'il se peut , les dîmes.

DYNASTIARQUE.

Ta sœur Féodalic a les mêmes maximes.

INQUISITINE.

Le culte n'est pas fort quand il n'est pas doté :  
 Et sans religion point de moralité.

DYNASTIARQUE.

Eh , oui ! mais en rentrant , j'ai signé l'assurance  
 De ne plus m'ingérer des cas de conscience ,  
 Et de ne te céder pour aucune raison  
 La richesse foncière utile à la maison.

INQUISITINE.

C'est un serment impie , et dont ta repentance  
 Doit , en le retractant , faire humble pénitence.

Si tu ne me rends pas mes saints émoluments,  
Je t'interdis l'office et tous les sacrements.

DYNASTIARQUE.

Mais de Fusillaron la cabale indévoté  
Dira qu'en ta faveur j'appauvris Lutessote.

INQUISITINE.

Lui-même ramena mon pur dogme banni :  
S'il ne m'eût bien rentée, eh ! l'aurais-je béni ?  
Dès qu'il me donna moins j'ouvris son précipice :  
Car, ma confession valait bien sa police.

DYNASTIARQUE.

Tais-toi : derrière nous marche Polyargus...  
Il nous épie.

POLYARGUS.

Allez chanter vos *orennus*...

Inquisitine, ah ! ah ! tu brouilles le ménage,  
Et prétends avec moi lutter d'espionnage !  
Mon oreille a surpris tes secrets entretiens.  
Ton saint zèle déjà reconvoite nos biens,  
Et croit que notre Urbaine enoore embéguinée  
Sortira de mes mains qui l'ont si bien mentée !  
Va, ton Dynastiarque, en prenant tes avis,  
Dira bientôt à Dieu son *nunc me dimittis* :  
De ses treize cents ans l'enfance routinière  
D'Inquisitine encor veut suivre la bannière  
Et de Féodalie enfiler le sentier !..  
Oh ! je vais lui jouer un tour de mon métier.

Lutessote est changeante ; il fant, chez cette folle,



Que je me donne aussi l'honneur du premier rôle.  
Ami de Tigrispierre, et de Fusillaron ;  
Comme eux je suis né fourbe, assassin, et larron ;  
Chef du peuple mouchard, qui sous ma main travaille,  
Mes clients sont nombreux ; j'ai toute la canaille.  
Je compte en mon parti sbires et pousse-cus,  
Espions décorés, ambassadeurs vendus,  
Force catins surtout, race active et féconde,  
C'en est plus qu'il ne faut pour régner sur le monde.  
Ces bandes, que je paie et dirige en secret,  
Se leveront en masse à mon coup de sifflet.  
Ma force est méconnue, et doit être vengée.  
Il n'est rien ici bas qui n'ait son apogée...  
Dans cette maison même, où je suis dédaigné,  
La soutane, la robe, et l'épée ont régné :  
Il est temps qu'à son tour, noble dominatrice,  
A l'empire suprême arrive la Police ;  
Et ce brillant succès de ma profession  
Immortalisera la révolution !

---

Il dit ; et des lutins l'essaim diabolique  
Couvre de longs *bravo* ! sa vile politique ;  
Et rit, en y voyant percer la vanité  
Qui fait aux derniers gueux briguer l'autorité.

En aigle d'un rocher, à l'écart de la terre,  
Parait Fusillaron, debout ; et solitaire  
Une lunette en main, il vient de la braquer  
Sur des trônes qu'il fit, et qu'il entend craquer.

## FUSILLARON.

Hai ! hai ! l'on fait tomber les sièges de mes frères !...  
 Hai ! celui de ma sœur branle et ne tient plus guères !...  
 Je les avais pourtant construits du meilleur bois  
 De ceux que j'ai brisés en pourchassant les rois.  
 De ces dais vermoulus la charpente vieillie,  
 A neuf mal rajustée, et de chocs assaillie,  
 Ne pouvait résister aux orages du temps.  
 Mes chevilles, mes cloux, et tous mes arcs-boutants,  
 N'ont pas même du mien appuyé la machine...  
 Les trônes sont pourris et le siècle les mine.  
 Les sages me l'ont dit, et je n'en croyais rien.  
 De les rapiéceter s'il n'est aucun moyen,  
 Au moins pour mon plaisir faisons sauter les autres.  
 Bientôt, messieurs les rois, danseront tous les vôtres...  
 Oui, que mon dogue anglais sommeille quelque peu,  
 Que j'échappe à mon île, et vous verrez beau jeu !  
 Mais quoi?... quel tourbillon de papier éphémère  
 Vole et monte en feuillets jusqu'en mon atmosphère?...  
 De ce brouillard épais un courrier vif et sec  
 Sort en divin Mercure... ah ! c'est toi, Plumebec !

## FUSILLARON ET PLUMEBEC.

## PLUMEBEC.

Oui, je me suis sous main échappé de la presse,  
 A l'heureuse faveur d'une censure expresse  
 Qui, des opinions gênant le libre essor,  
 Par tes amis secrets est conservée encor,  
 Et qui, pour ta défense armant l'imprimerie,

Permet que jusqu'à toi passe ma plaidoirie.  
 Ce nuage en contient les débats journaliers  
 Feuille à feuille volant, pleins de traits sottisiers,  
 De mots vides de sens, de fables, de mensonges,  
 De riens, jouets de l'air, plus légers que les songes;  
 Mais dont l'illusion forme l'*esprit public*,  
 Qui tourne au gré de l'art dont je fais le trafic.  
 Ces vapeurs, qu'en passant hument les gobe-mouches,  
 Sont l'amas des propos sortis de mille bouches.  
 Recueille-les.

## FUSILLARON.

J'y vois quelle noble chaleur  
 Reproche à qui me nuit d'*insulter au malheur*.  
 J'y vois qu'à la justice exacte et rigoureuse  
 On prescrit envers moi la bonté généreuse.  
 J'y vois Dynastiarque, en tous sens travesti,  
 Chargé de tout le mal qu'a fait mon seul parti :  
 J'y vois que tous mes chiens, aboyant à ses cloches,  
 De son Inquisitine écartent les approches;  
 Et qu'à Féodalie ils montrent tous les dents.  
 J'y vois que mes piqueurs ne sont pas moins grondants.  
 Mais de prose et de vers quel torrent je remarque!...  
 Quoi? tous ces flots d'encens vont à Dynastiarque!  
 Ainsi donc Plumebec m'abandonna pour lui,  
 Et vantant l'un hier, vante l'autre aujourd'hui.

## PLUMEBEC.

Êtes-vous étonné que des feuilles légères  
 Suivent l'impulsion de tous les vents contraires?  
 Écrire est mon talent; et le contre et le pour  
 Est un fonds que ma verve exploite tour à tour.

FUSILLARON.

La vérité n'est qu'une.

PLUMEBEC.

Oui, mais elle a cent faces,  
Belles pour les succès, laides pour les disgrâces ;  
Et je les dois tourner, par un soin diligent,  
Vers la prospérité libérale en argent.  
Dynastiarque règne, et c'est lui que j'é loue :  
Renversez-le demain, et je me désavoue.

FUSILLARON.

Au littéraire esprit cet art-là fait honneur,  
Plumebec; recommence à chanter mon bonheur :  
Polyargus m'appelle.... il sait quelle pâtée  
A mon cerbère anglais j'ai moi-même apprêtée...  
Le dogue, bien repu, dort au pié du donjon...  
Je rentre en ma galère et je fuis ma prison.

Le hardi braconnier s'élance en une barque,  
Et vogue droit aux lieux où de Dynastiarque  
Radote la vieillesse, assise entre ses sœurs.

DYNASTIARQUE, FÉODALIE, INQUISITINE.

DYNASTIARQUE.

Sommes-nous préférés aux autres régisseurs ?

FÉODALIE.

Les gens qui pensent bien aiment votre régime :  
Notre Urbaine, d'ailleurs, sait qu'il est légitime :

Ce mot sur ses valets est comme un talisman :  
Nous le lui répétons chacune, à tout moment.

## DYNASTIARQUE.

C'est l'en faire douter que tant le lui redire :  
Elle en pourrait sonder l'origine, et s'en rire.

## INQUISITINE.

Mon zèle, en la prêchant, enfin la guérira  
Du mal analytique, et l'on nous en croira.  
C'est son impiété qui la rend immorale :  
Elle ne croît qu'en Dieu, point en moi : quel scandale !

## FÉODALIE.

Pour établir, ma sœur, la réforme en tous points,  
La machine à décrets ne nous gêne pas moins.  
Il faudrait la casser.

## DYNASTIARQUE.

Doucement ! prenons garde :  
C'est le bijou chéri ; gare qu'on s'y hasarde !  
De cet instrument-là le siècle est l'ouvrier :  
Lutessote y tient fort ; nous la ferions crier :  
Elle m'accuserait de malignité noire,  
Et d'attaquer encor ses vingt-cinq ans de gloire.

## FÉODALIE.

C'est en condescendant à toutes ses erreurs,  
Que vous m'appauvrissez pour solder ses piqueurs.  
Vous nous aviez d'abord promis de plus gros gages...

## DYNASTIARQUE.

Puis-je de ces gens-là rayer les arrérages ?  
Ils sont assermentés ; je veux qu'ils soient contents.

## INQUISITINE.

Déjà tout vous bénit, fermiers, valets, enfants :

Fusillaron jamais n'eut votre bonhomie.  
 Ses chasses ont détruit l'ordre et l'économie.

FÉODALIE.

S'il échappait d'exil pour souffler les discords,  
 Nous vous ferions chacune un rempart de nos corps.

INQUISITINE,

Je me ferai plutôt mettre en croix à la porte  
 Que de souffrir sur vous qu'un tel brigand l'emporte.

FÉODALIE.

Et moi, flamberge en main, ralliant vos piqueurs....

Elle allait achever, quand, parmi les clameurs,  
 S'entend au loin, *tayau ! tayau ! tayau !*... le trouble  
 Saisit les trois acteurs, et le fracas redouble.

### LES PRÉCÉDENTS ET LUTESSOTE.

LUTESSOTE.

Tremblez !... Fusillaron par le dogue est lâché.  
 Le corps de ses piqueurs à lui s'est rattaché,  
 Et ses chiens amentés, flairant de loin leur maître,  
 Hurlent tous du plaisir de le voir repaître.

DYNASTIARQUE.

Quoi ? ces damnés piqueurs manquent à leur serment !..  
 Quoi ? ces chiens, que j'avais nourris si grassement,  
 Japperaient contre moi dans leur aveugle rage !...

FÉODALIE.

Où fair ?

INQUISITIVE.

Où nous cacher?

DYNASTIQUE.

Perdez-vous le courage?

FÉODALE.

Non, fuyez le premier ; nous mourrons sur vos pas.

---

Tout part ; et les démons de rire aux grands éclats.

---





# **LA PANHYPOCRISIADE,**

**CHANT VINGTIÈME.**

## SOMMAIRE DU VINGTIÈME CHANT.

---

Retour de *Fusillaron-le-Grand* chez *Lutessote* effrayée : sa noble harangue à ses piqueurs. Projet mutuellement conçu par *Fusillaron*, *Démagogueule* et *Polyargus*, de se servir les uns des autres pendant le péril commun, et de se renverser après pour s'emparer de la maison sans partage. Nouveau jeu de la machine décréante. Réapparition de *Jurisper*, chancelier de *Tigriuspierre*. Adieux de *Fusillaron* à l'ordonnateur des arts et des monuments, qu'il veut remplacer par des bastions et des palissades. Plaintes d'*Architeonis* : désolation de *Lutessote* au sujet de l'inutilité de tous les sacrifices qu'elle a faits à sa fausse gloire. Intermède. Revers subit de *Fusillaron*, qui se sauve en son logis et déclare sa dernière défaite, occasionnée par la rencontre de la *Chimère-P>Alliance*, fille de la marchande *Londrine* et du grand hydre des rois. *Polyargus* lui ôte la tutelle, qu'il prend pour lui-même, et *Fusillaron* s'esquive en abdiquant l'intendance pour la seconde fois. Bouleversement des tréteaux. Apparition de l'*Alliance* victorieuse rapportant en croupe *Dynastiarque* et ses acolytes. Portrait du monstre femelle : confiance de *Lutessote* en cette syrène, qui la séduit à ses paroles de paix et de munificence, mais qui la pille basement, qui dévore ce qui lui reste et tend à consommer sa ruine entière. Les excès de cette bête rapace et britannique dégoûtent même de sa vue les spectateurs infernaux, qui sifflent la *Chimère*, et font tomber la pièce dont ils renoncent à connaître le dénouement.

---

# LA PANHYPOCRISIADE.

---

## CHANT VINGTIÈME.

---

Le voleur basiléonique  
Ne dément pas son règne unique :  
On lui fait lâcher de la main  
Ce qu'il prit sur le grand chemin :  
Sa majesté vous dit : s'assois ,  
Et vient trôner le lendemain.

Sur lui les royautés bienfaisantes  
Relancent leurs marchandautes  
Par l'édit d'un congrès bonin...  
Ah ! qu'un serpent tyrannie est perilleux !  
D'abord rampante et se dressant enfin ;  
Front dur, œil creux, langue à triple venin,  
Groupe à longs plis et d'or toute vermeille.  
Qu'on ose s'agrir, le noir fiel du dragon,  
Son col se gonfle et d'ira et de poison.  
En vain sa tête est d'un choc étourdissante,  
Son mouvant corps, meurtri de cent façons,  
Ne sera lent à renouer sa vie...  
Tuez la bête en ses derniers trépass.

Sire l'opérateur rentre chez Lutessote  
Plus que jamais transie, et plus que jamais sotte ;  
En proie aux scélérats qui disputent son bien ,  
Elle aperçoit qu'entre eux ses droits ne sont plus rien.  
Aux abois des limiers, à leurs grands coups de gueule,  
Polyargus s'avance avec Démagogueule :  
Le veneur couronné suit leur trace avec soin ,  
Et de son bonnet rouge il montre un petit coin.

Son œil qu'égare un feu montant à sa cervelle  
 Plonge sous ses sourcils son absente prunelle :  
 Tel un marbre sculpté, dont le ciseau de l'art  
 Sans nul point visuel absorbe le regard ;  
 Tel, sans vue, au milieu de sa troupe enfumée  
 Qui se grossit des flots de la canaille armée,  
 Tout prêt à remuer les plus impurs limons,  
 Il va comme Satan haranguer ses démons.

## FUSILLARON.

Les revers m'ont grandi : ma tête est plus sensée :  
 Je reviens accomplir une vaste pensée.  
 Dynastiarque ici, vous accablant d'ennuis,  
 S'est dit chef légitime et c'est moi qui le suis.  
 Il ne fut régisseur que par l'erreur des âges ;  
 Et moi pour m'installer je forçai vos suffrages.  
 Envieux d'obscurecir l'éclat des éperviers,  
 Et l'honneur des beaux faits de tous nos braconniers,  
 Il n'est bon qu'à nourrir de lugubres manies,  
 Et qu'à psalmodier de tristes litanies :  
 Et moi, rouvrant ma chasse, et reprenant l'essor,  
 Je relance les rois au son joyeux du cor.

---

Tout répond à ces mots pleins de noble énergie,  
 Vive Fusillaron ! et vive sa régie !

FUSILLARON, POLYARGUS, DÉMAGOGUEULE.

## DÉMAGOGUEULE.

Entends-tu leurs transports?... je veux, Polyargus,

Demeurer à tout prix duchesse de l'Abus.  
Fusillaron me sert à défendre mes titres :  
Mais sa fougueuse humeur aime à casser les vitres ,  
Et s'il croit aujourd'hui tout briser sous sa main ,  
Je le garotterai moi-même , dès demain.

## FUSILLARON.

Polyargus , écoute : avant d'être duchesse  
Cette Démagogueule était une diablesse :  
Contre mes ennemis qu'elle crie à son gré ;  
Mais , une fois vainqueur , je la musclerai.

## POLYARGUS.

A l'insu l'un de l'autre ainsi leur imprudence  
Me fait de leur espoir la double confiance !  
L'un et l'autre à-la-fois croyant se dominer ,  
D'un mutuel effort tendent à s'enchaîner ;  
Et moi seul , maîtrisant leur force par la nôtre ,  
Je garotterai l'un , et musclerai l'autre.

---

Ainsi j'ôte l'orgueil de leur conseil trompeur.  
En robe magistrale arrive Jurispeur ,  
Jurispeur , chancelier de la jurisprudence ,  
Et qui sous Tigrispierre avait pris la naissance.  
Il vient en grave pompe , aux pieds d'un dais royal  
Qu'entourent les bureaux de son noir tribunal ,  
Rendre à Fusillaron et les sceaux et la marque  
Et le propre manteau du vieux Dynastiarque ;  
Et l'ayant revêtu des attributs d'autrui ,  
Proclame , au nom des lois , qu'ils sont vraiment à lui.

Du trésor à sa voix les recettes grossies  
 En confiscations, séquestres et saisies,  
 Signalent, coup sur coup, que sa main a lâché  
 Des fessiers décrétant le grand ressort caché;  
 Et de la scandaleuse et basse manivelle  
 Sort de piqueurs armés une longue sequelle.

L'opérateur, voyant tous ses apprêts finis,  
 Au son du cor-de-chasse appelle Architecnis.

### LES PRÉCÉDENTS ET ARCHITECNIS.

#### ARCHITECNIS.

Sire, de vos beaux arts l'ordonnateur docile  
 A votre majesté trop heureux d'être utile  
 Accourt au premier bruit de vos commandements.  
 Voudrait-elle fonder de nouveaux monuments?

#### FUSILLARON.

Non, jusqu'en cette enceinte on revient me combattre :  
 Loin d'en édifier, je ne veux qu'en abattre,  
 Et des gravas poudreux des démolitions,  
 Construire des remparts, des forts, des bastions.  
 Creuse-moi des fossés où sont tes colonnades;  
 Mine mes bâtiments et mure leurs arcades;  
 Hérise-les de pieux, où je puisse traquer  
 Les nombreux animaux accourant m'attaquer.  
 Adieu ! tu n'as besoin de compas ni d'équerre :  
 Prends le marteau, la pioche, et jette tout par terre.

#### ARCHITECNIS.

Il part ; et l'insensé renverse mes travaux.  
 O mes grands monuments ! ô mes arcs triomphaux !

O palais dont mes soins ont orné la structure !  
 O noble architecture ! ô peinture ! ô sculpture !  
 Tomberez vous en poudre ? ô désastre ! ô regrets !...  
 En embellissements à quoi bon tant de frais ,  
 Pour qu'un maudit chasseur, en faisant ses battues ,  
 Expose à la mitraille et tableaux et statues ?

POLYARGUS.

Abbatz , rase ; à tout prix nous devons soutenir  
 Nos vingt-cinq ans de gloire , et ne pas les ternir.

LUTESSOTE.

Eh ! que me reviendra de tous mes sacrifices  
 Si l'on change en rempart mes plus beaux édifices ,  
 Si le pié des chevaux subvertit mes jardins ,  
 Si de tout mon domaine on coupe les chemins ,  
 Et si , par vos exploits mise enfin sur la paille ,  
 De ma bourse vidée à peine ai-je une maille ?

POLYARGUS.

Pauvre, on ne pourra plus tendre à te dépouiller.  
 On t'attaquera moins ayant moins à piller :  
 Car, la guerre, entre nous , n'est qu'un vrai brigandage.  
 Ainsi ton dénuement bornera le ravage.

LUTESSOTE.

C'est donc là l'heureux terme où ma gloire aboutit !  
 Fallait-il que d'enfer ton Belzébut sortît  
 Pour dissiper l'erreur dont je m'étais éprise ,  
 Et m'accabler du poids de ma lourde bêtise ?

POLYARGUS.

Il fallait qu'il revînt punir de leurs noirceurs  
 Ton doyen hypocrite et ses malignes sœurs.

LUTESSOTE.

Ta voix les calomnie... Hélas ! ne t'en déplaie,  
 Mon doyen nous rendait l'espoir, la paix et l'aise.  
 L'inimitié sur moi lâchant Fusillaron  
 M'a d'un feu dévorant rejeté le brandon.  
 De cet infâme trait je soupçonne Londrine...  
 Oui, c'est cette implacable et jalouse voisine  
 Qui, ne le déchaînant que pour s'en ressaisir,  
 De ma ruine entière a voulu s'enrichir.

POLYARGUS.

Sa haine en est capable.

LUTESSOTE.

Et toi, fin politique,  
 Toi-même en fus la dupe et l'instrument inique...  
 Ciel ! déjà près de nous... Ah ! quel nouveau sabbat !...  
 On a forcé ma grille... en ma cour on se bat...  
 Fusillaron-le-grand, voilà de tes prouesses !  
 Pour la seconde fois mes portes sont en pièces...

POLYARGUS.

Paix ! ton César revient, et je suis convaincu...

LUTESSOTE.

Eh bien ?....

FUSILLARON.

Je suis venu, j'ai vu, je suis vaincu.

---

A cet effet brusqué, vrai coup de mélodrame,  
 Contre l'in vraisemblance un des lutins réclame :  
 Sa critique avertit que du César poltron



L'absence fut trop courte et le retour trop prompt.  
Mais du parquet malin la gaité se récrie,  
Licence théâtrale, et vive allégorie  
Du plus subit échec, dont la réalité  
Stupéfia l'esprit par sa rapidité.

---

## LUTESSOTE.

Quoi? sans piqueurs, sans chiens, tu regagnes mes portes!

## FUSILLARON.

Mes hommes sont tués, et mes bêtes sont mortes.  
Apprends à quel péril j'échappe cette fois.  
Londrine, mariée au grand hydre des rois,  
Est accouchée au loin d'une chimère immense,  
Fille de leur hymen, qu'on nomme l'Alliance.  
Sa monstrueuse forme, en marchant vers ces lieux,  
A fait hurler d'horreur nos limiers furieux :  
Tous se sont excités à lui donner la chasse ;  
Mais et piqueurs et meute ont payé leur audace ;  
Et j'ai savamment fui pour te redemander  
Le reste de tes gens que je vais commander.

## POLYARGUS.

Alte là ! c'est assez jouer de nos ressources :  
C'est épuiser par trop notre sang et nos bourses.  
Lutessote en mes mains remet son droit légal.  
Sa maison démeublée a l'air d'un hôpital....  
Va-t-en, je l'affranchis du joug d'un frénétique.

## FUSILLARON.

Ingrats ! tirez-vous-en ; car de nouveau j'abdique.  
Au revoir !

LUTESSOTE.

Où va-t-il ?

POLYARGUS.

Sur quelque bac anglais.

LUTESSOTE.

Cet homme fuit si bien qu'il ne mourra jamais.

POLYARGUS.

Ce conseil du génie est le seul qu'il doit suivre :  
 Voulant être immortel il ne songe qu'à vivre.

---

Des tréteaux ébranlés le soudain craquement  
 Annonce que le drame arrive au dénouement.  
 La maison qui s'entrouvre en tous sens pétardée,  
 Recoit ( d'un tel objet comment tracer l'idée ? )  
 CHIMÈRE L'ALLIANCE, aux quatre fronts hautains,  
 Griffes à ses huit piés, griffes à ses huit mains,  
 Une tête de loup, teinte du blen prussique,  
 Une de léopard, une d'ourse taurique,  
 Une d'autruche avide ; et cela sur un corps  
 Tout ordure au-dedans et splendeur au-dehors,  
 Corps dont la longue queue, infecte, incendiaire,  
 Balaye en circulant le château, la chaumière,  
 Moulins, bois, et guérêts, et bercail, et pasteurs,  
 Souillant tout, brisant tout de ses coups destructeurs.  
 Chimère l'Alliance amène sur sa croupe  
 Le bon Dynastiarque, et ses sœurs, et leur troupe :  
 On lit sur tous ses fronts, *paix, magnanimité,*  
*Désintéressement, et générosité.*

L'Urbaine , sur la foi de paroles si belles ,  
Sentant calmer l'horreur de ses transes mortelles ,  
Jette sur la chimère un oeil affectueux ,  
Admire de son corps l'ensemble monstrueux ,  
Et s'écrie , exaltant sa nouvelle espérance ,  
« Vive Dynastiarque ! et vive l'Alliance !

DYNASTIARQUE, L'ALLIANCE, FEODALIE,  
INQUISITINE, ET LUTESSOTE.

DYNASTIARQUE.

Me voici de retour, Lutessote ; tu vois  
La fille de Londrine et du grand corps des rois.  
D'où vient qu'à son abord ta faiblesse frissonne ?  
Elle arrive en amie ; elle est accorte et bonne :  
Elle nous a vengés de ton Fusillaron :  
Fais-lui donc les honneurs de toute la maison.

L'ALLIANCE.

De ton bonheur prochain bénis l'heureuse marque :  
Mon secours en tes bras remet Dynastiarque.  
Il faut de ma fatigue un peu me soulager :  
Dresse-nous une table , et nous donne à manger.

LUTESSOTE.

Regarde en quel état mes piqueurs m'ont réduite ;  
Je ne saurais nourrir ta grandeur ni ta suite.  
A peine à mes besoins ai-je de quoi fournir.  
Mon logis trop étroit ne peut te contenir :  
Tu n'as pu seulement y faire entrer ta queue  
Dont les replis là bas roulent de lieue en lieue.

## L'ALLIANCE.

Mets la nappe, et sers-moi vin, et chair, et poisson.  
 Mes têtes, vois-tu bien, n'entendent pas raison :  
 Trois ont de fortes dents, et l'autre un bec vorace.  
 J'ai des griffes de fer.... Allons ! point de grimace.  
 Libre de ton brigand que j'ai congédié,  
 N'épargne pas les frais envers mon amitié.  
 C'est pour toi, pour ton bien, que j'ai franchi ta terre :  
 Ne me traite donc pas en personne étrangère.

## LUTESSOTE.

Madame l'Alliance, oh ! je sais vos bontés :  
 Mais si les aliments à ma famille ôtés....

## L'ALLIANCE.

Je ne me repais point de tes phrases ingrates.  
 Sens, un peu, l'ongle aigu de l'une de mes pattes....

## LUTESSOTE.

Quelle vilaine bête !... endurez-vous qu'ainsi  
 Cette brute m'écorche ? et suis-je à sa merci ?

## DYNASTIARQUE.

Là ! là ! modérez-vous, mon auguste alliée !  
 Me sied-il de la voir battue, humiliée ?  
 Aye ! oh, traltresse !

## FÉODALIE.

Eh quoi ? mon frère, elle vous mord !

## DYNASTIARQUE.

Chut ! passons-lui cela pour maintenir l'accord :  
 Ne fais semblant de rien ; souffrons tout, sans mot dire,  
 De peur qu'en sa colère elle ne nous déchire.  
 Vous l'avez appelée, ainsi, mes sœurs, la paix !

INQUISITIVE.

Ne la voyez-vous pas qui force les buffets,  
Qui ronge et gruge tout de ses gueules gloutonnes,  
Qui de ses piés fourchus nous défonce nos tonnes?

LUTESSOTE.

Elle va dévorer le pain de mes enfants;  
Ma chair, mes propres os, passeront par ses dents...  
Sa queue immonde au loin abat oellier et grange.

L'ALLIANCE.

Je suis venue ici pour manger, et je mange.  
Tu me paieras un gîte au sortir du repas.

LUTESSOTE.

Emporte ma vaisselle, et mon lit et mes draps;  
Car je n'ai plus le sou, grâce à mes économes.

DYNASTIARQUE.

Dans ta cassette encor n'est-il pas quelques sommes?  
Paie amicalement, sans te faire fouiller.  
Avec elle pour rien il ne faut me brouiller :  
Meubles, tableaux, bijoux, ne valent pas, ma chère,  
L'aide de l'Alliance.

LUTESSOTE.

Au diantre la Chimère !

L'ALLIANCE.

La paix ! buvons ton vin, et trinque à la santé  
De ton vieux intendant ; c'est le patron fêté.

LUTESSOTE.

Trêve, au dépit : courage ! et bonne contenance :  
Vive Dynastiarque ! et vive l'Alliance !

L'ALLIANCE.

Ce soir, bal, faux de joie, illuminations !

Frappe en mon nom tes fils de réquisitions :  
Nous compterons demain. Il faut que tu me donnes  
De quoi raviver l'or de mes quatre couronnes.

LUTESSOTE.

Que veut ta tête d'ourse?

L'ALLIANCE.

Ah! ton climat serein.

LUTESSOTE.

Celle d'autruche?

L'ALLIANCE.

Moi, ton métal et ton grain.

LUTESSOTE.

Celle de léopard?

L'ALLIANCE.

Tous tes fruits d'industrie.

LUTESSOTE.

Et la tête de loup?

L'ALLIANCE.

Toute ta bergerie.

LUTESSOTE.

Que me restera-t-il?

L'ALLIANCE.

Le manoir que voici :

Mais ton Fusillaron, que j'ai fait fuir d'ici,  
Pourrait encor de loin y souffler le tumulte ;  
Ma garde sur ton seuil en prévient l'insulte :  
Tes portes et tes clés doivent m'appartenir,  
Pour ton repos futur que je veux maintenir.

LUTESSOTE.

La perfide ! à quel prix elle me vend son aide !

Tout pacifiquement elle me dépossède.  
L'Alliance maudite, en m'ôtant tout mon bien,  
Me rend un régisseur qui ne régira rien.  
Une pareille amie, en ma maison logée,  
Est pire que la guerre... Oh ! la bête enragée !

## L'ALLIANCE.

Coquine ! je t'entends murmurer en secret...  
Pourquoi vins-tu chez moi ? pour ton seul intérêt :

## LUTESSOTE.

Oses-tu bien, gorgone, hydre des plus infâmes !  
Me vanter ton secours alors que tu m'affames,  
Que ta croupe et ta queue écrasent mes fermiers,  
Que de Fusillaron et de tous ses limiers  
Par ton avidité tu surpasses la rage !  
Si la tienne ressent même ardeur du carnage,  
Au lieu de l'assouvir sur nous en arrivant,  
Que ne l'avalais-tu lui-même tout vivant ?

## L'ALLIANCE.

Je n'épargnai ce monstre, auteur de ta misère,  
Que par obéissance à Londrine, ma mère :  
C'est un épouvantail que réserve son soin  
Pour te morigéner, s'il en était besoin.  
Sa barque en pleine mer le montre en perspective  
Pour que ma troupe ici reste sur le *qui vive* !  
As-tu droit de t'en plaindre ? et n'avons-nous pas bien  
Celui de te punir des méfaits d'un vaurien ?  
N'a-t-il pas pour ta gloire en tout le voisinage  
Exercé dans nos parcs un plus long brigandage,  
Jusque dans nos hameaux lancé ses chiens maudits,  
Fait halte en nos palais devenus des taudis,

Fêté pour son plaisir le dégât des provinces,  
 Pris notre or, bu nos vins, et bâtonné nos princes?

LUTESSOTE.

Fourbe ! ainsi son exemple est ton code brutal,  
 Et ta lâche équité rend le mal pour le mal !  
 Que ne l'annonçais-tu ? Je t'aurais assommée  
 Si ton doux chant de paix ne m'avait désarmée.  
 Souple et vile syrène, aux dehors embellis,  
 Et qui caches la mort en tes hideux replis !  
 D'un monstre imitatrice, on te dit l'alliance !  
 Va, nomme-toi la rage et la basse vengeance,  
 Qui, fondant en harpie, et salissant les mets,  
 Laissera nos foyers infectés à jamais.  
 Qu'il me naisse un vengeur !... que ta leçon féroce  
 L'arme à son tour chez toi de ta justice atroce,  
 Et de feux éternels secouant les tisons,  
 La Haine embrasera les dernières maisons.

« La guerre, que du moins peut repousser la guerre,  
 « Prête à l'ambition un noble caractère ;  
 « Mais, d'une main trompeuse offrir des oliviers  
 « Plus hostiles encor que ses sanglants lauriers ;  
 « Mais d'une nation désarmer la défense  
 « En proclamant la foi d'une auguste alliance ;  
 « Mais en ami des rois, jusque dans leurs palais  
 « Porter l'invasion sous le front de la paix,  
 « Triompher à l'appui d'une sainte imposture,  
 « C'est aux pactes humains faire une atroce injure,  
 « C'est d'un vil Gérion, d'un serpent tortueux,  
 « Le replis le plus bas et le plus monstrueux '.

' Ces douze vers ont été imprimés dans ma tragédie, de *Clovis*, en 1820.



Elle allait dire plus ; mais la Chimère indigne,  
Sur elle s'élançant, la pince et l'égratigne.  
Dynastiarque ému s'efforce à l'arracher  
De ses ongles aigus tout prêts à l'écorcher.  
La bête se divise ; et ses têtes cruelles,  
Pour s'entre-mordiller grincent les dents entre elles ;  
Sa queue, en se tordant, jette flammes et feux.  
Mais à tant de conflits moins risibles qu'affreux,  
Cette farce confuse, et l'horreur qu'elle étale,  
N'offrant plus aux démons qu'un chaos de scandale,  
La scène les révolte ; et leur long sifflement  
En repousse loin d'eux tout l'obscur dénouement.

---

Fêté pour son plaisir le dégât des provinces,  
 Pris notre or, bu nos vins, et bâtonné nos princes ?


## LUTESSOTE.

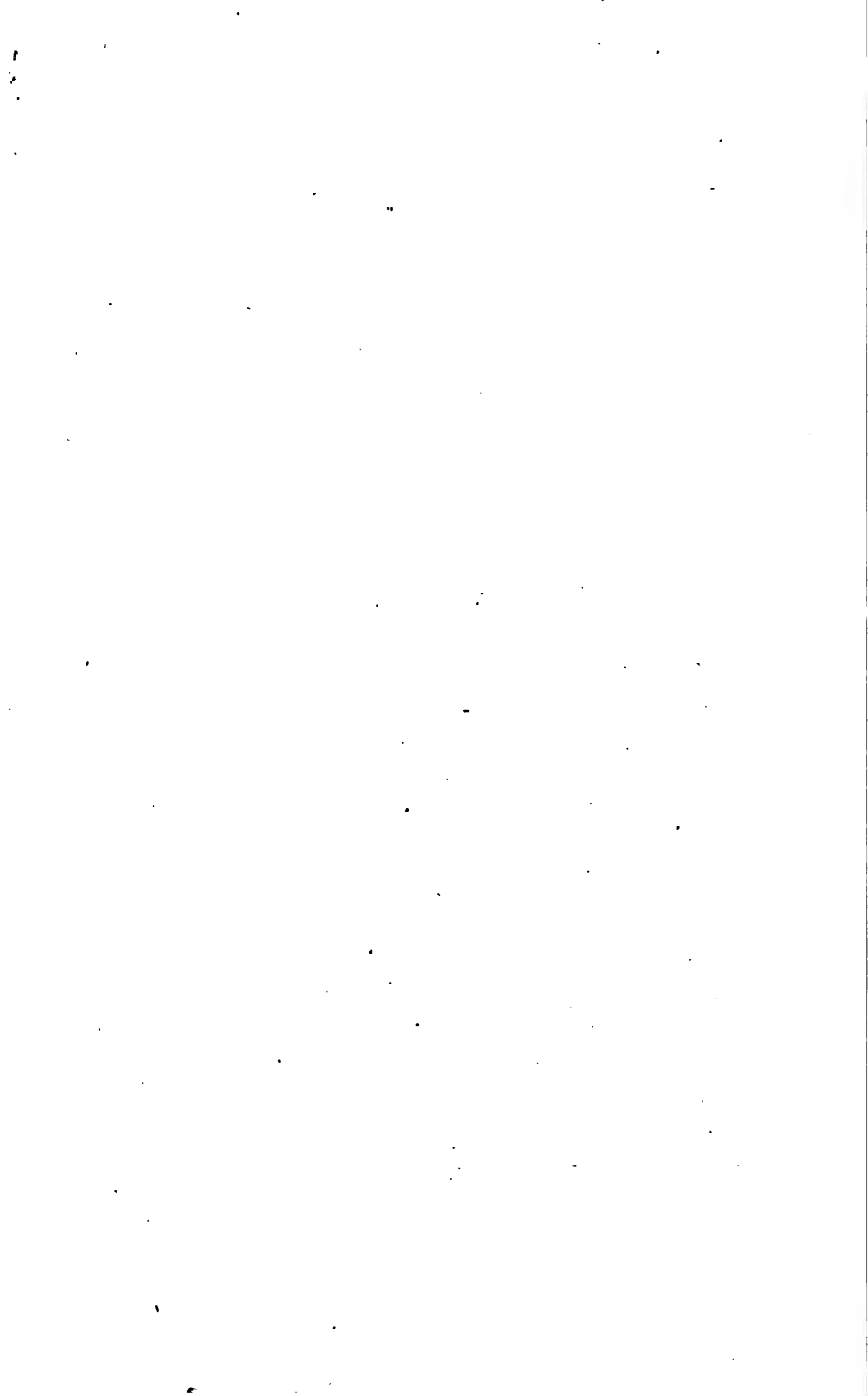
Fourbe ! ainsi son exemple est ton code brutal,  
 Et ta lâche équité rend le mal pour le mal !  
 Que ne l'annonçais-tu ? Je t'aurais assommée  
 Si ton doux chant de paix ne m'avait désarmée.  
 Souple et vile syrène, aux dehors embellis,  
 Et qui caches la mort en tes hideux replis !  
 D'un monstre imitatrice, on te dit l'alliance !  
 Va, nomme-toi la rage et la basse vengeance,  
 Qui, fondant en harpie, et salissant les mets,  
 Laissera nos foyers infectés à jamais.  
 Qu'il me naisse un vengeur !... que ta leçon féroce  
 L'arme à son tour chez toi de ta justice atroce,  
 Et de feux éternels secouant les tisons,  
 La Haine embrasera les dernières maisons.

« La guerre, que du moins peut repousser la guerre,  
 « Prête à l'ambition un noble caractère ;  
 « Mais, d'une main trompeuse offrir des oliviers  
 « Plus hostiles encor que ses sanglants lauriers ;  
 « Mais d'une nation désarmer la défense  
 « En proclamant la foi d'une auguste alliance ;  
 « Mais en ami des rois, jusque dans leurs palais  
 « Porter l'invasion sous le front de la paix,  
 « Triompher à l'appui d'une sainte imposture,  
 « C'est aux pactes humains faire une atroce injure,  
 « C'est d'un vil Gérion, d'un serpent tortueux,  
 « Le replis le plus bas et le plus monstrueux '.

' Ces douze vers ont été imprimés dans ma tragédie, de *Clovis*, en 1820.

Elle allait dire plus ; mais la Chimère indigne,  
Sur elle s'élançant, la pince et l'égratigne.  
Dynastiarque ému s'efforce à l'arracher  
De ses ongles aigus tout prêts à l'écorcher.  
La bête se divise ; et ses têtes cruelles,  
Pour s'entre-mordiller grincent les dents entre elles ;  
Sa queue, en se tordant, jette flammes et feux.  
Mais à tant de conflits moins risibles qu'affreux,  
Cette farce confuse, et l'horreur qu'elle étale,  
N'offrant plus aux démons qu'un chaos de scandale,  
La scène les révolte ; et leur long sifflement  
En repousse loin d'eux tout l'obscur dénouement.





---

## NOTE.

---

*Les personnes qui attaqueraient mes intentions et les vues de ce poëme seront de mauvaise foi , si elles ne prennent le soin de citer textuellement la note suivante. Je prie les rédacteurs bienveillants des journaux dont l'impartialité voudrait me défendre de la publier aussi en développant leurs réflexions.*

Le lecteur remarquera que cette seconde partie d'un ouvrage dont la première concerne la critique des grandes impostures politiques et religieuses du 16<sup>e</sup> siècle , où l'esprit humain entreprit son émancipation , n'est pas le fruit d'un travail de circonstances , inspiré au jour le jour par les événements ; mais le résumé précis des résultats d'un long espace de temps parcouru.

Je ne satirise pas la révolution de 1789 : elle fut l'accomplissement des vœux exprimés par les plus éminents philosophes qui versèrent les clartés de leur intelligence et de leur raison durant tout le 17<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup> siècles , et qui créèrent l'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE, réunion d'hommes élus dans

toutes les classes, et peut-être la plus docte, la plus éloquente et la plus spirituelle dont l'univers ait admiré l'éclat et béni les lumières. La révolution de 89 posa les principes des institutions démocratiques : les gouvernements qui la suivirent conjurèrent tous à les déverser et à dénaturer ou éluder leurs conséquences ; d'abord par les fureurs de la démagogie ; plus tard par l'oppression militaire. Ce sont ces fatals désordres auxquels j'applique le blâme et la raillerie méritée.

Je ne satirise point LE PEUPLE qui, toujours abusé, trahi par les factieux et par leur ambitieuse clientèle, devint tantôt victime de *la terreur* judiciairement organisée, tantôt de *la force du sabre*, et qui n'accepta souvent ses constitutions contradictoires que par résignation et, pour ainsi dire, le couteau sur la gorge.

Je ne satirise pas nos valeureuses armées républicaines qui terrassèrent trois coalitions redoutables, et dans le sein desquelles se réfugiaient sur nos frontières vierges encore l'honneur, la vertu, le désintéressement, tandis qu'à l'intérieur de la France régnaient d'ignobles bourreaux et le pillage légalisé généralement par les confiscations.

Je ne satirise pas le zèle des illustres généraux, des invincibles soldats qui soutinrent avec tant de gloire nos armes dans tous les continents de la terre : mais je poursuis le système de l'empire qui, par ses retours aux choses surannées,

par ses éblouissantes extravagances, ruina l'immense illustration que ces mêmes armées nous avaient acquise, et qui voulut n'approprier qu'au seul génie d'un homme le génie et l'héroïsme de tant de braves dont il a prodigué le sang, si précieux à la patrie.

Je satirise les odieuses menées du CLERGÉ, dont la longanimité conspiratrice s'enlace dans tous les partis, afin de se les soumettre ou de les perdre tous les uns par les autres.

Je satirise surtout la prétendue SAINTE-ALLIANCE, monstruosité de notre dix-neuvième siècle, despotique ligue formée contre la liberté des peuples, au profit des tyrannies héréditaires.

Enfin, mon ouvrage entier est une protestation contre toutes les sujétions imposées et consacrées par le mensonge.

---

Fété pour son plaisir le dégât des provinces ,  
 Pris notre or, bu nos vins, et bâtonné nos princes ?

## LUTESSOTE.

Fourbe ! ainsi son exemple est ton code brutal ,  
 Et ta lâche équité rend le mal pour le mal !  
 Que ne l'annonçais-tu ? Je t'aurais assommée  
 Si ton doux chant de paix ne m'avait désarmée.  
 Souple et vile syrène, aux dehors embellis,  
 Et qui caches la mort en tes hideux replis !  
 D'un monstre imitatrice, on te dit l'alliance !  
 Va, nomme-toi la rage et la basse vengeance ,  
 Qui, fondant en harpie, et salissant les mets,  
 Laissera nos foyers infectés à jamais.  
 Qu'il me naisse un vengeur !... que ta leçon féroce  
 L'arme à son tour chez toi de ta justice atroce ,  
 Et de feux éternels secouant les tisons ,  
 La Haine embrasera les dernières maisons.  
 « La guerre, que du moins peut repousser la guerre ,  
 « Prête à l'ambition un noble caractère ;  
 « Mais, d'une main trompeuse offrir des oliviers  
 « Plus hostiles encor que ses sanglants lauriers ;  
 « Mais d'une nation désarmer la défense  
 « En proclamant la foi d'une auguste alliance ;  
 « Mais en ami des rois, jusque dans leurs palais  
 « Porter l'invasion sous le front de la paix ,  
 « Triompher à l'appui d'une sainte imposture ,  
 « C'est aux pactes humains faire une atroce injure ,  
 « C'est d'un vil Gérion, d'un serpent tortueux ,  
 « Le replis le plus bas et le plus monstrueux '.

' Ces douze vers ont été imprimés dans ma tragédie, de *Clovis*, en 1820.



Elle allait dire plus ; mais la Chimère indigne,  
Sur elle s'élançant, la pince et l'égratigne.  
Dynastiarque ému s'efforce à l'arracher  
De ses ongles aigus tout prêts à l'écorcher.  
La bête se divise ; et ses têtes cruelles,  
Pour s'entre-mordiller grincent les dents entre elles ;  
Sa queue, en se tordant, jette flammes et feux.  
Mais à tant de conflits moins risibles qu'affreux,  
Cette farce confuse, et l'horreur qu'elle étale,  
N'offrant plus aux démons qu'un chaos de scandale,  
La scène les révolte ; et leur long sifflement  
En repousse loin d'eux tout l'obscur dénouement.

---



YD065872

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C090922401

